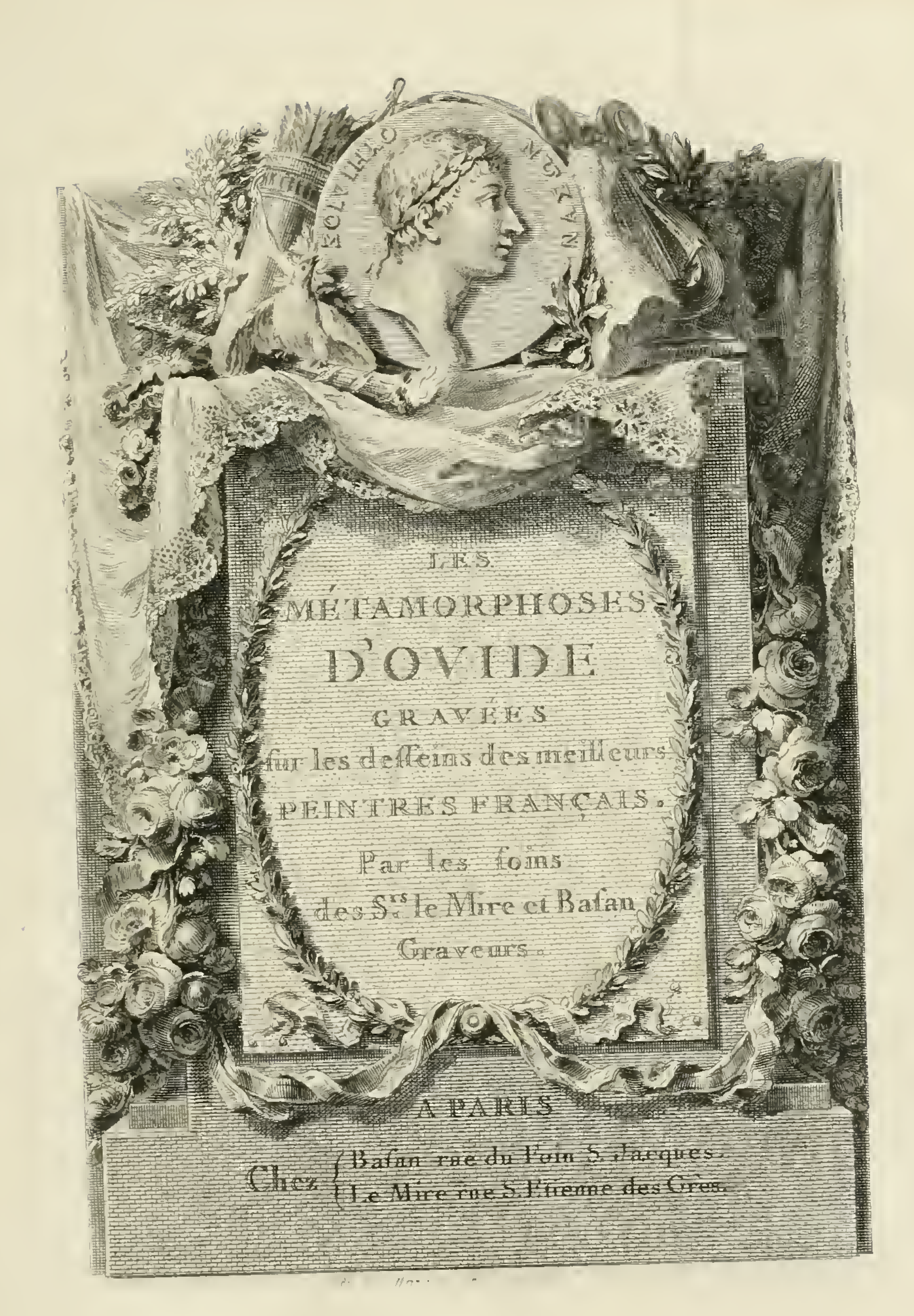


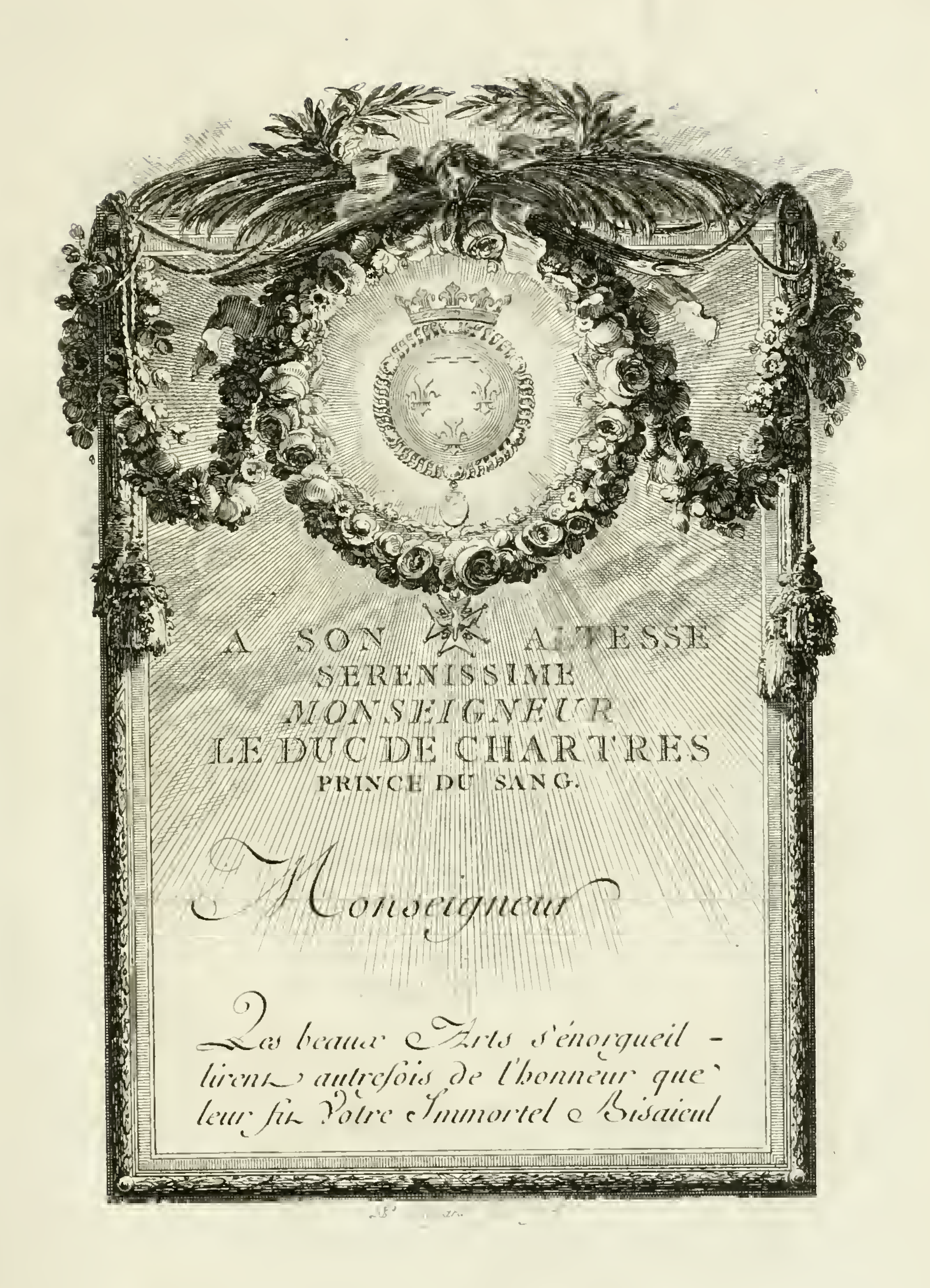

W
R
H
J



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE,
EN LATIN ET EN FRANÇOIS.

TOME PREMIER.


LES
MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE
GRAVÉES
fur les deffeins des meilleurs
PEINTRES FRANÇAIS.
Par les foins
des S.rs le Mire et Bafan
Graveurs.
A PARIS
Chez Bafan rue du Foin S. Jacques.
Le Mire rue S. Etienne des Grès.


A SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHARTRES
PRINCE DU SANG.
Monseigneur
Les beaux Arts s'énorgueil -
lirent autrefois de l'honneur que
leur fit Votre Immortel Bisaieul

en les cultivant lui même ; Vous ajoutez à leur gloire, Monseigneur, en leur laissant entrevoir que le même goût Vous a été transmis, comme une portion de l'appanage de Votre Auguste Maison. Celui que Vous avez montré de bonne heure pour le dessin, un talent naturel qui se peignoit dans Vos Amusemens même dès Votre Enfance, une connoissance fine de l'Art, acquise par l'habitude de voir continuellement les chefs d'œuvres rassemblés dans le Palais de Vos Peres, tout leur annonce en Vous, Monseigneur, un Protecteur éclairé: et la bonté avec laquelle Vous agréez le premier homage qu'ils prennent la liberté de vous présenter, est un sur garant de ce qu'ils doivent attendre de Votre bienveillance.

Pour nous, Monseigneur, nous nous applaudirons à jamais d'avoir osé, dès le commencement de notre entreprise, mettre sous Vos yeux les prémices

de notre travail : Vous nous encourageates en paroissant l'approuver. Le desir de justifier la permission que Vous nous accordez de placer Votre Nom à la tête de cet ouvrage, animera de plus en plus nos efforts, et les élévera peut-être au delà de nos propres espérances.

Nous sommes avec un très-profond respect,

Monseigneur

De Votre Altesse Sérénissime

Les très-humbles et très-obeissants serviteurs.

Basan et Le Mire.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE,

EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

De la Traduction de M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres ;*

AVEC DES EXPLICATIONS HISTORIQUES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PISSOT, Quai de Conti, à la Croix d'or.

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

PRÉFACE.

LES Fables ſont pour la plûpart ſi anciennes, que leur origine ſe perd dans l'Antiquité la plus reculée. Ceux qui en furent les premiers Auteurs, ſont auſſi peu connus que le temps auquel elles commencèrent de paroître, & les Sçavans qui ont le plus approfondi cette matière, ſe contentent de dire qu'elles remontent au temps où les Deſcendans de Noé ſe ſéparèrent pour former différentes Colonies. Ainſi ce que l'on peut penſer de plus raiſonnable à ce ſujet eſt que les Fables ne furent inventées, ni dans le même temps, ni dans le même pays, ni par les mêmes perſonnes.

Comme elles ſont fondées ſur la vérité, ainſi que je tâchai de le prouver dans l'Ouvrage que je donnai au Public, il y a quelques années, ſur cette matière, je ne doute pas que la communication que Dieu voulut bien avoir avec les Patriarches, & dont la connoiſſance ſe conſerva par tradition dans le Paganiſme, n'ait été la première ſource de ce mélange continuel des Dieux & des Hommes, qui fait tout le merveilleux de ces anciennes fictions.

Dans les premiers temps les Hommes n'adoroient qu'un ſeul Dieu. Noé conſerva dans ſa famille le culte que ſes Pères avoient rendu au Créateur; mais ſes

Descendans ne furent pas long-temps à en altérer la pureté. Les crimes, auxquels ils s'abandonnèrent, affoiblirent bientôt l'idée de la Divinité, & on commença à l'attacher à des objets sensibles. Ce qui parut dans la Nature de plus brillant & de plus parfait, enleva leurs hommages; & par cette raison le Soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du Soleil, on passa à celui des autres Astres & des Planètes, & toute la Milice du Ciel, (pour me servir de l'expression de Moyse,) s'attira un culte religieux, ainsi que les Elémens, les Fleuves & les Montagnes. On n'en demeura pas là; la Nature elle-même fut regardée comme une Divinité, & sous différens noms, elle devint l'objet du culte de différentes Nations. Enfin, les grands Hommes parurent mériter, ou par leurs conquêtes, ou par l'invention des Arts, des honneurs qui n'étoient dûs qu'au Créateur de l'Univers; & voilà l'origine de tous ces Dieux que le Paganisme adoroit.

A cette première source, on peut en joindre plusieurs autres, que je me contenterai de proposer ici en peu de mots, parce qu'elles se trouveront développées dans mes Explications. La première, & peut-être la plus féconde, a été la vanité des hommes, qui les porta à croire que l'héroïsme même, pour paroître plus parfait, avoit besoin d'être soutenu par d'ingénieux mensonges. De-là tout ce faux sublime qu'on trouve dans l'Histoire des premiers Conquérans.

Ajoutez à cette source. Le défaut des Lettres, qui obligeoit dans les premiers temps de confier à l'infidélité de la mémoire, des faits qui ne passoient à la postérité qu'avec des ornemens qu'on croyoit nécessaires pour les faire admirer. Des Orateurs, qui n'auroient pas cru louer les morts au gré des vivans, s'ils n'avoient mêlé du merveilleux & du surnaturel dans leurs discours. Des Voyageurs crédules, qui, trompés les premiers par de faux rapports, les rendoient ensuite à leurs Compatriotes, comme des vérités dont ils auroient été témoins oculaires. Les Peintres, dont les imaginations ont souvent passé pour des réalités. Une Philosophie grossière & uniquement fondée sur le rapport des sens, laquelle pour rendre raison des Phénomènes qu'on ne comprenoit pas, animoit les Astres & les Planètes, les Fleuves & les Fontaines. Des mots équivoques des Langues étrangères, qu'on prenoit toujours dans le sens qui offroit du merveilleux. L'envie d'avoir des Dieux pour ancêtres, qui faisoit remonter la plûpart des Généalogies à Hercule, à Apollon & à Jupiter. Des Prêtres intéressés, qui, pour donner cours à des cérémonies lucratives, mêloient dans l'Histoire de leur origine toutes les Fables qu'ils croyoient propres à les rendre plus respectables. Enfin, des Poëtes, qui, après s'être un peu trop livrés au feu de leur imagination, ont été cependant justifiés dans la suite, par le soin qu'on a pris de les regarder comme des modèles, sans lesquels il n'étoit plus possible de

réuſſir. C'eſt dans leurs Ouvrages ſur-tout qu'on voit la vérité ſacrifiée à d'ingénieux menſonges. Les Bergers y deviennent des Satyres, & les Bergeres, des Nymphes, ou des Naïades; les Oranges, des Pommes d'or, & les Vaiſſeaux à voiles, des Chevaux aîlés.

Mais de tous les Poëtes ceux qui ont introduit le plus de Fables ſont les Poëtes Dramatiques & les Poëtes Epiques. Ceux-là, pour rendre les Spectacles plus intéreſſans, ont mêlé mille fictions aux événemens qui faiſoient le ſujet de leurs Tragédies, & ont fait ſouvent intervenir les Dieux dans leurs dénouemens. Ceux-ci, pour ſoutenir l'Epopée, ſemblent ne s'être nourris que de Fables & de fictions, pour parler le langage de M. Deſpréaux :

Là, pour nous enchanter, tout eſt mis en uſage;
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage :
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui forme le Tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe, &c.

Art. Poët. Chant III.

Des ſources que je viens d'indiquer, & peut-être encore de pluſieurs autres, ſortirent une infinité de Fables, qui, tranſmiſes d'abord par tradition, ou con-

ſervées dans des Fêtes & des Jeux qui en rappelloient le ſouvenir, dans quelques Ouvrages fugitifs, dans des Eloges funèbres & dans des Epithalames, paſſerent enſuite dans les Archives des Temples, puis dans l'Hiſtoire, & composerent une grande partie des Annales du Monde. On les fit auſſi entrer dans la Morale & dans le ſyſtême de la Religion, & on en fit des corps d'Hiſtoire & de Théologie. Héſiode en compoſa ſa Théogonie. Homère en fit le principal ornement de l'Iliade & de l'Odyſſée. Tous les autres Poëtes à l'envi, les Tragiques ſur-tout, les adoptèrent, & y ajoutèrent ſans ſcrupule tout ce qui pouvoit embellir & ſoutenir les ſujets qu'ils avoient choiſis : ainſi groſſiſſoit de jour de jour, parmi les Grecs ſur-tout, grands amateurs de fictions, un ſyſtême qui, tout monſtrueux qu'il étoit par les piéces mal aſſorties qui le compoſoient, étoit néanmoins le ſyſtême dominant.

Outre les Auteurs que je viens de nommer, il y en eut pluſieurs autres, tant Poëtes qu'Hiſtoriens, qui entreprirent en différens temps des compilations de Fables. Nicandre, de la Ville de Colophon, qui écrivoit vers la CLX^e Olympiade, en compoſa un Recueil, ſous le titre de *Changemens*, ou *Métamorphoſes* (a).

Héraclide de Pont en ramaſſa auſſi un grand nombre, vers l'an 350. avant l'Ere Chrétienne, dans l'Ou-

(a) Ἑτεροιούμενα.

vrage qu'il intitula : *Les Allégories d'Homère.* Anticlide en fit un autre, ſous le titre *du Retour* (a), ſans que l'on ſçache ſi c'eſt du retour des Argonautes qu'il s'agit, ou de celui des Grecs après la priſe de Troye. Silenus de Chio, outre pluſieurs Hiſtoires dont parlent Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe, avoit, ſelon Tzetzès (*b*), compoſé une compilation de Fables. Philarque, environ 150 ans avant Notre-Seigneur, donna auſſi au Public un *Abrégé de Mythologie* (c), ainſi qu'on peut le voir dans Suidas. Théodore, comme nous l'apprenons de Stobée & de Plutarque, avoit compoſé des Métamorphoſes, & Boeus une Ornithogonie, qui eſt citée dans Antonius Libéralis. Enfin, Apollodore avoit recueilli les anciennes Fables dans ſa Bibliothéque, comme nous pouvons le conclure des trois Livres qui nous reſtent.

C'eſt de tous ces Recueils qu'Ovide tira les ſujets qui compoſent les quinze Livres de ſes Métamorphoſes ; & il paroît par ce qui nous reſte des Anciens ſur cette matière, qu'il les a infiniment ſurpaſſés. Au lieu d'un Recueil froid, inſipide, ou ſimplement didactique, il en fit une eſpèce de Poëme, dont l'Univers entier eſt la Scène, & qui embraſſe tous les temps qui s'étoient écoulés depuis le commencement du Monde juſqu'au ſiécle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramaſſées pour tant de tableaux ! Cependant il les a tous finis

(*a*) Περὶ νόςυ. (b) *In Lycophr.* (c) Ἐπιτομὴν, μυθικὴν.

ces tableaux, & à la fin de l'Ouvrage ſon pinceau n'eſt point affoibli. Il a plus fait encore : dans des Fables qui ſe reſſemblent, parce que ſouvent ce ſont des Nymphes changées ou en Arbres, ou en Rochers, ou en Fontaines, il a ſçu mettre des nuances délicates qui les diſtinguent les unes des autres. Aglaure métamorphoſée en Rocher, eſt différente d'Anaxarette, qui éprouve le même changement. Les Héliades, qui deviennent des Peupliers, ne reſſemblent ni à Daphné, ni à Dryope, qui ſont auſſi changées en Arbres. Aréthuſe & Cyane, métamorphoſées l'une & l'autre en Fontaines, n'ont rien de commun, même dans le détail de leur changement. Ce ſont toujours de nouvelles images, des beautés ſingulières. Uni dans les narrations, pathétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, Ovide ſçait faire paſſer imperceptiblement le Lecteur d'une Fable à une autre par des liaiſons ſouvent fort ingénieuſes. Il a ſçu même, dans une matière obſcure, garder une eſpèce d'ordre Chronologique. On le voit en effet, après avoir commencé par le Cahos & le Déluge, s'approcher d'événement en événement, juſqu'à la mort de Jules Céſar, par où il a fini cet ingénieux & pénible Ouvrage.

Ce n'eſt point cette ſorte de reſpect qu'on a pour un Auteur que l'on traduit, qui m'engage à faire cet éloge des Métamorphoſes d'Ovide. Parmi tant de beautés avouées preſque de tout le monde, je ne laiſſe pas de trouver des défauts, & la franchiſe avec laquelle

je vais les expoſer, juſtifiera ſuffiſamment les louanges que je viens de donner à ce Poëte.

Ovide avoit un génie extrêmement fécond, & les expreſſions les plus heureuſes ſembloient venir d'elles-mêmes ſe placer dans les endroits les plus difficiles à exprimer. Mais cette fécondité même eſt devenue un défaut chez lui : il n'a pas ſçu la ménager, & s'eſt trop livré aux ſaillies de ſon imagination. Aimant à épuiſer ſes ſujets, il ne croyoit jamais en avoir aſſez dit. Éloigné de cette ſage retenue qui laiſſe toujours quelque chemin à faire aux Lecteurs, Ovide, pour vouloir avoir trop d'eſprit, leur ôte le plaiſir d'en avoir eux-mêmes : trop diffus, il ſeroit fâché d'oublier la moindre circonſtance. On peut ajouter encore qu'il joue trop ſouvent ſur les mots, & qu'il court après les pointes. S'il veut peindre le trouble & la conſternation de Phaëton, il l'aveugle au milieu même de la ſource de la lumière :

Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.

Metam. Lib. II.

Il appelle les devoirs funébres que rend Apollon à Coronis,

Injuſtaque juſta peregit.

Lib. II.

jouant ainſi ſur le mot *juſta*, conſacré à cette ſorte de devoirs.

Lorſqu'Alcyone dit qu'il lui ſemble qu'elle éprouve toutes les horreurs du naufrage de Ceyx, le Poëte la

fait

fait exprimer ainſi : *Et ſine me, me Pontus habet* (a). Peu content d'avoir expoſé ſon idée, & de l'avoir miſe dans un beau jour, il la remanie encore, & la retourne en cent façons différentes. Hécube, après la mort d'Achille, ne ſe contente pas de dire, *Nunc quoque mî metuendus erat* (b) elle ajoute, *Cinis ipſe ſepulti in genus hoc ſævit*, & puis encore, *Tumulo quoque ſenſimus hoſtem.* Si Virgile avoit mis dans la bouche de la même Hécube ces paroles, *Noſtri orbator Achilles*, il s'en feroit tenu là ; Ovide lui fait ajouter, *Æacidæ fœcunda fui ;* & encore après, *Inferias hoſti peperi :* comme ſi une penſée devenoit nouvelle, parce qu'elle eſt préſentée au Lecteur avec des expreſſions différentes.

Des beautés & des défauts que je viens d'expoſer, naiſſent également les difficultés de la Traduction. Il eſt difficile de bien rendre Ovide dans ſes beaux endroits, & preſque impoſſible de le faire goûter dans ceux que je viens de critiquer. Nous ignorons ſi les jeux de mots avoient de la grace dans la Langue Latine, mais nous ſçavons qu'il eſt bien rare qu'ils en ayent dans la Langue Françoiſe. Il y a apparence que les Grecs & les Latins étoient peu choqués des répétitions, puiſqu'on en trouve très-fréquemment dans leurs meilleurs Auteurs ; peut-être que l'abondance de leurs Langues, & les expreſſions qui ne leur manquoient pas pour mettre de la variété dans les

(a) *Metam. Lib. XI. v.* 701. (b) *Lib. XIII. v.* 503.

mêmes choses dites plusieurs fois, les rendoient supportables. Parmi nous, soit manque de synonymes, soit que par vivacité nous aimions à courir sans cesse à de nouvelles images, sans nous fixer trop long-temps sur la même, les répétitions nous paroissent presque toujours ennuyeuses. Les détails aussi trop circonstanciés nous déplaisent par la même raison ; ils nous arrêtent trop long-temps sur le même objet. Contens d'apprendre, par exemple, qu'une personne a été changée ou en Fontaine, ou en Arbre, nous sommes choqués des détails anatomiques, dans lesquels Ovide entre pour décrire ces changemens. Le Poëte, paré des plus belles expressions, devient froid ; & le Traducteur, à qui elles manquent souvent, languit encore davantage.

On concevra facilement que tout ces détails doivent faire beaucoup de peine à un Traducteur ; mais ce qui m'a le plus coûté a été de rendre dans une Langue chaste, un Poëte qui l'est peu. Les Métamorphoses, à les bien définir, ne sont que l'histoire des passions des Dieux & des Hommes, sur-tout de leurs amours, & les effets de cette dernière passion y sont toujours exposés avec trop de licence. Les portraits que fait Ovide dans ces occasions sont trop vifs ; la pudeur y est peu ménagée, & c'est dans ces endroits-là seulement qu'il ne donne que trop à penser. J'espère que les précautions que j'ai prises, pour ne me servir d'aucune expression qui pût blesser les oreilles

délicates, feront du goût de ceux qui n'apprennent l'hiftoire des foibleffes des grands Hommes, que pour tâcher de s'en garantir. J'avois bien fenti tout le poids d'une entreprife fi difficile à exécuter. Je fçavois la peine qu'on a lorfqu'il s'agit de faire paffer les beautés d'une Langue dans une autre ; que la difficulté croiffoit à mefure que l'Auteur qu'on entreprend de traduire a plus de génie & d'imagination ; qu'elle étoit encore plus grande lorfque cet Auteur aime les jeux de mots, les pointes & les détails ; enfin, qu'elle devenoit prefque infurmontable, lorfqu'il s'agiffoit d'un Ouvrage en Vers, dont la beauté confifte en partie dans la mefure, la cadence & l'harmonie ; dans des images vives, dans des métaphores hardies, & dans des comparaifons fréquentes. Le fuccès de la plûpart de nos Traductions m'avoit appris que ces comparaifons, ces métaphores, ces images, devenoient fouvent languiffantes dans notre profe ; & que quand il feroit poffible d'en remplacer les beautés par l'élégance du ftyle, & par la richeffe de l'expreffion, l'harmonie du moins, & la cadence, étoient en pure perte pour le Traducteur.

Effrayé à la vue de ces difficultés, je me refufois à un travail que je croyois au-deffus de mes forces. Comme je m'étois toujours appliqué à une forte d'étude, où il me fuffifoit de prendre le fens des Auteurs que je devois citer, fans m'embarraffer ni des tours, ni des expreffions, je ne m'étois jamais occupé à tra-

duire ; & je ne pouvois me résoudre à commencer par un Ouvrage difficile & de longue haleine, lorsqu'enfin je me rendis aux avis sages & judicieux d'une personne *, qui est aussi connue parmi les Sçavans, par sa générosité, son goût & sa politesse, que par la justesse de son esprit, sa sagacité & son érudition. J'eus même la vanité de croire que je réussirois, par la raison qu'il me crut propre à réussir.

On a donné dans ces derniers temps de très-bonnes régles pour bien traduire. La meilleure & la plus sûre est de s'attacher à l'esprit de l'Auteur que l'on traduit, plutôt qu'à ses paroles. Les Langues ont chacune un tour, un ordre, un génie qui leur est particulier. Ce qui est élégant en Latin, rendu dans le même tour en François, devient froid & insipide. Il ne suffit pas qu'une Traduction soit simple, claire, correcte, & qu'elle rende exactement les pensées d'un Auteur, il faut encore qu'elle rende sa délicatesse, & toute son élégance. Si on s'attache trop à la lettre, on devient dur & froid, comme le dit Horace (*a*) ; si on s'en écarte trop, on court risque de donner ses propres pensées pour celles de l'Auteur original (*b*).

Moins occupé à rendre le nombre que la valeur des mots, l'Interprète doit sçavoir à propos s'éloigner également d'une contrainte servile & d'une liberté

* M. de Boze, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres.

(a) *Art. Poët.* (b) *Cic. de Orat.*

excessive : tenir le juste milieu entre une timidité judicieuse & une heureuse hardiesse, se soustraire à la tyrannie de la lettre, se rendre maître des sens, & se soumettre aux tours de sa Langue. Cependant un Traducteur trop libre a ses inconvéniens. Toute paraphrase déguise le texte & le fait languir. Comme elle peint les images, moitié de fantaisie, moitié d'après l'original, elle n'est souvent ni original, ni copie. Pour tout dire en un mot, il faut connoître à fond le génie de l'Auteur que l'on traduit, se transformer en lui le plus qu'il est possible ; & si notre Langue ne peut fournir toutes les beautés de l'original, il faut prendre un essor généreux, & payer en équivalens. Lorsqu'on traduit un Poëte, cet essor est encore plus permis ; le tour & l'expression peuvent être un peu plus libre ; les métaphores ne sont point alors un défaut ; les répétitions, lorsqu'elles sont variées, ont leur grace ; & c'est dans cette occasion que la prose n'est pas soumise à cette sévère exactitude qui la gêne partout ailleurs.

Tout se réduiroit à faire parler dans notre Langue l'Auteur que l'on traduit, comme il auroit parlé lui-même ; mais cet engagement est bien plus considérable qu'on ne pense. Car comment ne se seroient point énoncés en François Horace, Virgile, Ovide ? Quelle finesse dans l'expression, quel tour vif & ingénieux n'auroient-ils pas pris ? Ils se seroient fait admirer dans notre Langue, comme ils se sont fait admirer dans

la leur; & ſi c'eſt-là le point de vue dans lequel on doive les faire paroître, lorſqu'on veut réuſſir, il y a dequoi faire trembler le Traducteur le plus hardi.

Je n'ai pas deſſein de faire valoir ma Traduction aux dépens de celles qui l'ont précédée; mais je puis avancer hardiment que les Métamorphoſes traduites pluſieurs fois avoient encore beſoin de l'être. Soit négligence, ſoit manque de bons manuſcrits, qui fixaſſent la véritable leçon qu'il falloit ſuivre, dès la première de ces Traductions, on remarque des fautes que ceux qui ſont venus après, n'ont pas évitées. Ovide y eſt pris ſouvent à contre-ſens : on n'eſt point entré dans ſon eſprit; on le fait languir en le paraphraſant, ou on l'eſtropie en ne rendant qu'une partie de ce qu'il a voulu dire. On ne préſente pas toujours les mêmes images, & on lui en ſubſtitue d'autres qui ne ſont ni auſſi riantes, ni auſſi belles. Il me ſeroit aiſé de donner ici une liſte des fautes que j'ai remarquées dans ces Traductions; mais comme je ſens que j'ai beſoin moi-même de beaucoup d'indulgence; il ne me conviendroit pas de faire trop rigoureuſement le procès aux autres. Les Auteurs ont leur Juge naturel, c'eſt à lui à décider ſi j'ai rendu Ovide exactement.

Pour mettre les Lecteurs en état d'en juger plus facilement, j'ai fait imprimer à côté de la Traduction le texte Latin, corrigé exactement par le ſçavant & laborieux M. Burman, & je dois avouer que ces cor-

rections, qui souvent développent d'une manière claire & précise le vrai sens d'Ovide, m'ont été d'un grand secours. Mais comme il y a des endroits où elles n'offrent pas une image aussi riante que les leçons de quelques manuscrits, je me suis cru dispensé de le suivre alors, & je rapporte dans une note au bas des pages, les raisons qui m'ont obligé de l'abandonner.

Pour ce qui regarde mon style ; comme les Métamorphoses sont presque toujours racontées d'une manière simple & naturelle, il a fallu prendre le milieu entre un style empoullé & un style trop simple. Un ton trop élevé est difficile à soutenir, & les chûtes en sont trop remarquables. Cependant comme il y a des occasions où Ovide s'éleve, j'ai tâché de le suivre; & peut-être que cette variété ne fait pas une petite partie de la beauté d'un Ouvrage de longue haleine.

Après avoir travaillé depuis plusieurs années à l'intelligence des Fables, on s'attend bien, sans doute, que je joindrai à ma Traduction, des Explications : c'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire ; & c'est de cette partie de mon Ouvrage que je dois rendre compte dans cette Préface.

Les Fables peuvent être envisagées sous différens rapports, & on s'apperçoit aisément qu'elles renferment plusieurs sens. Voilà ce qui a porté les Mythologues à en parler si différemment les uns des autres ; chacun ayant saisi l'allégorie qui étoit la plus confor-

me à sa manière de penser, ou au plan de ses études. Et comme le voile, dont les Poëtes ont couvert les vérités renfermées dans leurs fictions, y a répandu une mystérieuse obscurité; on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, Physique, Morale, Chymie, Médecine. Pour moi, accoutumé depuis long-temps à ne regarder les Fables que comme les dépositaires des événemens du Monde naissant, je me suis toujours appliqué à découvrir l'Histoire qu'elles renferment.

Les actions des anciens Héros furent d'abord célébrées par des Cantiques que l'on chantoit en leur honneur. Tel est le premier état des Fables, & si j'ose m'expliquer ainsi, leur enfance. Ces Cantiques, dans lesquels les belles actions des grands Hommes étoient, sans doute, exposées d'une manière fort simple & fort naturelle, comme dans la plûpart de nos anciennes Chansons, passerent ensuite dans les Ouvrages des Poëtes, avec tous les ornemens de la Poësie. Ceux qui dans la suite lûrent ces anciens Poëmes, n'ayant pu se persuader que de grands génies n'eussent employé que des faits souvent peu intéressans, s'imaginèrent qu'ils avoient caché sous leurs fictions tout le secret des Sciences & des Arts, & ouvrirent par-là un vaste champ à l'allégorie. On entendit finesse à tout. Les Poëtes eurent de l'esprit par-tout, même dans les endroits où ils n'avoient songé qu'à transmettre de la manière la plus simple la Tradition reçue; & ce qui est assez dans le goût des hommes, sur-tout lorsqu'il

s'agit

s'agit de louer ceux qui ne ſont plus ; la ſimplicité elle-même devint ſublime, & plus ſublime que le merveilleux le mieux caractériſé. Les Philoſophes Platoniciens preſſés dans la ſuite par les Apologiſtes de la Religion Chrétienne, qui leur reprochoient d'une manière triomphante l'abſurdité de leurs anciennes Fables, ſaiſirent ces Allégories & en inventèrent de nouvelles pour rendre ſupportable le ſyſtême de leur Religion.

Telle eſt l'origine des Allégories. Je m'éloigne entièrement dans ces Explications de cette méthode d'interpréter les Fables, qu'ont ſuivie ceux qui avoient traduit avant moi les *Métamorphoſes d'Ovide.* La Morale, par exemple, qu'on en peut tirer eſt ſouvent arbitraire, ou ſi elle ſort naturellement du fonds du ſujet, les Lecteurs ont le chagrin de voir qu'on leur enleve des réflexions qu'ils auroient faites eux-mêmes. Réflexions, au reſte, qui ſe préſentent ſi naturellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire un mérite de les écrire ; qui ne voit pas en effet que la Fable de Phaëton repréſente un jeune téméraire qui forme une entrepriſe au-deſſus de ſes forces ; que celle de Narciſſe nous apprend les foibleſſes de l'amour-propre, & celle des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, les déſordres où ſe plongent ceux qui ſe livrent aux charmes de la volupté ?

Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire que renferment ces anciennes fictions, qui, avec un ſens moral, préſentent auſſi des événemens ſouvent aſſez conſidéra-

bles : comme la connoiſſance de ces faits demande des diſcuſſions laborieuſes, on eſt bien aiſe de s'en épargner la peine.

C'eſt par ce motif que j'ai laiſſé à mes Lecteurs le plaiſir de faire tous les frais de la Morale & des Allégories, & j'ai réſervé pour moi les diſcuſſions épineuſes que demande un ſujet ſi obſcur & ſi embrouillé, sûr que ce partage ne me fera point de jaloux.

La plus grande peine que j'ai eue dans ces Explications, a été de réduire ce que d'amples Recueils m'ont fourni ſur cette matière, que j'avois déja ébauchée dans mon *Explication des Fables :* ce que j'ajoute à deſſein, parce qu'il n'eſt pas poſſible que cet Ouvrage ne m'ait ſervi dans des faits qui ſont uniques dans l'Hiſtoire, & que j'avois déja recueillis. J'eſpère cependant que l'on trouvera dans les Explications que je donne aujourd'hui des choſes plus recherchées ; l'Abrégé de pluſieurs Diſſertations que j'ai lues à l'Académie, & bien des découvertes que m'ont fournies mes illuſtres Confrères, que j'ai ſouvent conſultés, tant ſur la Traduction que ſur les Explications.

Lorſque les ſujets demandent de trop grandes diſcuſſions, je mets en abrégé ce qu'ils ont de plus intéreſſant, & je renvoie par des citations, ceux qui voudront les approfondir davantage, aux Auteurs qui pourront les ſatisfaire. Un Ouvrage qui eſt fait pour tout le monde doit être à la portée des Lecteurs de toute eſpèce, & j'ai cru leur devoir plus de conſidération qu'aux Sçavans qui n'ont pas beſoin de mes lumières.



Ch. Eisen inv. N. le Mire Sc.

Ovide reçoit des mains de sa muse favorite une plume qu'elle vient d'arracher d'une des ailes de l'Amour.

LA VIE
D'OVIDE,
TIRÉE DE SES ÉCRITS,

Par M. G***.

PUBLIUS OVIDE NASON, naquit à Sulmone, Ville de l'Abruzze cîtérieure, dans le pays des Péligniens, ſitué entre les fleuves de Peſcara & de Sangro. Il vint au monde le ſecond jour des Quinquatres ou Quinquatries, fêtes que l'on célébroit à Rome le treiziéme des Calendes d'Avril, & qui duroient cinq jours. C'étoit au commencement de la CLXXXIV^e Olympiade, l'an de Rome 711. quarante-trois ans avant notre Epoque, ſous le Conſulat d'Hirtius & Panſa, qui périrent la même année en combattant contre Marc Antoine qui aſſiégeoit Modène. Ovide nous apprend lui-même ces circonſtances, ſur-tout dans la dixiéme Elégie du quatriéme Livre des Triſtes, où il dit :

Sulmo mihi patria eſt, gelidis uberrimus undis,
Millia qui novies diſtat ab urbe decem.
Editus hîc ego ſum : nec non, ut tempora noris,
Cum cecidit fato Conſul uterque pari.

Il étoit d'une famille de Chevaliers Romains, & il honora lui-même ce titre par son esprit & par ses talens. Né avec un génie aisé & fécond, & en particulier avec une grande facilité & une forte inclination pour la Poësie, il donna dès son enfance des marques certaines de la beauté de son esprit & des progrès qu'il étoit capable de faire dans les Lettres. On cultiva avec soin ces talens naturels. Envoyé à Rome avec son frère qui étoit plus âgé que lui d'un an, il profita beaucoup dans ce séjour du bon goût & de la belle Littérature. Étant entré dans sa seiziéme année, il prit la robe virile qu'on appelloit *libre*, parce qu'alors on sortoit de la pédagogie des Maîtres, & *pure*, parce qu'elle étoit toujours blanche, excepté qu'il y avoit un peu de pourpre. C'étoit la coutume alors de prendre cette robe dès qu'on étoit entré dans sa seiziéme année. Il fut revêtu en même temps de celle qu'on appelloit *le Laticlave*, qui se donnoit communément de son temps aux enfans des Chevaliers distingués, & qui étoit une espèce d'assurance que dans la suite ils seroient reçus dans l'Ordre des Sénateurs. Peu de temps après, il alla à Athènes, tant par le désir de connoître d'autres pays que le sien, que pour y faire de nouveaux progrès dans l'Etude, & parcourut aussi quelques autres Villes de la Grèce, comme il le dit dans la seconde Elégie du premier Livre des Tristes :

Nec peto, quas quondam petii studiosus, Athenas :
Oppida non Asiæ, non loca visa priùs.

Mais il n'eſt pas vrai que dans ſa jeuneſſe il ait porté les armes ſous Marc Varron, ni qu'il ait été avec lui en Aſie. Le plus grand avantage qu'il remporta du ſéjour qu'il fit à Athènes, fut de s'être perfectionné dans la connoiſſance de la Langue Grecque, & l'on voit par quelques endroits de ſes Poëſies qu'il avoit lu Homère, & les meilleurs Auteurs qui avoient écrit dans la même Langue. La lecture du premier fortifia encore davantage le penchant naturel qu'il avoit pour la Poëſie : il le ſuivit avec ardeur, il s'y livra ſans meſure. Son père l'apprit avec peine : il craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus ſérieuſe, & que par-là il ne mît obſtacle à ſon élévation, & à ce que l'on appelle *la fortune*. Il tenta de le détourner de la route dans laquelle il étoit entré avec tant de zèle, & le ſollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence. C'étoit en effet la voie la plus ſûre alors pour parvenir aux grades & aux honneurs.

Ovide, docile à ce conſeil, fit quelque temps violence à ſon attrait pour la Poëſie; il étudia même avec ſoin les Orateurs; il fréquenta ceux qui brilloient par leur éloquence : il ſe mit ſous la diſcipline d'Arellius Fuſcus, & de Porcius Latron, & étudia ſous eux la Rhétorique. Il y a lieu de croire que ce fut en ce temps-là qu'il fit ces *Déclamations*, dont parlent pluſieurs Auteurs, & que nous n'avons plus. C'étoient des Diſcours d'éloquence & des eſpèces de Plaidoyers que l'on faiſoit compoſer aux jeunes gens pour les

exercer. Ces déclamations, comme le remarque M. Rollin au Tome XI. de ſon Hiſtoire ancienne, étoient inſtituées pour diſpoſer aux actions ſérieuſes du Barreau, dont elles devoient être une fidelle expreſſion; & cette ſorte de compoſition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui ſe trouvent dans un Diſcours ſuivi. Ovide y réuſſit, & entraîné dans la ſuite au Barreau, il s'y diſtingua, comme il le fait entendre dans ces Vers du ſecond Livre de ſes Triſtes:

Nec male commiſſa eſt nobis fortuna reorum,
Liſque deciemdecies inſpicienda viris.
Res quoque privatas ſtatui ſine crimine judex, &c.

Peut-être cependant Ovide ne veut-il parler que des fonctions de la place de Triumvir qu'il remplit quelque temps, comme je le dirai plus bas.

Mais il eſt difficile de réſiſter long-temps à un goût naturel, qui eſt ordinairement la marque de ce à quoi l'on eſt le plus capable de réuſſir. Ovide étoit peu touché des honneurs que ſon éloquence lui attiroit, & des applaudiſſemens que pluſieurs de ſes Cauſes lui méritèrent. L'ambition d'ailleurs ne le ſollicitoit point avec cette vivacité qui fait tout entreprendre à ceux qu'elle domine pour parvenir aux charges & aux dignités. La volonté de ſon père, qui le retenoit dans une profeſſion que ſon goût ne lui avoit pas fait embraſſer, quelque force qu'elle eût ſur ſon eſprit, n'empêchoit pas qu'il ne tournât de temps en temps les

yeux vers le Parnaſſe, & qu'il n'accordât quelque choſe à ſon inclination. » J'étois, dit-il, touché des rai-
» ſons de mon père : j'abandonnai l'Hélicon à ſa ſolli-
» citation; mais pendant que j'écrivois en proſe, les
» vers couloient d'eux-mêmes de ma plume :

Sæpè pater dixit, ſtudium quid inutile tentas?
Mœonides nullas ipſe reliquit opes.
Motus eram dictis : totoque Helicone relicto,
Scribere conabar verba ſoluta modis :
Sponte ſuâ carmen numeros veniebat ad aptos,
Et, quod tentabam ſcribere, verſus erat.

Triſt. Lib. IV. Eleg. 10.

Le penchant l'emporta enfin; & ſans attendre la mort de ſon père, il ſe réconcilia avec les Muſes pour les ſervir le reſte de ſes jours avec une conſtance que les malheurs qu'il éprouva dans la ſuite ne purent jamais affoiblir. Il ſe flatta d'ailleurs d'obtenir à leur ſuite une vie douce & tranquille, & un nom illuſtre, qui paſſeroit avec éclat juſques dans la poſtérité la plus reculée; & il ne ſe trompa point. Ayant fixé ſa demeure à Rome, il ne tarda pas à ſe voir un grand nombre d'amis, tous illuſtres par leur nobleſſe, ou diſtingués par leur mérite. Il laiſſa ſans regret à ſon frère les honneurs du Barreau, mais qui lui furent enlevés avec la vie à l'âge de vingt ans : pour lui il ne ſoupira plus qu'après ceux du Parnaſſe. Tous ſes amis, & quels amis ! Tibulle, Corneille Sévérus, Sabinus, Sextus Pompeïus, Græcinus, & beaucoup d'autres,

contribuèrent à fortifier ſon inclination par les applaudiſſemens qu'il en recevoit. Tous aimoient à le voir & à s'entretenir avec lui. Il fut eſtimé & honoré à la Cour d'Auguſte, & l'on ſe faiſoit gloire de le connoître & d'avoir part à ſon amitié. Tout jeune qu'il étoit, les plus célèbres Poëtes de ſon temps le recherchèrent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour ſe lier avec eux ; entr'autres, Æmilius Macer, Ponticus, Properce & Battus. Horace lui-même voulut l'avoir pour ami : mais il ne paroît pas qu'il ait eu aucune liaiſon avec Virgile. Ovide dit ſeulement qu'il l'a vu :

Virgilium vidi tantum.

Triſt. Lib. IV. Eleg. 10.

Quoiqu'Ovide ne pensât, ce ſemble, qu'à faire ſa cour aux Muſes, il parvint cependant à pluſieurs grades. Il n'avoit guères que vingt ans lorſqu'il fut fait *Triumvir*. M. Maſſon, qui a écrit en Latin la vie de notre Poëte, croit qu'il fut un de ces Triumvirs qu'on appelloit *Capitales*, parce qu'ils avoient droit de condamner à mort les perſonnes de la plus baſſe condition, tels qu'étoient les Eſclaves, les Malfaiteurs & les Voleurs. Ils avoient auſſi la garde des priſons. Ces Triumvirs faiſoient partie de ce qu'on appelloit *Vigintivirs*, qui étoit un grade pour entrer dans le Sénat. Peu de temps après, Ovide fut fait *Décemvir*, dont un des priviléges étoit d'avoir une place marquée dans les Jeux publics. Celle qu'obtint le Poëte étoit, ou dans

l'Orcheſtre

l'Orcheſtre parmi les Sénateurs, ou dans les quatorze degrés parmi les Chevaliers.

Ce fut vers le même temps qu'il ſe maria pour la première fois. Il dit lui-même qu'il étoit encore très-jeune alors ; mais celle qu'il épouſa n'étoit pas de ſon choix :

Penè mihi puero, nec digna, nec utilis, uxor
Eſt data : quæ tempus perbreve nupta fuit.
Triſt. Lib. IV. Eleg. 10.

Il ne garda pas long-temps cette première femme, & en prit bientôt une ſeconde qu'il répudia de même. On ne ſçait pas quand il en épouſa une troiſiéme ; mais l'on ſçait qu'il conſerva à celle-ci ſon eſtime & ſon cœur. Quelques Auteurs prétendent qu'elle s'appelloit *Pérille*, & que c'eſt celle à qui le Poëte a adreſſé une de ſes Elégies, & dont il loue beaucoup l'eſprit, l'érudition même, & ſur-tout le talent pour la Poëſie. Mais Ovide dans tous les Vers qu'il a adreſſés à ſa femme ne la nomme point, & ne dit rien qui porte à croire que ce fût celle dont il s'agit. Ceux qui ont cru que Pérille fut ſa fille, n'ont pas mieux rencontré. Ce vers, ſur lequel ils ſe fondent,

Utque pater natæ, duxque comeſque fui,

& qui ſe lit dans l'Elégie VII. qui lui eſt adreſſée, ſignifie ſeulement qu'Ovide avoit eu autant d'attention pour Pérille, qu'un père en a pour ſa fille, & qu'il avoit été ſon guide dans ſes études. On ſeroit peut-

être mieux fondé à dire que Pérille ne fut pas moins l'objet de ſes louanges & de ſon eſtime, que celui de ſon amour.

Ovide, preſque inſenſible aux honneurs que peuvent entraîner après ſoi les emplois & les dignités, avoit conſervé toute ſa tendreſſe pour la volupté. La fougueuſe paſſion de l'amour le dominoit autant que celle de faire des vers. Le plus grand nombre de ſes Poëſies ne reſpire que la molleſſe, & ſe ſent de ſa vie efféminée. Souvent même il s'y fait gloire de ce qui auroit dû le couvrir de confuſion. Il paroît qu'il avoit donné un libre cours à ſes paſſions ; & ce qui montre juſqu'où alloit la corruption de ſon cœur, il deſire, dans une de ſes Elégies, de mourir dans le ſein même de la volupté. » Je ne penſe pas, (dit ſur cela M. Bayle,) » que la Courtiſanne Laïs, qui mourut de la manière que notre Poëte trouvoit ſi heureuſe, eût voulu que cela lui arrivât. « J'ajoute qu'il y a lieu de croire qu'Ovide lui-même ne parloit pas fort ſérieuſement quand il faiſoit un ſouhait ſi honteux. C'eſt une de ces extravagances où un accès de paſſion peut bien jetter pour un moment un débauché, mais que ſon cœur démentiroit au même inſtant qu'il écouteroit la raiſon.

Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que les Piéces que l'amour a dictées à Ovide ſont extrêmement paſſionnées. Si l'on n'y trouve point ces expreſſions obſcènes qu'on lit dans Catulle, dans Horace & dans

Martial, le poiſon que l'Auteur y préſente n'en eſt que plus dangereux. Plus il y a d'art dans ſes Écrits, plus le Poëte a ſoin de n'y employer que des termes convenables à la molleſſe qui en fait le caractère ; plus les traits qu'il lance ſont capables de bleſſer, plus les plaies qu'ils font ſont dangereuſes. Il eſt vrai qu'en faiſant ſon Apologie dans le lieu de ſon exil, il proteſta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites, & que l'eſprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ce qu'il avoit dit. On a aſſuré la même choſe de M. de la Fontaine, dont les Contes, le plus ingénieux peut-être de tous ſes Ouvrages, font preſque à chaque vers rougir la pudeur, & ne paroiſſent propres qu'à corrompre les mœurs. Mais le cœur peut-il être chaſte quand les diſcours ſont deshonnêtes, & que l'on ſçait ſi bien exprimer tous les rafinemens des plus honteuſes voluptés & du libertinage le plus effréné ?

Ovide, peu content de louer l'amour & ſes effets, voulut encore apprendre l'art d'aimer & de ſe faire aimer ; c'eſt-à-dire, ſelon la réflexion même de Bayle, qu'on ne ſoupçonnera point d'avoir eu une Morale ſévére, qu'Ovide réduiſit en ſyſtême une ſcience pernicieuſe, dont la nature ne donne que trop de leçons, & qui n'a pour but qu'un plaiſir dont on rougit ſouvent dès qu'on l'a goûté, & qui entraîne pour l'ordinaire, après ſoi, la ruine de celui qui s'y eſt livré, & trop ſouvent le deshonneur des familles. Ovide avoit déja plus de quarante ans lorſqu'il mit au jour ce dan-

gereux ſyſtême. Son Livre fit beaucoup de mal parmi la jeuneſſe Romaine : il ne ſervit qu'à y allumer un feu, qui, ſans être excité, n'eſt que trop capable de faire par lui-même de grands ravages. Il avoit publié quelques années auparavant ſes cinq Livres des Amours, dont la plûpart des piéces étoient le fruit de ſa jeuneſſe. Il nous apprend lui-même, dès l'entrée, qu'il les publia deux fois : la première, ils étoient diviſés en cinq Livres ; il les réduiſit à trois la ſeconde fois ;

Qui modo Naſonis fueramus quinque libelli,
Tres ſumus : hoc illi prætulit auctor opus.

Ce fut dans l'intervalle de ces deux éditions, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qu'il publia ſes Epîtres Héroïques, qui ne ſont pas le moins paſſionné de ſes Ouvrages. L'Art d'aimer commença à indiſpoſer Auguſte contre Ovide. Cet Empereur, tout Payen qu'il étoit, le regardoit comme un Livre infâme, & comme l'art de commettre des adultères, ainſi que ce Prince ne faiſoit pas difficulté de le dire. Cependant il y avoit déja dix ans que ce Livre étoit public, lorſqu'Auguſte ſe réſolut à en punir l'Auteur. Son indignation éclata enfin ; & ſans avoir égard ni aux talens d'un Poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de ſon génie, ni à ſon âge qui étoit de plus de cinquante ans, il le relégua à Tomes, Ville de la Scythie d'Europe ſur les bords du Pont-Euxin. C'étoit l'an 762. ou 763. de la fondation de Rome.

Je n'ignore pas que plusieurs prétendent que les Poësies licentieuses d'Ovide ne furent que le prétexte de sa disgrace, & que ses actions, ou celles dont il avoit été témoin en furent la cause. Mais il y a lieu de croire que le tout ensemble occasionna son infortune. Ovide lui-même parlant de sa disgrace, avoue qu'elle eut deux causes : l'une est son *Art d'aimer*; pour l'autre, il refuse de la dire. Il fait entendre seulement que c'étoit une faute, & non pas un crime. Ses vers influèrent donc aussi dans son malheur ; il se défend trop sérieusement sur cet article pour n'en être pas convaincu, & cette première raison fait honneur à Auguste. De la manière dont le Poëte en parle, on diroit même que c'étoit-là son crime capital. Il emploie tout son esprit à se justifier par quantité d'exemples sacrés & profanes ; Théâtres, Assemblées, Jeux publics, Divinités même, il intéresse tout dans sa cause, ou plutôt il tâche de rendre tout criminel pour se montrer innocent, ou du moins pour faire croire qu'il l'étoit. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache à excuser un simple prétexte inventé pour amuser le Public & tromper sa crédulité.

Mais j'ai dit, après Ovide lui-même, que son exil eut encore une autre cause. » Ah! pourquoi, dit-il, » ai-je été le témoin indiscret de ce qu'il ne falloit » pas voir ? Ce sont mes yeux qui m'ont rendu cou- » pable : oui, mes yeux téméraires ont vu ce qu'ils ne » devoient jamais voir. Actéon vit autrefois Diane

» prête à se mettre au bain ; ce fut une imprudence : » il la vit sans le vouloir ; cependant livré à ses chiens » furieux, il en devint la proie. C'est qu'à l'égard des » Dieux, ce qui arrive par hasard est quelquefois puni » comme un crime ; non, le hasard n'est pas toujours » une excuse légitime devant une Divinité offensée. « C'est ainsi que le P. de Kervillars, Jésuite, traduit ces vers du second Livre des Tristes :

Cur aliquid vidi ? Cur noxia lumina feci ?
Cur imprudenti cognita culpa mihi ?
Inscius Actæon vidit sine veste Dianam :
Præda fuit canibus non minus ille suis.
Scilicet in Superis etiam fortuna luenda est ;
Nec veniam, læso numine, casus habet.

Le Poëte dit à peu près la même chose dans l'Elégie V. du troisiéme Livre du même Ouvrage, où il s'exprime ainsi :

Inscia quod crimen viderunt lumina plector :
Peccatumque oculos est habuisse meum.
Non equidem totam possum defendere culpam,
Sed partem nostri criminis error habet.

Mais qu'avoit-il vu ? Il ne le dit pas ; il déclare même qu'il doit sur cela garder un silence inviolable, de peur d'aigrir de nouveau l'Empereur :

Perdiderint cum me duo crimina, carmen & error ;
Alterius facti culpa silenda mihi.

Nam non ſum tanti renovem ut tua vulnera, Cæſar,
Quem nimio plus eſt indoluiſſe ſemel.
Triſt. Lib. II.

On ne peut donc deviner en quoi ſes yeux avoient péché. Nul Hiſtorien, ſoit contemporain, ſoit poſtérieur, n'a voulu, ou n'a pu nous en inſtruire. Sidoine Apollinaire, & quelques autres, ont cru qu'il avoit eu un commerce criminel avec Julie, fille d'Auguſte, & que c'eſt elle que le Poëte déſigne ſous le nom de *Corynne* dans ſes Livres des Amours. On ne diſconvient pas que la lecture des Poëſies licentieuſes d'Ovide n'ait donné à Julie, ou du moins augmenté en elle le goût de toutes ces horreurs, qui cauſerent ſon deshonneur & ſa perte. Mais par ces Poëſies licentieuſes on ne peut entendre, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé, le Poëme de *l'Art d'aimer*. Julie étoit hors de Rome, & l'objet de l'indignation de l'Empereur ſon père, pluſieurs années avant que le Poëte excitât contre lui l'orage dont il ſentit toute la violence, & même quelque temps avant qu'il eût compoſé le Poëme dont il s'agit. D'ailleurs il auroit pu, par ſes vers laſcifs, amollir le cœur de Julie, ſans avoir eu pour cela avec elle un commerce illicite. Quand on pourroit même ſoupçonner tout ce qu'on voudroit de cette Princeſſe, y a-t-il lieu de croire qu'Ovide eût été aſſez hardi & aſſez dépourvu de raiſon pour ſe prêter à une intrigue qui ne pouvoit être long-temps ignorée ? L'exil de ce Poëte, qui n'arriva qu'environ

dix ans après celui de Julie, eût-il été enfin une peine proportionnée à un crime pour lequel on faisoit mourir des fils de Triumvirs? Que Julie ne soit pas non plus celle qu'Ovide désigne sous le nom de Corynne, il est aisé, ce semble, de s'en convaincre, si l'on fait bien attention que par-tout où il parle de la seconde cause de sa disgrace, il dit que c'est sans dessein, que c'est par erreur, par un pur hasard qu'il a offensé Auguste. Auroit-il parlé ainsi s'il eût aimé la fille même de cet Empereur, sous le nom de Corynne? S'il eût vécu avec elle de la manière dont il le dit dans l'Elégie V. du premier Livre de ses Amours, ce n'auroit plus été une erreur ou une imprudence; ç'auroit été un crime avéré, dont il se feroit librement rendu coupable. Il avoit d'ailleurs plus de cinquante ans quand il éprouva le ressentiment d'Auguste; & il convient lui-même dans l'Elégie X. du quatriéme Livre de ses Tristes, qu'il avoit aimé Corynne dès sa jeunesse:

Carmina cum populo primùm juvenilia legi,
Barba resecta mihi bisve semelve fuit.
Moverat ingenium totam cantata per urbem;
Nomine non verò dicta Corynna mihi.

Quelques-uns veulent qu'il avoit surpris Auguste lui-même dans une action criminelle avec sa fille Julie; & ils se fondent sur ce que Suétone, dans la vie de Caligula, dit que celui-ci publioit que sa mère étoit née de l'inceste d'Auguste avec Julie. Mais Suétone ne dit pas que ce crime fût réel, ni qu'il fût même

appuyé

appuyé ſur quelque preuve un peu fondée ; il dit ſeulement que Caligula répandoit ce bruit : *Prædicabat matrem ſuam, ex inceſto quod Auguſtus cum Julia filia commiſiſſet, procreatam.* Mais quel fond peut-on faire ſur le témoignage d'un Prince auſſi juſtement décrié que Caligula, qui ne craignit pas de chercher à deshonorer Auguſte, pour ſe vanter d'en être ſorti en droite ligne ? De plus, quelle apparence qu'Ovide, auſſi plein d'eſprit qu'il l'étoit, eût oſé, même une ſeule fois, & quoiqu'en termes couverts, retracer un fait ſi déteſtable aux yeux d'un Prince dont il n'étoit occupé qu'à appaiſer la colère.

Il y en a qui mettent l'exil du Poëte ſur le compte de Julie, fille de la première, & petite-fille d'Auguſte. Elle ſe trouvoit alors à la Cour d'où ſa mère étoit bannie depuis long-temps. On ſçait d'ailleurs qu'elle n'étoit que trop fidelle à ſuivre ſes traces, & qu'elle eut le même ſort. L'exil d'Ovide ſuivit le ſien de près : ce qui a fait juger que ce Poëte s'étoit trouvé mêlé dans quelque intrigue, & qu'il avoit été témoin, peut-être par haſard, de quelque déſordre ſecret de cette Princeſſe. Mais il faut avouer que tout cela n'eſt que conjectures. Ovide ne s'eſt point expliqué ; & perſonne ne l'a fait pour lui. Je ne vois pas plus de fondement à attribuer la diſgrace du Poëte à Mécénas. Toute la preuve que l'on en donne eſt qu'Ovide ne dit pas un mot de ce Courtiſan, ſi comblé d'éloges par la plûpart des Poëtes de ſon temps. Mais Ovide peut

avoir eu d'autres raiſons pour n'en point parler. Peut-être même n'eut-il avec lui aucune liaiſon ; ce qui ne feroit pas étonnant, puiſqu'il dit lui-même qu'il n'a point été lié avec Virgile, qui étoit ſi avant dans les bonnes graces de Mécénas (*a*).

Notre Poëte banni de Rome, loin de ſes amis & des objets de ſes plaiſirs, exilé dans un pays tout propre à glacer le génie le plus vif, & réduit à un état d'autant plus triſte qu'il étoit plus oppoſé à ſes inclinations, & à ſon premier genre de vie, n'en fit pas moins ſa cour aux Muſes, & la Poëſie fit toute ſa conſolation. Ses Triſtes furent le premier fruit de ſon exil. C'eſt proprement l'hiſtoire de ſes malheurs. » Jamais, dit le P. de Kervillars, qui a traduit ſi élégamment cet Ouvrage en proſe ; » jamais peut-être » la douleur, ſi éloquente dans tous les hommes, ne » parla un langage plus naturel, plus noble & plus » élégant. Tout y reſpire un air de triſteſſe majeſtueu- » ſe. « Le P. Bouhours en étoit ſi frappé, qu'il a cru ne pouvoir mieux louer quelques Lettres de M. de Buſſy-Rabutin, compoſées dans ſon exil, qu'en les comparanr à celles du Poëte relégué à Tomes. Mais Ovide eut beau ſe plaindre, il eut beau ſolliciter ſon retour en langage des Dieux, le demi-Dieu offenſé demeura inflexible.

Pluſieurs Auteurs en ont pris occaſion d'accuſer Auguſte de dureté, & même d'inhumanité. Mais per-

(a) *Meibomii Mæcenas, pag.* 141.

ſonne que je ſçache ne s'eſt exprimé plus vivement ſur cela que M. de Lingendes dans ſon Elégie pour Ovide, où il dit entr'autres :

Ovide, c'eſt à tort que tu veux mettre Auguſte
Au rang des Immortels,
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuſte
Pour avoir des Autels.



Auſſi t'ayant banni ſans cauſe légitime,
Il t'a déſavoué,
Et les Dieux l'ont ſouffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.



Il falloit que ce fût un cruel, un barbare,
De raiſon dépourvu,
Pour priver ſon pays de l'eſprit le plus rare
Que Rome ait jamais vu, &c.

Tibère, ſucceſſeur d'Auguſte, qui n'avoit pas le même intérêt à la diſgrace du Poëte, ne ſe laiſſa pas plus attendrir ; & ſoit indifférence, ſoit quelque autre raiſon, ce Prince ſe mit peu en peine d'avoir à Rome un Bel-Eſprit de moins dans un ſiécle ſi fécond en Beaux-Eſprits.

Tout ce qu'Auguſte avoit fait pour diminuer quelque choſe de la rigueur de l'exil du Poëte, c'eſt que dans l'Arrêt de ſa condamnation il avoit employé le

terme de *reléguer*, au lieu de celui d'*exiler*. C'étoit une eſpèce de faveur; car, ſelon les Juriſconſultes, l'exil, dans ſa ſignification rigoureuſe, dit un banniſſement par Arrêt du Sénat, ou par Sentence du Juge, & emporte avec ſoi la confiſcation des biens, au lieu que le relégué n'eſt éloigné que pour un temps par ordre du Prince ; c'eſt ce qu'on appelle auſſi *un homme diſgracié*. Mais, comme on vient de le voir, la diſgrace d'Ovide fut par l'effet un véritable exil, puiſqu'il ne put obtenir ſon rappel. Tout l'avantage qui lui fut accordé, c'eſt qu'on lui laiſſa la jouiſſance de ſon patrimoine.

Ce qu'on peut louer en lui eſt, que l'inflexibilité d'un Prince, dont il avoit eu ſi long-temps les bonnes graces, ne pût jamais le porter à rien écrire contre lui qui marquât un cœur aigri & ulcéré. Il ne ceſſa même de le louer avec un excès qui tenoit de l'idolâtrie, & il en devint réellement l'idolâtre quand il eut appris ſa mort. Il fit non-ſeulement ſon éloge en Langue des Sarmates, c'eſt-à-dire, dans la Langue que l'on parloit dans le lieu de ſon exil, & qu'il s'étoit appliqué à apprendre pour y être moins étranger ; il pouſſa la folie juſqu'à l'invoquer, & à lui conſacrer une Chapelle, où il alloit lui offrir de l'encens & l'adorer tous les matins. C'eſt ce qu'il écrit en ces termes à ſon ami Græcinus :

Nec pietas ignota mea eſt; videt hoſpita terra
In noſtrâ ſacrum Cæſaris eſſe domo.

Et plus bas,

His ego do toties cum thure precantia verba
Eoo quoties ſurgit ab orbe dies, &c.

Il eſt aiſé de ſentir que le déſir de revenir à Rome étoit le principal motif de cette ridicule idolâtrie, & ſi l'on ne s'en moqua pas à la Cour de Tibère, au moins n'y eut-on aucun égard. Les Sarmates furent plus ſenſibles à ſon infortune : Ovide trouva non-ſeulement de l'humanité parmi ces Barbares, il en reçut auſſi beaucoup de civilité. Ils l'aimèrent, l'honorèrent même, & firent des Décrets pour lui donner des marques de leur eſtime. Ils lui accordèrent pluſieurs exemptions, ce qui étoit une faveur extraordinaire parmi eux; & ils le couronnèrent publiquement pour faire honneur à ſon mérite & à ſes talens. C'eſt Ovide lui-même qui nous apprend ce détail. Ces Peuples néanmoins ne furent pas contens de l'affreuſe deſcription qu'il faiſoit de leur pays; ils s'en plaignirent à lui-même, & il leur en fit des excuſes qui augmentèrent leur affection & leur attention pour lui. Il aſſure qu'il ſe conduiſit ſagement avec eux, & qu'il n'y écouta point la voix de ces paſſions qu'il n'avoit penſé qu'à contenter à Rome. Cette retenue, jointe à ce qu'il ne trouvoit point chez les Sarmates le plaiſir de la converſation qui l'amuſoit ſouvent dans ſa patrie, lui laiſſoit beaucoup de temps pour faire des vers. Il n'aimoit d'ailleurs ni à boire ni à jouer. Il falloit donc que

la Poëſie fût ſa reſſource. Les vers euſſent coulé de ſa plume avec encore plus d'abondance & de ſatisfaction, s'il eût trouvé des gens à qui il eût pu les réciter ; car il avoue que de marcher dans les ténèbres, & de faire des vers qu'on ne peut lire à perſonne, c'eſt la même choſe. Son exil dura neuf ou dix ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort, qui arriva au commencement de la CXCIX^e Olympiade, vers l'an de Rome 770. la troiſiéme année, ou, ſelon d'autres, la cinquiéme du regne de Tibère. Il avoit environ ſoixante ans. Il avoit déſiré, au cas qu'il mourût dans le lieu de ſon exil, que ſes cendres fuſſent portées à Rome, & que l'on mît ſur ſon Tombeau l'Epitaphe ſuivante qu'il avoit compoſée :

Hîc ego qui jaceo tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo Poëta meo.
At tibi qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere : Naſonis molliter oſſa cubent.

Les ſentimens exprimés dans cette Epitaphe ſont conformes à ſon génie & à ſes principes ; mais il ne paroît pas que ſes déſirs ayent été remplis.

Ovide eſt beaucoup plus connu par ſes vers que par les actions de ſa vie. Je ne parlerai point de ſes Métamorphoſes. On ne peut rien ajouter à ce que M. l'Abbé Bannier en dit dans la Préface de l'exacte & élégante Traduction qu'il a donnée de cet Ouvrage, & qu'il a enrichie de Notes auſſi utiles que ſçavantes. Ovide avoit jetté ces Métamorphoſes au feu, avec plu-

ſieurs autres de ſes Poëſies, ſoit par dépit, ſoit, comme il le dit, parce qu'il n'y avoit pas mis la dernière main :

Carmina mutatas hominum dicentia formas :
Infelix Domini quod fuga rupit opus.
Hæc ego diſcedens, ſicut bene multa meorum,
Ipſe meâ poſui mœſtus in igne manu, &c.
Vel quod eram Muſas, ut crimina noſtra, peroſus :
Vel quod adhuc creſcens & rude carmen erat.

Triſt. Lib. I. Eleg. 6.

Mais ſes précautions furent inutiles, on avoit des copies de cet Ouvrage, & il eſt parvenu juſqu'à nous. Il a été même traduit dans preſque toutes les Langues qui ont cours parmi les Peuples où l'on a eu quelque ſoin de cultiver les Lettres. Ovide étoit jeune quand il le compoſa, & l'on s'en apperçoit.

Il fit ſes Faſtes dans un âge plus avancé. Avant lui, Cl. Quadrigarius, Afranius, Ennius, Piſon, Fannius & Labénius, avoient traité cette matière *. Mais, ſelon les Critiques, c'étoit d'un ſtyle fort ſec & très-ſimple. Ovide, tant par les graces de la Poëſie, que par la fécondité de ſon imagination, trouve le moyen de répandre des fleurs ſur toute la route qu'il nous a tracée. Il apporte les cauſes hiſtoriques ou fabuleuſes de toutes les Fêtes ou Féries qu'il attribue à chaque mois, le lever & le coucher de chaque Conſtellation, d'une

* Diſſertation ſur les Faſtes, par M. Couture, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *Tome I.*

manière à faire regretter la perte des ſix derniers qu'il avoit, dit-on, composés pour faire ſon année entière. Je dis qu'il avoit, dit-on, composés; car il n'eſt pas certain qu'il eût achevé ces ſix derniers Livres. De la manière dont il s'exprime au ſecond Livre des Triſtes:

Sex ego Faſtorum ſcripſi, totidemque libellos,
Cumque ſuo ſinem menſe volumen habet;

il ſemble mettre de la diſtinction entre les ſix premiers & les ſix derniers, & donner ſeulement à entendre que ceux-là étoient déja avancés. C'eſt ce qu'il paroît dire encore plus clairement dans les deux vers ſuivans, où il dit que le malheur de ſa diſgrace interrompit ſon travail:

Idque tuo nuper ſcriptum ſub nomine, Cæſar;
Et tibi ſacratum ſors mea rupit opus.

Son premier deſſein avoit été de dédier cet Ouvrage à Auguſte, & peut-être que ce qui l'empêcha de l'exécuter, eſt que ce Prince mourut pendant qu'il le compoſoit, ou qu'il le revoyoit. Quoi qu'il en ſoit, il le dédia à Germanicus, fils de Druſus, neveu & fils adoptif de Tibère. Il ſe flattoit, en donnant cette marque d'eſtime à ce Prince, de le rendre ſenſible à ſes peines.

Le P. Rapin*, Jéſuite, homme d'eſprit & bon critique, ne fait pas difficulté de dire que les Faſtes

* Rapin, comparaiſon d'Homère & de Virgile.

d'Ovide

d'Ovide ſont l'Ouvrage du meilleur goût, & le plus judicieux de tous ceux qui ſont ſortis de ſa plume ; & que le Poëte y fait voir qu'il avoit acquis cette perfection de prudence & de modération qui conſiſte à dire ſeulement ce qui eſt néceſſaire & ce qui convient. C'eſt un Ouvrage de beaucoup d'érudition, mais de cette érudition que l'on puiſe dans la plus belle Antiquité ; & au jugement de pluſieurs Critiques, c'eſt-là, & là ſeulement, que le Poëte paroît ſupérieur à lui-même, quoiqu'on y trouve quelquefois de l'inexactitude & de la négligence *. Il eſt aiſé auſſi d'y remarquer le génie ſuperſtitieux des Anciens, qui s'appliquoient peu à approfondir une Religion qui répondoit ſi bien à leurs mœurs & aux penchans de la nature. Ovide paroît cependant en avoir connu le ridicule. Il ſçait, comme Horace, railler avec agrément les prétendues Divinités du Paganiſme, en les repréſentant ſemblables aux hommes, & en leur donnant la même manière d'agir. Il avoit trop d'eſprit pour être ſérieuſement perſuadé d'une Religion qui n'avoit d'autorité qu'autant que les hommes lui en donnoient : mais il étoit auſſi trop amateur du plaiſir, & trop plein de lui-même pour s'en former une plus ſolide & plus relevée qui eût captivé ſon eſprit & ſon cœur.

Je reviens aux *Faſtes :* par ce mot, il faut entendre

* Lézeau, Préface de la Traduction du premier Livre des Faſtes.

le Calendrier des Romains, où étoient marqués jour par jour leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, les jours d'Audience & ceux qui ne l'étoient pas, &c. L'Auteur du Livre *de Mirabilibus Romæ*, que le ſçavant Bénédictin, Dom Bernard de Montfaucon, a publié dans ſon *Diarium Italicum*, a eu la ſimplicité de prendre cet Ouvrage d'Ovide pour un Martyrologe : *Fuit Templum Jovis & Monetæ*, dit-il, *ſicut reperitur in Martyrologio Ovidii de Faſtis.* Ce n'eſt pas le ſeul trait d'ignorance de cet Auteur.

Il y a lieu de croire que le Poëte avoit fait ſes Faſtes, au moins ce qui nous en reſte, avant que d'être relégué à Tomes, & qu'il les revit ſeulement dans le lieu de ſon exil ; mais ſes Triſtes en cinq Livres, & ſes Elégies datées du Pont qui ſont en quatre Livres, furent le fruit de ſon exil. Pontanus eſtimoit beaucoup les dernières : » Les *Pontiques*, dit-il, ſont autant » au-deſſus des *Triſtes*, que le Poëme Héroïque eſt au- » deſſus de l'Elégie. Mais un défaut qui régne dans ces » deux Ouvrages, c'eſt que la fiction y paroît trop ; » & que le Poëte aime ſouvent à s'égayer juſques dans » les ſujets les plus graves & les plus ſérieux. Le vaiſ- » ſeau qui le porte au lieu deſtiné pour ſon exil, eſt-il » accueilli de la tempête ? Il s'amuſe à compter les » flots qui ſe ſuccédent les uns aux autres avec impé- » tuoſité, & dont la fureur lui annonce un naufrage » prochain :

Qui venit hic fluctus, fluctus ſupereminet omnes :

Posterior nono est, undecimoque prior.

Trist. Lib. I. Eleg. 2.

» S'il faut en croire Ovide, dit M. l'Abbé Souchay *, » la mort, toute présente qu'elle est, n'a rien qui » l'étonne; il la brave en homme intrépide : mais il » ne peut se résoudre à servir de pâture aux poissons :

Nec lethum timeo : genus est miserabile lethi :
Demite naufragium; mors mihi munus erit.
Est aliquid, fatove suo, ferrove cadentem,
In solidâ moriens ponere corpus humo;
Et mandare suis aliquid, sperare sepulchrum,
Et non equoreis piscibus esse cibum.

Et de peur que l'on ne s'imaginât qu'il écrivoit après coup : » Je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la » même tempête; je vois ce qui l'irrite : c'est que, » malgré ses menaces, j'aie l'assurance de faire des » vers. Il est juste qu'elle l'emporte sur un Mortel. » Eh bien ! ajoute-t-il, je cesse d'écrire, qu'elle cesse » donc aussi de nous menacer :

Improba pugnat hyems, indignaturque quod ausim
Scribere, se rigidas incutiente minas.
Vincat hyems hominem, sed eodem tempore, quæso,
Ipse modum statuam carminis, illa sui.

» C'est en vain, dit sur cela le Critique que je viens » de citer, c'est en vain qu'Ovide se peint comme

* Deuxiéme Discours sur les Poëtes Elég. dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome VII.

» actuellement exposé au péril; il ne m'intéresse point » en sa faveur : je ne partage point ses dangers, parce » que j'apperçois la fiction, & que je me dis à moi-» même : Quand il tenoit ce langage, il étoit déja » parmi les Sarmates, ou du moins il entroit dans le » Port. «

M. l'Abbé Souchay reproche encore d'autres défauts à Ovide. » Ce Poëte, dit-il, ne laisse rien à de-» viner; il exprime toujours plus qu'il ne peint : il » offre une idée sous toutes les images dont elle est » susceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuisé les » images qui peuvent la représenter. Cette abondance » excessive est comme le fonds de son caractère; les » exemples en sont très-fréquens dans ses Piéces, sur-» tout dans ses Elégies. Il aime ce qui est superflu; il » s'en tient rarement au seul nécessaire, en quoi con-» siste pourtant l'excellence d'un Ouvrage, qui n'est » jamais plus parfait que quand on ne peut rien y re-» trancher, sans en altérer la perfection. Avec ces dé-» fauts, Ovide a de belles qualités : il est léger, abon-» dant, fleuri; il surprend, il étonne par son incom-» parable facilité. Un sçavant Allemand prétend même » que la lecture de ses Poësies peut être d'une grande » utilité aux Orateurs, sur-tout à ceux qui sont char-» gés de traiter en public les affaires civiles *. N'est-ce » pas trop exagérer l'utilité des écrits d'Ovide ? Ce

* Boëcler, *de Eloquentiâ viri civilis, inter Dissert. Boëcl. Tom. I. pag.* 121.

» Sçavant raiſonne plus juſte quand il en conſeille » la lecture, à cauſe de la pureté & de l'élégance du » ſtyle, quoique de ce côté-là même Ovide ne ſoit » pas ſans défauts *. «

» La Latinité d'Ovide, dit le ſçavant Walchius, dans ſon *Hiſtoire Critique de la Langue Latine, page* 408. » eſt pure, douce, claire, élégante, ſi on la compare » à celle de Martial, de Claudien, de Stace, & de » quelques autres ; mais ſi on veut la faire entrer en » parallèle avec celle de Cicéron, de Céſar, de Sal- » luſte, de Tite-Live, on trouvera qu'elle eſt inférieu- » re à celle de ces Auteurs, & qu'elle a des défauts que » ceux-ci n'ont point. «

Cette facilité paroît encore plus dans les Epîtres d'Ovide, qu'on appelle *Héroïdes.* Le ſtyle en eſt pur, & l'imitation des paſſions, & l'expreſſion des inclinations & des mouvemens du cœur s'y montrent ſi ſenſiblement, que l'on voit bien que c'étoit-là le grand talent de ce Poëte. Mais il veut y paroître trop ſpirituel ; il court ſouvent après des ornemens frivoles, & répand quelquefois des fleurs, au lieu de montrer des ſentimens. Toutes ces Epîtres en vers, qui portent le nom de quelque Héroïne, ne ſont pas d'Ovide, quoiqu'elles ſe trouvent parmi les ſiennes. Il y en a d'Aulus Sabinus : quelques-unes ont été faites depuis Ovide ; d'autres lui ont été ſuppoſées. Il avoue celles

* Boëcler, *de Comparandâ Lat. ling. facilit. Tom. III. Diſſert. Academic. pag.* 334. 336. 340.

de Pénélope, de Phyllis, de Canacé, d'Hipſipyle; d'Ariadne, de Phédre, de Didon, de Sapho. Scaliger y ajoute, mais peut-être ſans beaucoup de fondement, celles de Briſéïs, d'Œnone, d'Hermione, de Déjanire, de Médée, de Laodamie, & d'Hypermneſtre. Ces Epîtres ſont remplies de ſentimens tendres & paſſionnés, & d'une morale qui n'eſt digne que de l'école du libertinage & de la volupté.

C'eſt encore plus le caractère des trois Livres de ſes *Amours*, & des trois autres ſur l'*Art d'aimer*, dont j'ai déja parlé ſuffiſamment pour un Ouvrage qui auroit dû être dans un éternel oubli, ſi la corruption naturelle à l'homme depuis le péché n'eût pas tout mis en œuvre pour le répandre *. Il eſt vrai que dans ce dernier Ouvrage il n'y a preſque d'indécence que dans le ſens, & & qu'il n'y en a point ou preſque point dans les expreſſions. Mais les préceptes dont il eſt rempli ſont extrêmement dangereux, & rien n'étoit plus capable de corrompre la jeuneſſe Romaine que la morale laſcive qui y regne. J'en dis preſque autant de ſon Livre du *Remede de l'Amour*. C'eſt un remede qui n'eſt pas ſans poiſon : c'eſt un nouvel artifice plus propre à enflammer les paſſions, qu'à contribuer à les éteindre; quoique l'on ne puiſſe diſconvenir que l'on y trouve des maximes fort raiſonnables & fort ſages.

* *Opus amorum, & artis amandi*, dit Walchius, dans ſon Hiſtoire de la Langue Latine, page 411. *nocet vitæ innocentiæ, à cujus lectione juventutem imprimis, cujus pectora mollia, & ceræ ſimilia ſunt, omninò removendam eſſe arbitramur.*

Une des bonnes qualités d'Ovide fut celle de n'être point ſatyrique. Il étoit cependant très-capable de s'exercer dans la ſatyre, comme il l'a fait voir dans ſon Poëme intitulé *Ibis*, ou contre Ibis. On ignore contre qui il l'écrivit : on ſçait ſeulement que celui qui en eſt l'objet s'étoit déclaré ſon ennemi peu de temps après qu'il eut été diſgracié. Auſſi fut-ce un des premiers écrits que le Poëte fit à Tomes, comme il ſemble qu'on doive le conclure de ce qu'il dit au commencement, qu'il avoit cinquante ans lorſqu'il le compoſa :

Tempus ad hoc, luſtris jam bis mihi quinque peractis,
Omne fuit Muſæ carmen inerme meæ :
Nullaque, quæ poſſit, ſcriptis tot millibus, exſtat
Littera Naſonis, ſanguinolenta legi.

D'autres croyent cependant que ce petit Poëme fut fait avant qu'il fût relégué à Tomes. Quoi qu'il en ſoit, il falloit que celui contre qui il s'y déchaîne, l'eût vivement irrité pour l'obliger à faire une telle violence à ſon caractère. Il fait paſſer en revue dans cette Piéce tous les toutmens qui ſe trouvent marqués dans l'Hiſtoire & dans la Fable, & dont il avoit pu ſe rappeller le ſouvenir, pour les ſouhaiter à celui qu'il déſigne ſous le titre d'*Ibis*. Denys de Salvaing, Seigneur de Boiſſieu, a fait ſur ce Poëme un Commentaire fort eſtimé. *Commentarios ad Ovidii in Ibim Elegiam, doctos, Jupiter! & laborioſos in lucem edidit*, dit Chorier, dans la Vie de ce Sçavant, page 40. Ce Commentaire fut im-

primé à Lyon en 1633. *in* 4°. & non en 1638. comme le dit l'Abbé de Marolles, dans la Préface de la Traduction Françoise qu'il a faite du même Poëme.

Voilà tous les Ouvrages d'Ovide qui sont parvenus jusqu'à nous, si l'on en excepte les fragmens de quelques autres, si courts qu'ils ne méritent pas la peine d'être comptés : tels sont, par exemple, le peu de Vers qui nous reste du Poëme sur les Oiseaux, piéce dont parle Pline dans le trente-troisiéme Livre de son Histoire Naturelle ; & le petit fragment d'une autre piéce, en forme d'Elégie, intitulée *De medicamine faciei*. Plusieurs Sçavans prétendent même qu'Ovide n'en étoit point l'Auteur ; mais il dit lui-même le contraire dans le troisiéme Livre de son Art d'aimer :

Est mihi, quo dixi vestræ medicamina formæ,
Parvus, sed curâ grande, libellus, opus.

L'Elégie, intitulée la *Noix*, ou le *Noyer* (*nux*), lui est aussi attribuée, & elle n'est pas éloignée de son style ; cependant on doute que ce soit son Ouvrage.

Entre les Écrits qui sont plus sûrement de lui, & que nous avons perdus, ou qui sont encore cachés dans la poussière de quelque Bibliothéque, on compte :

1°. Les six derniers Livres des Fastes, supposé, comme je l'ai dit, qu'il les ait faits.

2°. *Médée*, Tragédie. Quintilien en parle : elle est louée aussi dans le Dialogue des Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Éloquence, que les uns donnent

donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais dont il eſt plus sûr de dire que l'Auteur eſt inconnu. Ovide lui-même ſemble faire alluſion à cette Tragédie dans le deuxiéme Livre des Triſtes, où il parle ainſi :

Et dedimus Tragicis ſcriptum regale cothurnis,
Quæque gravis debet verba cothurnus habet.

3°. Des *Déclamations :* le ſeul Ouvrage que l'on connoiſſe qu'il ait fait en proſe. J'en ai parlé plus haut.

4°. Une Traduction des Phénomènes d'Aratus. Lactance en fait mention dans le Livre II. de ſes Inſtitutions Divines, n°. 5. & en rapporte les trois derniers vers.

5°. Un aſſez grand nombre d'Épigrammes.

6°. Un Livre contre les mauvais Poëtes : il eſt cité par Quintilien, Livre VI.

7°. Le Triomphe de Tibère : on croit que c'étoit un Poëme où il célébroit la victoire de ce Prince en Illyrie.

8°. Un Poëme à la louange de l'Empereur Auguſte. Ovide le compoſa après la mort de ce Prince, comme je l'ai déja fait remarquer : il le fit en Langue des Sarmates, ainſi qu'il le dit lui-même dans l'Epître ou l'Elégie XIII. du quatriéme Livre de ſes Epîtres écrites du Pont :

Ah, pudet ! & Getico ſcripſi ſermone libellum....
Materiam quæris ? laudes de Cæſare dixi.

9°. Deux Livres ſur le Combat naval donné à

Actium, entre Octavius & Antoine, l'an de Rome 723.

10°. Un Livre d'Oracles ou de Divinations.

Outre ces écrits d'Ovide que nous n'avons plus, on lui en attribue plusieurs qui ne sont point sortis de sa plume. Par exemple,

1°. Passerat, Barthius, l'Abbé Lezeau, & plusieurs autres le font Auteur de la *Consolation à Livie*, sur la mort de Drusus, frère de Tibère. L'Abbé Lézeau * fixe même le temps de la composition de cette Piéce, & dit qu'Ovide la fit durant son exil. Mais cette Epître est du Poëte Pedo Albinovanus, contemporain & ami d'Ovide, qui le loue dans ses Poësies, & qui lui a adressé l'Elégie X. du quatriéme Livre de ses Lettres écrites du Pont.

2°. On a encore attribué à Ovide un Panégyrique en vers, adressé à Calpurnius Pison : quelques-uns prétendent que c'est l'Ouvrage de Lucain.

3°. Une Elégie *de Philomela*, ou des différens sons ou des voix des Oiseaux, des Quadrupédes, &c. Cette Elégie est indigne de notre Poëte : il y a plus lieu de croire qu'elle vient de quelque Grammairien Chrétien, qui vivoit dans les premiers siécles de l'Eglise.

4°. L'Elégie *de Pulice*, publiée par Goldast, sous le nom d'Ofilius Sergianus, n'est pas moins indigne d'Ovide, de même que la Piéce intitulée *le Songe*.

* Lézeau, Vie d'Ovide, au-devant de la Traduction du premier Livre des Fastes.

5°. C'eſt auſſi ſans fondement qu'on le fait Auteur des Argumens des Livres de l'Enéïde de Virgile, que l'on trouve ſous ſon nom dans pluſieurs Manuſcrits. Mais rien n'eſt plus ridicule que de mettre ſur ſon compte les trois Livres intitulés *de Vetula*, qui furent imprimés à Cologne en 1470. & dont on a fait depuis pluſieurs éditions. Cet Ouvrage, plein de froides railleries, & d'une latinité ſouvent corrompue, eſt peut-être ſorti de la plume de quelque Moine des bas ſiécles, ou du Protonotaire Léon qui a fait la Préface. On peut lire les marques principales de ſuppoſition dont cet Écrit eſt plein, dans la Bibliothéque Latine de Jean-Albert Fabricius, Tome II. p. 383. & ſuivantes, & dans Polycarpe Lyſer dans ſon Hiſtoire des Poëtes du moyen âge.

Les Ouvrages d'Ovide ont ſouvent été mis au jour, depuis & preſque dès l'origine de l'Imprimerie. Maittaire, dans ſes Annales de l'Imprimerie, cite une édition *in-fol.* faite à Rome en 1471. par Conrad Sweynheim, & Arnould Pannartz. Les Amours, les Epîtres Héroïdes, & les Triſtes, avoient déja paru par les ſoins des mêmes en 1469. On réimprima Ovide à Veniſe en 1472. & en 1474. A Boulogne en Italie en 1471. & en 1480. à Milan & à Parme en 1477. à Vienne en 1480. à Veniſe en 1486. & avec une Préface d'Accurſius, à Parme en 1489. Toutes ces éditions ſont *in-folio*. Henry Étienne, dans ſon *Pſeudo-Cicero*, loue l'édition d'Alde de 1503. en trois volumes *in*-8°. Alde

en fit une autre en 1515. & une troisiéme en 1533. aussi en trois volumes. Ovide fut encore imprimé à Basle en 1527. en 1532. & en 1548. & à Venise en 1530. à Basle encore en 1549. & en 1550. en deux volumes *in-fol.* avec les Commentaires d'Antoine Conftant ou Conftance, de Paul Marfus, de Barthelemi Merula, de Domitio Calderini, & de plufieurs autres. Gryphe l'imprima à Lyon en 1546. en trois volumes *in*-12. Plantin le donna en 1566. & en 1578. en trois petits volumes *in*-12. avec les Scholies de Victor Gifelin. Il parut en 1601. à Francfort chez Wechel, avec les Notes des différens Commentateurs. A Lyon en 1603. dans le *Corpus Poëtarum Latinorum.* Daniel & Nicolas Heinfius s'appliquèrent auffi à revoir le Texte de ce Poëte; & le premier le publia ainfi revu, à Leyde chez Elzévir en 1629. à Amfterdam en 1630. & depuis au même lieu en 1653. Corneille Schrevelius le publia à Leyde en 1661. *in*-8°. avec les Notes *Variorum.* On eftime beaucoup l'édition que Nicolas Heinfius donna à Amfterdam en 1661. en trois volumes *in*-12. C'eft fon édition, au moins pour la correction du Texte, que Burchard Cnipping a fuivi dans celle qu'il donna à Leyde en 1670. en trois volumes *in*-8°. & qui fut réimprimée chez Blaeu à Amfterdam en 1683. Daniel Crefpin s'eft auffi conformé à l'édition de Nicolas Heinfius, dans celle qu'il fut chargé de faire à l'ufage de feu Monfeigneur le Dauphin, & qui fut imprimée à Lyon en quatre volumes *in*-4°. en 1689. On a encore des éditions

d'Ovide faites à Amsterdam en 1702. en trois volumes *in*-8°. A Léipsick en 1703. A Londres, par les soins de Michel Maittaire, en 1718. en trois volumes *in*-12. & dans le premier Volume du Recueil des Poëtes Latins, imprimé dans la même Ville *in-fol.* en 1713. par les soins du même Michel Maittaire. Pierre Burmann a procuré aussi une édition d'Ovide en 1714. en trois volumes *in*-12. & depuis en 1727. avec les Notes de différentes personnes, en quatre volumes *in*-4°. à Amsterdam chez MM. Wetstein. Je n'en cite pas davantage : cette énumération seroit trop longue & trop ennuyeuse. On peut consulter sur cela le Chapitre IX. de l'Histoire Critique de la Langue Latine, écrite en Latin, par Jean-George Walchius, qui marque les éditions d'Ovide à qui il donne la préférence, & l'ordre selon lequel il conseille de lire les Écrits de ce Poëte : la Bibliothéque Latine de Jean-Albert Fabricius, Tome I. depuis la page 279. jusqu'à 288. & Tome II. depuis la page 358. jusqu'à 382. Cet habile Bibliothécaire, que la mort a enlevé à la République des Lettres le 30 Avril 1736. parle aussi, dans les endroits que je viens de citer, de plusieurs Traductions d'Ovide en François, en Flamand, en Allemand, en Danois, en Anglois, &c. Il pouvoit en citer quelques autres, en d'autres Langues, surtout en Italien, dont il se contente de rapporter quelques-unes. Les Métamorphoses parurent en cette Langue dès 1497. à Venise *in-fol.* & depuis on imprima dans la même Langue la plus grande partie des Écrits

du même Poëte en différentes Villes d'Italie, & ailleurs, comme on peut le voir dans l'Ouvrage intitulé *Notizia de' Libri rari nella Lingua Italiana, &c.* de l'édition de Londres, 1726. *in*-8°. pages 146, 147 & 148. Voyez aussi, sur quelques éditions d'Ovide, les Jugemens des Sçavans de M. Baillet, Tome IV. *in*-4°. & le Dictionnaire Critique de Bayle, à l'article d'OVIDE.

A l'égard des Traductions Françoises de ce Poëte, je ne connois que l'Abbé de Marolles qui nous ait donné en notre Langue toutes les Poësies de cet Auteur ; encore en a-t-il excepté les Métamorphoses qui méritoient mieux assurément d'être traduites que l'Art d'aimer, les Héroïdes, &c. Cet Abbé, aussi mauvais que fécond Traducteur, dit qu'il n'avoit été que six semaines à traduire les six Livres des Fastes : mais il semble qu'il ne devoit pas s'en vanter, de peur de faire naître un préjugé désavantageux à son Ouvrage ; comme ayant été précipité. Aussi cette Traduction n'est-elle ni exacte, ni pure pour le style ; & l'on trouve les mêmes défauts dans les autres Traductions d'Ovide qu'il donna depuis 1660. jusqu'en 1661. & qui forment sept volumes *in*-8°. C'est pour cela que le Sieur de l'Estang, (c'est-à-dire, Gaspard de Tende ; sçavant Provençal, mort en 1697.) dans son *Traité de la Traduction, ou Régles pour apprendre à traduire la Langue Latine en la Langue Françoise*, a tiré de ces versions de l'Abbé de Marolles des exemples des mauvaises Traductions. Avant le Sieur de Marolles, Renouard

avoit donné une Traduction des Métamorphoses, à Paris, chez Guillemot, en 1625. *in*-8°. Mais cette Traduction n'est plus supportable depuis long-temps. Le Sieur du Ryer en a donné une autre en 1660. *in-fol.* à Paris, avec des Explications historiques, morales & politiques, réimprimée depuis plusieurs fois en trois & en quatre volumes *in*-12. & M. l'Abbé de Bellegarde en a publié une nouvelle à Paris en 1701. en deux volumes *in*-8°. & *in*-12. L'Abbé Lézeau, comme je l'ai déja insinué, avoit entrepris une Traduction des six Livres des Fastes, & il paroît qu'il étoit capable d'y réussir; mais il n'a donné que la Traduction du premier Livre, qui fut imprimée en 1714. à Paris chez Barbou. Le Traducteur y a joint d'amples Notes critiques & historiques, qui, selon moi, sont ce qu'il y a de plus estimable dans son Ouvrage. La Vie d'Ovide, qui est à la tête, est trop superficielle, & l'Auteur y adopte trop facilement les idées de Ciofanius, & de quelques autres, qui se sont souvent trompés sur le compte d'Ovide. Les Tristes, ou les Elégies Pontiques, ou datées du Pont en forme de Lettres, ont été traduites avec autant d'élégance que d'exactitude par le P. de Kervillars, Jésuite, & enrichies de Notes utiles. Cette Traduction contient deux volumes *in*-12. imprimés à Paris, le premier en 1724. & le second en 1725.

On trouve peu de Traductions de Poëtes en prose, qui semblent moins être Traductions, & qui ayent plus l'air original que celle-ci. Les pensées d'Ovide

n'y sont point, pour l'ordinaire, comme dans une Langue étrangère. En général, le Poëte y retient tout son caractère, & y parle françois comme son langage naturel. Je ne parle point des Traductions en vers: il n'y a presque aucun Ouvrage d'Ovide qui n'ait été ainsi traduit, ou imité, ou paraphrasé par nos Poëtes. Tout le monde connoît les Métamorphoses en vers François par Thomas Corneille, frère de Pierre; les Epîtres d'Ovide, aussi en vers, par Claude-Gaspard Bachet de Meziriac, imprimées à Bourg en Bresse en 1632. & réimprimées depuis plusieurs fois; les Epîtres & Elégies amoureuses d'Ovide, traduites en vers par l'Abbé Barrin, &c. L'Ovide en vers Burlesques par d'Assoucy ne mérite pas d'être compté. M. Boileau a fait connoître en deux mots le mérite de cet Ouvrage dans son Art Poëtique, où il dit:

> Le plus mauvais plaisant eut ses Approbateurs;
> Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des Lecteurs.

FIN DE LA VIE D'OVIDE.



CHRONIQUE

CHRONIQUE
DES
MARBRES DE PAROS,
NOMMÉS COMMUNÉMENT
MARBRES D'ARUNDEL
OU D'OXFORD,
EN LATIN ET EN FRANÇOIS.

CETTE *Chronique a été faite l'an 264. avant l'Ere Chrétienne : ainſi, pour régler ſes Calculs ſur ceux avant l'Ere Chrétienne, il faut y ajouter 264 ans. Elle eſt gravée ſur le Marbre en lettres capitales Grecques, & fut trouvée au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle dans l'Iſle de Paros. Ces Marbres furent tranſportés en Angleterre par les ſoins du Comte d'Arundel, qui les dépoſa dans la Bibliothéque d'Oxford ; ce qui leur fait donner indiſtinctement les noms de* Marbres de Paros, d'Arundel *ou* d'Oxford. *Selden la fit imprimer à Londres en* 1628. in-4°. *& M. Prideaux la fit réimprimer à Oxford en* 1676. in-fol.

Nota. Tous les mots entre deux paranthèſes ſuppléent ceux qui ſont effacés ſur le marbre par vétuſté, ou ſervent à éclaircir le texte.

CHRONICA
MARMORUM
INSULÆ PAROS,
VEL
ARUNDELLIANORUM.

I.

A. C.
1582. Ex quo Cecrops, primus Athenarum Rex regnare cœpit, ab eoque regio circumjacens priùs ab Actæo indigenâ Actica dicta, nominata est Cecropia, usque ad Archontem Athenarum Diognetem, anni M. CCC. XVIII.

II.

1574. Ex quo Deucalion incœpit regnare in Lycoriâ juxta Parnassum, regnante Athenis Cecrope, anni sunt M. CCC. X.

III.

1532. Ex quo Mars & Neptunus judicis egerunt de Halirrothio, filio Neptuni (à Marte scilicet occiso,) & locus (ubi causa dicta) Ἄρειος πάγος nuncupatus est, anni sunt M. CC. LXVIII. Athenis regnante Cranao (anno scilicet ejus primo.)

CHRONIQUE *DES MARBRES* DE L'ISLE DE PAROS, *OU* D'ARUNDEL.

I.

Av.J.C.
1582. DEPUIS que Cécrops, premier Roi d'Athènes, a commencé à régner, & qu'il a donné le nom de Cécropia à toute la contrée qui auparavant avoit tiré celui d'Actique d'Actæus, qui y étoit né, il s'est passé jusqu'à Diognete Archonte d'Athènes, 1318 ans.

I I.

1574. Depuis que Deucalion a commencé à régner en Lycorie près du Parnasse, sous le regne de Cécrops à Athènes, il s'est écoulé 1310 ans.

I I I.

1532. Depuis que Mars & Neptune ont plaidé au sujet de la mort d'Hallirotius, fils de Neptune (que Mars avoit tué,) & que le lieu (où la cause a été plaidée) a pris le nom d'Aréopage, il s'est passé 1268 ans, sous Cranaüs, Roi d'Athènes, (sçavoir l'an premier de son regne.)

I V.

1529. Ex quo Diluvium tempore Deucalionis evenit, & ipſe ex imbribus ſervatus, Lycoriâ relictâ, Athenas petiit, ibique Jovi, ob vitam præſervatam ſacrificavit, regnante Athenis Cranao, anni ſunt M. CC. LXV.

V.

1522. Ex quo Amphictyon, filius Deucalionis, in Thermopylis regnat, ac incolas vicinos Amphictyones nominavit, cui etiamnum ſacrificant Amphictyones, anni ſunt M. CC. LVIII. regnante Athenis Amphictyone (anno ejus ſecundo.)

V I.

1521. Ex quo Hellen, Deucalionis filius, (in Phtiotide) regnavit, & incolas illius regionis priùs Græcos dictos, à ſuo nomine Hellenas appellat, & Athenis decretum eſt Agonem Panathenaïcum agendum, regnante Athenis Amphictyone anni M. CC. LVII.

V I I.

1519. Ex quo Cadmus, Agenoris filius, Thebas veniens Cadmeam condidit, regnante Athenis Amphictyone, anni ſunt M. CC. LV.

V I I I.

1516. Ex quo (Eurotas & Lacedæmon) in Laconica ſimul regnant, Amphictyone Athenis regnante anni M. CC. LII.

I V.

1529. Depuis le Déluge arrivé au temps de Deucalion, & que, préservé des eaux, ce Prince quitte la Lycorie & se retire à Athènes, où il sacrifie à Jupiter qui lui avoit conservé la vie, sous le regne de Cranaüs, il s'est écoulé 1265 ans.

V.

1522. Depuis qu'Amphictyon, fils de Deucalion, régna aux Thermopyles, & nomma les Peuples voisins Amphictions, auquel les Amphictyons sacrifient toujours, il s'est écoulé 1268 ans, sous Amphictyon, Roi d'Athènes, (sçavoir l'an 2. de son regne.)

V I.

1521. Depuis qu'Hellen, fils de Deucalion, régna (en Phtiotide), & donna le nom d'Hellénistes aux habitans, qui auparavant s'appelloient Grecs, & que l'on établit à Athènes les jeux ou combats Panathéniens, sous le regne d'Amphictyon, Roi d'Athènes, il s'est passé 1257 ans.

V I I.

1519. Depuis que Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thébes, & bâtit Cadmée, sous le regne d'Amphictyon, Roi d'Athènes, il s'est passé 1255 ans.

V I I I.

1516. Depuis (qu'Eurotas & Lacédémon) commencent à régner ensemble en Laconie, sous le regne d'Amphictyon, Roi d'Athènes, il s'est écoulé 1252 ans.

I X.

1511. Ex quo Navis quæ appellata est Pentecontorus in Græciam ex Ægypto allata (est à Danao), eâ primò ad Rhodum Insulam, cum quinquaginta filiabus, & propè Lindum sacrificabant Helice & Archedice duæ ex his filiabus, sorte ab aliis electæ, indèque in Græciam navigabat, anni M. CC. XLVII.

X.

1506. Erichtonius (Athenarum Rex) celebratis primis Panathenæis primus currum in certamine junxit, simulachrum matris Deorum in Cybelis montibus primo inventum fuit, & Hyagnis Phryx tibias primus invenit, & (Harmoniam) Phrygiam is primo cecinit, & aliorum nomorum matris Deorum, Bacchi, Panis auctor fuit, quando Athenis regnabat Erichtonius, anni sunt M. CC. XLII.

X I.

1432. Ex quo Minos ejus nominis primus (in Cretâ) regnat & (Cydoniam) condit, in eâque Insulâ ab Idæis Dactylis Celmide (& Damnanæo), in Idâ ferrum inventum est, regnante Athenis Pandione, (anni sunt M. C. LXVIII.)

X I I.

1409. Ex quo Ceres Athenas venit, & fruges seminavit, easque ad alias etiam urbes per Triptolemum Celæi & Neæræ filium mittit, anni sunt M. C. XLV. regnante Athenis Erichtheo.

I X.

1511. Depuis que je Navire, nommé Pentécontore, eſt conduit d'Egypte en Grèce (par Danaüs), qui arriva d'abord dans l'Iſle de Rhodes avec ſes cinquante filles, & que deux d'entr'elles Hélicé & Archédicé, choiſies au ſort, firent un ſacrifice près de Linde, d'où ce Vaiſſeau fut conduit en Grèce, il s'eſt écoulé 1247 ans.

X.

1506. Erichtonius (Roi d'Athènes) célèbre les premiers Jeux Panathéniens : il joint le premier le charriot dans le combat : la ſtatue de la mère des Dieux eſt trouvée ſur le mont Cybèle : Hyagnis de Phrygie invente la Flûte, & eſt le premier auteur de (l'Harmonie) Phrygienne, auſſi-bien que des autres accords (de Muſique) de la mère des Dieux, de Bacchus & de Pan; ſous Erichtonius, Roi d'Athènes : il s'eſt paſſé 1242 ans.

X I.

1432. Depuis que Minos, premier de ſon nom, commence à régner (en Crête), & bâtit la Ville (de Cidonia), & que le fer fut trouvé dans cette Iſle par les Dactyles du mont Ida Celmide (& Damnanée), ſous Pandion, Roi d'Athènes, (il s'eſt paſſé 1168 ans.)

X I I.

1409. Depuis que Cérès vient à Athènes enſemencer les terres, & envoie de ſes productions par Triptolème, fils de Célée & de Néera dans les autres Villes, ſous Erecthée, Roi d'Athènes, il s'eſt écoulé 1145 ans.

X I I I.

1409. Ex quo Triptolemus (hordeum) primò ſeminavit in campo Rhario, propè Eleuſinem, regnante Athenis (Erichtheo), anni ſunt M. C. XLV.

X I V.

1399. Poëmata de Proſerpinæ raptu, Cereris inveſtigatione, & de iis qui fruges à Cerere acceperunt, regnante Athenis Erichtheo, anni M. C. XXXV.

Myſteria in Eleuſine edita, æquè ac Muſæi Poëmata, (regnante Athenis Erichtheo), Pandionis filio.

X V.

1326. Ex quo Luſtratio primo facta eſt Athenis, regnante Pandione, Cecropis filio, (anni ſunt M. LXII.)

X V I.

..... Ex quo Gymnicum certamen in Eleuſine primo proponebatur.

X V I I.

..... Ex quo Lycæa, (id eſt Lupercalia), in Arcadiâ primo inſtaurata fuere, regnante Pandione, Cecropis filio.

X V I I I.

..... Ex quo Hercules (myſteriis initiatus fuit), regnante Athenis Ægeo.

XIII.

1409. Depuis que le même Triptolème seme (de l'orge) dans les campagnes de Rharios, près d'Eleusis, sous (Erecthée), Roi d'Athènes, il s'est passé 1145 ans.

XIV.

1399. Poëmes sur l'enlevement de Proserpine, sur la recherche qu'en fit Cérès sa mère, & sur ceux qui apprirent de Cérès à cultiver les terres, sous le regne d'Erectée; il s'est écoulé 1135 ans.

Les Mystères d'Eleusis s'établissent, & l'on publie les Poësies de Musée, sous (Erecthée, Roi d'Athènes,) fils de Pandion.

XV.

1326. Depuis que l'on a fait à Athènes la première Lustration ou Purification, sous Pandion, fils de Cécrops, (il s'est passé 1062 ans.)

XVI.

. . . . . Depuis que l'on a établi les premiers combats Gymniques à Eleusis.

XVII.

. . . . . Depuis que les Lycées (ou Lupercales) sont établis dans l'Arcadie, sous Pandion, Roi d'Athènes, fils de Cécrops.

XVIII.

. . . . . Depuis qu'Hercules (est initié dans les Mystères d'Eleusis), sous Egée, Roi d'Athènes.

X I X.

1295. Ex quo Athenis frugum ſterilitas, de quâ, Oraculo conſulto, reſponſum eſt (Athenienſes debere pœnas) ſubire, quas Minos poſtularet, regnante Athenis Ægeo, anni M. XXXI.

X X.

1259. Ex quo Theſeus Athenienſium duodecim vicos in unam civitatem collegit, & Reipublicæ formam ſtatumque popularem (inſtituit), Iſthmicorum certamen propter occiſum Sinis inſtauravit, anni ſunt DCCCC. XCV.

X X I.

1251. Ex quo Argivi .... ſimul regnarunt, & (Nemeorum) certamen eſt inſtitutum, anni ſunt DCCCC. XCVII. (vel potiùs DCCCC. LXXXVII.)

X X I I.

1218. Ex quo Græci in Trojam expeditionem ſuſceperunt, anni DCCCC. LIV. regnante Athenis Meneſtheo, anno ejus decimo-tertio.

X X I I I.

1209. Ex quo Troja capta eſt menſis Thargelionis die vigeſimo-quarto, anni ſunt DCCCC. XLV. regnante Athenis Meneſtheo, anno ejus (vigeſimo) ſecundo.

X I X.

1295. Depuis la grande ſtérilité d'Athènes, ſur laquelle on conſulta l'Oracle, qui répondit que l'on devoit ſatisfaire Minos, ainſi qu'il le demanderoit, ſous Egée, Roi d'Athènes, il s'eſt écoulé 1031 ans.

X X.

1259. Depuis que Théſée raſſembla les douze Cantons des Athéniens pour n'en faire qu'une Cité ou Communauté, & qu'il a introduit dans Athènes le Gouvernement populaire, & (inſtitué) des jeux ou combats Iſthmiques, à cauſe de la mort de Sinis qui fut tué, il s'eſt écoulé 995 ans.

X X I.

1251. Depuis que .... Argiens régnèrent conjointement, & qu'ils établirent les jeux ou combats Néméens, il s'eſt écoulé 997 ans, (ou plutôt 987.)

X X I I.

1218. Depuis que les Grecs entreprirent la guerre de Troye, l'an treiziéme de Méneſthée, Roi d'Athènes, il s'eſt paſſé 954 ans.

X X I I I.

1209. Depuis que les Grecs prirent la Ville de Troye, le vingt-quatriéme jour du mois Thargélion, l'an (2)2. de Méneſthée, Roi d'Athènes, il s'eſt écoulé 945 ans.

X X I V.

1206. Ex quo Oreſtes (occiſis Ægyſto & Clytemneſtrâ) in Areopago (cauſam dixit) & vicit, anni DCCCC. XLII. regnante Athenis Demophonte.

X X V.

1202. Ex quo Teucer in Cypro ſedem poſuit, regnante Athenis Demophonte, anni DCCCC. XXXVIII.

X X V I.

1077. Ex quo Nelæus (Græciam relinquens) inhabitavit Epheſum, Erithras, Clazomenas .... Colophonem, Myunta .... Samon, (tranſmigratio) in Ioniam fiebat, regnante Athenis Meneſtheo (vel Medonte), anno ejus decimo-tertio, (anni ſunt DCCC. XIII.)

X X V I I.

944. Ex quo Heſiodus Poëta floruit, Archonte Athenis .... anni ſunt DC. LXXX.

X X V I I I.

907. Ex quo Homerus Poëta floruit, anni DC. XLIII. Archonte Athenis Diogneto.

X X I X.

895. Ex quo Phidon Argivus, undecimus ab Hercule, (menſuras, pondera invenit), & nummum argenteum in Æginâ Inſulâ primo excudebat, Archonte Athenis .... anni ſunt DC. XXXI.

XXIV.

1206. Depuis qu'Oreſte (après avoir tué Egyſte & Clytemneſtre) plaida ſa cauſe dans l'Aréopage, & y fut abſous, ſous Démophon, Roi d'Athènes, il s'eſt paſſé 942 ans.

XXV.

1202. Depuis que Teucer ſe retire dans l'Iſle de Chypre, ſous Démophon, Roi d'Athènes, il s'eſt écoulé 938 ans.

XXVI.

1077. Depuis que Nélée (quittant la Grèce) habite Ephèſe, Erithrée, Clazomènes . . . . Colophone, Myunte . . . . Samos, ou paſſoit en Ionie, ſous Méneſthée, Roi d'Athènes, (ou ſous Médon), l'an 13 de ſon regne, (il s'eſt paſſé 813 ans.)

XXVII.

944. Depuis que le Poëte Héſiode a fleuri, ſous l'Archonte d'Athènes . . . . il s'eſt paſſé 680 ans.

XXVIII.

907. Depuis que le Poëte Homère a fleuri, ſous l'Archonte Diognete, il s'eſt écoulé 643 ans.

XXIX.

895. Depuis que Phidon d'Argos, l'onziéme depuis Hercules (invente les poids & les meſures), & fait battre de la monnoie d'argent dans l'Iſle d'Egine, ſous l'Archonte d'Athènes . . . . il s'eſt paſſé 631 ans.

X X X.

758. Ex quo Archias Evagiti filius, decimus à Temeno, è Corintho Coloniam Syracusas deduxit, Archonte Athenis Æschylo, anno ejus vicesimo-primo, (anni sunt CCCC. XCIV.)

X X X I.

684. Ex quo annuus Archon (Athenis) electus est, anni CCCC. XX.

682. Ex quo, Archonte Athenis Lysia, anni CCCC. XVIII.

X X X I I.

645. Ex quo Terpander Derdeneus, Lesbius, nomos (Lyricos) tibiis cecinit, & actionem juridicam coram populo habuit, in quâ absolutus, Archonte Athenis Dropilo, anni CCC. LXXXI.

X X X I I I.

605. Ex quo Alyattes (apud) Lydos regnat, Archonte Athenis Aristocle (anni CCC. X.) XXXI.

X X X I V.

604. Ex quo Sappho ex Mytilene in Siciliam fugiens trajecit, Archonte Athenis Critiâ priore, & Syracusis rerum potientibus (anni CCC. XL.)

X X X V.

591. Ex quo (captæ) Cyrrhæ & certamen Gymnicum editum est, quo præmia ex spoliis victoribus largiuntur, anni sunt CCC. XXVII. Archonte Athenis Simone.

X X X.

758. Depuis qu'Archias, fils d'Evagite, & le dixiéme depuis Témène, conduit une Colonie de Corinthe à Syracufe, l'an 21 de l'Archonte d'Athènes Efchyle, (il s'eft paffé 494 ans.)

X X X I.

684. Depuis que l'on établit (à Athènes) les Archontes annuels, il s'eft paffé 420 ans.

682. Depuis que, fous l'Archonte d'Athènes Lyfias, il y a eu 418 ans.

X X X I I.

645. Depuis que Terpander de Derdenne en l'Ifle de Lefbos joue de la flûte, & eft accufé devant le peuple qui l'abfout, Dropilius étant Archonte d'Athènes, il s'eft paffé 381 ans.

X X X I I I.

605. Depuis qu'Alyattes regne fur les Lydiens, fous l'Archonte d'Athènes Ariftocles, il s'eft paffé (310) 31 ans.

X X X I V.

604. Depuis que Sapho quitte Mytilène, & s'embarque pour la Sicile, Critias étant Archonte pour la première fois, & Syracufe étant alors dominante dans cette Ifle, (il s'eft écoulé 340 ans.)

X X X V.

591. Depuis (la prife) de Cyrrhe, & que l'on célèbre des combats Gymniques dans lefquels on diftribue aux victorieux lés dépouilles en forme de prix, Simon étant alors Archonte d'Athènes, il s'eft paffé 327 ans.

XXXVI.

582. Ex quo certamen Gymnicum iterùm celebratum fuit in quo coronæ laureæ dabantur, anni ſunt CCC. XVIII. Archonte Athenis Damaſiâ ſecundo.

XXXVII.

..... Ex quo Comœdia primo Athenis inventa fuit à Suſarione & (Dolone) Icarienſibus.

XXXVIII.

561. Ex quo Piſiſtratus Athenis tyrannidem exercuit, Archonte Athenis (Hegeſiſtrate), anni ſunt CC. XCVII.

XXXIX.

556. Ex quo Crœſus in Aſiâ regnat, ad Delphicum Oraculum mittens, Archonte Athenis (Eutydemo), (anni ſunt CC. LX.) XXXII.

XL.

542. Ex quo Cyrus Perſarum Rex Sardes expugnat, & Crœſum capit .... circà quod tempus floruit Hipponax Iamborum Scriptor, (anni ſunt CC. LXXVIII.)

XLI.

536. Ex quo Theſpis Poëta Alceſtidem edidit; & Hircum pro præmio reportavit, Archonte Athenis (Athenæo) primo, anni ſunt CC. L. (XXII.)

XXXVI.

X X X V I.

582. Depuis que le combat Gymnique eſt célébré pour la ſeconde fois, où l'on donne aux vainqueurs des couronnes de Laurier, Damaſias étant Archonte d'Athènes pour la ſeconde fois, il s'eſt paſſé 318 ans.

X X X V I I.

5. . . . Depuis que la Comédie fut repréſentée pour la première fois à Athènes par Suſarion & (Dolon) d'Icare.

X X X V I I I.

561. Depuis que Piſiſtrate ſe fait Tyran d'Athènes, ſous l'Archonte (Hégéſiſtrate), il s'eſt paſſé 297 ans.

X X X I X.

556. Depuis que Créſus regne en Aſie, & conſulte l'Oracle de Delphes, (Eutydeme) étant Archonte d'Athènes, il s'eſt paſſé (292) ans.

X L.

542. Depuis que Cyrus, Roi de Perſe, prend la Ville de Sardes, & fait Créſus priſonnier . . . . alors vivoit Hipponax, Poëte Iambique, (il s'eſt paſſé 278 ans.)

X L I.

536. Depuis que le Poëte Theſpis repréſente l'Alceſtis, (Athénée) étant Archonte d'Athènes pour la première fois, il s'eſt écoulé 250 (22) ans.

XLII.

517. Ex quo Darius, occiſo Mago, Rex Perſarum fuit, Archonte Athenis .... anni ſunt (CC.) LIII.

XLIII.

516. Ex quo Harmodius & Ariſtogiton interfecerunt Hipparcum, Piſiſtrati filium, Athenarum Tyrannum, (anni ſunt CC. LII.)

XLIV.

512. (Ex quo) Piſiſtratidæ Athenis pelluntur; anni ſunt CC. XLVIII. Archonte Athenis ....

XLV.

507. Ex quo chororum virorum primum fuit certamen, quo vicit Hypodicus Chalcidenſis, Archonte Athenis Lyſagorâ, anni (CC. XLIII.)

XLVI.

495. Ex quo Hippias (Piſiſtratida pulſus eſt) Athenis .... anni CC. XXXI. Archonte Athenis Pythocrito.

XLVII.

491. Ex quo ab Athenienſibus contrà Perſas propè Marathonem pugna commiſſa eſt, in quâ Darii Ducem vicerunt Athenienſes, anni ſunt CC. XXVII. Huic certamini interfuit Æſchylus Poëta, Archonte Athenis ...... ſecundo.

X L I I.

517. Depuis que Darius devient Roi des Perſes, après avoir tué le Mage, ſous l'Archonte d'Athènes........il s'eſt écoulé (2) 53 ans.

X L I I.

516. Depuis qu'Harmodius & Ariſtogiton tuèrent Hipparque, fils de Piſiſtrate, & Tyran d'Athènes, (il s'eſt paſſé 252 ans.)

X L I V.

512. (Depuis) que les Piſiſtratides ſont chaſſés d'Athènes, ſous l'Archonte d'Athènes.......il s'eſt paſſé 248 ans.

X L V.

507. Depuis que les hommes commencèrent à faire des chœurs (de voix), dont ils ſe diſputoient le prix, & qu'Hypodicus de Chalcide eſt le premier qui le remporte, ſous Lyſagoras, Archonte d'Athènes, il s'eſt paſſé (243) ans.

X L V I.

495. Depuis qu'Hippias (deſcendant de Piſiſtrate fut chaſſé) d'Athènes......... ſous Pythocritus, Archonte d'Athènes, il s'eſt paſſé 231 ans.

X L V I I.

491. Depuis que les Athéniens combattent les Perſes près de Marathon, & que le Général de Darius eſt défait par les Athéniens, ſous l'Archonte d'Athènes........ pour la ſeconde fois, il s'eſt paſſé 227 ans. Le Poëte Eſchyle s'eſt trouvé à ce combat.

XLVIII.

489. Ex quo Simonides Poëta, Simonidis Poëtæ avus (claruit), & Darius obiit, Xerxes autem filius ejus regnat, Archonte Athenis Ariſtide, (anni CC.) XXV.

XLIX.

486. Ex quo Æſchylus Poëta Tragœdiâ primò vicit, & Euripides Poëta naſcitur, & Steſichorus Poëta, (è Siciliâ) in Græciam venit, anni ſunt CC. XXII. Archonte Athenis Philocrate.

L.

481. Ex quo Xerxes navigia junxit in Helleſponto & in Thermopylis pugnatur, & prælium navale à Græcis adversùs Perſas juxta Salaminem, quo vicerunt Græci, anni ſunt CC. XVII. Archonte Athenis Calliade.

LI.

480. Ex quo ad Platæas pugnatum eſt ab Athenienſibus adversùs Mardonium Xerxis Ducem, & victoriam de Perſis reportarunt, Mardonius autem in pugnâ obiit, & Ætna in Sicilia ignem evomuit, Archonte Athenis Xantippo, anni (CC. XVI.)

LII.

479. Ex quo Gelon Dinomenis filius, (Syracuſis) tyrannidem exercuit, anni CC. XV. Archonte Athenis Timoſthene.

XLVIII.

489. Depuis que Simonides Poëte, ayeul d'un autre Simonides Poëte paroît, que Darius meurt, & que Xerxès, son fils, lui succéde au Royaume de Perse, sous Aristide, Archonte d'Athènes, il s'est passé (225 ans.)

XLIX.

486. Depuis que le Poëte Eschyle remporte pour la première fois le prix de la Tragédie, que le Poëte Euripide vient au monde, & que Stésichorus (passe de Sicile) en Grèce, Philocrate étant Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 222 ans.

L.

481. Depuis que Xerxès, ayant passé l'Hellespont sur un pont de bateaux, combat aux Thermopyles, & est défait sur mer par les Grecs de l'Isle de Salamine, Calliade étant Archonte d'Athènes, il s'est passé 217 ans.

LI.

480. Depuis que les Athéniens se sont battus près de Platée contre Mardonius, Général de Xerxès, & ont remporté la victoire sur les Perses, Mardonius ayant été tué dans l'action, & que le Mont Etna en Sicile (jette des flammes), Xantippe étant Archonte d'Athènes, il s'est passé (216 ans.)

LII.

479. Depuis que Gélon, fils de Dinomède, exerce sa tyrannie (à Syracuse), sous Timosthène, Archonte d'Athènes, il s'est passé 215 ans.

L I I I.

477. Ex quo Simonides Leopredis filius, Ceïus, is qui memorandi artem invenerat, ludis edendis Athenis vicit, & statuæ positæ sunt Harmodio & Aristogitoni, Archonte Athenis (Adimanto), anni (CC. XIII.)

L I V.

472. Ex quo Hiero Syracusis tyrannidem exercuit, anni sunt CC. VIII. Archonte Athenis Charete; cujus temporibus floruit Epicharmus Poëta (Comicus.)

L V.

470. Ex quo Sophocles Sophilli filius, ex Colono; Tragœdiâ vicit, annos tunc natus XXVIII. Archonte Athenis Apsephione, anni sunt CC. VI.

L V I.

469. Ex quo saxum cecidit in Ægos flumen, & Simonides Poëta moritur nonagenarius, Archonte Athenis Theagenidâ, anni sunt CC. V.

L V I I.

463. Ex quo Alexander Macedonum Rex moritur, & ei succedit filius illius Perdiccas, Archonte Athenis Euthyppo, anni sunt C. XCIX.

L V I I I.

457. Ex quo Æschylus Poëta annos natus *69* moritur in Siciliâ, Archonte Athenis Calliâ primo, anni sunt C. XCIII.

L I I I.

477. Depuis que Simonides, fils de Léoprède, de l'Isle de Co, le même qui trouva l'Art de la Mémoire, a remporte le prix à Athènes, & que, sous l'Archonte Adimantus, on a élevé des statues à Harmodius & Aristogiton, il s'est passé (213 ans.)

L I V.

472. Depuis qu'Hiéron exerce sa tyrannie à Syracuse, sous Charès, Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 208 ans : Epicharme, Poëte (Comique), paroît de son temps.

L V.

470. Depuis que Sophocle, fils de Sophillus, âgé de 28 ans, remporte le prix de la Tragédie sous Apséphion, Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 206 ans.

L V I.

469. Depuis qu'une pierre tombe dans le fleuve Ægos, & que mourut le Poëte Simonide, âgé de 90 ans, Théagénidas étant Archonte d'Athènes, il s'est passé 205 ans.

L V I I.

463. Depuis la mort d'Alexandre, Roi de Macédoine, auquel son fils Perdiccas succéde, Euthyppus étant Archonte d'Athènes, il s'est passé 199 ans.

L V I I I.

457. Depuis que le Poëte Eschyle, meurt en Sicile, âgé de 69 ans, Callias étant Archonte d'Athènes pour la première fois, il s'est passé 193 ans.

L I X.

442. Ex quo Euripides ætatis anno XLIII. Tragœdiâ primò vicit, Archonte Athenis Diphilo : Euripidi autem coævi erant Socrates & Anaxagoras : (anni ſunt CLXXVIII.)

L X.

420. Ex quo, Perdiccâ mortuo, regnavit in Macedoniâ Archelaüs, Archonte Athenis Aſtyphilo (ſeu Ariſtophilo), (anni ſunt CLVI.)

L X I.

411. Ex quo Dionyſius (ſenior) Syracuſis tyrannidem exercuit, Archonte Athenis Euctemone ; anni ſunt C. XLVII.

L X I I.

409. Ex quo Euripides (Poëta) vitam finivit, Archonte Athenis Antigene, anni C. XLV.

L X I I I.

406. Sophocles Poëta moritur, annos natus (XCI.) & Cyrus (minor in Perſiam aſcendit), Archonte Athenis Calliâ primo, (anni ſunt C. XLII.)

L X I V.

403. Ex quo Teleſtes (Poëta Dithyrambicus) Athenis vicit, Archonte Athenis Micone, anni C. XXXIX.

L I X.

L I X.

442. Depuis que le Poëte Euripide, âgé de 43 ans, remporte pour la première fois le prix de la Tragédie, Diphilus étant Archonte d'Athènes : Socrate & Anaxagoras étoient contemporains d'Euripide : (il s'est passé 178 ans.)

L X.

420. Depuis la mort de Perdiccas, Roi de Macédoine, à qui Archélaüs succéde, Astyphilus (ou Aristophilus) étant Archonte d'Athènes, (il s'est passé 156 ans.)

L X I.

411. Depuis que Denys (l'Ancien) devient Tyran de Syracuse, Euctémon étant Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 147 ans.

L X I I.

409. Depuis la mort du (Poëte) Euripide, Antigène étant Archonte d'Athènes, il s'est passé 145 ans.

L X I I I.

406. Depuis la mort du Poëte Sophocle, âgé de (91) ans, & que le jeune Cyrus (commence son expédition de Perse), Callias étant Archonte d'Athènes pour la première fois, (il s'est passé 142 ans.

L X I V.

403. Depuis que Télestes (Poëte Dithyrambique) remporte à Athènes le prix de Poësie, Micon en étant Archonte, il s'est écoulé 139 ans.

L X V.

401. Ex quo Græci, Cyri comites, redeunt, & Socrates Philoſophus ſeptuagenarius mortuus eſt; Archonte Athenis Lachete, anni ſunt c. xxxvii.

L X V I.

399. Anni c. xxxv. Archonte Athenis Ariſtocrate.

L X V I I.

380. Ex quo Philoxenus Poëta Dithyrambicus ſexagenarius moritur, Archonte Athenis Pytheâ, anni c. xvi.

L X V I I I.

377. Ex quo Anaxandrides, Comicus, (Athenis vicit) (Archonte) Athenis Calliâ, (anni ſunt cxiii.)

L X I X.

373. Ex quo Aſtydamas Athenis vicit; Archonte Athenis Aſtæio, (& ingens in cœlo) arſit (Cometa), anni ſunt c. ix.

L X X.

371. Pugna (Leuctrica) Thebanorum, & Lacedæmoniorum commiſſa eſt, in quâ Thebani vicere; Archonte Athenis Phraſiclide, anni ſunt c. vii.

L X X I.

370. Ex quo Stheſichorus Himeræus ſecundus vicit Athenis, & Megalopolis condita eſt, (anni ſunt c. vi.)

L X V.

401. Depuis que les Grecs, qui avoient ſuivi Cyrus, reviennent en Grèce, & que le Philoſophe Socrate meurt ſeptuagénaire, Lachetès étant Archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 137 ans.

L X V I.

399. Ariſtocrate étant Archonte d'Athènes, il y a eu 135 ans.

L X V I I.

380. Depuis que Philoxène, Poëte Dithyrambique, eſt mort à l'âge de 60 ans, Pythéas étant Archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 116 ans.

L X V I I I.

377. Depuis qu'Anaxandride, Poëte Comique, remporte le prix à Athènes, Callias (en étant Archonte), (il s'eſt paſſé 113 ans.)

L X I X.

373. Depuis qu'Aſtydamas Poëte remporte le prix à Athènes, Aſtéius en étant Archonte, & qu'une grande Comète paroît, il s'eſt écoulé 109 ans.

L X X.

371. Bataille (de Leuctres) entre les Thébains & les Lacédémoniens, où les Thébains ſont victorieux, ſous Phraſiclidès, Archonte d'Athènes, il s'eſt paſſé 107 ans.

L X X I.

370. Depuis que Stéſichorus, Himérien, remporte à Athènes le ſecond prix (de Poëſie), & que la Ville de Mégalopolis eſt bâtie, (il s'eſt paſſé 106 ans.)

L X X I I.

368. Ex quo Dionysius Siculus (senior) vitam finivit, & Dionysius filius ejus tyrannidem exercuit, & Alexander (Pheræus) incipit regnare, Archonte Athenis Nausigene, anni sunt C. IV.

L X X I I I.

358. Ex quo Phocenses Delphicum (Templum expilarunt), Archonte Athenis Cephisodoro, (anni sunt XCIV.)

L X X I V.

357. Ex quo Timotheus nonagenarius mortuus est; & (Philippus) Macedonibus imperat, & Artaxerxes vitam finiit . . . . filius verò . . . . vicit; Archonte Athenis Agathocle, anni sunt XCIII.

L X X V.

355. Anni XCI. Archonte Athenis Callistrato.

Finis Chronicæ Marmorum Insulæ Paros.

LXXII.

368. Depuis que Denys de Sicile (l'ancien) meurt, que son fils Denys lui succede dans sa tyrannie, & qu'Alexandre (de Phérée) commence à régner, sous Nausigènes, Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 104 ans.

LXXIII.

358. Depuis que les Phocéens (pillent le Temple) de Delphes, sous Céphisodore, Archonte d'Athènes, (il s'est passé 94 ans.)

LXXIV.

357. Depuis que Timothée (Poëte) meurt âgé de 90 ans; que Philippe commence à régner en Macédoine, & qu'Artaxerxès meurt, & son fils est victorieux, sous Agathocle, Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 93 ans.

LXXV.

355. Sous Callistrate, Archonte d'Athènes, il s'est passé 91 ans.

Fin de la Chronique des Marbres de l'Isle de Paros.

TABLE
DES FABLES
DES TROIS PREMIERS LIVRES DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

Fin de la Table des Fables des trois premiers Livres des Métamorphoses d'Ovide.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice Chancelier, les *Métamorphoſes d'Ovide*, traduites en François par feu M. l'Abbé Banier, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. On ſait avec quel ſuccès M. l'Abbé Banier s'eſt appliqué à démêler ce que l'Hiſtoire a fourni à la Fable dans la Mithologie. L'objet de ce Sçavant, en traduiſant les Métamorphoſes, n'a pas été ſeulement de faire connoître ce Poëme aux perſonnes qui ne ſont pas en état de le lire dans le Latin: cet Académicien s'eſt propoſé en même temps de leur donner l'Explication des fictions diverſes ſous leſquelles les Poëtes ont déguiſé la plûpart des grands événemens; les Remarques, qu'il a jointes dans cette vue à ſa Traduction, la feront toujours rechercher; & c'eſt rendre ſervice au Public, que de lui en procurer une nouvelle Edition. A Paris, le 4 Septembre *1766*.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le ſieur Leclerc, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire réimprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Métamorphoſes d'Ovide, traduites en François, avec des Remarques & des Explications hiſtoriques par M. l'Abbé Banier;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *dix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi de faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon pa-

pier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long ou au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le premier jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre Regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1034. *fol.* 35. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 10 *Octobre* 1766.

Signé, *GANEAU*, Syndic.

DE L'IMPRIMERIE DE PRAULT.

PUBLII OVIDII
NASONIS
METAMORPHOSEON,
LIBER PRIMUS.

LES
MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE,
LIVRE PREMIER.



PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON,

LIBER PRIMUS.

INTRODUCTIO.

IN nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. Dî! cœptis (nam vos mutaſtis & illas)
Aſpirate meis; primâque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen,



LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

J'AI formé le deſſein de chanter tous les changemens arrivés dans la Nature aux corps qui ont été revêtus de nouvelles figures. Dieux ! auteurs de tous ces changemens, favoriſez mon entrepriſe, & conduiſez cet ouvrage depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent,

FABULA PRIMA.

Chaos, & Mundi creatio.

ANTE mare & tellus, & quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre Chaos: rudis indigeſtaque moles,
Nec quicquam, niſi pondus iners, congeſtaque eodem
Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,
Nec nova creſcendo reparabat cornua Phœbe,
Nec circumfuſo pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata ſuis, nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Quâque erat & tellus, illic & pontus, & aër.
Sic erat inſtabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër: nulli ſua forma manebat.
Obſtabatque aliis aliud: quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis,
Mollia cum duris, ſine pondere habentia pondus,
Hanc Deus & melior litem natura diremit.
Nam cœlo terras, & terris abſcidit undas,
Et liquidum ſpiſſo ſecrevit ab aëre cœlum.
Quæ poſtquam evolvit, cæcoque exemit acervo,
Diſſociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis & ſine pondere cœli
Emicuit, ſummâque locum ſibi legit in arce.
Proximus eſt aër illi levitate, locoque.
Denſior his tellus, elementaque grandia traxit,
Et preſſa eſt gravitate ſui. Circumfluus humor,
Ultima poſſedit, ſolidumque coercuit orbem.



Ch. Eisen inv. N. le Mire Sculp

Dieu debrouïlle le Cahos, en tire
les Élémens, et place chaque chose
dans le lieu qu'elle doit occuper.

FABLE PREMIERE.

Du Cahos, & de la Création du Monde.

AVANT que la Mer, la Terre & le Ciel qui les environne, fussent produits, l'Univers entier ne présentoit qu'une seule forme. Cet amas confus, ce vain & inutile fardeau dans lequel les principes de tous les Etres étoient confondus, c'est ce qu'on a appellé *le Cahos*. Le Soleil ne prêtoit point encore sa lumière au monde; la Lune n'étoit point sujette à ses vicissitudes: la Terre ne se trouvoit point suspendue au milieu des airs, où elle se soutient par son propre poids; la Mer n'avoit point de rivages; l'Eau & l'Air se trouvoient mêlés avec la Terre qui n'avoit point encore de solidité; l'Eau n'étoit point fluide, & l'Air manquoit de lumière: tout étoit confondu. Aucun corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir, & tous ensemble se faisoient obstacle les uns aux autres. Le froid combattoit contre le chaud, le sec avec l'humide; les corps qui étoient durs, attaquoient ceux qui ne faisoient point de résistance: les pesans disputoient avec les légers. Dieu, ou la Nature elle-même, termina tous ces combats, en séparant le Ciel d'avec la Terre, la Terre d'avec les Eaux, & l'Air le plus pur d'avec l'Air le plus grossier. Le Cahos ainsi débrouillé, Dieu plaça chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper, & établit les Loix qui devoient en former l'union. Le Feu, qui est le plus léger des Elémens, occupa la région la plus élevée; l'Air prit au-dessous du Feu, la place qui convenoit à sa légereté; la Terre, malgré sa pesanteur, trouva son équilibre, & l'Eau qui l'environne, fut placée dans le lieu le plus bas,

FABULA II.

Hominis creatio.

SIC ubi diſpoſitam, quiſquis fuit ille deorum,
Congeriem ſecuit, ſectamque in membra redegit.
Principio terram, ne non æqualis ab omni
Parte foret, magni ſpeciem glomeravit in orbis.
Tum freta diffundi, rapidiſque tumeſcere ventis
Juſſit, & ambitæ circumdare littora terræ.
Addidit & fontes, & ſtagna immenſa, lacuſque,
Fluminaque obliquis cinxit declivia ripis,
Quæ diverſa locis partim ſorbentur ab ipſa,
In mare perveniunt partim, campoque recepta
Liberioris aquæ, pro ripis littora pulſant.
Juſſit & extendi campos, ſubſidere valles,
Fronde tegi ſylvas, lapidoſos ſurgere montes.
Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque ſiniſtrâ
Parte ſecant Zonæ, quinta eſt ardentior illis:
Sic onus incluſum numero diſtinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media eſt non eſt habitabilis æſtu;
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, miſtâ cum frigore flammâ.
Imminet his aër, qui, quanto eſt pondere terræ,
Pondere aquæ levior, tanto eſt oneroſior igne.
Illic & nebulas, illic conſiſtere nubes
Juſſit, & humanas motura tonitrua mentes,
Et cum fulminibus facientes frigora ventos.
His quoque non paſſim mundi fabricator habendum



Ch. Eisen inv. et del. De Longueil Sculp. 1767

Promethée forme l'Homme de Terre et d'Eau,
et Minerve anime son Ouvrage.

FABLE II.

De la Création de l'Homme.

APRÈS cette première division, Dieu arrondit la surface de la Terre, & répandit les Mers par-dessus. Il permit aux Vents d'agiter les Eaux, sans toutefois permettre aux vagues de passer les bornes qui leur furent prescrites. Il forma ensuite les Fontaines, les Etangs, les Lacs, & les Fleuves qui, renfermés dans leurs rives, coulent sur la Terre, où ils sont quelquefois engloutis, ou ils portent leurs eaux dans la Mer; & comme ils n'ont plus alors d'autres rivages que ceux de l'Océan, ils se trouvent moins pressés que dans les bords qui les resserroient auparavant. Il commanda aussi aux Campagnes de s'étendre, aux Arbres de se couvrir de feuilles, aux Montagnes de s'élever, & aux Vallées de s'abaisser. Comme le Ciel est coupé par cinq Zones, dont il y en a deux qui sont à droite, deux à gauche, & une au milieu qui est la plus chaude, Dieu partagea la Terre de la même manière. Celle de ses cinq Zones qui occupe le milieu est inhabitable par sa trop grande chaleur; celles qui sont aux deux extrémités sont toujours couvertes de neiges & de frimats; les deux autres sont tempérées par le mélange du chaud & du froid. L'Air s'éleve au-dessus de la surface de la Terre : comme il est plus pesant que le Feu, il est aussi plus légèr que l'Eau & que la Terre. C'est dans la région de l'Air que se forment les brouillards, les nuages, les tonnerres qui épouvantent les Hommes, & les Vents qui forment également la foudre & la grêle. L'Auteur du Monde a établi leur empire dans cette région, mais heureusement ils y ont leurs routes marquées; sans cela

Aëra permisit. Vix nunc obsistitur illis,
Cùm sua quisque regat diverso flamina tractu,
Quin lanient mundum, tanta est discordia fratrum.
Eurus ad Auroram, Nabathæaque regna recessit,
Persidaque, & radiis juga subdita matutinis.
Vesper, & occiduo quæ littora sole tepescunt
Proxima sunt Zephyro: Scythiam, septemque Triones
Horrifer invasit Boreas: contraria tellus
Nubibus assiduis, pluvioque madescit ab Austro.
Hæc super imposuit liquidum & gravitate carentem
Æthera, nec quicquam terrenæ fæcis habentem.
Vix ita limitibus discreverat omnia certis:
Cùm, quæ pressa diu massâ latuere sub illâ,
Sidera cœperunt toto effervescere cœlo.
Neu regio foret ulla suis animantibus orba:
Astra tenent cœleste solum, formæque Deorum:
Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ;
Terra feras cepit, volucres agitabilis aër.
Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, & quod dominari in cætera posset.
Natus homo est: sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo:
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli:
Quam satus Iapeto mistam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.
Sic, modo quæ fuerat rudis & sine imagine, tellus,
Induit ignotas hominum conversa figuras.

ils renverſeroient tout, tant eſt grande la diſcorde qui regne entr'eux. *Eurus* a fixé ſon ſéjour dans les pays où ſe leve l'Aurore, & ce Vent ſouffle du côté de l'Arabie, de la Perſe, & des climats voiſins de l'Orient. Les rivages où le Soleil ſe couche ſont le partage du *Zéphire*. L'affreux *Borée* s'eſt emparé des climats glacés du Septentrion ; & le Vent du Midi, qui forme les nuages & les pluies, regne dans la région qui eſt oppoſée au Nord. Enfin l'*Ether*, ou cet Elément fluide & léger qui n'a rien de cet Air groſſier qui nous environne, devint la matière dont le Ciel fut formé. Dès que l'Auteur de la Nature eut réglé les limites qui devoient ſervir de barrière aux différens corps qui compoſent l'Univers, les Aſtres, qui étoient renfermés dans la maſſe informe du Cahos, commencerent à briller de toutes parts ; & afin que chaque région fut peuplée, les Etoiles, images des Dieux, furent placées dans le Ciel ; les Poiſſons habitèrent les Eaux ; les Bêtes à quatre pieds eurent la Terre pour demeure, & l'Air fut le partage des Oiſeaux. Il manquoit encore au Monde un Etre plus parfait ; il en falloit un qui fut doué d'un eſprit plus élevé, & qui, par-là, fut en état de dominer ſur les autres. L'Homme fut formé, ſoit que l'Auteur de la Nature l'eut compoſé de cette ſemence divine qui lui eſt propre, ou de ce germe céleſte, que la Terre, qui ne venoit que d'être ſéparée du Ciel, renfermoit dans ſon ſein. Prométhée ayant détrempé de la terre avec de l'eau, en forma l'Homme à la reſſemblance des Dieux ; & au-lieu que tous les autres Animaux ont la tête panchée vers la Terre, l'Homme ſeul la leve vers le Ciel, & porte ſes regards juſqu'aux Aſtres. C'eſt ainſi qu'un morceau de terre, qui n'étoit auparavant qu'une maſſe ſtérile, parut ſous la forme d'un Homme, Etre juſqu'alors inconnu à l'Univers,

FABULA III.

Ætas aurea.

AUREA prima ſata eſt ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte ſuâ, ſine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna metuſque aberant, nec verba minantia fixo
Ære legebantur, nec ſupplex turba timebat
Judicis ora ſui, ſed erant ſine judice tuti.
Nondum cæſa ſuis, peregrinum ut viſeret orbem,
Montibus in liquidas pinus deſcenderat undas.
Nullaque mortales præter ſua littora norant.
Nondum præcipites cingebant oppida foſſæ.
Non tuba directi, non æris cornua flexi,
Non galeæ, non enſis erant, ſine militis uſu
Mollia ſecuræ peragebant otia gentes.
Ipſa quoque immunis, raſtroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per ſe dabat omnia tellus.
Contentique cibis nullo cogente creatis,
Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Cornaque, & in duris hærentia mora rubetis,
Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes.
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephyri natos ſine ſemine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis canebat ariſtis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant;
Flavaque de viridi ſtillabant ilice mella.

FABLE III.

L'Age d'Or.

L'AGE d'Or commença. On obſervoit alors les régles de la bonne foi & de la juſtice, ſans y être contraint par les Loix. La crainte n'étoit point le motif qui faiſoit agir les hommes : on ne connoiſſoit point encore les ſupplices. Dans cet heureux Siécle, il ne falloit point graver ſur l'Airain ces Loix menaçantes, qui ont ſervi dans la ſuite de frein à la licence. On ne voyoit point en ce temps-là de criminels trembler en préſence de leurs Juges; la ſécurité où l'on vivoit, n'étoit point l'effet de l'autorité que leur donnent les Loix. Les arbres tirés des forêts n'avoient point encore été tranſportés dans un Monde qui leur étoit inconnu. L'Homme n'habitoit que la Terre où il avoit pris naiſſance, & ne ſe ſervoit point de vaiſſeaux pour s'expoſer à la fureur des flots. Les Villes, ſans murailles ni foſſés, étoient un aſyle aſſuré. Les trompettes, les caſques, l'épée, étoient des choſes que l'on ne connoiſſoit pas encore, & le Soldat étoit inutile pour aſſurer aux Citoyens une vie douce & tranquille. La Terre, ſans être déchirée par la charrue, fourniſſoit toutes ſortes de fruits, & ſes habitans, ſatisfaits des alimens qu'elle leur préſentoit ſans être cultivée, ſe nourriſſoient de fruits ſauvages, ou du gland qui tomboit des chênes. Le Printems régnoit pendant toute l'année : les doux Zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naiſſoient ſur la Terre : les moiſſons ſe ſuccédoient ſans qu'il fût beſoin de labourer ni de ſemer. On voyoit de toutes parts couler des ruiſſeaux de lait & de Nectar, & le miel ſortoit en abondance du creux des chênes & des autres arbres.

FABULA IV.

Ætas argentea, cum Quatuor anni temporibus.

POSTQUAM, Saturno tenebroſa in Tartara miſſo,
Sub Jove mundus erat, ſubiitque argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretioſior ære,
Juppiter antiqui contraxit tempora Veris,
Perque Hyemes, Æſtuſque, & inæquales Autumnos;
Et breve Ver, ſpatiis exegit quatuor annum.
Tum primum ſiccis aër fervoribus uſtus
Canduit, & ventis glacies aſtricta pependit.
Tum primum ſubiêre domos, domus antra fuerunt;
Et denſi frutices, & junctæ cortice virgæ.
Semina tum primum longis Cerealia ſulcis
Obruta ſunt, preſſique jugo gemuêre juvenci.





Ch. Eisen Inv. *Le Veau Sculp.*

Le Printems, Saison où tout renaît dans la Nature.



Ch. Eisen inv. N. le Mire Sculp.

L'Eté, Saison riante et autant utile que belle.



Ch. Eisen inv. — N. le Mire Sculpsit

L'Automne, Saison où triomphe Bacchus.





Ch. Eisen inv. *le Veau Sculp.*

l'Hiver, Saiſon qui quoiqu'utile à la Nature, la prive de ſes Beautés.



C. Eisen inv. et del. N. le Mire Sculp.

l'Age d'Or et l'Age d'Argent, où régnérent l'Innocence et la Justice.

FABLE IV.

L'Age d'Argent, avec les quatre Saisons de l'année.

LORSQUE Jupiter, après avoir précipité dans le Tartare son père Saturne, se fut emparé de l'Empire du Monde, on vit paroître le Siécle d'argent. Ce Siécle fut, à la vérité, moins heureux que celui qui l'avoit précédé; mais il fut plus heureux encore que celui d'Airain qui le suivit. Jupiter ayant abrégé la durée du Printems, en forma l'Eté, l'Automne & l'Hyver, & divisa ainsi l'année en quatre Saisons; alors les chaleurs excessives rendirent l'Air brûlant, & les Vents froids le glacèrent. Les Hommes obligés de se mettre à l'abri, se retirèrent dans les antres, dans les buissons les plus épais, ou sous des cabanes; telles furent leurs premières maisons. Enfin la Terre, pour être fertile, eut besoin d'être cultivée, & il fallut lui confier l'espérance du Laboureur.



FABULA V.

Ætas ahenea & ferrea.

TERTIA post illas successit ahenea proles,
Sævior ingeniis, & ad horrida promptior arma,
Non scelerata tamen : de duro est ultima ferro.
Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas : fugêre pudor, verumque, fidesque :
In quorum subiêre locum, fraudesque, dolique,
Insidiæque, & vis, & amor sceleratus habendi.
Vela dabat ventis, nec adhuc bene noverat illos,
Navita : quæque diu steterant in montibus altis,
Fluctibus ignotis insultavêre carinæ.
Communemque prius, ceu lumina Solis & auras,
Cautus humum longo signavit limite mensor.
Nec tantum segetes, alimentaque debita, dives
Poscebatur humus ; sed itum est in viscera terræ ;
Quasque recondiderat, Stygiisque admoverat umbris,
Effodiuntur opes, irritamenta malorum.
Jamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum,
Prodierat : prodit bellum, quod pugnat utroque,
Sanguineâque manu crepitantia concutit arma.
Vivitur ex rapto : non hospes ab hospite tutus,
Non socer à genero, fratrum quoque gratia rara est,
Imminet exitio vir conjugis : illa, mariti.
Lurida terribiles miscent aconita novercæ ;
Filius ante diem patrios inquirit in annos :
Victa jacet pietas ; & virgo, cæde madentes,
Ultima cœlestûm terras Astræa reliquit.



Ch. Eisen del. N. De Launay Sc.

L'Age d'Airain et l'Age de Fer, où se déployerent la férocité et la cruauté du Genre Humain.

FABLE V.

L'Age d'Airain & l'Age de Fer.

AUX Ages d'Or & d'Argent ſuccéda celui d'Airain. Les Hommes devenus plus farouches, commencèrent alors à ne reſpirer que la guerre. Cependant ils ne ſe portèrent point à cet excès de ſcélérateſſe qui fut le caractère du Siécle de Fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices. La pudeur, la bonne foi & la vérité, bannies de la Terre, firent place à la fraude, à la trahiſon, à la violence & à une avarice inſatiable. Le Pilote s'abandonna aux vents qu'il ne connoiſſoit point; les arbres, changés en vaiſſeaux, quittèrent le ſéjour des montagnes, pour aller braver les vagues & les flots. Il fallut marquer par des limites le partage de cette même Terre, qui juſqu'alors avoit été commune, de même que l'air & la lumière. Peu contens des abondantes moiſſons & des autres alimens qu'ils en retiroient, les Hommes allèrent fouiller juſques dans ſes entrailles, pour en arracher les tréſors qu'elle tenoit cachés dans les lieux les plus profonds, comme ſi elle eût craint d'irriter leur convoitiſe. A peine en eût-on retiré le fer, & l'or encore plus pernicieux que le fer, que l'on vit naître la Diſcorde, qui employa l'un & l'autre, & qui, d'une main enſanglantée, fit retentir de tous côtés le bruit des armes. On ne vêcut que de rapines; l'hoſpitalité ne fut plus un aſyle aſſuré; le beau-père commença à redouter ſon gendre, & la paix ne régna que rarement entre les frères. Le mari attenta ſur la vie de ſa femme; la femme ſur celle de ſon mari. La cruelle marâtre employa le poiſon; les enfans abrégèrent les jours de leurs pères. La piété fut mépriſée & abandonnée de tout le monde; &, de toutes les Divinités, Aſtrée quitta la dernière le ſéjour de la Terre qu'elle vit couverte de ſang.

FABULA VI.

Gigantes fulminum igne dejecti.

NEVE foret terris ſecurior arduus æther,
Affectaſſe ferunt regnum cœleſte Gigantes,
Altaque congeſtos ſtruxiſſe ad ſidera montes.
Tum pater omnipotens miſſo perfregit Olympum
Fulmine, & excuſſit ſubjectum Pelion Oſſæ.
Obruta mole ſuâ cum corpora dira jacerent,
Perfuſam multo natorum ſanguine terram
Incaluiſſe ferunt, calidumque animaſſe cruorem:
Et, ne nulla ſuæ ſtirpis monumenta manerent,
In faciem vertiſſe hominum: ſed & illa propago
Contemptrix ſuperum, ſævæque avidiſſima cædis,
Et violenta fuit; ſcires è ſanguine natam.





Ch. Eisen inv. Massard Sculp.

Les Géants foudroyés par Jupiter, et ensevelis sous les Montagnes qu'ils avoient entassées.

FABLE VI.

Les Géans foudroyés.

LES Cieux, qui auroient dû être un aſyle plus aſſuré que la Terre, ne furent cependant pas à couvert de l'inſulte des Géans, qui en tentèrent la conquête. Pour y réuſſir, ils entaſſerent montagnes ſur montagnes : mais Jupiter, d'un coup de foudre, ayant mis en poudre le Mont Olympe, renverſa l'Oſſa qui avoit été placé ſur le Pélion, & enſevelit ſes ennemis ſous ces vaſtes maſſes. On ajoute que la Terre échauffée du ſang des Géans ſes enfans, en forma de nouveaux hommes. Ces reſtes infortunés d'une race cruelle ſe diſtinguèrent par leur mépris pour les Dieux, par leur violence & par leur amour pour le meurtre & pour le carnage. Ce ſang pouvoit-il former des hommes moins cruels ?



FABULA VII.

Concilium Deorum.

QUÆ pater ut ſummâ vidit Saturnius arce,
Ingemit, & facto nondum vulgata recenti
Fœda Lycaoniæ referens convivia menſæ,
Ingentes animo & dignas Jove concipit iras:
Conciliumque vocat; tenuit mora nulla vocatos.
Eſt via ſublimis cœlo manifeſta ſereno,
Lactea nomen habet, candore notabilis ipſo;
Hac iter eſt Superis ad magni tecta Tonantis,
Regalemque domum: dextrâ, lævâque Deorum
Atria nobilium valvis celebrantur apertis.
Plebs habitat diverſa locis, à fronte potentes
Cœlicolæ, clarique, ſuos poſuere Penates.
Hic locus eſt, quem, ſi verbis audacia detur,
Haud timeam magni dixiſſe palatia cœli.
Ergo ubi marmoreo Superi ſedêre receſſu,
Celſior ipſe loco, ſceptroque innixus eburno,
Terrificam capitis concuſſit terque quaterque
Cæſariem, cum quâ terram, mare, ſidera movit.
Talibus inde modis ora indignantia ſolvit:
Non ego pro mundi regno magis anxius illâ
Tempeſtate fui, quâ centum quiſque parabat
Injicere anguipedum captivo brachia cœlo:
Nam, quanquam ferus hoſtis erat, tamen illud ab uno
Corpore, & ex unâ pendebat origine bellum;
Nunc mihi, quâ totum Nereus circumſonat orbem,
Perdendum eſt mortale genus: per flumina juro



C. Monnet Inv. et del.   Baquoy Sculp.

Jupiter fait aßembler les Dieux,
et propose de detruire l'Univers.

FABLE VII.

L'Aſſemblée des Dieux.

LORSQUE Jupiter eut conſidéré du haut des Cieux les crimes de cette race impie, il gémit, & ſe reſſouvenant du feſtin abominable que Lycaon venoit de lui préſenter, il fut tranſporté d'une colère digne du Maître du monde. Réſolu d'aſſembler les Dieux, il les fit appeller au Conſeil & ils s'y rendirent tous en diligence. Il eſt un chemin dans le Ciel qu'on apperçoit lorſqu'il n'y a point de nuages; ſa blancheur lui a fait donner le nom de *voie de Lait*. C'eſt par-là que l'on ſe rend au Palais de Jupiter : à droite & à gauche ſont les Maiſons des Dieux les plus puiſſans; les Divinités d'un moindre rang habitent ailleurs; & c'eſt l'aſſemblage de tous ces Palais qui forme ce qu'on pourroit appeller *la Cour du Ciel*, s'il n'étoit point trop hardi de s'exprimer ainſi. Dès que les Dieux ſe furent aſſis ſur des Siéges de marbre, Jupiter placé ſur un thrône plus élevé & appuyé ſur ſon ſceptre d'yvoire, ayant branlé trois ou quatre fois la tête, & fait trembler la Terre, la Mer & le Ciel, s'exprima en ces termes, qui marquoient ſon indignation & ſa colère : » Non, » lorſque ces Monſtres, dont les cent bras étoient entortillés de Serpens, tentèrent de ſe rendre Maîtres du Ciel, je » ne fus pas ſi embarraſſé à en conſerver l'Empire, que je le » ſuis aujourd'hui. L'ennemi, il eſt vrai, étoit redoutable ; » mais je n'avois en tête que des Hommes d'une ſeule race : » une ſeule victoire nous mettoit tous en ſûreté. Aujourd'hui » j'ai pour ennemis tous les habitans de la Terre : il faut les » perdre tous, ſi je veux régner. J'ai tout tenté pour les ſau-

Infera, ſub terras Stygio labentia luco.
Cuncta prius tentanda; ſed immedicabile vulnus
Enſe recidendum eſt, ne pars ſincera trahatur.
Sunt mihi Semidei, ſunt ruſtica numina, Fauni,
Et Nymphæ, Satyrique, & monticolæ Sylvani:
Quos quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certè terras habitare ſinamus.
An ſatis, ô Superi! tutos fore creditis illos,
Cum mihi, qui fulmen, qui vos habeoque, regoque,
Struxerit inſidias notus feritate Lycaon?
Confremuere omnes, ſtudiiſque ardentibus auſum
Talia depoſcunt. Sic, cum manus impia ſævit
Sanguine Cæſareo Romanum extinguere nomen;
Attonitum tanto ſubitæ terrore ruinæ
Humanum genus eſt, totuſque perhorruit orbis.
Nec tibi grata minus pietas, Auguſte, tuorum,
Quam fuit illa Jovi; qui poſtquam voce manuque
Murmura compreſſit, tenuêre ſilentia cuncti.
Subſtitit ut clamor preſſus gravitate regentis,
Juppiter hoc iterum ſermone ſilentia rupit.
Ille quidem pœnas (curam hanc dimittite) ſolvit:
Quod tamen admiſſum, quæ ſit vindicta docebo.
Contigerat noſtras infamia temporis aures,
Quam cupiens falſam: ſummo delabor Olympo;
Et Deus humanâ luſtro ſub imagine terras.
Longa mora eſt, quantum noxæ ſit ubique repertum;
Enumerare, minor fuit ipſa infamia vero.



» ver; j'en jure par le Styx, & par les autres Fleuves de » l'Enfer; mais enfin lorſqu'une plaie eſt incurable, il faut y » appliquer le fer, pour garantir les parties qui ne ſont pas » encore corrompues. Je tiens ſous mon Empire les demi- » Dieux, les Nymphes, les Faunes, les Satyres, les Sylvains » & les autres Divinités champêtres : ſi nous ne les avons » pas encore placées dans le Ciel, laiſſons-les du moins jouir » en paix de l'aſyle que la Terre leur préſente. Mais pouvez- » vous croire qu'ils y ſoient en ſûreté, lorſque le cruel Ly- » caon m'a tendu des piéges, à moi qui lance la foudre, & » qui vous tiens tous ſous mon empire? « A ce diſcours, tous les Dieux ſaiſis d'horreur demandèrent avec empreſſement la vengeance d'un crime ſi hardi. Ainſi, lorſque des mains parricides voulurent éteindre le nom Romain dans le ſang de Céſar, l'Univers épouvanré de ce ſacrilége en frémit d'horreur; & vous vîtes, grand Empereur *, le zèle de vos amis, avec le même plaiſir que Jupiter remarqua celui des Dieux, qui ſe déclarèrent pour lui. Après que ce Dieu eut appaiſé, du geſte & de la voix, le murmure que ſon diſcours avoit excité, & que le reſpect qu'on avoit pour lui eut impoſé ſilence aux autres Dieux, il continua ainſi : » Le criminel a été » puni, n'en ſoyez point inquiets; mais je veux vous apprendre & ſon crime & la vengeance que j'en ai tirée. Je ſçavois dans quels déſordres les Hommes étoient tombés, & » j'aurois ſouhaité que le bruit qui s'en étoit répandu eût été » faux. Obligé de deſcendre du Ciel & de me revêtir d'une » figure humaine, j'allai viſiter la Terre. Je ne finirois point » ſi je voulois vous parler de tous les crimes qui s'y commettoient; le mal étoit encore plus grand que ce qu'on en » avoit publié. «

* Auguſte.

FABULA VIII.

Lycaon in Lupum.

MÆNALA transieram latebris horrenda ferarum;
Et cum Cylleno, gelidi pineta Lycêi:
Arcados hinc sedes, & inhospita tecta tyranni
Ingredior, traherent cum fera crepuscula noctem.
Signa dedi venisse Deum, vulgusque precari
Cœperat. Irridet primo pia vota Lycaon:
Mox ait, experiar Deus hic, discrimine aperto;
An sit mortalis, nec erit dubitabile verum.
Nocte gravem somno nec opinâ perdere morte
Me parat, hæc illi placet experientia veri.
Nec contentus eo, missi de gente Molossa
Obsidis unius jugulum mucrone resolvit.
Atque ita semineces partim ferventibus artus
Mollit aquis, partim subjecto torruit igni.
Quos simul imposuit mensis, ego vindice flammâ
In dominum dignosque everti tecta Penates.
Territus ipse fugit, nactusque silentia ruris
Exululat, frustraque loqui conatur, ab ipso
Colligit os rabiem, solitæque cupidine cædis
Utitur in pecudes, & nunc quoque sanguine gaudet.
In villos abeunt vestes, in crura lacerti,
Fit Lupus, & veteris servat vestigia formæ:
Canities eadem est, eadem violentia vultus,
Iidem oculi lucent, eadem feritatis imago est,



H. Gravelot Inv et del — *N. le Mire Sculp.*

Jupiter pour punir Lycaon Roi d'Arcadie,
le metamorphosé en Loup.

FABLE VIII.

Lycaon métamorphosé en Loup.

APRÈS avoir traversé la montagne de Ménale, dont les forêts sont remplies de bêtes sauvages, celle de Cyllène, & le mont glacé de Lycée, qui est couvert de Pins, j'entrai sur le soir dans la maison du cruel tyran qui gouverne l'Arcadie. J'avois assez fait connoître que c'étoit une Divinité qui venoit le visiter, & le Peuple me rendoit déja les hommages qui me sont dûs. Lycaon se moquant de leur crédulité : » Je » sçaurai bientôt, dit-il, si mon hôte est un Dieu, ou un » Homme ; j'ai un secret infaillible pour m'en assurer. « Il vouloit en effet m'ôter la vie, pendant que je serois endormi; c'étoit par ce moyen qu'il prétendoit découvrir la vérité. Ce n'est pas tout; pour le festin qu'il me préparoit, il fit égorger un des ôtages que les Molosses lui avoient envoyé; & ayant fait bouillir une partie des membres de ce malheureux, & fait rôtir le reste, il les fit servir. Un feu vengeur, allumé par mon ordre, consuma bientôt ce Palais. Lycaon épouvanté prend la fuite, & dès qu'il est au milieu de la campagne, & qu'il veut parler & se plaindre, il ne fait que hurler : transporté de rage, & toujours avide de sang & de carnage, il tourne sa fureur contre tous les animaux qu'il rencontre. Ses habits se changent en poil, ses bras prennent la même forme que ses jambes, en un mot, il devient Loup ; & dans ce changement, il conserve presque sa même figure; même couleur grisâtre dans son poil; l'air farouche; le même feu dans ses yeux, & tout son corps porte l'image de son ancienne férocité.

FABULA IX.

Diluvium Univerſale.

OCCIDIT una domus, ſed non domus una perire
Digna fuit; quà terra patet, fera regnat Erinnys.
In facinus juraſſe putes: dent ocyus omnes,
Quas meruere pati (ſic ſtat ſententia) pœnas.
Dicta Jovis pars voce probant, ſtimuloſque frementi
Adjiciunt: alii partes aſſenſibus implent.
Eſt tamen humani generis jactura dolori
Omnibus, & quæ ſit terræ mortalibus orbæ
Forma futura rogant, quis ſit laturus in aras
Thura, feriſne paret populandas tradere terras.
Talia quærentes (ſibi enim fore cætera curæ)
Rex ſuperum trepidare vetat, ſobolemque priori
Diſſimilem populo promittit origine mirâ.
Jamque erat in totas ſparſurus fulmina terras,
Sed timuit, ne fortè ſacer tot ab ignibus æther
Conciperet flammas, totuſque ardeſceret axis:
Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.
Tela reponuntur manibus fabricata Cyclopum,
Pœna placet diverſa, genus mortale ſub undis
Perdere, & ex omni nimbos dimittere cœlo.
Protinus Æoliis Aquilonem claudit in antris,
Et quæcunque fugant inductas flamina nubes:
Emittitque Notum. Madidis Notus evolat alis,
Terribilem piceâ tectus caligine vultum.

FABLE



C. Eisen Inv. et del. V. le Mire Sculp.

Le Déluge Universel.

FABLE IX.

Le Déluge Univerſel.

UNE ſeule maiſon a péri ; mais elle n'étoit pas la ſeule qui méritât de périr. La cruelle Diſcorde s'eſt emparée de la Terre ; on diroit volontiers que tous les Hommes ont juré d'être méchans. Il faut donc, & je l'ai réſolu, qu'ils reçoivent promptement le châtiment qu'ils ont mérité. Une partie des Dieux approuva la réſolution que Jupiter avoit priſe d'exterminer le genre humain, & ceux qui furent de ſon ſentiment, ajoutèrent de nouvelles raiſons pour allumer encore davantage ſon courroux. Les autres Dieux ſe contentèrent de ſe déclarer pour ſon avis : mais la perte du genre humain parut également ſenſible à toute l'aſſemblée. On demanda à Jupiter ce que deviendroit le Monde, lorſqu'il ne ſeroit pas habité ? Qui offriroit alors de l'encens ſur leurs Autels ? S'il livreroit la Terre à la merci des bêtes féroces ? Le Souverain des Dieux fit ceſſer leurs demandes & leur inquiétude, en leur promettant qu'il auroit ſoin de tout, que la Terre ſeroit repeuplée, que ſes nouveaux habitans ſeroient bien différens de ceux qui les avoient précédés, & que leur origine même auroit quelque choſe de merveilleux. Mais ce Dieu irrité, étant prêt à lancer ſes foudres ſur la Terre, craignit que tant de feux allumés de toutes parts, ne parvinſſent juſqu'au Ciel, & n'embraſaſſent les voûtes ſacrées. Il ſe reſſouvint qu'il étoit écrit dans le Livre des Deſtinées, qu'un jour la Mer, la Terre & le Ciel même ſeroient en feu, & que tout l'Univers périroit dans un embraſement général. Il change de réſolution ; il quitte les foudres que les Cyclo-

Barba gravis nimbis, canis fluit unda capillis,
Fronte ſedent nebulæ, rorant pennæque, ſinuſque.
Utque manu latâ pendentia nubila preſſit,
Fit fragor, & denſi funduntur ab æthere nimbi.
Nuntia Junonis varios induta colores,
Concipit Iris aquas, alimentaque nubibus affert.
Sternuntur ſegetes, & deplorata colonis
Vota jacent, longique perit labor irritus anni.
Nec cœlo contenta ſuo eſt Jovis ira; ſed illum
Cæruleus frater juvat auxiliaribus undis.
Convocat hic amnes, qui poſtquam tecta tyranni
Intravêre ſui: non eſt hortamine longo
Nunc ait utendum, vires effundite veſtras:
Sic opus eſt, aperite domos, ac mole remotâ
Fluminibus veſtris totas immittite habenas.
Juſſerat: Hi redeunt, ac fontibus ora relaxant;
Et defrenato volvuntur in æquora curſu.
Ipſe tridente ſuo terram percuſſit; at illa
Intremuit, motuque vias patefecit aquarum.
Expatiata ruunt per apertos flumina campos:
Cumque ſatis arbuſta ſimul, pecudeſque, viroſque;
Tectaque, cumque ſuis rapiunt penetralia ſacris:
Si qua domus manſit, potuitque reſiſtere tanto
Indejecta malo, culmen tamen altior hujus
Unda tegit, preſſæque latent ſub gurgite turres.
Jamque mare & tellus nullum diſcrimen habebant;
Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.
Occupat hic collem; cymbâ ſedet alter aduncâ,
Et ducit remos illic, ubi nuper ararat:
Ille ſuper ſegetes, aut merſæ culmina villæ;
Navigat: hic ſummâ piſcem deprendit in ulmo.
Figitur in viridi, ſi fors tulit, anchora prato;

pes venoient de forger ; & pour punir les hommes, il forme le dessein de les ensevelir sous les eaux, en faisant tomber des torrens de pluie de toutes les parties du Ciel. Il renferme sur le champ dans les antres d'Éole, l'Aquilon & les autres Vents qui écartent les nuages, & ne laisse en liberté que le Vent du Midi. Le voilà d'abord ce Vent impétueux, qui vole avec ses aîles mouillées, le visage couvert d'un nuage épais & obscur, & la barbe chargée de brouillards. Les nuées assemblées sur son front, font couler l'eau de ses cheveux, de ses aîles & de son sein. Dès que ce Vent orageux eût rassemblé les nuages, & qu'il les eût entassés les uns sur les autres, on entendit un grand bruit, & la pluie commença de tomber en abondance. La Messagère de Junon, parée de différentes couleurs, Iris amène de nouvelles eaux & entretient l'humidité des nuages. En vain le Laboureur forme des vœux pour ses moissons, elles sont renversées, & il voit périr en un moment le travail de toute l'année. Les eaux qui tombent du Ciel ne suffisent pas à Jupiter irrité ; Neptune, son frère, vient à son secours, & lui prête ses ondes. Il rassemble tous les fleuves dans son Palais, & leur tient ce discours : » Un seul mot va vous » faire entendre mes ordres. Ouvrez vos sources, donnez un » libre cours à vos eaux ; que rien ne les arrête. « A peine le Dieu de la Mer avoit proféré ce peu de paroles, que tous les fleuves partirent ; & ayant lâché les digues qui retenoient leurs eaux, elles commencèrent à couler avec impétuosité. Neptune lui-même frappe la Terre d'un coup de son trident ; elle en est ébranlée, & l'eau sort en abondance de ses gouffres les plus profonds. Les fleuves débordés inondent la Terre, entraînent bleds, arbres, troupeaux, hommes, & renversent également les Temples & les maisons. S'il se trouve quelque Palais qui résiste à l'impétuosité du torrent, l'eau le couvre entièrement, & les tours mêmes demeurent ensevelies sous

Aut ſubjecta terunt curvæ vineta carinæ ;
Et modo quà graciles gramen carpſere capellæ ,
Nunc ibi deformes ponunt ſua corpora phocæ.
Mirantur ſub aquâ lucos , urbeſque , domoſque ,
Nereides : ſilvaſque tenent delphines , & altis
Incurſant ramis , agitataque robora pulſant.
Nat lupus inter oves , fulvos vehit unda leones ;
Unda vehit tigres , nec vires fulminis apro ,
Crura nec ablato proſunt velocia cervo.
Quæſitiſque diù terris , ubi ſiſtere poſſit ,
In mare laſſatis volucris vaga decidit alis.
Obruerat tumulos immenſa licentia ponti ,
Pulſabantque novi montana cacumina fluctus.
Maxima pars undâ rapitur : quibus unda pepercit ,
Illos longa domant inopi jejunia victu.
Separat Aonios Actæis Phocis ab arvis
Terra ferax , dum terra fuit , ſed tempore in illo
Pars maris , & latus ſubitarum campus aquarum.
Mons ibi verticibus petit arduus aſtra duobus ,
Nomine Parnaſſus , ſuperatque cacumine nubes.
Hîc ubi Deucalion (nam cætera texerat æquor)
Cum conſorte tori parvâ rate vectus adhæſit ,
Corycidas Nymphas , & numina montis adorat ,
Fatidicamque Themin , quæ tunc oracla tenebat.
Non illo melior quiſquam , nec amantior æqui
Vir fuit , aut illa reverentior ullâ Deorum.



les ondes. Déja la Terre & la Mer étoient confondues : tout étoit couvert d'eau, & l'Océan n'avoit plus de rivages. L'un cherche un aſyle ſur une montagne ; l'autre ſe jette dans une barque, & rame ſur les lieux même qu'il venoit de labourer. Celui-ci navige ſur ſes moiſſons, ou ſur ſon Village inondé ; celui-là trouve un poiſſon au ſommet d'un arbre. Si, par haſard, on veut jetter l'ancre, elle s'attache dans un pré ; les vaiſſeaux voguent ſur les vignes ; les monſtres de la Mer repoſent dans les lieux où les Chévres paiſſoient auparavant ; les Néréïdes ſont étonnées de voir, ſous les ondes, les bois, les Villes & les maiſons. Les Dauphins habitent les forêts & ébranlent les arbres avec leurs nageoires ; les Loups nagent pêle-mêle avec les Brebis ; l'onde entraîne les Lions & les Tigres ; la force des Sangliers, ni la vîteſſe des Cerfs ne peuvent les garantir du naufrage ; les Oiſeaux fatigués, après avoir cherché inutilement la Terre pour s'y repoſer, ſe laiſſent tomber dans l'eau ; l'inondation avoit déja couvert les montagnes, & les lieux les plus élevés étoient ſubmergés. Une partie de ceux qui s'y étoient retirés étoient enſevelis ſous les vagues, & ceux que l'onde avoit épargnés périrent par la faim. La Phocide, qui eſt entre l'Attique & la Béotie, étoit autrefois un pays fertile ; le Déluge la confondant alors avec la Mer, n'en fit qu'un vaſte champ couvert d'eau. Dans cette contrée eſt une montagne qui s'éléve juſqu'au Ciel, & dont les deux ſommets ſont au-deſſus des nuages : ſon nom eſt *le Parnaſſe*. Là s'arrêta la petite barque qui portoit Deucalion & ſa femme ; c'étoit le ſeul endroit que les eaux euſſent épargné. Dès que Deucalion y fut arrivé, il offrit ſes hommages aux Nymphes Corycides, aux autres Divinités de cette montagne, & à Thémis qui y rendoit alors ſes Oracles : car il n'y eut jamais d'homme plus juſte ni plus équitable que Deucalion, ni de femme plus vertueuſe, & qui eût plus de reſpect pour les Dieux que Pyrrha.

FABULA X.

Neptunus mulcet aquas.

JUPPITER ut liquidis ſtagnare paludibus orbem,
Et ſupereſſe videt de tot modo millibus unum,
Et ſupereſſe videt de tot modo millibus unam,
Innocuos ambos, cultores numinis ambos,
Nubila disjecit, nimbiſque Aquilone remotis,
Et cœlo terras oſtendit, & æthera terris.
Nec maris ira manet, poſitoque tricuſpide telo
Mulcet aquas rector pelagi; ſupraque profundum
Extantem, atque humeros innato murice tectum,
Cæruleum Tritona vocat; conchâque ſonanti
Inſpirare jubet; fluctuſque & flumina ſigno
Jam revocare dato. Cava buccina ſumitur illi
Tortilis, in latum quæ turbine creſcit ab imo;
Buccina, quæ in medio concepit ubi aëra ponto,
Littora voce replet ſub utroque jacentia Phœbo.
Tum quoque ut ora Dei madidâ rorantia barbâ
Contigit, & cecinit juſſos inflata receſſus,
Omnibus audita eſt telluris & æquoris undis,
Et quibus eſt undis audita, coërcuit omnes.
Jam mare littus habet, plenos capit alveus amnes;
Flumina ſubſidunt, colles exire videntur,
Surgit humus, creſcunt loca decreſcentibus undis:
Poſtque diem longam nudata cacumina ſilvæ
Oſtendunt, limumque tenent in fronde relictum.





C. Monnet inv. Née Sculp.

Neptune calme les Flots, et ordonne
a Triton de ſonner de ſa Conque.

FABLE X.

Neptune calme les flots.

JUPITER voyant tout l'Univers ſubmergé, & que de tant de milliers d'hommes & de femmes il ne reſtoit que le couple pieux de Deucalion & Pyrrha, ordonna à l'Aquilon de diſſiper les nuages. Dès que le temps fut devenu ſerein, la Terre commença à ſe découvrir : la Mer irritée ſe calma ; Neptune, quittant ſon trident, appaiſa les flots, & ordonna à Triton de paroître ſur les ondes avec ſon habit de pourpre, & de ſonner de ſa conque pour faire rentrer les flots dans la Mer & les fleuves dans leurs lits. Cette conque eſt une eſpèce de trompette recourbée, qui va toujours en s'élargiſſant : elle ſe fait entendre du milieu de la Mer aux deux extrémités du Monde. Dès que Triton eut donné le ſignal, toutes les eaux de la Mer, & celles qui étoient répandues ſur la Terre, l'entendirent & ſe calmèrent ; la Mer commença à avoir des rivages, & les fleuves coulèrent dans leurs lits ; les montagnes parurent ſortir de la Terre ; la Terre elle-même ſe montra peu à peu, & ſembloit s'élever à meſure que les eaux s'abaiſſoient. Les arbres, long-temps cachés ſous les flots, firent enfin paroître leurs têtes dépouillées de feuilles & chargées de limon.



FABULA XI.

Deucalion & Pyrrha reparant genus humanum.

REDDITUS orbis erat : quem poſtquam vidit apertum,
Et deſolatas agere alta ſilentia terras,
Deucalion lacrymis ita Pyrrham affatur obortis.
O ſoror ! ô conjux ! ô fœmina ſola ſuperſtes,
Quam commune mihi genus & patruelis origo,
Deindè torus junxit, nunc ipſa pericula jungunt;
Terrarum quaſcunque vident occaſus, & ortus,
Nos duo turba ſumus, poſſedit cætera pontus.
Nunc quoque adhuc vitæ non eſt fiducia noſtræ
Certa ſatis : terrent etiamnum nubila mentem.
Quis tibi, ſi ſine me fatis erepta fuiſſes,
Nunc animus, miſeranda, foret ? quo ſola timorem
Ferre modo poſſes ? quo conſolante, dolores ?
Namque ego (crede mihi) ſi te quoque pontus haberet,
Te ſequerer conjux, & me quoque pontus haberet.
O utinam poſſem populos reparare paternis
Artibus, atque animas formatæ infundere terræ !
Nunc genus in nobis reſtat mortale duobus.
Sic viſum eſt ſuperis, hominumque exempla manemus.
Dixerat, & flebant, placuit cœleſtè precari
Numen, & auxilium per ſacras quærere ſortes.
Nulla mora eſt, adeunt pariter Cephiſidas undas,
Et nondum liquidas, ſed jam vada nota ſecantes.
Inde ubi libatos irroravêre liquores
Veſtibus, & capiti, flectunt veſtigia ſacræ
Ad delubra Deæ, quorum faſtigia turpi

FABLE



H. Gravelot Inv. et del. — le Veau Sculp.

Deucalion et Pyrrha repeuplant la Terre, ſuivant l'Oracle de Themis.

FABLE XI.

Deucalion & Pyrrha repeuplent la Terre.

LORSQUE Deucalion apperçut la Terre entièrement déserte, dont un profond silence rendoit le spectacle encore plus affreux, les yeux baignés de larmes, il parla ainsi à Pyrrha : » O ma Sœur ! ô mon Epouse ! qui êtes seule restée » de toutes les femmes ; le sang & le mariage nous unirent » autrefois ; aujourd'hui nos communs malheurs doivent » nous unir encore davantage. De quelque côté que le Soleil » jette ses regards, il ne voit que nous deux sur la Terre ; le » reste est enseveli sous les eaux, encore notre vie n'est-elle » point en sûreté ; les nuages répandus de tous côtés m'épou- » vantent. Infortunée, que deviendriez-vous, si vous étiez » échappée seule & sans moi de ce naufrage universel ? Com- » ment pourriez-vous calmer vos ennuis ? Qui pourroit vous » consoler dans vos malheurs ? Pour moi, je puis vous l'as- » surer, ma chère Epouse, je n'aurois pas survêcu à votre » perte, & les mêmes eaux qui vous auroient engloutie ; » m'auroient servi de tombeau. Que je souhaiterois de possé- » der le secret de mon père Prométhée ! & de pouvoir répa- » rer le Genre humain, en animant, comme il fit, un peu » de limon ! Nous sommes restés seuls de tout ce qui respi- » roit dans l'Univers, les Dieux l'ont ainsi voulu ; seuls nous » faisons voir qu'il y a eu des hommes sur la Terre. « Ce dis- cours leur arracha des larmes ; résolus d'implorer le secours du Ciel, & de consulter les Oracles, ils allèrent sur les bords du Céphise, dont les eaux, quoiqu'encore troubles & chargées de limon, couloient dans son lit ordinaire. Après s'être

Squallebant muſco, ſtabantque ſine ignibus aræ.
Ut templi tetigere gradus, procumbit uterque
Pronus humi, gelidoque pavens dedit oſcula ſaxo.
Atque ita, ſi precibus, dixerunt, numina juſtis
Victa remolleſcunt, ſi flectitur ira Deorum.
Dic Themi, quâ generis damnum reparabile noſtri
Arte ſit, & merſis fer opem mitiſſima rebus.
Mota Dea eſt, ſortemque dedit: diſcedite templo,
Et velate caput, cinctaſque reſolvite veſtes,
Oſſaque poſt tergum magnæ jactate parentis.
Obſtupuere diu, rumpitque ſilentia voce
Pyrrha prior, juſſiſque Deæ parere recuſat:
Detque ſibi veniam, pavido rogat ore, pavetque
Lædere jactatis maternas oſſibus umbras.
Interea repetunt cæcis obſcura latebris
Verba datæ ſortis ſecum, inter ſeque volutant.
Inde Promethides placidis Epimethida dictis
Mulcet; &, aut fallax, ait, eſt ſolertia nobis,
Aut pia ſunt, nullumque nefas oracula ſuadent.
Magna parens terra eſt, lapides in corpore terræ
Oſſa reor dici: jacere hos poſt terga jubemur.
Conjugis augurio quanquam Titania mota eſt,
Spes tamen in dubio eſt; adeò cœleſtibus ambo
Diffidunt monitis; ſed quid tentare nocebit?
Diſcedunt, velantque caput, tunicaſque recingunt;
Et juſſos lapides ſua poſt veſtigia mittunt,
Saxa (quis hoc credat, niſi ſit pro teſte vetuſtas?)
Ponere duritiem cœpere, ſuumque rigorem;
Mollirique morâ, mollitaque ducere formam.
Mox ubi creverunt, naturaque mitior illis
Contigit; ut quædam, ſic non manifeſta, videri
Forma poteſt hominis, ſed uti de marmore cœpta

purifiés en répandant de l'eau de ce fleuve sur leurs têtes & sur leurs habits, ils tournèrent leurs pas vers le Temple de Thémis. Le toît en étoit couvert d'une mousse bourbeuse & puante, & ses autels étoient sans feu. A peine eurent-ils touché les degrés du Temple, qu'ils se prosternèrent à terre, & pleins de respect & de frayeur ils les baiserent, en adressant leurs voeux à la Déesse. » Si les Dieux, dirent-ils, se laissent flé» chir aux prières des Mortels ; s'ils ne sont point inexora» bles, apprenez-nous, Thémis, de quelle manière nous » pourrons réparer le Genre humain ; & soyez sensible à la » désolation où l'Univers est réduit. « La Déesse touchée de cette prière rendit cet Oracle : *Sortez du Temple, voilez-vous le visage, détachez vos ceintures, & jettez derrière vous les os de votre grand'mère.* Étonnés de cet oracle, & ayant gardé pendant long-temps un profond silence, Pyrrha prend enfin la parole, disant qu'elle refusoit d'obéir à l'ordre de la Déesse. Elle la prie en tremblant de lui pardonner, si elle n'ose troubler les mânes de sa Mère, en jettant ainsi ses os. Cependant ils examinent attentivement les paroles ambigues de l'Oracle, & cherchent à en découvrir le sens. Enfin, Deucalion calma par ces paroles l'inquiétude de Pyrrha : » Ou je » suis bien trompé, dit-il, ou les paroles de Thémis ont » un autre sens : cet Oracle n'ordonne rien de criminel ; » notre Mère, c'est la Terre, & ses os sont les pierres qu'on » nous ordonne de jetter derrière nous. « Quoique ce discours eût ébranlé l'esprit de Pyrrha, elle doutoit encore si c'étoit là le véritable sens des paroles qu'elle venoit d'entendre, tant cet Oracle leur laisse d'incertitude. Mais quel danger y avoit-il à l'éprouver ? Ils sortent du Temple, se couvrent la tête, défont leurs ceintures, & jettent derrière eux des pierres, de la manière que Thémis le leur avoit prescrit. Ces pierres, (qui pourroit le croire, si l'Antiquité n'en rendoit

Non exacta satis, rudibusque simillima signis.
Quæ tamen ex illis aliquo pars humida succo
Et terrena fuit, versa est in corporis usum:
Quod solidum est flectique nequit, mutatur in ossa;
Quæ modo vena fuit, sub eodem nomine mansit.
Inque brevi spatio, Superorum numine, saxa
Missa viri manibus faciem traxere virorum,
Et de fœmineo reparata est fœmina jactu.
Inde genus durum sumus, experiensque laborum,
Et documenta damus quâ simus origine nati.
Cætera diversis tellus animalia formis
Sponte suâ peperit, postquam vetus humor ab igne
Percaluit Solis, cœnumque, udæque paludes,
Intumuere æstu; fœcundaque semina rerum
Vivaci nutrita solo, ceu matris in alvo
Creverunt, faciemque aliquam cepêre morando.
Sic, ubi deseruit madidos septemfluus agros
Nilus, & antiquo sua flumina reddidit alveo;
Æthereoque recens exarsit sidere limus,
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt; & in his, quædam modo cœpta per ipsum
Nascendi spatium, quædam imperfecta suisque
Trunca vident humeris; & eodem in corpore sæpe
Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.



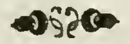
témoignage ?) commencèrent à s'amollir, à devenir flexibles, & prirent une nouvelle figure ; & comme elles n'avoient déja plus cette dureté qui leur eſt naturelle, on les vit croître ; de ſorte qu'on y appercevoit, quoique confuſément, quelque reſſemblance avec des hommes ; telle à peu près eſt celle qu'on remarque dans une ſtatue de marbre, que le ciſeau a commencé à tailler, mais qui n'eſt encore qu'ébauchée. Ce qu'il y avoit d'humide & de terreſtre dans les cailloux fut changé en chair ; les parties les plus dures & les plus inflexibles devinrent des os ; leurs veines ne changèrent ni de forme, ni de nom. Ainſi dans peu de temps, avec le ſecours des Dieux, les pierres que Deucalion avoit jettées formèrent des hommes, & celles de Pyrrha, des femmes. C'eſt de-là que vient cette dureté qui fait le caractère de l'homme, & cette force pour ſoutenir le travail : notre conduite découvre aſſez notre origine. Lorſque la Terre fut réchauffée par les rayons du Soleil, & que la chaleur eut fait fermenter la boue & le limon, les germes qui y étoient reſtés, comme dans le ſein de leur Mère, commencèrent à croître, & la Terre produiſit d'elle-même différentes eſpèces d'animaux. Ainſi, lorſque le Nil eſt rentré dans ſon lit, le limon qu'il laiſſe dans les campagnes inondées, produit un nombre infini d'inſectes que l'on apperçoit en labourant la Terre. Les uns commencent à ſe former ; les autres n'ont pas encore tous leurs membres, & ſouvent dans le même animal une partie eſt vivante, pendant que le reſte n'eſt qu'une terre informe.



FABULA XII.

Python Serpens.

QUIPPE, ubi temperiem ſumpſere humorque calorque;
Concipiunt; & ab his oriuntur cuncta duobus:
Cumque ſit ignis aquæ pugnax; vapor humidus omnes
Res creat, & diſcors concordia fœtibus apta eſt.
Ergo ubi, diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus æthereis altoque recanduit æſtu:
Edidit innumeras ſpecies, partimque figuras
Reddidit antiquas, partim nova monſtra creavit.
Illa quidem nollet; ſed te quoque maxime Python,
Tum genuit; populiſque novis, incognita Serpens,
Terror eras, tantum ſpatii de monte tenebas.
Hunc Deus arcitenens, & nunquam talibus armis
Ante, niſi in damis capreiſque fugacibus, uſus,
Mille gravem telis exhauſtâ penè pharetrâ
Perdidit, effuſo per vulnera nigra veneno.
Neve operis famam poſſet delere vetuſtas:
Inſtituit ſacros celebri certamine ludos,
Pythia, perdomitæ Serpentis nomine, dictos.
Hic juvenum quicunque manu, pedibuſque, rotâve;
Vicerat, eſculeæ capiebat frondis honorem.
Nondum laurus erat, longoque decentia crine
Tempora cingebat de quâlibet arbore Phœbus.





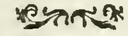
H. Gravelot Inv. *le Veau Sculp.*

Le Serpent Python tué à coups
de Fléches par Apollon.

FABLE XII.

Le Serpent Python.

L'HUMIDITÉ & la chaleur tempérées d'une certaine manière deviennent aiſément le principe de la fécondité ; car le Feu & l'Eau, quoique contraires, produiſent tous les Etres, & l'union de ces deux qualités ſi oppoſées eſt la ſource de la génération. Ainſi la boue que le Déluge avoit laiſſée ſe trouvant échauffée par l'ardeur du Soleil, la Terre produiſit non-ſeulement des animaux connus, mais auſſi des monſtres qu'elle ne connoiſſoit pas encore. Elle te forma, quoique malgré elle, monſtrueux Python, Serpent d'une eſpèce nouvelle, qui devîns la terreur des Humains, par la maſſe énorme de ton corps. Apollon, qui juſqu'alors ne s'étoit ſervi de ſes fléches que contre les Chevreuils & les Daims, épuiſa ſon carquois contre cet affreux Serpent, qui vomit enfin tout ſon venin avec ſon ſang ; & de peur que le temps n'effaçât le ſouvenir d'une victoire ſi mémorable, il inſtitua des Jeux ſolemnels, qui portèrent le nom de *Pythiens*, du Monſtre dont il venoit de délivrer la Terre. Ceux qui, dans ces Jeux, étoient vainqueurs, ou à la lutte, ou à la courſe, ou à la conduite des chars, recevoient pour récompenſe une couronne de Chêne ; car il n'y avoit point encore de Lauriers, & les couronnes dont Apollon ornoit ſa tête, étoient faites de branches de toutes ſortes d'arbres.



FABULA XIII.

Daphne in Laurum.

PRIMUS amor Phœbi Daphne Peneïa, quem non
Sors ignara dedit, ſed ſæva Cupidinis ira.
Delius hunc nuper, victâ Serpente ſuperbus,
Viderat adducto flectentem cornua nervo:
Quidque tibi laſcive puer cum fortibus armis?
Dixerat, iſta decent humeros geſtamina noſtros;
Qui dare certa feræ, dare vulnera poſſumus hoſti:
Qui modo peſtifero tot jugera ventre prementem,
Stravimus innumeris tumidum Pythona ſagittis.
Tu face neſcio quos eſto contentus amores
Irritare tuâ, nec laudes aſſere noſtras.
Filius huic Veneris, figat tuus omnia, Phœbe,
Te meus arcus, ait: Quantoque animalia cedunt
Cuncta Deo, tanto minor eſt tua gloria noſtrâ.
Dixit, &, eliſo percuſſis aëre pennis,
Impiger umbroſâ Parnaſſi conſtitit arce:
Deque ſagittiferâ prompſit duo tela pharetrâ
Diverſorum operum; fugat hoc, facit illud amorem:
Quod facit, auratum eſt & cuſpide fulget acutâ;
Quod fugat, obtuſum eſt & habet ſub arundine plumbum.
Hoc Deus in Nymphâ Peneïde fixit; at illo
Læſit Apollineas trajecta per oſſa medullas.
Protinus alter amat, fugit altera nomen amantis
Sylvarum latebris; captivarumque ferarum
Exuviis gaudens, innuptæque æmula Phœbes,
Vitta coërcebat poſitos ſine lege capillos.

FABLE



C. Monnet del. Baquoy Sc.

Daphné poursuivie par Apollon, et changée en Laurier par son Père.

FABLE XIII.

Daphné métamorphosée en Laurier.

DAPHNE, fille du fleuve Pénée, fut le premier objet de la tendresse d'Apollon. Cette passion fut moins un effet du hasard, qu'une vengeance de l'Amour irrité contre lui. Ce Dieu, fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur le Serpent Python, ayant vu le Fils de Vénus, qui bandoit son arc : » Que prétendez-vous faire, jeune efféminé, lui » dit-il, de ces armes, qui auroient bien meilleure grace en- » tre mes mains que dans les vôtres ? Je sçai porter des coups » certains contre les bêtes féroces & contre nos ennemis, » & je viens de voir expirer le Serpent Python, ce Monstre » qui, de son vaste corps, couvroit plusieurs arpens de terre. » Contentez-vous d'allumer avec votre flambeau un feu que je » ne connois pas, & ne comparez pas vos victoires avec les » miennes. Servez-vous de vos fléches, à votre gré, lui dit » l'Amour, blessez tout ce que vous rencontrerez ; c'est con- » tre vous que j'adresserai les miennes, & la gloire que vous » remporterez sur les animaux sera autant au-dessous de la » mienne, qu'ils sont eux-mêmes au-dessous de vous. « Il dit, & ayant pris son vol sur le Parnasse, il tira de son carquois deux fléches, dont les effets sont bien différens ; l'une fait naître l'amour, l'autre l'éteint. Celle qui l'allume est dorée & fort pointue ; celle qui le chasse est émoussée, & n'a qu'une pointe de plomb. C'est de ce dernier trait que l'Amour blesse Daphné ; le cœur d'Apollon fut percé de l'autre. Le Dieu conçoit d'abord un violent amour ; la fille de Pénée fuit son Amant, & se cache dans le fond des forêts, où, charmée

Multi illam petiere, illa averſata petentes,
Impatiens, experſque viri, nemora avia luſtrat:
Nec quid hymen, quid Amor, quid ſint connubia curat.
Sæpe pater dixit, generum mihi filia debes,
Sæpe pater dixit, debes mihi nata nepotes.
Illa, velut crimen, tædas exoſa jugales,
Pulchra verecundo ſuffundens ora rubore,
Inque patris blandis hærens cervice lacertis;
Da mihi perpetuâ, genitor cariſſime, dixit,
Virginitate frui, dedit hoc pater ante Dianæ.
Ille quidem obſequitur, ſed te decor iſte, quod optas
Eſſe vetat, votoque tuo tua forma repugnat.
Phœbus amat, viſæque cupit connubia Daphnes;
Quodque cupit ſperat, ſuaque illum oracula fallunt.
Utque leves ſtipulæ demptis adolentur ariſtis:
Ut facibus ſepes ardent, quas forte viator
Vel nimis admovit, vel jam ſub luce reliquit;
Sic Deus in flammas abiit. Sic pectore toto
Uritur, & ſterilem ſperando nutrit amorem;
Spectat inornatos collo pendere capillos,
Ecquid ſi comantur, ait? videt igne micantes
Sideribus ſimiles oculos, videt oſcula quæ non
Eſt vidiſſe ſatis; laudat digitoſque, manuſque,
Brachiaque, & nudos mediâ plùs parte lacertos:
Si qua latent, meliora putat. Fugit ocyor aurâ
Illa levi, neque ad hæc revocantis verba reſiſtit.
Nympha, precor, Peneïa mane. Non inſequor hoſtis:
Nympha mane. Sic Agna Lupum, ſic Cerva Leonem,
Sic Aquilam pennâ fugiunt trepidante Columbæ;
Hoſtes quæque ſuos: amor eſt mihi cauſa ſequendi,
Me miſerum! ne prona cadas, indignave lædi
Crura notent ſentes, & ſim tibi cauſa doloris.

d'imiter Diane, elle fait de la chaſſe ſa plus amuſante occupation. C'eſt alors que, les cheveux liés négligemment avec un ruban, elle ſe pare des dépouilles des animaux. Pluſieurs perſonnes l'avoient déja demandée en mariage; mais ſans ſe ſoucier de l'hymen ni de l'amour, elle ne ſongeoit qu'à courir dans les bois. Cependant ſon père lui diſoit ſouvent : » Ma fille, vous devez me donner un gendre; c'eſt de vous » ſeule que j'attends des petits-fils. Ce diſcours la faiſoit rougir, & regardant le mariage même comme un crime, elle ſe jettoit entre les bras de ſon père : » Permettez-moi, mon » père, lui diſoit-elle, de garder toujours ma virginité : » accordez-moi la même grace que Jupiter a accordée à » Diane. « Pénée y conſentit; mais ſa beauté & ſes charmes deviennent un grand obſtacle à ſes deſirs. Apollon la voit, l'aime, & ſouhaite de la poſſéder : il l'eſpère; mais, malgré la connoiſſance qu'il a de l'avenir, ſon eſpérance eſt vaine. Tel que le feu qui s'allume ſi facilement dans le chaume, après que l'on a coupé les moiſſons, ou dans des buiſſons, lorſqu'un Voyageur en approche de trop près le flambeau qu'il porte, ou qu'il l'y jette, lorſque le jour commence à paroître; le cœur d'Apollon eſt embraſé d'un feu violent qui le dévore. Voyant les cheveux de la Nymphe flotter négligemment ſur ſes épaules; » que ſeroit-ce, diſoit-il, s'ils étoient » arrangés avec plus de ſoin ? « Il regarde ſes yeux, qui brillent comme deux Aſtres, ſa bouche vermeille, ſes doigts, ſes mains & ſes bras à demi nuds. Perſuadé que les beautés qu'elle cache, ſurpaſſent encore celles qu'elle laiſſe appercevoir, ſon amour ſe nourrit d'une eſpérance trompeuſe. En vain il tâche de l'arrêter par ſes diſcours, elle fuit plus vîte que le vent. » Demeurez, belle Nymphe du Pénée, lui diſoit-il, » demeurez; ce n'eſt point un ennemi qui marche ſur vos » pas : la Brebis fuit le Loup, la Biche le Lion, & la timide

Aſpera quà properas loca ſunt : moderantius , oro ,
Curre , fugamque inhibe , moderantius inſequar ipſe :
Cui placeas , inquire tamen. Non incola montis ,
Non ego ſum Paſtor ; non hic armenta , gregeſve
Horridus obſervo. Neſcis temeraria , neſcis
Quem fugias , ideoque fugis. Mihi Delphica tellus ,
Et Claros , & Tenedos , Pataræaque regia ſervit.
Juppiter eſt genitor : per me , quod eritque , fuitque ,
Eſtque , patet : per me concordant carmina nervis.
Certa quidem noſtra eſt , noſtrâ tamen una ſagitta
Certior in vacuo quæ vulnera pectore fecit.
Inventum medicina meum eſt , opiferque per orbem
Dicor , & herbarum ſubjecta potentia nobis.
Hei mihi ! quod nullis amor eſt medicabilis herbis ,
Nec proſunt domino quæ proſunt omnibus artes.
Plura locuturum timido Peneïa curſu
Fugit , cumque ipſo verba imperfecta reliquit.
Tunc quoque viſa decens , nudabant corpora venti ;
Obviaque adverſas vibrabant flamina veſtes ,
Et levis impexos retro dabat aura capillos.
Aucta fugâ forma eſt. Sed enim non ſuſtinet ultra
Perdere blanditias juvenis Deus , utque movebat
Ipſe amor , admiſſo ſequitur veſtigia paſſu.
Ut Canis in vacuo Leporem cum Gallicus arvo
Vidit , & hic prædam pedibus petit , ille ſalutem :
Alter inhæſuro ſimilis , jam jamque tenere
Sperat , & extento ſtringit veſtigia roſtro ;
Alter in ambiguo eſt , an ſit comprenſus , & ipſis
Morſibus eripitur , tangentiaque ora relinquit ,
Sic Deus , & virgo eſt : hic ſpe celer , illa timore.
Qui tamen inſequitur , pennis adjutus amoris ,
Ocyor eſt , requiemque negat : tergoque fugaci

» Colombe l'Aigle qui la pourſuit ; ce ſont leurs ennemis, » & c'eſt l'amour ſeul qui m'oblige à ſuivre vos pas. Je crains » pour vous une chûte funeſte ; je crains que les épines de » ces buiſſons ne vous bleſſent, & que je n'en ſois la cauſe. » Le chemin où vous marchez eſt difficile & raboteux, cou- » rez avec moins de précipitation, & je vais modérer l'ar- » deur, avec laquelle je vous pourſuis. Du moins jettez un » de vos regards ſur votre Amant ; ce n'eſt point un de ces » Bergers ruſtiques, qui conduiſent leurs troupeaux ſur ces » montagnes. Vous ignorez le prix de votre conquête ; ſi » vous le connoiſſiez, vous ne me fuiriez peut-être pas. Del- » phes, Claros, Ténédos, & Patare me rendent les honneurs » qui me ſont dûs. Fils de Jupiter, je découvre le paſſé & » l'avenir ; c'eſt à moi qu'eſt dû l'art ingénieux d'accorder la » voix au ſon de la Lyre : mes fléches portent toujours des » coups aſſurés ; mais, hélas ! celle qui m'a percé le cœur eſt » bien plus dangereuſe. Inventeur de la Médecine, l'Univers » me regarde comme un Dieu ſecourable & bienfaiſant : je » connois la vertu de toutes les Plantes ; mais en eſt-il quel- » qu'une qui puiſſe guérir de l'amour ? Non, ſans doute, & » mon art, ſi favorable à tous les Mortels, devient pour moi » ſeul un art inutile. « Apollon en auroit dit davantage ; mais Daphné ayant redoublé ſes pas, l'obligea à interrompre ſes plaintes. Elle fuit, & ſa fuite la fait paroître encore plus belle. Ses habits en déſordre, qui flottent au gré des vents ; ſes cheveux qui ſemblent jouer avec les Zéphirs, tout augmente ſa beauté. Enfin le Dieu amoureux, voyant que ſes plaintes & ſes careſſes étoient également inutiles, ſe met à courir après elle de toute ſa force. Imaginez-vous un Lévrier, qui pourſuit un Liévre dans une plaine ; vous voyez l'un courir avec une extrême légereté, l'autre employer toutes ſes ruſes pour l'éviter : quelquefois le Chien ſemble tenir

Imminet ; & crinem ſparſum cervicibus afflat.
Viribus abſumptis expalluit illa, citæque
Victa labore fugæ, ſpectans Peneïdas undas :
Fer pater, inquit, opem ; ſi flumina numen habetis :
Quâ nimium placui, tellus, ait, hiſce, vel iſtam,
Quæ facit ut lædar, mutando perde figuram.
Vix prece finitâ, torpor gravis occupat artus :
Mollia cinguntur tenui præcordia libro,
In frondem crines, in ramos brachia creſcunt ;
Pes modo tam velox pigris radicibus hæret.
Ora cacumen habent, remanet nitor unus in illâ.
Hanc quoque Phœbus amat, poſitâque in ſtipite dextrâ,
Sentit adhuc trepidare novo ſub cortice pectus,
Complexuſque ſuis ramos, ut membra, lacertis
Oſcula dat ligno, refugit tamen oſcula lignum.
Cui Deus : At quoniam conjux mea non potes eſſe ;
Arbor eris certe dixit mea, ſemper habebunt
Te coma, te citharæ, te noſtræ, Laure, pharetræ.
Tu ducibus Latiis aderis, cum læta triumphum
Vox canet, & longas viſent Capitolia pompas :
Poſtibus Auguſtis eadem fidiſſima cuſtos
Ante fores ſtabis, mediamque tuebere quercum.
Utque meum intonſis caput eſt juvenile capillis ;
Tu quoque perpetuos ſemper gere frondis honores.
Finierat Pæan, factis modo Laurea ramis
Annuit, utque caput, viſa eſt agitaſſe cacumen.



ſa proie, & ouvre la gueule pour la ſaiſir : le Liévre lui-même ſe croyant pris, fait un nouvel effort pour s'échapper. Voilà l'image d'Apollon & de Daphné. L'eſpérance & la crainte augmentent également leur légéreté. Apollon, ſoutenu par les aîles de l'Amour, paroît voler : il ne lui donne aucun relâche; il la touche preſque, & ſon haleine fait voltiger ſes cheveux : Daphné, épuiſée par une courſe ſi violente, voit enfin ſes forces l'abandonner. Elle pâlit, & ſe tournant vers les eaux du Pénée. » Mon père, dit-elle, s'il eſt vrai que les » fleuves jouiſſent du privilége de la Divinité, venez à mon » ſecours, ou, vous Terre, engloutiſſez-moi; puiſque j'ai eu » le malheur de plaire, effacez cette beauté qui me devient ſi » funeſte. « A peine ſa prière eſt-elle finie, que tous ſes membres s'engourdiſſent, ſon corps ſe couvre d'une tendre écorce, ſes cheveux ſe changent en feuilles, ſes bras deviennent des branches, ſes pieds, autrefois ſi légers, s'attachent à la terre, ſa tête devient celle d'un arbre, & conſerve encore ſa beauté & ſon éclat. Le nouvel arbre devient les délices d'Apollon; il le touche, & ſent palpiter ſous l'écorce le cœur de ſa Maîtreſſe. Il embraſſe ſes rameaux qui ſemblent encore rejetter ſes careſſes. » Puiſqu'enfin, lui dit-il, vous ne pouvez plus » être mon Epouſe, je veux du moins que cet arbre me ſoit » conſacré. Mes cheveux, ma Lyre, mon carquois ſeront tou- » jours ornés de Lauriers. Toutes les fois que les Capitaines » Romains monteront en triomphe au Capitole, c'eſt vous » qui les couronnerez : vous couvrirez de vos branches le » Chêne qui eſt à la porte des Empereurs; & comme mes » cheveux portent toujours les marques de ma jeuneſſe, vos » feuilles conſerveront toujours leur verdure. « Quand Apollon eut ceſſé de parler, le Laurier parut baiſſer ſa tête, comme pour marquer qu'il acceptoit les offres qu'on venoit de lui faire.

FABULA XIV.

Io à Jove adamata.

EST nemus Æmoniæ, prærupta quod undique claudit
Silva, vocant Tempe : per quæ Peneïus, ab imo
Effusus Pindo, spumosis volvitur undis,
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
Nubila conducit, summisque aspergine silvis
Influit, & sonitu plusquàm vicina fatigat.
Hæc domus, hæc sedes, hæc sunt penetralia magni
Amnis; in hoc residens facto de cautibus antro,
Undis jura dabat, Nymphisque colentibus undas.
Conveniunt illuc popularia flumina primum,
Nescia gratentur, consolenturne parentem :
Populifer Sperchius, & irrequietus Enipeus,
Apidanusque senex, lenisque Amphrysus, & Æas :
Moxque amnes alii, qui, quà tulit impetus illos,
In mare deducunt fessas erroribus undas.
Inachus unus abest, imoque reconditus antro
Fletibus auget aquas; natamque miserrimus Io
Luget ut amissam; nescit vitâne fruatur,
An sit apud Manes. Sed quam non invenit usquam,
Esse putat nusquam, atque animo pejora veretur.
Viderat à patrio redeuntem Juppiter illam
Flumine; &, ô Virgo Jove digna! tuoque beatum
Nescio quem factura toro! pete, dixerat, umbras,
Aut horum nemorum, aut horum, (& monstraverat ambas)
Dum calet, & medio sol est altissimus orbe :
Quod si sola times latebras intrare ferarum,

FABLE



C. Monnet Inv. N. le Mire Sculp.

Jupiter couvre la Terre de Nuages
pour jouir d'Io.

FABLE XIV.

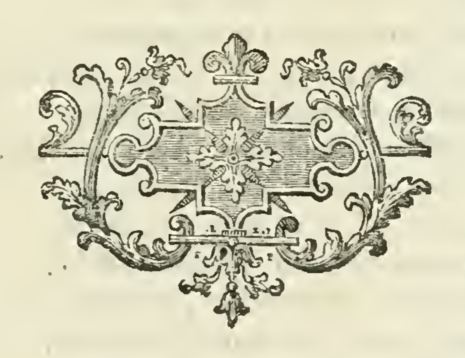
Jupiter amoureux d'Io.

DANS la Theſſalie eſt une vallée nommée *Tempé*, que des bois environnent de tous côtés. Le Pénée, qui tombe du haut du Pinde, y roule avec précipitation ſes flots écumans, qui formant une eſpèce de nuage vont mouiller les arbres des forêts voiſines, & ſe font entendre de fort loin. C'eſt dans un antre de cette montagne, qu'eſt la demeure de ce grand Fleuve ; c'eſt de-là qu'il donne ſa loi à ſes eaux, & aux Nymphes qui les habitent. Tous les Fleuves de la contrée ſe rendirent dans ce lieu, incertains s'ils devoient le féliciter, ou ſe plaindre de la perte de ſa fille. Le fleuve Sperchée, dont les rives ſont couvertes de Peupliers ; l'Enipée, dont les eaux ſont toujours agitées ; le vieux Apidane, le doux Amphryſe & le rapide Æas ; enfin tous les autres Fleuves, dont les ondes, après pluſieurs détours, vont ſe jetter dans la Mer, ne manquèrent pas d'y venir. Le ſeul Inaque ne s'y trouva point ; il étoit alors renfermé dans ſon antre, où il groſſiſſoit ſes eaux des larmes que ſon affliction lui faiſoit répandre. Ce père infortuné pleuroit la perte de ſa fille Io : il ne ſçavoit ſi elle étoit morte ou vivante ; & comme il ne la trouvoit en aucun lieu, il s'imaginoit qu'elle n'étoit plus, ou craignoit pour elle des malheurs encore pires que la mort. Jupiter l'ayant trouvée qui ſortoit de chez ſon père : » Aimable Fille, lui dit-il, Beauté digne de Jupiter même ! » vous qui êtes peut-être déja deſtinée à faire le bonheur de » quelque Mortel, qui ne mérite pas d'être votre Epoux : » venez dans ces forêts voiſines vous mettre à couvert de

Præſide tuta Deo nemorum ſecreta ſubibis,
Nec de plebe Deo, ſed qui cœleſtia magnâ
Sceptra manu teneo, ſed qui vaga fulmina mitto.
Ne fuge me (fugiebat enim): Jam paſcua Lernæ,
Conſitaque arboribus Lyrcæa reliquerat arva,
Cum Deus inductâ latas caligine terras
Occuluit, tenuitque fugam, rapuitque pudorem.
Intereà medios Juno deſpexit in agros;
Et noctis faciem nebulas feciſſe volucres
Sub nitido mirata die, non fluminis illas
Eſſe, nec humenti ſenſit tellure remitti:
Atque ſuus conjux ubi ſit, circumſpicit, ut quæ
Deprenſi toties bene noſſet furta mariti.
Quem poſtquam cœlo non repperit: Aut ego fallor,
Aut ego lædor, ait: delapſaque ab æthere ſummo
Conſtitit in terris, nebulaſque recedere juſſit.



» l'ardeur du Soleil; que la ſolitude de ce bois ne vous effraye » point, vous y ſerez en sûreté avec un Dieu qui commande dans le Ciel, & qui lance le Tonnerre. Ne me fuyez » point, « continua-t-il; car elle commençoit à prendre la fuite. Elle avoit déja paſſé les pâturages de Lerne, & les campagnes de l'Arcadie, lorſque Jupiter couvrit la Terre d'un nuage épais, qui porta l'obſcurité juſqu'au lieu où étoit Io: par ce moyen il l'arrêta, & lui ravit ſon honneur. Cependant Junon, ayant jetté les yeux ſur la Terre, fut étonnée de la voir couverte d'épaiſſes ténèbres, & après avoir admiré cette obſcurité, que les nuages avoient produit dans un temps ſerein, elle chercha ſon Mari, dont elle connoiſſoit aſſez les infidélités, & ne le trouvant point dans le Ciel: » Ou je ſuis bien trompée, dit-elle, ou l'on me trahit: « auſſi-tôt elle deſcendit ſur la terre & diſſipa les nuages.



FABULA XV.

Io in Vaccam.

Conjugis adventum præfenferat, inque nitentem
Inachidos vultus mutaverat ille Juvencam.
Bos quoque formofa eft, fpeciem Saturnia Vaccæ,
Quanquam invita, probat; necnon & cujus, & unde,
Quove fit armento, veri quafi nefcia, quærit,
Juppiter è terrâ genitam mentitur, ut auctor
Defìnat inquiri. Petit hanc Saturnia munus.
Quid faciat? crudele, fuos abdicere amores;
Non dare, fufpectum. Pudor eft, qui fuadeat illud;
Hinc diffuadet amor: victus pudor effet amore;
Sed leve fi munus fociæ generifque torique
Vacca negaretur, poterat non Vacca videri.
Pellice donatâ, non protinus exuit omnem
Diva metum, timuitque Jovem, & fuit anxia furti;
Donec Areftoridæ fervandam tradidit Argo.
Centum luminibus cinctum caput Argus habebat;
Inde fuis vicibus capiebant bina quietem,
Cætera fervabant, atque in ftatione manebant.
Conftiterat quocunque loco, fpectabat ad Io,
Ante oculos Io, quamvis averfus, habebat.
Luce finit pafci: cum fol tellure fub altâ eft;
Claudit, & indigno circumdat vincula collo.
Frondibus arboreis, & amarâ pafcitur herbâ.
Proque toro, terræ, non femper gramen habenti,
Incubat infelix, limofaque flumina potat.
Illa etiam fupplex Argo cum brachia vellet



J. M. Moreau Inv. N. le Mire Sculp.

Jupiter change Io en Vache pour la dérober à la jalousie de Junon.

FABLE XV.

Io métamorphosée en Vache.

JUPITER, qui avoit prévu l'arrivée de son Epouse, avoit changé Io en une Génisse, qui, même sous cette forme, conservoit encore de la beauté. Junon ne put s'empêcher de l'admirer, & feignant d'ignorer cette aventure, elle demande à Jupiter, à qui appartenoit la Génisse, & de quel troupeau elle étoit. Jupiter, pour terminer toutes ses demandes, lui dit, que la Terre venoit de la produire. Mais quel fut son embarras, lorsque Junon le pria de la lui donner? Il trouve qu'il y auroit de la cruauté à livrer son Amante à sa Rivale; il devient suspect s'il ne le fait pas. L'amour le veut, & l'amour l'auroit emporté, s'il n'eut craint, en refusant à sa Sœur & à son Epouse une chose qui paroissoit être de si petite conséquence, d'augmenter ses soupçons, & de lui faire croire qu'il y avoit là quelque mystère caché. Après même que Jupiter la lui eût donnée, Junon ne fut pas tout-à-fait sans crainte, elle se défioit de lui; & pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoit le présent, elle en fit dépositaire Argus, qui avoit cent yeux à la tête: il n'y en avoit jamais que deux qui se fermassent à la fois, les autres veilloient & faisoient sentinelle. En quelque endroit qu'il s'arrêtât, il ne perdoit point Io de vue; elle étoit toujours devant ses yeux, même quand il lui tournoit le dos. Il la laissoit paître pendant le jour, la nuit il l'enfermoit, & un indigne lien la tenoit attachée. L'herbe & quelques feuilles d'arbres faisoient toute sa nourriture: la Terre souvent toute nue lui servoit de lit, & l'eau bourbeuse étoit sa boisson ordinaire,

Tendere; non habuit quæ brachia tenderet Argo.
Et conata queri, mugitus edidit ore,
Pertimuitque ſonos, propriâque exterrita voce eſt.
Venit & ad ripas, ubi ludere ſæpe ſolebat,
Inachidas ripas, novaque ut conſpexit in undâ
Cornua, pertimuit, ſeſeque exterrita fugit.
Naïdes ignorant, ignorat & Inachus ipſe,
Quæ ſit, at illa patrem ſequitur, ſequiturque ſorores;
Et patitur tangi, ſeque admirantibus offert.
Decerptas ſenior porrexerat Inachus herbas,
Illa manus lambit, patriiſque dat oſcula palmis.
Nec retinet lacrymas, & ſi modo verba ſuperſint,
Oret opem, nomenque ſuum, caſuſque loquatur.
Littera pro verbis, quam pes in pulvere duxit,
Corporis indicium mutati triſte peregit.
Me miſerum! exclamat pater Inachus; inque gementis
Cornibus & niveæ pendens cervice Juvencæ;
Me miſerum! ingeminat, tu-ne es quæſita per omnes
Nata mihi terras? tu non inventa, repertâ,
Luctus eras levior, retices, nec mutua noſtris
Dicta refers, alto tantum ſuſpiria ducis
Pectore: quodque unum potes, ad mea verba remugis.
At tibi ego ignarus thalamos tædaſque parabam,
Speſque fuit generi mihi prima, ſecunda nepotum:
De grege nunc tibi vir, nunc de grege natus habendus;
Nec ſinire licet tantos mihi morte dolores;
Sed nocet eſſe Deum, præcluſaque janua leti
Æternum noſtros luctus extendit in ævum.
Talia dicenti ſtellatus ſummovet Argus;
Ereptamque patri diverſa in paſcua natam
Abſtrahit; ipſe procul montis ſublime cacumen
Occupat, unde ſedens partes ſpeculatur in omnes.

En vain elle s'efforce de tendre ses bras à Argus, elle ne trouve point de bras pour pouvoir le fléchir : elle ne forme pour se plaindre que des mugissemens qui l'épouvantent elle-même. Elle vint une fois paître sur les bords du fleuve Inaque son père, dans ces lieux où elle avoit accoutumé de jouer; mais ayant apperçu dans l'eau les cornes qu'elle avoit sur la tête, elle en fut épouvantée, & se mit à fuir. Dans l'état où elle est, son père, ni les Naïades ses sœurs, ne la reconnoissent point. Elle les suit cependant, se laisse toucher, & ils sont charmés de sa beauté. Le vieux Inaque arrache de l'herbe; elle baise les mains qui la lui présentent, & laisse couler des larmes. Ah! si elle avoit l'usage de la parole, elle lui demanderoit du secours, elle lui apprendroit & son nom & ses malheurs. Au défaut de la parole, elle lui trace avec le pied sur le sable la triste histoire de son changement. » Que je suis malheu-» reux, (s'écrie ce Prince infortuné, en se jettant au cou de la Génisse!) » Hélas! ma chère Fille, je vous ai cherchée » par tout sans vous trouver, & j'étois encore moins à plain-» dre que dans le moment où je vous retrouve. Vous ne me » parlez point, vous ne répondez pas à mes plaintes; je vous » vois pousser de profonds soupirs, & vos mugissemens sont » les seuls interprêtes de vos malheurs : dans l'ignorance où » j'étois de votre triste destinée, j'avois formé le dessein de » vous marier, & je me flattois de la douce espérance d'avoir » un gendre & des petits-fils. Quel Epoux vous faut-il main-» tenant? quelle postérité ai-je à espérer? Encore si la mort » pouvoit finir mes malheurs; mais la porte du tombeau m'est » fermée, & ma douleur doit être immortelle comme moi. « Pendant qu'Inaque se plaignoit de la sorte, le vigilant Argus arrache sa Fille d'entre ses bras, la conduit dans des pâturages éloignés, & monte sur le sommet d'une montagne pour l'observer.

FABULA XVI.

Syrinx in Fiſtulam.

NEC Superum rector mala tanta Phoronidos ultra
Ferre poteſt : natumque vocat, quem lucida partu
Pleïas enixa eſt : letoque det, imperat, Argum.
Parva mora eſt, alas pedibus, virgamque potenti
Somniferam ſumpſiſſe manu, tegimenque capillis.
Hæc ubi diſpoſuit, patriâ Jove natus ab arce
Deſilit in terras : illic tegimenque removit,
Et poſuit pennas, tantummodo virga retenta eſt.
Hac agit, ut Paſtor, per devia rura capellas,
Dum venit, adductas, & ſtructis cantat avenis :
Voce novæ captus cuſtos Junonius artis,
Quiſquis es, hoc poteris mecum conſidere ſaxo ;
Argus ait, neque enim pecori fœcundior ullo
Herba loco eſt, aptamque vides Paſtoribus umbram.
Sedit Atlantiades ; & euntem, multa loquendo,
Detinuit ſermone diem, junctiſque canendo
Vincere arundinibus ſervantia lumina tentat.
Ille tamen pugnat molles evincere ſomnos,
Et quamvis ſopor eſt oculorum parte receptus,
Parte tamen vigilat ; quærit quoque (namque reperta
Fiſtula nuper erat) quâ ſit ratione reperta.
Tum Deus, Arcadiæ gelidis in montibus, inquit,
Inter Hamadryadas celeberrima Nocacrinas
Naïas una fuit : Nymphæ Syringa vocabant.
Non ſemel & Satyros eluſerat illa ſequentes,
Et quoſcunque Deos, umbroſave ſilva, feraxve

FABLE



H. Gravelot inv. J. F. Rousseau Sculp.

Syrinx, fille du Fleuve Ladon, est poursuivie par Pan, et changée en Roseaux.

FABLE XVI.

Syrinx métamorphosée en Roseaux.

JUPITER ne pouvant plus supporter les maux auxquels il voit Io exposée, appelle Mercure, & lui ordonne de tuer Argus. Pour obéir à cet ordre, Mercure attache incontinent ses aîles à ses pieds, prend son chapeau & cette baguette mystérieuse qui a la vertu d'endormir. Dans cet équipage, il descendit sur la terre, où quittant ses aîles & son chapeau, & ne gardant que son cadúcée, qui lui sert de houlette, il se met à conduire des Chévres en jouant de la flûte. Argus, charmé du son qu'il entendoit, lui adressa ainsi la parole: » Qui que vous soyez, vous pouvez venir vous asseoir au-» près de moi; vous ne trouverez point ailleurs de meilleur » pâturage, ni d'ombrage plus frais. « Mercure accepta l'offre que lui faisoit Argus, & après l'avoir entretenu de divers propos pendant une partie de la journée, il se mit à accorder sa voix au son de la flûte, pour tâcher de l'endormir. Argus résiste long temps au sommeil; & comme une partie de ses yeux veilloit encore, il pria Mercure de lui apprendre l'histoire de l'origine de cette flûte, qui n'étoit en usage que depuis peu de temps. Voici la manière dont ce Dieu la lui conta: » Parmi les Hamadryades d'Arcadie paroissoit avec » éclat la Nymphe Syrinx. En vain les Satyres & les autres » Divinités champêtres avoient tâché de la rendre sensible; » elle avoit méprisé leurs voeux & leurs hommages. De tou-» tes les Déesses, Diane étoit celle qu'elle honoroit davan-» tage: même amour pour la virginité, mêmes inclinations, » même habillement; & on auroit pu aisément la prendre

Rus habet : Ortygiam ſtudiis , ipsâque colebat
Virginitate Deam : ritu quoque cincta Dianæ
Falleret , & poſſet credi Latonia ; ſi non
Corneus huic arcus , ſi non foret aureus illi :
Sic quoque fallebat. Redeuntem colle Lycæo
Pan videt hanc , pinuque caput præcinctus acutâ
Talia verba refert : tibi nubere Nympha volentis
Votis cede Dei. Reſtabat plura referre ,
Et precibus ſpretis fugiſſe per avia Nympham ,
Donec arenoſi placidum Ladonis ad amnem
Venerat ; hîc , illi curſum impedientibus undis ,
Ut ſe mutarent , liquidas oraſſe ſorores.
Panaque , cum prenſam ſibi jam Syringa putaret ,
Corpore pro Nymphæ calamos tenuiſſe paluſtres ;
Dumque ibi ſuſpirat , motos in arundine ventos
Effeciſſe ſonum tenuem , ſimilemque querenti ,
Arte novâ , vocïſque Deum dulcedine captum ;
Hoc mihi concilium tecum , dixiſſe , manebit :
Atque ita , diſparibus calamis compagine ceræ
Inter ſe junctis , nomen tenuiſſe puellæ.





Ch. Eisen inv. De Longueil Sculp.

Argus gardien d'Io est endormi par Mercure, qui lui tranche la tête.

» pour Diane, si l'arc de la Nymphe, qui n'étoit que de » corne, eût été d'or comme celui de la Déesse ; malgré » cette différence, on ne laissoit pas encore de s'y mépren- » dre. Pan couronné de branches de Pin, la rencontra un » jour comme elle descendoit du mont Lycée, & lui parla » ainsi : *Cédez, belle Nymphe, aux desirs d'un Dieu, qui veut* » *devenir votre Epoux.* « Mercure vouloit ajouter encore : Syrinx, peu sensible à ce discours, se mit à fuir ; elle étoit déja arrivée près du fleuve Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les Nymphes ses sœurs de la secourir. Pan qui avoit volé sur ses pas, voulut l'embrasser ; mais au lieu d'une Nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il soupira, & les roseaux agités pousserent un son doux & plaintif. Ce Dieu touché de ce qu'il venoit d'entendre, & apprenant un art qu'il ignoroit : *J'aurai du moins*, dit-il, cette espèce d'union avec vous.* Il prit dans le moment quelques-uns de ces roseaux d'inégale grandeur, & les ayant joints avec de la cire, il forma cette sorte de flûte qui porte le nom *de Syrinx.*

* Ce Vers, *Hoc mihi concilium tecum dixisse manebit*, est fort difficile à entendre, & les Manuscrits le rapportent de différentes manières. On y lit *colloquium*, *concilium*, *condylium*, & il faudroit peut-être y lire *conloquium* ; le changement de quelques lettres étant assez ordinaire dans les Manuscrits. Quoi qu'il en soit, le sens que je lui donne dans ma Traduction est certainement celui d'Ovide, qui a pris *concilium* pour *conciliatio*, *conjunctio*, *commercium.*



FABULA XVII.

Mercurius obtruncat Argum.

TALIA dicturus, vidit Cyllenius omnes
Succubuiſſe oculos, adopertaque lumina ſomno:
Supprimit extemplo vocem, firmatque ſoporem
Languida permulcens medicatâ lumina virgâ.
Nec mora, falcato nutantem vulnerat enſe,
Qua collo eſt confine caput, ſaxoque cruentum
Dejicit, & maculat præruptam ſanguine rupem.
Arge, jaces; quodque in tot lumina lumen habebas;
Extinctum eſt; centumque oculos nox occupat una.
Excipit hos, volucriſque ſuæ Saturnia pennis
Collocat, & gemmis caudam ſtellantibus implet.



FABLE XVII.

Mercure tranche la tête d'Argus.

MAIS, en voulant faire ce récit, Mercure s'apperçut que le sommeil avoit fermé tous les yeux d'Argus. Il cesse de parler aussi-tôt, & ayant redoublé son assoupissement avec son caducée, il prend une épée recourbée, dont il s'étoit muni, lui coupe la tête, & la jette loin de-là. Le rocher, où il s'étoit assis, en demeure ensanglanté. C'est ainsi que vous pérîtes, Argus. Toute la lumière, dont vous jouissiez, est pour jamais éteinte, & vos cent yeux demeurent couverts d'une éternelle nuit. Junon prit tous les yeux d'Argus, & les répandit sur les aîles & sur la queue de l'Oiseau qui lui est consacré, où ils brillent comme autant d'étoiles.



FABULA XVIII.

Juno à Jove placata.

PROTINUS exarſit, nec tempora diſtulit iræ;
Horriferamque oculis, animoque objecit Erinnyn,
Pellicis Argolicæ, ſtimuloſque in pectore cæcos
Condidit, & profugam per totum terruit orbem.
Ultimus immenſo reſtabas, Nile, labori:
Quem ſimul ac tetigit, poſitiſque in margine ripæ
Procubuit genibus, reſupinoque ardua collo,
Quos potuit ſolos tendens ad ſidera vultus,
Et gemitu, & lacrymis, & luctiſono mugitu,
Cum Jove viſa queri eſt, finemque orare malorum;
Conjugis ille ſuæ complexus colla lacertis,
Finiat ut pœnas tandem, rogat, inque futurum
Pone metus, inquit, numquam tibi cauſa doloris
Hæc erit, & Stygias jubet hoc audire paludes.
Ut lenita Dea eſt, vultus capit illa priores,
Fitque, quod ante fuit, fugiunt de corpore ſetæ,
Cornua decreſcunt, fit luminis arctior orbis.
Contrahitur rictus, redeunt humerique, manuſque;
Ungulaque in quinos dilapſa aſſumitur ungues.
De Bove nil ſupereſt, formæ niſi candor, in illâ;
Officioque pedum Nymphe contenta duorum
Erigitur; metuitque loqui, ne more Juvencæ
Mugiat, & timide verba intermiſſa retentat.
Nunc Dea linigerâ colitur celeberrima turbâ.
Hinc Epaphus magni genitus de ſemine tandem
Creditur eſſe Jovis, perque urbes juncta parenti
Templa tenet. Fuit huic animis æqualis & annis



H. Gravelot del. Baquoy Sculp.

Jupiter prie Junon de changer
le sort d'Io.

FABLE XVIII.

Jupiter appaiſe Junon.

LA mort de ce fidèle Gardien ayant redoublé la colère de Junon, elle fait ſentir à la malheureuſe Io de promptes marques de ſa vengeance. Elle préſente à ſes yeux une horrible Furie, qui, jettant le trouble dans ſon eſprit, & l'épouvante dans ſon cœur, la fait errer par toute la Terre. Le Nil ſeul n'avoit point encore été témoin de ſes malheurs; dès que cette Nymphe fût arrivée ſur les bords de ce fleuve, accablée de fatigue & de laſſitude, elle ſe coucha ſur le ſable, & ayant levé triſtement les yeux au Ciel, elle gémit, elle pleura; & exprimant les plaintes qu'elle fit à Jupiter par un triſte mugiſſement, elle le pria de terminer enfin ſes tourmens. Jupiter s'étant jetté au cou de Junon, la conjura de mettre fin aux malheurs de l'infortunée Io: » Ceſſez de craindre, » lui dit-il; elle ne vous cauſera jamais aucun ſujet de jalou- » ſie, j'en jure par le Styx. « Junon s'appaiſa, & Io reprit ſa première figure: le poil, dont ſa peau étoit couverte, tombe; ſes cornes diſparoiſſent; ſes yeux ſe retréciſſent; ſa bouche devient plus petite; ſes bras & ſes mains reprennent leur première forme; les ongles reparoiſſent à la place de la corne de ſes pieds, & elle ne conſerve enfin de la Géniſſe que ſon extrême blancheur. Redevenue fille, elle ſe leve; mais n'oſant parler, de peur de mugir encore, elle ne forme que des ſons mal articulés. L'Egypte l'adore aujourd'hui comme une Divinité, & les Prêtres qui la ſervent ſont toujours couverts de lin. On croit qu'Epaphus eſt fils de cette Déeſſe, & il partage avec ſa mère les honneurs qu'on rend aux Dieux. Phaëton, fils du Soleil, avoit le même âge & les mêmes inclinations qu'Epaphus, qui, fatigué de ſa préſomption, & de ce qu'il affectoit de s'égaler à lui, & ne pouvant ſouffrir qu'il

Sole ſatus Phaëton, quem, quondam magna loquentem,
Nec ſibi cedentem, Phœboque parente ſuperbum,
Non tulit Inachides; Matrique, ait, omnia demens
Credis, & es tumidus genitoris imagine falſi.
Erubuit Phaëton, iramque pudore repreſſit;
Et tulit ad Clymenen Epaphi convicia matrem.
Quoque magis doleas genitrix, ait, ille ego liber,
Ille ferox tacui: pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuiſſe, & non potuiſſe refelli.
At tu, ſi modo ſum cœleſti ſtirpe creatus,
Ede notam tanti generis, meque aſſere cœlo.
Dixit, & implicuit materno brachia collo:
Perque ſuum, Meropiſque caput, tædaſque ſororum,
Traderet, oravit, veri ſibi ſigna parentis.
Ambiguum eſt Clymene precibus Phaëtontis, an irâ
Mota magis dicti ſibi criminis, utraque cœlo
Brachia porrexit; ſpectanſque ad lumina Solis
Per jubar hoc, inquit, radiis inſigne coruſcis,
Nate, tibi juro, quod nos auditque videtque;
Hoc te, quem ſpectas; hoc te, qui temperat orbem
Sole ſatum. Si ficta loquor, neget ipſe videndum
Se mihi, ſitque oculis lux iſta noviſſima noſtris.
Nec longus patrios labor eſt tibi noſſe Penates;
Unde oritur, terræ domus eſt contermina noſtræ.
Si modo fert animus, gradere; & ſcitabere ab ipſo.
Emicat extemplo lætus poſt talia matris
Dicta ſuæ Phaëton, & concipit æthera mente,
Æthiopaſque ſuos, poſitoſque ſub ignibus Indos,
Sidereis tranſit, patrioſque adit impiger ortus.

FINIS LIBRI PRIMI.

ſe ventât d'être le fils du Dieu de la lumière, lui tint un jour ce diſcours : » Vous êtes bien crédule ſur ce que votre mère » vous dit de votre naiſſance ; c'eſt vainement que vous êtes » ſi fier de la nobleſſe que vous prétendez tirer d'un père ſup- » poſé. « Phaëton, piqué d'un reproche ſi honteux, alla ſur le champ trouver ſa mère Clymène, pour l'informer de l'outrage qu'Epaphus venoit de lui faire. » Ce qui doit encore re- » doubler votre déſeſpoir, ma chère Mère, lui dit-il, c'eſt » qu'étant auſſi fier & auſſi courageux que je le ſuis, je me ſuis » trouvé ſi pénétré de honte & de colère, que je n'ai oſé lui » répondre, & c'eſt impunément qu'il m'a outragé. S'il eſt » vrai que je puiſſe me glorifier d'avoir un Dieu pour père, » donnez-moi des preuves de ma naiſſance ; raſſurez-moi ſur » une origine que l'on me conteſte. « Il dit, & s'étant jetté au cou de ſa mère, il la conjure par tout ce qu'elle a de plus cher, par Mérops ſon époux, & par l'hymen de ſes ſœurs, de lui faire connoître ſon père. Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qui pénétra davantage le cœur de Clymène, ou les larmes de ſon fils, ou la honte de ſe voir ſoupçonnée d'un crime. Elle leve les mains au Ciel, & tournant ſes yeux vers le Soleil : » Je vous jure, mon Fils, lui dit-elle, par cette lumière qui » nous éclaire, par ce Dieu qui entend le ſerment que je fais, » que vous êtes le fils, le propre fils de ce Soleil que vous voyez, » & qui anime tout l'Univers ; que je ſois privée pour jamais de » ſa lumière, qu'il m'éclaire pour la dernière fois, ſi je ne vous » dis la vérité. Vous n'aurez pas grand chemin à faire pour al- » ler dans ſon Palais : le lieu où il ſe leve n'eſt pas fort éloigné » d'ici ; partez, & allez apprendre de lui-même la vérité de » votre origine. « A ce diſcours, Phaëton tranſporté de joie, & brûlant du deſir de monter au Ciel, traverſe l'Ethiopie qui lui étoit ſoumiſe, & les climats brûlans des Indes, & arrive enfin au pays où le Soleil ſe leve.

FIN DU PREMIER LIVRE.

EXPLICATION *DES FABLES* DU PREMIER LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

ARGUMENT *DE LA PREMIERE FABLE.*

DIEU débrouille le Cahos, en tire les quatre Elémens, & tous les autres corps qui composent le Monde, & les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.

Explication de la première Fable.

LA Création est un mystère inconnu à la raison. Les Philosophes qui n'avoient jamais pu comprendre que de rien on pût faire quelque chose, avoient établi ce principe, *ex nihilo nihil, & in nihilum nil posse reverti.* Ainsi, voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient ou à un Etre supérieur à la Nature, ou à la Nature elle-même, ils supposoient une matière préexistante, mais confuse & informe, qui fut ensuite débrouillée. Dieu, selon eux, n'en étoit pas le Créateur, il n'avoit fait que l'arranger, en plaçant les Elémens & les autres corps dans le lieu qui leur convenoit. Voilà le Cahos, tant chanté par les Poëtes, & dont Hésiode (*a*) leur avoit donné le modèle.

(a) *Theogon. init.*

Il eſt aiſé de voir que ce ſyſtême, tout monſtrueux qu'il eſt, n'eſt qu'une tradition défigurée de la Création du Monde. Malgré les Fables des Poëtes, malgré leur imagination déréglée, on y apperçoit encore quelque lueur de la vérité, qu'ils n'ont pu entièrement cacher ſous leurs fictions. Et pour bien expliquer cette première Fable, il ne faut qu'ouvrir la Bible, & lire les deux premiers Chapitres de la Genèſe, on y trouvera le dénouement de toute cette Mythologie.

Si l'on veut ſuivre de plus près la tradition poëtique du Cahos, & des autres Fables qu'on a mêlées dans l'hiſtoire de la Création, il eſt bon de ſçavoir qu'Héſiode, qui eſt le plus ancien des Poëtes qui en ayent parlé, ſemble avoir copié Sanchoniathon, qui avoit, ſans doute, tiré ſes idées de cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il eſt parlé des ténèbres qui étoient répandues ſur tout l'Univers. *Et fuit caligo ſuper faciem abyſſi* (a); puiſque cet Auteur s'exprime preſque dans les mêmes termes. Sanchoniathon avoit écrit ſes Annales avant la guerre de Troye, & il ſe vante d'avoir appris d'un Prêtre de *Jehova*, nommé *Jérombal*, ce qu'il avoit dit de la création. Nous n'avons plus de cet Auteur, qui avoit écrit en langue Phénicienne, que la Traduction qu'en a faite Philon, & qui paroit aux Sçavans un Ouvrage fort équivoque. Quoi qu'il en ſoit, il y a bien de l'apparence que c'eſt de cet Auteur que les Grecs avoient tiré leur Cahos, auquel ils ont encore mêlé de nouvelles Fables. Il eſt bon même de remarquer qu'ayant trouvé dans les Annales Phéniciennes le mot *ereh*, qui ſignifie les ténèbres de la nuit, ils en firent une perſonne, qu'ils regardèrent dans la ſuite comme la Mère de la nuit & des ténèbres.

(a) *Gen. chap.* 1. *verſ.* 2.



ARGUMENT
DE LA SECONDE FABLE.

APRÈS que tous les Etres vivans furent produits, Prométhée forma l'Homme, en détrempant de la terre avec de l'eau, & Minerve anima ſon ouvrage.

Explication de la ſeconde Fable.

LES Poëtes, en racontant de quelle manière le Cahos avoit été débrouillé, employoient la Phyſique de leur temps, c'eſt-à-dire, une Phyſique groſſière & fondée uniquement ſur le rapport des ſens. Cependant ils laiſſent toujours entrevoir des traits qui prouvent que la Tradition ou l'Ecriture Sainte elle-même avoient été conſultées. Ce qui paroît ſur tout dans la formation de l'Homme, qui eſt dans Ovide, comme dans la Genèſe, le dernier ouvrage du Créateur. On voit aiſément à travers des Fables qu'il y a mêlées, que c'eſt dans le fond le même événement défiguré. Prométhée qui détrempe de la terre, & Minerve qui anime ſon ouvrage, c'eſt Dieu qui forme l'Homme, & lui ſouffle un eſprit de vie qui le diſtingue des autres créatures.

Il n'en faudroit pas davantage pour l'explication de cette Fable; mais il eſt bon de faire connoître plus particulièrement ce Prométhée. Suivant Euphorion (*a*), il étoit fils de Junon & du Géant Eurimédon : ſuivant d'autres Auteurs, Thémis étoit ſa mère; mais la plus commune opinion eſt qu'il devoit ſa naiſſance à Japet & à Climène. Cet homme fin & ruſé, ayant entrepris de tromper Jupiter dans un ſacrifice, fit tuer deux Bœufs, & remplir une des deux peaux de la chair, & l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Prométhée, & choiſit la dernière. Réſolu de s'en venger ſur tous les Hommes, il leur ôta l'uſage du feu : Prométhée avec l'aide de Minerve,

(*a*) Cité par un ancien Schol. ſur le quatriéme Livre de l'Iliade.

dont les conseils lui avoient déja servi lorsqu'il forma le corps de l'Homme avec de la boue détrempée, monta jusqu'au Ciel, & s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré, qu'il porta sur la Terre dans la tige d'une férule. Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une Femme qui fût douée de toutes sortes de perfections, ce qui la fit appeller *Pandore*. Les Dieux la comblèrent de présens, & l'envoyèrent à Prométhée avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié ne voulut point la recevoir pour sa compagne; mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion: il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la Terre. Il la referma promptement; mais il n'y eut que l'espérance qui n'eut pas le temps de s'évaporer; c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux. Jupiter enfin, outré de ce que Prométhée n'avoit pas donné dans ce dernier piége, ordonna à Mercure de le conduire sur le Mont Caucase & de l'attacher à un rocher, où une Aigle, née de Typhon & d'Echidne, devoit lui dévorer les entrailles pendant l'espace de trente mille ans. Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avoit révélé l'Oracle des Parques, qui avoient prédit que l'enfant de Thétis seroit plus puissant que son père.

Telle est la Fable de Prométhée; il paroît qu'elle renferme une ancienne Histoire, mais extrêmement défigurée, on y entrevoit une infinité d'allégories, le nom même de Prométhée en fournit un grand nombre; il veut dire celui qui prévoit l'avenir, & celui d'Epiméthée signifie celui qui connoît ce qui est arrivé. On raconte diversement cette Fable, & qui voudroit recueillir toutes les traditions qui ont couru sur ces anciennes fictions, n'auroit jamais fait. Duris le Samien dit qu'il fut chassé du Ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve; d'autres disent que son crime fut d'avoir séduit Pandore, femme de son frère. Nicandre dit qu'il mérita l'indignation de Jupiter pour avoir conseillé à l'homme de rendre au Serpent la jeunesse perpétuelle dont les Dieux lui avoient fait présent. Heinsius croit que par la Fable de Pandore, Hésiode a voulu

nous laiſſer une idée des effets de l'Art & de la Nature, & qu'on l'a mariée avec Epiméthée, habile Statuaire, pour nous apprendre que, pour réuſſir dans quelque ouvrage que ce ſoit, l'Art doit être d'accord avec la Nature. On ajoute encore que Jupiter également embarraſſé de ſon ſerment & de l'oracle de Prométhée, en le délivrant (ainſi que je l'ai dit,) lui avoit ordonné de porter toujours au doigt un anneau, où ſeroit enchâſſé un fragment de la roche du Caucaſe, afin qu'il fût toujours vrai en quelque manière qu'il y demeuroit attaché. Et voilà, ſelon les Anciens copiés par Pline (*a*), l'origine des Bagues.

Ce qu'il y a de plus vrai-ſemblable dans cette myſtérieuſe Fable eſt que Prométhée, Prince habile & fort poli pour ce temps-là, avoit cultivé l'eſprit des Scythes, & c'eſt ce qui a donné lieu de publier qu'il avoit formé l'Homme ; ſi vous n'aimez mieux dire avec Lactance, qu'il fut le premier Statuaire, ce qui étoit le fondement de cette fiction. Ce Prince, uniquement adonné à l'Aſtronomie, ſe retiroit ſouvent ſur le Mont Caucaſe, d'où il contemploit les Aſtres, & étoit continuellement dévoré par ſes méditations, ou plutôt par le chagrin d'avoir été contraint de ſe retirer dans un ſéjour ſi ſauvage ; & voilà l'Aigle ou le Vautour qui lui déchiroit les entrailles. N'oublions pas de dire qu'Hérodote raconte, que ce Prince n'ayant pu arrêter le débordement d'un fleuve, qui, à cauſe de ſa rapidité, étoit appellé l'*Aigle*, fut mis en priſon, ou du moins obligé de ſe retirer ſur le Mont Caucaſe, pour éviter l'inondation, juſqu'à ce qu'Hercule, qui y mit des digues, permît à ce Prince de faire cultiver la campagne. Ce que je viens d'avancer ſur le goût qu'avoit Prométhée pour l'Aſtronomie, eſt fondé dans l'Antiquité. Ce Prince ſe vante dans une des Tragédies d'Æſchyle, d'avoir montré aux Hommes à partager l'année en quatre ſaiſons, par le lever des Etoiles, & de leur avoir enſeigné le mouvement & les révolutions des Aſtres.

Pour expliquer maintenant la Fable du feu volé par Prométhée, quelques Auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'eſt qu'il en avoit appris l'uſage à l'Homme ; mais y a-t-il apparence qu'une choſe ſi néceſſaire eût été ignorée long-temps,

(a) *Lib. XXXI.*

même parmi les Nations les plus barbares ? L'uſage du feu eſt apparemment auſſi ancien que le Monde, ſoit que la foudre l'ait porté ſur la Terre, ſoit que le vent ait embraſé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, ſoit que l'on ait fait du feu en frappant par haſard deux cailloux. Ainſi, je crois que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que Jupiter, ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en ſerviſſent contre lui, Prométhée, qui ſe retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges : de-là nous ſont venus les Calibes, ces excellens Forgerons ; peut-être même que craignant de ne point trouver du feu dans ce pays, il y en apporta dans la tige d'une Férule, qui eſt fort propre à le conſerver pendant pluſieurs jours. M. de Tournefort a découvert dans ſon voyage du Levant cette Plante, que les Grecs nomment Νάρθηξ, & les Latins *Ferula.* Sa tige eſt haute de cinq ou ſix pieds ; l'écorce en eſt très-dure, & le dedans eſt rempli d'une eſpèce de moëlle que le feu ne conſume que très-lentement. Les Matelots s'en ſervent pour tranſporter du feu d'une Iſle dans une autre. Cet uſage eſt de la première antiquité, & peut ſervir à expliquer un endroit d'Héſiode (*a*), qui, parlant du feu que Prométhée vola dans le Ciel, dit qu'il l'emporta dans une Férule. Diodore aſſure (*b*) que le fondement de cette Fable vient de ce que Prométhée fut l'Inventeur du fuſil d'acier, το πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux, *ſemina flammæ abſtruſa in venis ſilicis.*

N'oublions pas de dire que le fameux Bochart (*c*) croit que Prométhée eſt le même que Magog, & il faut avouer qu'il donne à ce ſentiment beaucoup de vrai-ſemblance. Prométhée, ſelon lui, eſt fils de Japet, & Magog fils de Japhet, & petit-fils de Noé ; Magog, ainſi que Prométhée, alla s'établir dans la Scythie ; le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les métaux & de forger le fer, ce que les Poëtes attribuoient auſſi à notre Prométhée, & même Diodore dit qu'il inventa pluſieurs inſtrumens propres à faire du feu. La Fable de Prométhée dévoré par une Aigle, vient de ce que le nom de Magog, ſignifie un Homme dévoré de chagrin. M. le Clerc (*d*) ajoute qu'Epiméthée eſt le même que Gog, dont le nom veut

(a) *Op. & dies v.* 51. (*b*) Liv. V. (c) *Phaleg. Lib. I. c.* 1. (*d*) Notes ſur Héſiode.

dire *brûlant ;* ce qui convient, ſelon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la paſſion pour les femmes, par l'Hiſtoire de Pandore. Il ajoute d'autres conjectures qui prouvent tout au plus que l'Hiſtoire de Prométhée & de ſon frère, fut embellie de celle de Gog & de Magog, qui avoient, avant eux, exercé l'art de forger le fer. Enfin, ſelon d'autres Auteurs, Prométhée eſt le même que Noé, & le parallele qu'ils en font ne manque pas de vrai-ſemblance, tant il eſt aiſé de trouver des rapports entre des perſonnes qui ont vêcu dans des temps ſi reculés. Nous dirons dans l'Hiſtoire d'Hercule, lequel des Héros de ce nom délivra Prométhée ; car Philoſtrate convient que ce n'étoit pas celui qui étoit fils d'Alcmène.

ARGUMENT

DE LA TROISIÉME FABLE.

LES quatre Ages du Monde ſuivirent la formation de l'Homme. Le premier fut l'Age d'or, pendant lequel on vit régner ſur la terre l'Innocence & la Juſtice.

Explication de la troiſiéme Fable.

L'AGE d'or, dont parle Ovide, eſt encore une ſuite de la même tradition, mais d'une tradition toujours défigurée par les fictions qu'on y a mêlées. La vérité dans les Poëtes ne paroît jamais ſous une autre forme. Ils avoient appris que le premier Homme avoit vêcu pendant quelque temps dans une innocence parfaite ; que la Terre, dans le jardin d'Eden, ſans être cultivée, lui fourniſſoit en abondance les fruits & les alimens ; que les animaux tranquilles & obéiſſans étoient ſoumis à ſes ordres ; qu'après ſa chûte, cette Terre devenue ingrate ne ſe prêta qu'à un travail opiniâtre, & que toute la Nature révoltée ne reconnut plus l'Homme pour ſon maître. Voilà cet Age d'or tant chanté par les Poëtes ; voilà ces fleuves de lait & de miel qui couloient de tous côtés. Les Anciens ont placé dans l'Italie, & ſous le regne de Saturne & de Janus,

ce que l'Ecriture Sainte raconte d'Adam & du Paradis terrestre : nouvelle preuve qu'ils ont défiguré l'ancienne tradition ; car il n'est pas douteux aujourd'hui que Saturne soit Adam, & Janus Noé. S'il m'étoit permis dans ces Explications d'entrer dans les détails que demanderoient les paralleles que j'en pourrois faire, je suis persuadé que je rendrois la chose plus que probable. Je me contente de renvoyer ceux qui en auront la curiosité au premier Livre de *Phaleg* de Bochart, au Traité de l'Idolâtrie de Vossius, & au premier Volume de mon Explication des Fables.

ARGUMENT

DE LA QUATRIÉME FABLE.

DANS le Siécle d'Argent les Hommes commencent à être moins heureux & moins justes que dans le Siécle d'Or.

Explication de la quatriéme Fable.

APRÈS que le Cahos fut débrouillé, Ovide raconte de quelle manière l'Année fut divisée en quatre Saisons. Il paroît, par l'ordre qu'observe le Poëte, que pendant le Siécle d'or un Printems perpétuel régnoit sur la Terre, & que les Saisons différentes qui partagent l'Année ne furent connues qu'au Siécle d'argent ; c'est-là en effet une idée répandue dans la plûpart des Poëtes. Mais pour la soutenir, il faudroit prouver que l'Ecliptique n'avoit alors aucune déclinaison ; ce que l'on ne prouvera jamais. Les observations de quelques Astronomes modernes, qui prétendent y trouver quelque changement, ne sont pas encore assez sûres ni en assez grand nombre pour pouvoir la déterminer. D'ailleurs cette déclinaison, si elle est vraie, est si peu considérable, qu'il faudroit plusieurs milliers d'années pour qu'elle fût arrivée du parallélisme parfait, au degré où elle est aujourd'hui.

ARGUMENT
DE LA CINQUIÈME FABLE.

DANS l'Age d'Airain qui ſuccéde au Siécle d'Argent, les Hommes deviennent encore plus méchans qu'ils ne l'étoient auparavant; mais leur malice ne ſe déclare entièrement que dans le Siécle de Fer.

Explication de la cinquiéme Fable.

NOTRE Poëte fait ſuccéder à l'Age d'Or celui d'Argent, & à celui-ci l'Age d'Airain, auquel enfin a ſuccédé celui de Fer, qui dure encore. Tout cela bien entendu veut dire que les Hommes dégénérèrent de leur première innocence, mais qu'ils ne vinrent que par degrés à cette brutale férocité qui eſt ſi connue par les Hiſtoires anciennes. Dans les idées poëtiques ce ſyſtême ſe ſoutient mal; car dès le Siécle même de Saturne, qui eſt leur Age d'Or, on voit les guerres les plus ſanglantes & les crimes les plus affreux. Saturne, pour monter ſur le Thrône, en chaſſa ſon père : Jupiter, ſon fils, le traita préciſément, & à la lettre, comme il avoit traité Uranus; & ce Prince n'affermit ſon Empire que par la perte de toute ſa famille. Jupiter ne fut pas plus tranquille que Saturne & Uranus; l'entrepriſe des Géans qui voulurent le déthrôner, en eſt une preuve.



ARGUMENT
DE LA SIXIÉME FABLE.

Les Géans ayant tenté de se rendre maîtres du Ciel, Jupiter les ensevelit sous les Montagnes qu'ils avoient entassées les unes sur les autres, pour y donner l'assaut, & la Terre ayant animé leur sang, en forme des Hommes cruels & féroces.

Explication de la sixiéme Fable.

QUELQUES embellissemens que les Poëtes, après Hésiode, ayent mêlés dans la Fable des Géans, on s'apperçoit aisément qu'il s'agit là d'une véritable Histoire, & de quelque entreprise qui fut faite contre Jupiter. Lorsqu'on veut pénétrer le sens des Fables, il faut se défaire des idées que les Anciens avoient de leur Jupiter, & ne regarder cette prétendue Divinité que comme un Prince usurpateur, qui eut affaire à de puissans ennemis. Ce n'est pas ici le lieu de distinguer les différentes personnes qui ont porté le nom de Jupiter. C'est un article que je tâcherai de développer dans une autre occasion. Il suffit d'observer que celui dont il s'agit ici, étoit ce Prince dont l'Empire fut partagé avec ses deux frères, Neptune & Pluton; & c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné lieu au fameux partage du Monde, tant chanté par les Poëtes. Jupiter eut pour lui la Phrygie, l'Isle de Créte, & plusieurs autres Provinces. Le Mont Olympe, où il s'établit, fut regardé comme le Ciel, & l'effort qu'on fit pour l'en chasser, comme une entreprise aussi téméraire qu'elle fut inutile. Le Mont Ossa, placé sur le Pélion, est une fiction poëtique inventée pour soutenir cette idée. Voici le fait dépouillé de ces vains ornemens qui l'accompagnent dans Ovide. Les Princes Titans, jaloux de la trop grande puissance de Jupiter, lui déclarèrent la guerre : ils avoient pour chef Typhée, ou Encelade, homme brave, audacieux & extrêmement hardi. L'en-

treprife eut d'abord beaucoup de fuccès. Tous les Dieux, c'eft-à-dire, tous les Princes Titans quittèrent le parti de Jupiter, pour fe jetter dans le camp ennemi. Cette défertion affoiblit fi fort fes troupes, qu'elle fit dire que ce Géant lui avoit coupé les mains, & fi on ajouta que Mercure, fon fils, lui en avoit redonné l'ufage, c'eft qu'il ramena dans le parti de fon père la plûpart des déferteurs. Typhon pourfuivant fes conquêtes força enfin les Dieux de fe retirer en Egypte, où ils furent obligés de fe cacher fous la figure de différens animaux : circonftance inventée après coup, & qui nous laiffe entrevoir que l'Egypte adora dans la fuite des animaux, ou du moins les regarda comme les fymboles des Dieux, ainfi que je l'ai prouvé dans une Differtation imprimée dans le troifiéme Volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

Enfin, Jupiter termina heureufement cette guerre avec le fecours de Bacchus & de Mercure, & fit périr fes ennemis. Encelade, ou Typhon, fut enfeveli fous le Mont Etna, où les mouvemens qu'il fe donne produifent ces volcans & ces embrafemens qui y font fi fréquens.

Il y auroit bien d'autres circonftances dans cette Fable qui mériteroient d'être expliquées : mais les détails dans lefquels il faudroit entrer me conduiroient au-delà des bornes que je me fuis prefcrites dans ces Explications, qui doivent être courtes & précifes. On peut lire fur ce fujet Héfiode, Apollodore, mon Explication des Fables, & d'autres Differtations que j'ai faites fur ce fujet.

Je me contente ici de faire deux réflexions. La première, qu'il y a des Auteurs qui diftinguent la guerre des Titans, de celle des Géans : l'une fut faite par les Princes de la famille de Jupiter, ainfi que je viens de le dire ; l'autre, par quelques brigands d'une taille monftrueufe, & qu'on n'a appellés *Enfans de la terre*, que parce qu'on ignoroit leur origine. La feconde eft que je fuis perfuadé que cette guerre, que les Poëtes ont mife dans l'Hiftoire de Jupiter, eft celle que Typhon fit à fon frère Ofiris, & que toute cette Fable tire fon origine d'Egypte, comme il eft aifé de le prouver. On fçait le penchant qu'avoient les Grecs, Peuple très-moderne en comparaifon des Egyptiens, de ramener tout à leur Hiftoire. Il eft cependant de la dernière évidence que ce n'étoient pas les

Egyptiens qui avoient appris des Grecs la Fable de la fuite des Dieux en Egypte ; puiſqu'on trouve dans ce pays des monumens de cette fiction, plus anciens que les Grecs & leur Hiſtoire. Car enfin, ſi Ovide raconte que Jupiter avoit pris la forme d'un Bélier ; ne l'adoroit-on pas ſous cette figure dans le Temple fameux qu'il avoit dans la Lybie ? Que Diane s'étoit revêtue de celle d'une Chate : la Ville de Buſbate, dont le nom, ſelon Stéphanus, étoit celui de cette Déeſſe, & dans laquelle on avoit pour les Chats un reſpect religieux, n'eſt-elle pas un monument authentique de cette Tradition ? Que Bacchus, ou, ſelon d'autres, Pan prit celle d'un Bouc : la Ville de Mendès n'en rendoit-elle pas un témoignage aſſuré ? Que Junon ou Iſis s'étoit revêtue de celle d'une Vache : n'étoit-elle pas honorée dans Memphis ſous le ſymbole de cet animal ? Que Vénus s'étoit cachée ſous les écailles d'un Poiſſon : les Syriens ne s'abſtenoient-ils pas pour cette raiſon de manger du Poiſſon ? Que Mercure avoit pris la figure d'un Ibis : ignore-t-on le culte que les Egyptiens rendoient à cet Oiſeau ? Croira-t-on que les Prêtres Egyptiens apprirent des Grecs cette Fable, & le culte dont elle étoit le fondement, & qu'ils formèrent ſur leurs idées le ſyſtême de leur Religion, & donnèrent à leurs Villes des noms conformes aux circonſtances de cette Fable ? Ou plutôt n'eſt-ce pas de ces anciennes Villes que les Grecs & les Romains rapportèrent leur Religion & leurs Fables ? De ſçavoir maintenant s'il y a eu de véritables Géans, c'eſt une queſtion qui a été ſouvent agitée, mais qui eſt aiſée à décider, ſi l'on veut rabattre des hyperboles poëtiques, ce qu'elles ont de trop fort. On ne peut pas douter, à la vérité, qu'il n'y ait eu en différens temps & en différens pays des Hommes d'une taille qui excédoit celle des autres, mais la Nature ſage & uniforme dans ſes productions n'a jamais rien produit qui reſſemble aux Briarées & aux Encelades. Og, Roi de Bazan, qui étoit un Géant, n'avoit au plus que neuf ou dix pieds de haut, ſuivant la meſure que l'Ecriture Sainte donne de ſon lit. Ainſi on peut établir pour principe, que ſi les plus petits Hommes ont environ trois ou quatre pieds de hauteur, les plus grands n'en ont jamais eu plus de dix ou douze.

Il eſt aiſé, au reſte, de ramener à un ſens raiſonnable ce que les Poëtes ont publié des Géans les plus monſtrueux ; ce

que je vais dire de Typhon ſuffira pour tous les autres. Par ſes cent têtes, on montroit de quelle ſorte il avoit ſçu conduire ſes pernicieux deſſeins, & comment il avoit ſçu mettre dans ſon parti les meilleures têtes du Royaume, Le nombre de ſes mains marquoit, ſans doute, la force de ſon armée & de ſes Officiers. Les Serpens, qui étoient au bout de ſes doigts & de ſes cuiſſes, faiſoient connoître ſa ſoupleſſe & ſon adreſſe. Son corps couvert de plumes & d'écailles marquoit également, & la rapidité de ſes conquêtes & ſa force. Par ſes bras, qui s'étendoient au bout du Monde, on apprenoit qu'il avoit étendu ſa puiſſance juſqu'aux extrémités de l'Egypte : les nuages, qui environnoient ſa tête, ſignifioient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'Etat, & le feu qui ſortoit de ſa bouche, ſa colère & ſa fureur. La figure d'un Loup, ſous laquelle on le repréſentoit à Lycopolis, marquoit les ravages qu'il avoit cauſés dans le pays ; tradition qui, ſelon Plutarque, portoit qu'il avoit été changé en Loup. Celle du Crocodile faiſoit voir ſa reſſemblance avec cet animal, qui eſt auſſi redoutable par ſes ruſes & ſes fineſſes, que par ſa cruauté. On parlera encore de Typhon dans l'Explication de la ſixiéme Fable du cinquiéme Livre.

ARGUMENT

DE LA SEPTIÉME FABLE.

JUPITER voyant les crimes de cette race impie qui couvre la Terre, fait aſſembler les Dieux, & ſe détermine à détruire l'Univers.

Explication de la ſeptiéme Fable.

LA ſcène du Conſeil des Dieux, dont parle Ovide, ouvre un ſpectacle magnifique, & jamais ſujet plus intéreſſant ne les aſſembla. Il ne s'agit point ici, comme dans l'Iliade, de ſe déclarer pour les Grecs ou pour les Troyens, ni comme dans l'Énéïde, de prendre ſoin d'un Prince fugitif, qui portoit ſes

Dieux Pénates dans une Terre étrangère. C'eſt pour réſoudre la perte du Genre humain que notre Auteur fait tenir ce grand Conſeil, & il s'y agit du plus grand événement qui ſoit arrivé ſur la Terre, Mais ce qu'il y a de ſurprenant dans cette Fable, c'eſt qu'Ovide a parfaitement copié la Tradition ou le Chapitre VI. de la Genèſe. Dieu, ſelon Moyſe, ſe repentit d'avoir fait l'Homme : *Pœnituit eum quòd hominem feciſſet in terra, & tactus dolore cordis intrinſecus ; delebo, inquit, hominem quem creavi, &c.* Ovide repréſente Jupiter irrité contre le Genre humain, dont les crimes avoient excité ſa colère :

Dignas Jove concipit iras,
Eſt tamen humani generis jactura dolori
Omnibus, &c.

Moyſe raconte comment tous les Hommes s'étoient égarés & étoient généralement corrompus : *Omnis quippè caro corruperat viam ſuam.* Le Poëte fait dire à Jupiter qu'autrefois il n'avoit eu que les Géans à combattre, mais qu'alors tous les Hommes étoient ſes ennemis :

Nunc mihi, quâ totum Nereus circumtonat orbem,
Perdendum humanum genus.

Il ajoute qu'il avoit tout tenté pour ſauver les Hommes ; mais que le mal étoit devenu incurable. Ovide ſemble même avoir connu, que dans cette corruption générale, il y avoit encore quelques hommes juſtes ; & quoiqu'il attribue à Deucalion ce qui n'appartient qu'à Noé, c'eſt toujours dans le fond la même notion :

Immedicabile vulnus
Enſe recidendum, ne pars ſincera trahatur.

Et ce qu'il y a encore de plus particulier, c'eſt que dans le Poëte, comme dans l'Ecriture, les Géans précèdent le Déluge : *Gigantes autem erant ſuper terram in diebus illis* (a). Je pourrois pouſſer plus loin le parallèle, mais avec la moindre attention il ſera aiſé de découvrir les autres traits de reſſemblance.

(a) Gen. Chap. VI. verſ. 4.

ARGUMENT
DE LA HUITIÉME FABLE.

Lycaon, Roi d'Arcadie, pour s'aſſurer ſi c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans ſon Palais, lui fit ſervir dans un feſtin le corps d'un Otage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu pour le punir le changea en Loup.

Explication de la huitiéme Fable.

Tous les anciens Auteurs diſtinguent deux Lycaons. Le premier étoit fils de Phoronée, & régnoit dans cette partie de la Grèce, qui dans la ſuite fut appellée l'Arcadie, & à laquelle il avoit donné le nom de Lycaonie, environ 250 ans avant Cécrops, & du temps du Patriarche Jacob. Le ſecond, dont il s'agit dans cette Fable, lui ſuccéda, & fut un Prince également poli & religieux ; mais par une inhumanité qui n'étoit que trop commune dans ces ſiécles groſſiers, il ſouilla la fête des Lupercales, dont il fut l'Inſtituteur, ſuivant les Marbres d'Arondel, en immolant des victimes humaines. Cette fête, après avoir été interrompue pendant quelques ſiécles, fut rétablie à Athènes, du temps de Pandion, comme nous l'apprenons de la dix-huitiéme Epoque des Marbres de Paros. Lycurgue abolit à Lacédémone la barbare coutume d'y offrir des victimes humaines. Évandre porta quelque temps après cette même fête en Italie. Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi connu : on peut conſulter les Notes des ſçavans Auteurs qui ont commenté les Marbres que je viens de citer ; la *Græcia feriata* de Meurſius ; Marshan, page 275. & Scaliger ſur Euſebe.

Lycaon bâtit ſur les montagnes d'Arcadie la Ville de Lycoſure, qui eſt regardée comme la plus ancienne de toute la Grèce ; & ce fut ſur l'autel qu'il y éleva en l'honneur de Jupiter Lyceus, qu'il commença à offrir les ſacrifices barbares dont je viens de parler. Voilà le fondement de la Fable d'Ovide.

Voilà

Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'il avoit donné à Jupiter un festin dans lequel il lui avoit fait servir les membres d'un Esclave qu'il avoit fait égorger ; car c'est ainsi que l'explique Pausanias dans ses Arcadiques. Sa cruauté & son nom, qui en Grec veut dire un Loup, l'ont fait changer en cet animal, aussi féroce que carnassier. Lycaon étoit fort chéri de son Peuple, à qui il apprit à mener une vie moins sauvage, à bâtir des Villes & des Maisons, autant pour se mettre à couvert de la rigueur des Saisons, que pour se défendre contre les bêtes féroces dont les forêts d'Arcadie étoit alors remplies. Suidas ajoute que Lycaon étoit un Prince sage & vertueux, qui s'appliquoit uniquement à faire observer les Loix que son père avoit établies. On dit même que ce fut lui qui sçut substituer le gland aux herbes dont on se nourrissoit alors souvent avec beaucoup de danger ; usage dont cependant quelques Auteurs attribuent l'invention à Phoronée, ou à Lycaon premier.

Le Prince dont nous parlons eut plusieurs enfans qui établirent des Colonies en divers pays, & y bâtirent des Villes qui portèrent leur nom ; sur quoi on peut lire les Auteurs que je viens de citer. Ce que je vais dire, sur le témoignage de Suidas, a tout l'air d'une nouvelle Fable, qu'il a inventée pour expliquer celle que rapporte Ovide. Ce Prince, dit cet Auteur, pour porter plus efficacement son Peuple à l'observation des Loix, voulut lui persuader que Jupiter venoit souvent loger dans son Palais, sous la figure d'un Étranger, afin d'être plus à portée d'examiner la conduite de chaque particulier. Un jour qu'il alloit faire un sacrifice pour se disposer à recevoir cette Divinité, ses enfans, voulant s'éclaircir de la vérité, résolurent de mêler parmi les chairs des victimes celle d'un jeune enfant qu'ils avoient fait mourir, bien sûr que tout autre que Jupiter ne pourroit jamais découvrir ce stratagême : mais une grande tempête s'étant élevée avec un furieux orage, la foudre réduisit en cendres tous ces impies ; & Lycaon, pour appaiser Jupiter, institua la fête des Lupercales.



ARGUMENT
DE LA NEUVIÉME FABLE.

JUPITER ne se contenta pas de la perte de Lycaon, pour épouvanter le reste des Hommes : mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il résolut de les exterminer par un Déluge universel.

Explication de la neuviéme Fable.

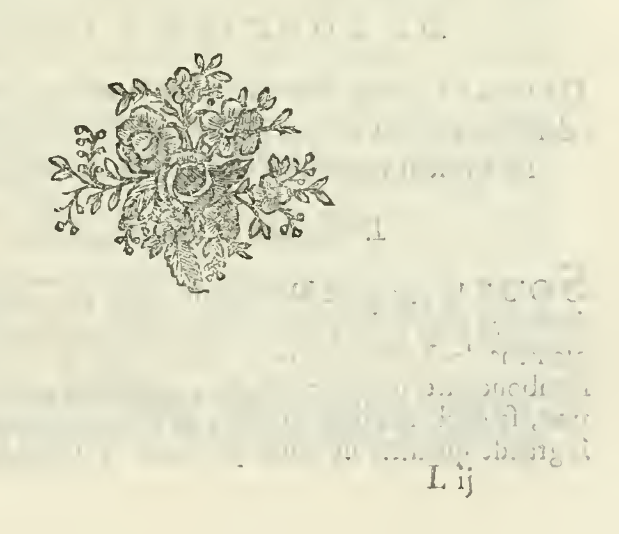
LES Anciens ont parlé de plusieurs Déluges, & Pausanias en compte jusques à cinq ; mais ceux qui ont été les plus célèbres dans les Poëtes, sont ceux qui arrivèrent au temps d'Ogygès, & sous le regne de Deucalion. C'est de ce dernier que parle Ovide ; mais comme il n'inonda que la Thessalie, il est évident que ce Poëte a renfermé, dans la description qu'il en fait, tout ce que la Tradition avoit appris sur le Déluge universel ; Tradition qu'on a trouvée chez tous les Peuples du Monde. En effet, il raconte comment toute la Terre fut inondée. La Mer, selon lui, joignit ses eaux à celles qui tombèrent du Ciel, & Neptune ébranla les fondemens de la Terre pour en faire sortir de nouvelles. Voilà, sans doute, ces cataractes du Ciel, & ces fontaines de l'abysme dont parle Moyse (*a*). Ovide, qui fait monter les eaux sur les plus hautes montagnes, n'excepte que le sommet du Mont Parnasse ; ce qui fait allusion au Mont Ararat, sur lequel l'Arche de Noé s'arrêta. Dans le Poëte, tous les Hommes périssent, excepté Deucalion & Pyrrha. Voilà Noé & sa famille. Deucalion, suivant tous les Auteurs anciens, étoit un homme juste & pieux, & il fut le seul qui répara le Genre humain ; quoi de plus semblable aux Patriarches ? Le Déluge dura neuf mois ; celui d'Ogygès en dura autant. Au sortir de l'Arche, Noé offrit à Dieu des sacrifices solemnels ; Deucalion, délivré des eaux, éleva, suivant Pausanias (*b*), un Autel à Jupiter Libérateur, φυξίῳ, ou ἀφεσίῳ.

(a) Gen. Chap. VI. & VII. (b) *In Atticis.*

Suivant les Poëtes, il ne devoit plus y avoir d'autre Déluge d'eau après celui de Deucalion : Dieu avoit promis la même chose à Noé. Ce Patriarche, voyant que les eaux commençoient à se retirer, envoya la Colombe qui revint avec une branche d'Olivier : Plutarque fait mention de cette même Colombe, & Abidenne parle de certains Oiseaux sortis de l'Arche & revenus deux fois pour n'avoir pas trouvé de lieu où ils pussent se reposer. Je pourrois pousser plus loin le parallèle sur ce sujet ; mais en voilà assez pour prouver qu'Ovide a chargé la description du Déluge de Deucalion, de presque toutes les circonstances du Déluge universel.

Il n'est pas étonnant, au reste, que la Tradition du Déluge se soit conservée parmi tous les Peuples ; cet événement est de nature à n'être pas oublié, & les changemens qu'il a causés sur la Terre, en attestent tous les jours la vérité. D'ailleurs, l'Histoire de cette inondation générale, si nous en croyons Joseph (*a*), avoit été écrite par Nicolas de Damas, par Bérose, par Mnaseas, & par quelques autres Anciens, d'où les Grecs & les Romains l'avoient tirée. Ce qui me reste à dire du Déluge particulier qui arriva du temps de Deucalion, ainsi que tout ce qui regarde ce Prince, je le réserve pour l'article où Ovide parle de la réparation du Genre humain.

(*a*) Antiq. Jud. Liv. I.



ARGUMENT
DE LA DIXIÈME FABLE.

NEPTUNE calme les flots irrités, & ordonne à Triton de sonner de sa conque pour faire rentrer la Mer dans ses bornes & les Fleuves dans leurs lits : Deucalion & Pyrrha se sauvent seuls du Déluge.

Explication de la dixiéme Fable.

IL ne faut pas chercher dans cette Fable aucune Explication historique. Les Anciens s'étoient imaginé que Jupiter, Neptune & Pluton avoient partagé le Monde, & que l'Empire de la Mer étoit échu à Neptune. Ainsi c'étoit lui qui devoit élever & calmer les flots. Ovide lui fait exercer cet emploi.

ARGUMENT
DE L'ONZIÉME FABLE.

DEUCALION & Pyrrha repeuplèrent la Terre en jettant derrière eux des pierres, de la manière que Thémis, dont ils avoient consulté l'Oracle, le leur avoit prescrit.

Explication de l'onziéme Fable.

SOUS le regne de Deucalion, Roi de Thessalie, le cours du fleuve Pénée fut arrêté, apparemment par quelques tremblemens de Terre, entre le Mont Ossa & l'Olympe, où est l'embouchure par où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la Mer; & il tomba cette année-là une si grande quantité de pluie que toute la Thessalie, qui est un

pays plat, fut inondée. Deucalion & ceux de ſes Sujets qui purent ſe garantir de l'inondation, ſe retirèrent ſur le Parnaſſe ; & les eaux s'étant enfin écoulées, ils deſcendirent dans la plaine. Les enfans de ceux qui s'étoient ſauvés ſont ces pierres myſtérieuſes dont les Poëtes parlent tant : cette Fable n'ayant d'autre fondement que le double ſens du mot *Eben*, ou *Aben*, qui peut ſignifier également, ou une Pierre ou un Enfant, ou du mot *Laos*, qui peut être entendu ou d'un Peuple ou d'une pierre, ainſi que l'a remarqué le Scholiaſte de Pindare. A l'aide de cette équivoque, on débita la Fable de ces pierres myſtérieuſes qui, étant jettées par Deucalion & Pyrrha, formèrent les Hommes qui peuplèrent le Monde après le Déluge : on peut même dire que la férocité & la dureté de ces premiers Hommes ne démentoit nullement leur origine. La manière même dont Saumaiſe lit un paſſage tiré des fragmens d'Héſiode, donne un grand jour au dénouement de cette Fable. Ce Poëte dit que Jupiter donna à Deucalion, pour repeupler le Monde, les Locriens qui habitoient la Phocide ; & Denys d'Halicarnaſſe (*a*) convient qu'ils allèrent ſous la conduite de ce Prince habiter différentes contrées de la Grèce. Ainſi lorſqu'on lit dans le paſſage d'Héſiode λαέιν, au lieu d'ἀλέας, le ſens eſt, que Deucalion choiſit quelques perſonnes du Peuple de pierre ; ce qui, bien entendu, veut dire, du Peuple qui habitoit le Parnaſſe, Montagne qui étoit très-pierreuſe.

Lorſqu'on a ajouté à cette Fable que Neptune d'un coup de Trident avoit ſéparé le Mont Oſſa du Pélion, c'eſt qu'on croyoit anciennement que les changemens qui arrivoient dans le Monde, ainſi que les tremblemens de Terre, étoient cauſés par ce Dieu. » Certes, dit Hérodote (*b*), le ſentiment de ceux » qui diſoient que Neptune avoit fait cette ſéparation, n'étoit » pas ſans raiſon ; car tous ceux qui eſtiment que Neptune fait » trembler la Terre, & que les ouvertures qui ſe font ainſi, » ſont les ouvrages de ce grand Dieu, n'auront pas de peine » à croire, que Neptune a fait ce canal, quand ils le verront. «

Pour établir maintenant l'époque d'un événement ſi célèbre, on n'a qu'à lire les Marbres de Paros, qui fixent le ſéjour de

(*a*) Liv. I. (*b*) Liv. I.

Deucalion à Lycorée aux environs du Parnaſſe, dans le temps que Cécrops régnoit à Athènes, c'eſt-à-dire environ 1600 ans avant JESUS-CHRIST. Les mêmes Marbres ajoutent qu'après l'inondation, Deucalion ſe retira à Athènes, où il offrit à Jupiter Conſervateur, des ſacrifices ſolemnels, dans un Temple qu'il fit bâtir à ſon honneur, & qui ſubſiſtoit encore au temps de Piſiſtrate, qui le fit rétablir avec beaucoup de dépenſe. L'Epoque IV. de ces Marbres marquent que Cranaüs régnoit à Athènes lorſque Deucalion s'y retira; au-lieu qu'Euſebe aſſure que c'étoit ſous le regne de Cécrops. Ces deux Chroniques ne diffèrent que de trois ans, & je ſouſcris volontiers à celle des Marbres, qui paroît avoir été faite avec beaucoup de ſoin. Ainſi je fixe cette retraite à l'an 1557. avant l'Ere Chrétienne. Si Euſebe avoit connu ces Marbres, ſi utiles à la Chronologie, il auroit vu qu'ils diſtinguent bien les deux temps; celui du ſéjour de Deucalion à Lycorée ſous le regne de Cécrops, & ſa retraite à Athènes après le Déluge, pendant celui de Cranaüs (*a*). Comme Deucalion avoit appris aux Grecs à bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, on lui en dédia un après ſa mort, & il fut honoré comme une Divinité. Ce Prince étoit fils de Prométhée, & mari de Pyrrha, fille d'Epiméthée ſon oncle. Rien n'eſt ſi fameux dans les Anciens que ſa poſtérité, qui repeupla une partie de la Grèce, ainſi qu'on peut le voir fort au long dans Apollodore, dans les Commentateurs des Marbres de Paros, & dans le ſecond Volume de mon Explication des Fables.

(*a*) Voyez l'Epoque II. & la IV.



ARGUMENT
DE LA DOUZIÉME FABLE.

LA Terre réchauffée par les rayons du Soleil forma plusieurs Monstres ; entr'autres le Serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fléches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les Jeux Pythiens, & prit le surnom de *Pythien*.

Explication de la douziéme Fable.

LES Eaux qui avoient causé cette grande inondation, dont j'ai parlé dans l'Explication de la Fable précédente, laisserent sur la Terre un limon, d'où sortirent plusieurs insectes, entr'autres le Serpent Python, qui causoit beaucoup de ravages aux environs du Parnasse. Apollon, armé de ses fléches, lui ôta la vie ; ce qui, expliqué physiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant dissipé les mauvaises exhalaisons, ces Monstres disparurent bientôt. Si on rapporte cette Fable à l'Histoire, ce Serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient y sacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet événement donna lieu à l'établissement des Jeux Pythiens si connus dans la Grèce. On les célébroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs ou des Pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser & à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les Marbres de Paros (*a*), & Meursius (*b*). Cet événement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit point encore connu à Delphes. C'étoit Thémis, suivant le même

(*a*) Pages 202. & 203. de l'édition d'Oxford.
(*b*) *Græcia feriata.*

Poëte, & ſuivant toute l'Antiquité, qui y rendoit alors des Oracles, & avant Thémis il y avoit encore un autre Oracle, qui étoit rendu par la Terre.

ARGUMENT
DE LA TREIZIÈME FABLE.

APOLLON étant devenu amoureux de Daphné, fille du fleuve Pénée, & ne pouvant la rendre ſenſible, ſe mit à la pourſuivre; mais la Nymphe ayant imploré le ſecours de ſon père, elle fut changée en Laurier.

Explication de la treizième Fable.

POUR expliquer cette Fable, ainſi que toutes les autres galanteries des Dieux, dont les Poëtes parlent ſi ſouvent, il faut poſer pour principe qu'outre qu'il y a pluſieurs Jupiters, pluſieurs Apollons, pluſieurs Mercures, &c. ainſi que je l'ai prouvé dans mon Explication des Fables, les Prêtres de ces mêmes Dieux couvroient ſouvent leurs déréglemens du nom de la Divinité qu'ils ſervoient; de-là ce nombre prodigieux d'enfans qui reconnoiſſoient ces mêmes Dieux pour leurs Pères.

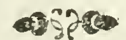
Ce principe ainſi établi, voici comme on peut expliquer la Fable de Daphné. Quelque Prince, du nombre de ceux à qui l'amour des belles Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, Roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette jeune Princeſſe périt ſur le bord d'un fleuve, aux yeux de ſon Amant. Quelques Lauriers qui ſortirent en cet endroit donnèrent lieu à la métamorphoſe; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un Laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio Giraldi, Daphné a été ainſi appellée de Δαφανεῖν, *voco*, parce que le Laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat;* & comme cet arbre étoit conſacré à Apollon, c'eſt de-là qu'eſt venue, ſelon cet Auteur, la Fable des amours d'Apollon & de Daphné.

Cependant

Cependant Pausanias (*a*) explique autrement cette aventure : il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs, Roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique, Hippodamie, en mariage à Pélops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse, qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa Maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié & sa confiance ; mais Apollon son rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil : Daphné & ses autres compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple ; & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuèrent à coups de fléches. Pausanias mêle, comme vous voyez, dans cet événement, quelque chose de fabuleux : mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit eu un fils nommé Leucippus, qui périt dans sa jeunesse, à-peu-près comme il le raconte ; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme de se baigner, elles découvrirent son déguisement, & le punirent de son insolence.

Diodore de Sicile (*b*) assure que cette Daphné est la même que la Fée Mantho, fille de Tirésias, qui fut reléguée à Delphes, où elle écrivit plusieurs Oracles, dont Homère s'est heureusement servi dans ses deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maîtresse d'Apollon ? Les habitans d'Antioche prétendoient que cette aventure étoit arrivée dans le fauxbourg de leur Ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chrysostôme décrit, d'après Libanius, une belle statue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce Dieu tenoit sa Lyre d'une main, & de l'autre une Patère, avec laquelle il paroissoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti sa Maîtresse.

(a) *In Arcad.* (*b*) Liv. IV.



ARGUMENT

DE LA QUATORZIÉME FABLE.

JUPITER amoureux d'Io, fille du fleuve Inaque, la poursuit, & couvre la Terre de ténèbres, dont il enveloppe cette Nymphe, pour lui ravir son honneur.

Explication de la quatorziéme Fable.

LES Grecs ont souvent embelli leur Histoire des principaux événemens de celle d'Egypte & de Phénicie, ou du moins la moindre ressemblance dans les noms, ou dans les aventures, les a portés à confondre leur Histoire avec celles des Peuples dont ils tiroient leur origine. Ils vouloient passer pour anciens, & ceux qui étoient venus peupler la Grèce, y ayant apporté la connoissance de leur Histoire & de leur Religion, il n'est pas étonnant qu'ils s'en soient fait honneur dans la suite. La Fable, dont il s'agit ici, est, sans doute, originaire d'Egypte. Isis étoit la grande Divinité de cet ancien Peuple ; elle avoit régné parmi eux dès les premiers temps qui suivirent la dispersion des Peuples ; elle leur avoit appris l'Agriculture, & plusieurs autres Arts utiles ou nécessaires, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile, de Plutarque, ou, pour mieux dire, de toute l'Antiquité. La reconnoissance en avoit fait une Divinité, & son culte renfermé d'abord dans l'Egypte, passa avec les Colonies dans les pays étrangers. La Grèce le reçut, lorsqu'Inachus alla s'y établir, & dans la suite des temps on regarda Io ou Isis comme sa fille ; & on publia la Fable de la manière qu'Ovide la raconte. Voilà ce qu'il y a de plus certain sur cette matière ; cependant comme il peut être arrivé dans la Grèce quelque aventure qui a donné lieu à cette Fable, il est bon de rapporter ici la manière dont l'expliquent les Auteurs Grecs. Apollodore, Strabon, Diodore de Sicile, & Pausanias racontent, sur la foi d'Homère, qu'Io étoit fille d'Inachus, premier Roi d'Argos ; que Jupiter l'enleva & l'emmena

dans l'Isle de Crête, & qu'il en eut un fils nommé Epaphus qui alla régner en Egypte; que sa mère, l'y ayant suivi, épousa Osiris, qui étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, second Roi d'Argos, & qui, après sa mort, fut mis au rang des Dieux, sous le nom de *Sérapis*. On ajoute, pour expliquer toutes les circonstances de la Fable, que Niobé, qui portoit aussi le nom de Junon, suivant l'usage de ce temps-là, ayant conçu de la jalousie de cette intrigue, avoit mis Io sous la garde de son oncle Argus, homme très-vigilant; que Jupiter ordonna à son confident de le tuer, & que sa Maîtresse s'étant embarquée pour aller en Egypte, sur un vaisseau qui portoit sur sa prouë la figure d'une Vache, on avoit publié la métamorphose de cette Princesse. Mais cette Explication n'est elle-même qu'une nouvelle Fable, qu'on a inventée pour expliquer l'ancienne.

Pausanias, & Saint Augustin après lui, ont placé cet événement dans des temps moins reculés. Selon eux, Io, Princesse Grecque, étoit fille d'Iasus, fils de Triopas, septiéme Roi d'Argos; & certes si Danaüs & Egyptus, ses petits-fils, ne vêcurent que vers l'an 1420. avant JESUS-CHRIST, comme on peut le prouver par les Marbres d'Arondel, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus, qui étoit contemporain de Moyse, c'est-à-dire, près de six cents ans auparavant. Mais cette Explication n'a aucun fondement solide dans l'Antiquité, non plus que ce dit Hérodote (*a*), qu'Io fut enlevée par des Marchands Phéniciens à Argos, Ville florissante; car comme cette Ville ne prit son nom que d'Argus son quatriéme Roi, elle ne pouvoit pas être fort considérable du temps d'Inachus son fondateur. Les Auteurs Grecs publioient aussi que cette partie de la Mer Egée, qui fut nommée *le Bosphore*, avoit pris ce nom du trajet d'Io métamorphosée en Vache; mais on doit regarder ce fait comme une nouvelle Fable, ainsi que rapporte Saint Augustin, d'après Varron, qui fait venir le nom de Sérapis de celui d'Apis, Roi d'Argos, & du mot *Soras*, qui veut dire un Cercueil, parce qu'avant qu'on eût bâti un Temple à ce Prince, on lui rendoit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après sa mort. Car il y a bien de l'apparence que Saint Augustin s'est trompé, pour avoir suivi sur cet article les traditions des Grecs, qui vouloient que tous les

(*a*) Liv. I.

Dieux & tous les Héros eussent pris naissance parmi eux. Jamais Apis, Roi d'Argos, n'alla s'établir en Egypte, & il n'y eut jamais parmi ce Peuple d'autre Apis que le Bœuf qui portoit ce nom comme le docte Marsham le prouve sans réplique. On voit dans le Cabinet de Brandebourg, publié par Berger, le fleuve Inachus couché près d'une Vache, c'est-à-dire, près d'Io sa fille.

ARGUMENT

DE LA QUINZIÈME FABLE.

JUPITER ayant changé Io en Vache, pour la dérober à la jalousie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déesse, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors Jupiter envoya Mercure pour endormir ce Gardien, & lui ôter la vie.

Explication de la quinzième Fable.

CE qui regarde la Métamorphose d'Io en Vache, & tous les voyages qu'Ovide lui fait faire, pour se mettre à couvert de la jalousie de Junon, qui l'avoit rendue furieuse en lui envoyant un Taon qui la tourmentoit sans cesse, ayant été suffisamment expliqué dans la Fable précédente, il est inutile de s'y étendre davantage. Mais je dois avancer ici un principe qui peut être très-utile à ceux qui veulent pénétrer le sens de ces anciennes fictions. Les Fables étoient dans leur origine de véritables Histoires, comme je le prouve ailleurs fort au long (*a*). Les Poëtes profitant des moindres circonstances, qui pouvoient soutenir dans ces anciens événemens le merveilleux, dont ils étoient si avides, les ont entièrement défigurées ; & il suffit en les expliquant de ramener ces faits à leur première simplicité, sans entreprendre d'en expliquer toutes les circonstances, ce qui seroit souvent impossible, & toujours assez inutile.

(*a*) Voyez l'Entretien I. & le II. de mon Explication des Fables.

ARGUMENT
DE LA SEIZIÉME FABLE.

PAN étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du fleuve Ladon, & voyant que tous ses discours ne pouvoient la rendre sensible, se mit à la poursuivre. Syrinx, arrêtée par les eaux du fleuve son Père, implora le secours des Naïades ses sœurs, qui la changèrent en roseaux. Pan prit quelques-uns de ces roseaux, & en fit cette espèce de Flûte à sept tuyaux, qui porte le nom de cette Nymphe.

Explication de la seiziéme Fable.

C'EST encore ici une Fable Egyptienne ramenée dans l'Histoire Grecque. Pan étoit une Divinité fort honorée par les Egyptiens, dans la fameuse Ville de Mendès; & il est sûr que ce Peuple rendoit à la Nature elle-même un culte religieux, sous le nom de *Pan.* C'est ce qu'on peut voir dans Hérodote, & dans Diodore de Sicile (*a*). Cependant, comme il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Pan, puisque Nonnus (*b*) en nomme douze, il n'est pas étonnant qu'il y en ait eu quelqu'un dans la Grèce à qui soit arrivée l'aventure que décrit notre Poëte. Ce Pan, quel qu'il soit, fut l'Inventeur de la Flûte à sept tuyaux, si connue parmi les Anciens, & que les Grecs nommoient *Syrinx.* Il avoit apparemment remarqué que les roseaux formoient quelques sons lorsqu'on venoit à y souffler, comme font nos Bergers dans de simples chalumeaux; il en joignit sept ensemble, qui par leur inégalité, soit en longueur, soit en grosseur, formoient des sons différens. Peut-être même qu'il prit les roseaux dont il se servit, sur les bords du fleuve Ladon. Voilà ce qui a fait dire que Syrinx étoit fille du Dieu de ce fleuve. On ajouta que Pan,

(*a*) Voyez Hérodote, Liv. III. & Diodore de Sicile, Liv. V.
(*b*) Liv. III.

qui en étoit amoureux, l'avoit pourſuivie, & que ſon Père l'avoit changée en Roſeaux. Tous les Anciens regardent Pan comme l'Inventeur de cette Flûte, ſans nous apprendre ſi c'étoit le fils de Pénélope, ou un autre, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Virgile (*a*) nous apprend l'origine de cet inſtrument, & la manière dont il étoit fait :

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Inſtituit.
Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis
Fiſtula.

(*a*) Ecl. II. verſ. 32. & 36.

ARGUMENT

DE LA DIX-SEPTIÉME FABLE.

MERCURE ayant endormi Argus lui tranche la tête : mais pour ne pas laiſſer inutiles les yeux de ce fidèle Gardien, Junon les attacha à la queue du Paon.

Explication de la dix-ſeptiéme Fable.

TOUT ce que l'Hiſtoire nous apprend ſur Argus eſt qu'il y a eu un Prince de ce nom qui a été le quatriéme Roi d'Argos depuis Inachus, & qui donna ſon nom à cette Ville. Tous les Anciens, parmi leſquels on peut compter Aſclépiade, cité par Apollodore (*b*), & Phérécides dont parle le Scholiaſte d'Euripide dans la Tragédie des Phéniciennes, conviennent qu'Argus étoit fils d'Areſtore. Ce Prince étoit apparemment auſſi ſage qu'éclairé, & voilà pourquoi on lui a donné cent yeux ; ce que ſignifie le ſurnom *Panoptes*, que lui donnent les Auteurs que je viens de citer. Si l'aventure d'Io eſt arrivée ſous ſon regne, comme le prétendent les Auteurs Grecs, que j'ai cités dans l'Explication de cette Fable, il y a apparence qu'on l'avoit miſe ſous ſa conduite, & qu'il prit un grand ſoin de

(*b*) Liv. I.

l'élever. Quelque Prince qui portoit le nom de Jupiter pour ravir Io, fit périr Argus. Cet événement, habillé en Fable, a reçu tous les ornemens & toutes les fictions qui l'accompagnent dans notre Poëte.

Ovide raconte comment après la mort d'Argus, que Mercure fit mourir, Junon prit tous ses yeux pour les mettre dans la queue du Paon. Il y a bien de l'apparence que cette circonstance n'a d'autre fondement que la ressemblance du plumage de cet Oiseau, qui étoit consacré à Junon, avec la figure de nos yeux; si on n'aime mieux dire toutefois que la Physique entre pour quelque chose dans cette Fable. Car il est bon de sçavoir, & je n'aurois peut-être pas occasion de le dire ailleurs, que les Dieux des Payens, qui pour la plûpart avoïent été des Hommes qu'on avoit élevés à ce rang, devinrent dans la suite les Symboles de la Nature. Ainsi Neptune représentoit l'Eau, Vulcain le Feu, Junon l'Air ou l'Ether; & comme cet Elément nous transmet la lumière, il n'est pas étonnant qu'on ait orné de tant d'yeux l'Oiseau qui étoit consacré à la Déesse qui le représentoit. Les Mythologues ajoutent à cette Fable, que lorsque Mercure eut endormi Argus, un jeune homme, nommé Hiérax, le réveilla; que ce Dieu se détermina alors à tuer Argus d'un coup de pierre, & à changer Hiérax en Épervier. Ovide cependant dit qu'Argus fut tué d'un coup d'épée.

ARGUMENT

DE LA DIX-HUITIÈME FABLE.

Io furieuse & épouvantée par divers Spectres, après avoir parcouru plusieurs pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaisée par Jupiter, lui redonne sa première figure, & permet qu'elle y soit adotée sous le nom d'*Isis*.

Nota. L'Explication de cette Fable se trouve dans celle de la Fable XIV.

Fin des Explications des Fables du premier Livre.



PUBLII OVIDII
NASONIS
METAMORPHOSEON,
LIBER SECUNDUS.

FABULA PRIMA.

Phaëton ad Solem graditur & currus agitandi veniam accipit.

REGIA Solis erat ſublimibus alta columnis,
Clara micante auro, flammaſque imitante Pyropo,
Cujus ebur nitidum faſtigia ſumma tegebat,

LES


Moreau inv. *Baquoy Sculp.*

Phaéton au Palais du Soleil, demande à son Pere, de conduire son Char pendant un jour.



LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.

Phaëton monte au Palais du Soleil, & obtient la conduite de ſon Char.

LE Palais du Soleil étoit élevé ſur de hautes colonnes; l'or y brilloit de tous côtés, & les pierres précieuſes y jettoient un éclat qui imitoit celui du feu; les lambris étoient couverts

Argenti bifores radiabant lumine valvæ.
Materiam ſuperabat opus: nam Mulciber illic
Æquora cælarat medias cingentia terras,
Terrarumque orbem, cœlumque quod imminet orbi.
Cæruleos habet unda Deos, Tritona canorum,
Proteaque ambiguum, Balænarumque prementem
Ægæona ſuis immania terga lacertis;
Doridaque, & natas; quarum pars nare videtur,
Pars in mole ſedens virides ſiccare capillos,
Piſce vehi quædam: facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.
Terra viros, urbeſque gerit, ſilvaſque, feraſque,
Fluminaque, & Nymphas, & cætera numina ruris.
Hæc ſuper impoſita eſt cœli fulgentis imago,
Signaque ſex foribus dextris, totidemque ſiniſtris.
Quo ſimul acclivo Clymeneïa limite proles
Venit, & intravit dubitati tecta parentis,
Protinus ad patrios ſua fert veſtigia vultus,
Conſiſtitque procul, neque enim propiora ferebat
Lumina. Purpureâ velatus veſte ſedebat
In ſolio Phœbus, claris lucente ſmaragdis.
A dextrâ lævâque Dies, & Menſis, & Annus,
Seculaque, & poſitæ ſpatiis æqualibus Horæ:
Verque novum ſtabat cinctum florente coronâ;
Stabat nuda Æſtas, & ſpicea ſerta gerebat;
Stabat & Autumnus calcatis ſordidus uvis,
Et glacialis Hyems canos hirſuta capillos.
Inde loco medius, rerum novitate paventem
Sol oculis juvenem, quibus aſpicit omnia, vidit,
Quæque viæ tibi cauſa? quid hac, ait, arce petiſti
Progenies Phaëton, haud inficianda parenti?
Ille refert. O lux immenſi publica mundi

d'yvoire, & les portes étoient d'argent: la beauté de l'ouvrage surpassoit encore la richesse de la matière. Vulcain y avoit gravé de sa main l'Océan qui environne la Terre, la Terre elle-même & le Ciel. Les Divinités maritimes paroissoient sur les ondes; Triton avec sa conque à la main; Prothée qui sçait l'art de prendre une infinité de formes différentes; Ægéon qui embrasse les plus monstrueuses Baleines, & Doris avec ses filles, dont les unes sembloient nager, pendant que les autres, assises sur des rochers, séchoient leurs cheveux, ou se faisoient porter sur le dos des Monstres marins. Ces Nymphes n'avoient pas toutes les mêmes traits; mais on remarquoit aussi, sur leur visage, cet air de ressemblance, qui se trouve ordinairement entre des sœurs. La Terre y étoit représentée avec les Hommes qui l'habitent: on y voyoit des Villes, des forêts, des animaux, des fleuves, des Nymphes, & toutes les autres Divinités champêtres. La brillante Sphère du Ciel couronnoit tout l'ouvrage. Les douze Signes du Zodiaque y étoient représentés, six à droite & six à gauche. Dès que Phaëton fut entré dans ce Palais, il voulut s'avancer vers le Soleil; mais n'ayant pu en soutenir l'éclat, il s'arrêta à quelque distance de lui. Ce Dieu, couvert d'une robe de pourpre, étoit assis sur un thrône tout brillant d'émeraudes; il avoit à ses côtés les Jours, les Mois, les Années, les Siécles, & les Heures qui étoient à une distance égale les unes des autres. Le Printems y paroissoit la tête couronnée de fleurs; l'Eté, tout nud, portoit une couronne d'épis; l'Automne avoit un habit souillé de la vendange, & l'Hyver des cheveux blancs & hérissés. Le Soleil, au milieu de cette Cour, ayant apperçu de ces mêmes yeux qui découvrent tout, le jeune Phaëton interdit & surpris de tant de merveilles: » Quel est le sujet de vo-
» tre voyage, lui dit-il? Qu'êtes-vous venu chercher dans ce
» Palais, Phaëton, vous que je reconnois pour mon fils? «

Phœbe pater : ſi das uſum mihi nominis hujus,
Nec falsâ Clymene culpam ſub imagine celat,
Pignora da genitor, per quæ tua vera propago
Credar, & hunc animis errorem detrahe noſtris.
Dixerat : at genitor circum caput omne micantes
Depoſuit radios, propiuſque accedere juſſit.
Amplexuque dato, nec tu meus eſſe negari
Dignus es, & Clymene veros, ait, edidit ortus.
Quoque minus dubites, quod vis pete munus, & illud
Me tribuente feres. Promiſſi teſtis adeſto
Diis juranda palus oculis incognita noſtris.
Vix bene deſierat, currus petit ille paternos,
Inque diem alipedum jus & moderamen equorum.
Pœnituit juraſſe patrem, qui terque, quaterque
Concutiens illuſtre caput : Temeraria, dixit,
Vox mea facta tuâ eſt, utinam promiſſa liceret
Non dare, confiteor, ſolum hoc tibi nate negarem.
Diſſuadere licet, non eſt tua tuta voluntas :
Magna petis Phaëton, & quæ non viribus iſtis
Munera conveniunt, nec tam puerilibus annis.
Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.
Plus etiam, quam quod Superis contingere fas eſt,
Neſcius affectas. Placeat ſibi quiſque licebit,
Non tamen ignifero quiſquam conſiſtere in axe
Me valet excepto : vaſti quoque rector Olympi,
Qui fera terribili jaculatur fulmina dextrâ,
Non aget hos currus ; & quid Jove majus habetur ?
Ardua prima via eſt, & quâ vix mane recentes
Enituntur equi : medio eſt altiſſima cœlo ;
Unde mare & terras ipſi mihi ſæpe videre
Fit timor, & pavidâ trepidat formidine pectus.
Ultima prona via eſt, & eget moderamine certo.

» Dieu de la lumière, lui dit alors Phaëton, mon Père, si » toutefois il m'est permis de vous appeller de ce nom, donnez-» moi, je vous prie, des marques assurées, qui fassent connoî-» tre à tout l'Univers que je suis votre fils. Rassurez-moi con-» tre un doute qui m'afflige. « A ce discours, le Soleil, ayant quitté cette lumière éclatante qui environnoit sa tête, lui ordonna de s'approcher, & l'ayant embrassé : » Oui, vous êtes » mon fils, lui dit-il, & vous méritez de l'être : Clymène ne » vous a point trompé. Pour vous ôter sur ce sujet toute sorte » d'inquiétude, demandez-moi ce qui vous plaira, vous êtes » sûr de l'obtenir : je prends à témoin de mes promesses ce » fleuve redoutable, par lequel jurent les Dieux, & que mes » rayons n'ont jamais découvert. « A peine avoit-il fait ce serment, que Phaëton le pria de lui donner la conduite de son Char, pour éclairer le monde pendant un jour. » Ah ! mon » Fils, lui dit le Soleil, affligé du serment qu'il venoit de faire, » c'est ma précipitation, sans doute, qui est cause de la de-» mande indiscrette que vous me faites ; que ne puis-je me » rétracter ! C'est la seule chose que je voulusse vous refuser : » il m'est du moins permis encore de vous détourner d'une en-» treprise si téméraire. Ah, Phaëton ! ce que vous souhaitez » est au-dessus de vos forces & de votre âge : vous n'êtes qu'un « simple Mortel, & l'exécution du dessein que vous venez de » former est au-dessus du pouvoir des Hommes & des Dieux » mêmes. Les Dieux peuvent souhaiter tout ce qu'ils veulent ; » mais je suis le seul qui puisse conduire le Char enflammé qui » éclaire le monde. Jupiter lui-même qui lance la foudre, (eh ! » qu'avons-nous de plus grand que ce Dieu ?) succomberoit » dans cette entreprise. D'abord l'entrée du chemin est si roide » & si escarpée, que mes Chevaux, quoiqu'encore frais, n'y » montent qu'avec beaucoup de peine ; à midi, je me trouve » si élevé, que quoique j'aie souvent vu de cet endroit la Mer

Tunc etiam, quæ me ſubjectis excipit undis,
Ne ferar in præceps, Thetys ſolet ipſa vereri.
Adde, quod aſſiduâ rapitur vertigine cœlum,
Sideraque alta trahit, celerique volumine torquet:
Nitor in adverſum, nec me, qui cætera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.
Finge datos currus, quid ages? poteriſne rotatis
Obvius ire polis, ne te citus auferat axis?
Forſitan & lucos illic, urbeſque Deorum,
Concipias animo, delubraque ditia donis
Eſſe: per inſidias iter eſt, formaſque ferarum:
Utque viam teneas, nulloque errore traharis,
Per tamen adverſi gradieris cornua Tauri,
Æmonioſque arcus, violentique ora Leonis,
Sævaque circuitu curvantem brachia longo
Scorpion, atque aliter curvantem brachia Cancrum.
Nec tibi quadrupedes animoſos ignibus illis,
Quos in pectore habent, quos ore, & naribus efflant,
In promptu regere eſt; vix me patiuntur, ubi acres
Incaluere animi, cervixque repugnat habenis.
At tu, funeſti ne ſim tibi muneris auctor,
Nate, cave: dum reſque ſinit, tua corrige vota.
Scilicet, ut noſtro genitum te ſanguine credas,
Pignora certa petis, do pignora certa, timendo:
Et patrio pater eſſe metu probor; aſpice vultus
Ecce meos: utinamque oculos in pectore poſſes
Inſerere, & patrias intus deprendere curas.
Denique quidquid habet dives, circumſpice, mundus;
Deque tot ac tantis cœli, terræque, mariſque
Poſce bonis aliquid, nullam patiere repulſam:
Deprecor hoc unum, quòd vero nomine pœna,
Non honor eſt: pœnam Phaëton pro munere poſcis,

» & la Terre, je ſuis toujours ſaiſi d'horreur quand je les re-
» garde. La fin de la carrière va ſi fort en deſcendant, que
» c'eſt-là ſur-tout qu'on a beſoin d'adreſſe & d'expérience.
» Thétis, qui me reçoit dans ſes ondes, craint toujours que
» je ne m'y précipite avec mon Char. Ajoutez à cela que le
» Ciel tourne ſans ceſſe, & d'un mouvement rapide entraîne
» avec lui les Aſtres ; il faut que je m'oppoſe à ce violent
» tourbillon, & que, malgré ſon impétuoſité, je prenne une
» route toute contraire. Figurez-vous, pour un moment, que
» je vous aie confié la conduite de mon Char; que ferez-vous?
» Aurez-vous la force de vous oppoſer au mouvement du
» Ciel, & d'empêcher qu'il ne vous entraîne ? Vous vous ima-
» ginez peut-être que vous trouverez ſur votre route des bois,
» des Villes, des Maiſons, des Temples; au lieu de cela, vous
» ne rencontrerez par-tout que des obſtacles inſurmontables,
» & des Monſtres qui vous effrayeront. Pour tenir le droit
» chemin & ne point vous égarer, il faut paſſer entre les cor-
» nes du Taureau & près du Sagittaire. Un Lion furieux qui
» ſe préſentera à vous; un Scorpion monſtrueux, qui étend
» ſes bras ſur une grande partie du Ciel; le Cancer, qui a les
» ſiens recourbés: tout cela vous épouvantera. D'ailleurs, il
» n'eſt pas aiſé de conduire mes Chevaux, qui, toujours ar-
» dens & fougueux, ſoufflent le feu par la bouche & par les
» narines: quand ils ſont une fois échauffés, & qu'ils commen-
» cent à mordre leur frein, j'ai bien de la peine moi-même à
» les gouverner; ne m'obligez pas, mon Fils, à vous charger
» d'un emploi ſi difficile & ſi dangereux. Changez de deſſein,

» il en eſt temps encore : vous demandez des marques certai-
» nes, qui puiſſent vous aſſurer que vous êtes mon fils ; en
» eſt-il de plus infaillible que la crainte que m'inſpire le dan-
» ger auquel vous voulez vous expoſer ? L'accablement où
» vous me voyez ne prouve-t-il pas aſſez que je ſuis votre père?

Quid mea colla tenes blandis ignare lacertis ?
Ne dubita, dabitur, Stygias juravimus undas,
Quodcunque optaris, ſed tu ſapientius opta.
Finierat monitus, dictis tamen ille repugnat,
Propoſitumque premit, flagratque cupidine currus;
Ergo, quâ licuit genitor cunctatus, ad altos
Deducit juvenem, Vulcania munera, currus.
Aureus axis erat, temo aureus, aurea ſummæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo :
Per juga chryſolithi, poſitæque ex ordine gemmæ;
Clara repercuſſo reddebant lumina Phœbo.
Dumque ea magnanimus Phaëton miratur, opuſque
Perſpicit, ecce vigil nitido patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores, & plena roſarum
Atria : diffugiunt ſtellæ, quarum agmina cogit
Lucifer, & cœli ſtatione noviſſimus exit.
Tum pater, ut terras, mundumque rubeſcere vidit;
Cornuaque extremæ velut evaneſcere Lunæ,
Jungere equos Titan velocibus imperat Horis :
Juſſa Deæ celeres peragunt, ignemque vomentes
Ambroſiæ ſucco ſaturos præſepibus altis
Quadrupedes ducunt, adduntque ſonantia fræna.
Tum pater ora ſui ſacro medicamine nati
Contigit, & rapidæ fecit patientia flammæ;
Impoſuitque comæ radios, præſagaque luctus
Pectore ſollicito repetens ſuſpiria, dixit :
Si potes his ſaltem monitis parere parentis;
Parce, puer, ſtimulis, & fortius utere loris,
Sponte ſuâ properant, labor eſt inhibere volantes.
Nec tibi directos placeat via quinque per arcus :
Sectus in obliquum eſt lato curvamine limes,
Zonarumque trium contentus fine, polumque

» Vous

» Vous pouvez le remarquer ſur mon viſage ; vous le verriez » encore bien mieux, ſi vous pouviez pénétrer dans mon » cœur ; vous y reconnoîtriez le trouble & l'inquiétude d'un » père qui vous chérit : cherchez ce qu'il y a de plus précieux » dans le Monde ; demandez ce que les Cieux, la Terre & la » Mer ont de plus rare, vous êtes sûr de l'obtenir : je ne vous » refuſe qu'une ſeule choſe, laquelle, bien loin d'être pour » vous une marque de diſtinction, deviendroit l'occaſion in- » faillible de votre perte. Phaëton, vous croyez demander » une grace, & c'eſt votre ruine que vous cherchez. Hélas ! » vous m'embraſſez, mon Fils ; vous voulez obtenir votre » demande, vous l'obtiendrez : j'ai juré par le Styx de vous » accorder tout ce que vous ſouhaiteriez ; mais encore un coup, » ſouhaitez quelque choſe de plus raiſonnable. « Ce diſcours ne fait point changer Phaëton, il s'oppoſe à toutes les raiſons de ſon père, & n'a d'autre ambition que celle de conduire ſon Char. Enfin, après avoir différé autant qu'il le pouvoit, le Soleil conduiſit ſon fils au lieu où étoit le Char. C'étoit l'ouvrage de Vulcain ; l'eſſieu, le timon, les roues en étoient d'or, & les rayes étoient d'argent : il étoit tout couvert de pierres précieuſes, qui, venant à réfléchir la lumière du Soleil, éclatoient de tous côtés. Tandis que l'ambitieux Phaëton conſidéroit ce ſuperbe ouvrage, la vigilante Aurore vêtue d'un habit couleur de pourpre, ouvrit les portes de l'Orient, & ſon Palais parſemé de roſes. D'abord on vit les Étoiles diſparoître, & Lucifer, qui les conduit, fut le dernier à ſe retirer. Apollon, ayant vu que le Ciel & la Terre commençoient à ſe colorer, & que le croiſſant de la Lune s'effaçoit, commanda aux Heures d'atteler ſes Chevaux. Elles obéirent ſur le champ, & les ayant fait ſortir de l'écurie, où ils s'étoient raſſaſiés d'Ambroſie, elles leur mirent les mords ; & les attelèrent. Le Soleil ayant frotté le viſage de ſon fils avec une eſſence céleſte, de

Effugit Auftralem, junctamque Aquilonibus Arcton.
Hâc fit iter; manifefta rotæ veftigia cernes.
Utque ferant æquos & cœlum & terra calores,
Nec preme, nec fummum molire per æthera currum.
Altius egreffus cœleftia tecta cremabis,
Inferius terras, medio tutiffimus ibis.
Neu te dexterior tortum declinet ad anguem;
Neve finifterior preffam rota ducat ad aram:
Inter utrumque tene. Fortunæ cætera mando,
Quæ juvet, & melius, quam tu tibi, confulat, opto.
Dum loquor, Hefperio pofitas in littore metas
Humida nox tetigit: non eft mora libera nobis:
Pofcimur, & fulget tenebris Aurora fugatis.
Corripe lora manu, vel, fi mutabile pectus
Eft tibi, confiliis, non curribus utere noftris;
Dum potes, & folidis etiam nunc fedibus adftas;
Dumque male optatos nondum premis infcius axes;
Quæ tutus fpectes, fine me dare lumina terris.
Occupat ille levem juvenili corpore currum,
Statque fuper, manibufque datas contingere habenas
Gaudet, & invito grates agit inde parenti.
Interea volucres Pyroëis, Eoüs, & Æthon,
Solis equi, quartufque Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibufque repagula pulfant.
Quæ poftquam Thetys, fatorum ignara nepotis,
Reppulit, & facta eft immenfi copia cœli,
Corripuere viam, pedibufque per aëra motis,
Obftantes fcindunt nebulas, pennifque levati
Prætereunt ortos iifdem de partibus Euros.
Sed leve pondus erat, nec quod cognofcere poffent
Solis equi, folitâque jugum gravitate carebat.
Utque labant curvæ jufto fine pondere naves,

crainte que la flamme ne l'incommodât, & lui ayant ceint la tête de ses rayons : » Mon Fils, lui dit-il, en poussant un profond soupir, qui étoit comme le présage de son malheur, » suivez du moins le dernier conseil que vous donne votre » père : Ne poussez point mes Chevaux, & autant que vous » le pourrez, ne leur lâchez point la bride; ils vont assez vîte » d'eux-mêmes : on n'a de la peine qu'à les retenir. Quoique » le chemin, où vous trouverez cinq grands cercles, soit le » plus droit, ce n'est pas celui-là qu'il faut suivre; celui que » vous devez tenir, coupe obliquement trois des Zones, & » ne passe pas plus avant; prenez garde de ne point approcher » de trop près celles qui confinent les deux Pôles. Voilà la » route que vous devez tenir; vous la reconnoîtrez à la trace » que les roues y ont laissée. Afin que le Ciel & la Terre » soient échauffés également, il ne faut ni monter trop haut, » ni descendre trop bas: si vous vous élevez trop, vous mettrez » le Ciel en feu; si vous descendez trop, vous brûlerez la » Terre; le milieu est le chemin le plus sûr: ne tournez point » à droite du côté du Serpent, ni à gauche du côté de l'Au- » tel, marchez à égale distance de ces deux Constellations: » j'abandonne le reste à la Fortune; je souhaite qu'elle vous » soit favorable, & qu'elle prenne plus de soin de vous, que » vous n'en prenez vous-même. Mais, pendant que je vous » parle, la Nuit a terminé sa carrière; l'Aurore a déja dissipé » les ténèbres; il n'y a plus de temps à perdre : prenez les » guides, ou plutôt, si vous êtes capable de changer de réso- » lution, préférez les sages conseils que je viens de vous don- » ner, à l'envie que vous avez de conduire mon Char. Vous » pouvez encore abandonner le dessein téméraire que vous » avez formé, & me laisser le soin d'éclairer le Monde. « Phaëton, sans écouter les avis de son père, saute sur le Char, & charmé de prendre en main les rênes, il lui rend grace

Perque mare, inftabiles nimiâ levitate, feruntur:
Sic onere infueto vacuos dat in aëre faltus,
Succutiturque alte, fimilifque eft currus inani.
Quod fimul ac fenfere, ruunt, tritumque relinquunt
Quadrijuges fpatium; nec, quo prius, ordine currunt.
Ipfe pavet, nec quà commiffas flectat habenas,
Nec fcit quà fit iter, nec, fi fciat, imperet illis.
Tum primum radiis gelidi caluere triones,
Et vetito fruftra tentarunt æquore tingi.
Quæque polo pofita eft glaciali proxima Serpens,
Frigore pigra prius, nec formidabilis ulli,
Incaluit, fumpfitque novas fervoribus iras.
Te quoque turbatum memorant fugiffe Boote;
Quamvis tardus eras, & te tua plauftra tenebant.
Ut vero terras defpexit ab æthere fummo
Infelix Phaëton, penitus, penitufque jacentes,
Palluit, & fubito genua intremuere timore,
Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.
Et jam mallet equos nunquam tetigiffe paternos,
Jam cognoffe genus piget, & valuiffe rogando;
Jam Meropis dici cupiens. Ita fertur, ut acta
Præcipiti pinus Boreâ, cui cuncta remifit
Fræna fuus rector, quam Dîs votifque reliquit.
Quid faciat? multum cœli poft terga relictum,
Ante oculos plus eft: animo metitur utrumque;
Et modo, quos illi fato contingere non eft,
Perfpicit occafus, interdum refpicit ortus.
Quidque agat ignarus, ftupet, & nec fræna remittit;
Nec retinere valet, nec nomina novit equorum.
Sparfa quoque in vario paffim miracula cœlo,
Vaftarumque videt trepidus fimulachra ferarum.
Eft locus, in geminos ubi brachia concavat arcus

d'une faveur qui ne lui eſt accordée qu'à regret. Cependant les quatre Chevaux du Soleil, Pyroïs, Eoüs, Æthon & Phlégon, rempliſſent l'air de henniſſemens & de flammes, & frappent du pied la barrière du Monde. Dès que Thétis, qui ne prévoyoit pas le triſte ſort de ſon petit-fils, l'eût ouverte, & que les Chevaux ſe virent en liberté dans la vaſte carrière du Ciel, ils partent, ils volent, &, écartant les nuages qui ſe trouvent à leur paſſage, ils devancent les vents qui ſe ſont levés avec eux. Cependant ils ſentent bientôt que le charriot qu'ils conduiſent n'a pas ſon poids ordinaire; & tel qu'un vaiſſeau, qui ne ſe trouve pas bien leſté, eſt emporté par les vagues, ce Char ne va que par ſauts & par bonds; les Chevaux abandonnent leur route ordinaire, & Phaëton épouvanté ne ſçait plus de quel côté il doit les tourner; & quand il le ſçauroit, il ne peut plus en être le maître. Ce fut alors, pour la première fois, que les Etoiles glacées du Septentrion ſentirent de la chaleur, & cherchèrent vainement à ſe plonger dans l'Océan, où il ne leur eſt pas permis d'entrer. Le Dragon, voiſin du Pôle du Nord, toujours engourdi de froid & peu redoutable, ſentit les effets de la chaleur, & entra en fureur; on dit même que vous en fûtes troublé, languiſſant & pareſſeux Boote, & que votre charriot, qui vous retenoit autrefois, ne vous empêcha pas de prendre la fuite. L'infortuné Phaëton, ayant conſidéré la Terre du haut du Ciel, & ne voyant que des abyſmes de tous côtés, pâlit; & ſes genoux tremblent; au milieu de tant de lumière, ſes yeux ſe couvrent de ténèbres; déja il voudroit n'avoir jamais manié les Chevaux de ſon père; il ſe repent d'avoir voulu connoître ſon origine à ce prix & d'avoir obtenu ce qu'il demandoit; il aimeroit mieux à préſent ne paſſer que pour le fils de Mérops. Cependant il eſt emporté comme un vaiſſeau dont le Pilote a quitté le gouvernail, en l'abandonnant à la merci

Scorpius, &, caudâ flexiſque utrinque lacertis,
Porrigit in ſpatium ſignorum membra duorum.
Hunc puer ut, nigri madidum ſudore veneni
Vulnera curvatâ minitantem cuſpide vidit,
Mentis inops, gelidâ formidine lora remiſit.
Quæ poſtquam ſummo tetigere jacentia tergo,
Exſpatiantur equi: nulloque inhibente, per auras
Ignotæ regionis eunt: quàque impetus egit,
Hàc ſine lege ruunt, altoque ſub æthere fixis
Incurſant ſtellis, rapiuntque per avia currum.
Et modo ſumma petunt, modo per decliva, viaſque
Præcipites, ſpatio terræ propiore feruntur:
Inferiuſque ſuis fraternos currere Luna
Admiratur equos; ambuſtaque nubila fumant.
Corripitur flammis, ut quæque altiſſima, tellus;
Fiſſaque agit rimas, & ſuccis aret ademptis.
Pabula caneſcunt, cum frondibus uritur arbor:
Materiamque ſuo præbet ſeges arida damno.
Parva queror, magnæ pereunt cum mœnibus urbes,
Cumque ſuis totas populis incendia gentes
In cinerem vertunt. Silvæ cum montibus ardent;
Ardet Athos, Tauruſque Cilix, & Tmolus, & Oete,
Et tum ſicca, prius celeberrima fontibus, Ide,
Virgineuſque Helicon, & nondum Oeagrius Æmus;
Ardet in immenſum geminatis ignibus Ætna,
Parnaſſuſque biceps, & Eryx, & Cynthus, & Othrys,
Et tandem nivibus Rhodope caritura, Mimaſque,
Dindymaque, & Mycale, natuſque ad ſacra Cithæron.
Nec proſunt Scythiæ ſua frigora; Caucaſus ardet,
Oſſaque cum Pindo, majorque ambobus Olympus,
Aëriæque Alpes, & nubifer Apenninus.
Tunc vero Phaëton cunctis è partibus orbem

des Dieux & des vents. Quel parti doit-il prendre ? Il a déja fourni une partie de la carrière, & il lui reſte encore un bien plus grand eſpace à parcourir ; il compare ces deux eſpaces l'un avec l'autre : il ſe tourne tantôt vers le Couchant, tantôt vers le Levant, & ſa malheureuſe deſtinée l'empêche d'arriver à aucun de ces deux termes. Dans l'effroi où il eſt, il ne ſçait plus à quoi ſe réſoudre : il ne quitte pas encore les rênes, mais il n'a plus la force de les tenir ; il ne ſe reſſouvient plus du nom des Chevaux ; il ne voit de tous côtés dans le Ciel que des prodiges & des Monſtres qui l'effrayent. Il y a un endroit où le Scorpion forme deux arcs avec ſes bras, & occupe, en étendant ſon corps & ſa queue, la place de deux Signes. Le jeune Phaëton ayant apperçu ce Monſtre horrible, qui étoit couvert du noir venin qu'il exhaloit, & qui ſembloit le menacer avec ſa queue recourbée & pointue, perdit tout-à-fait le jugement, & la frayeur dont il fut ſaiſi lui fit quitter les rênes. Dès que les Chevaux les ſentent flotter ſur leur dos, ils s'emportent, & ſe voyant ſans conducteur, ils parcourent les régions inconnues du Ciel ; ils vont où leur fougue les entraîne, & ne connoiſſent plus leur route ; tantôt ils s'élèvent juſqu'aux Etoiles du Firmament, tantôt ils ſe précipitent juſques près de la Terre, & la Lune eſt étonnée de voir le Char de ſon frère au-deſſous du ſien. Déja les nues enflammées jettent de la fumée : les lieux élevés commencent à brûler, & ſont entr'ouverts par la chaleur ; la Terre devient aride, & l'herbe deſſéchée ſe fane ; les arbres ſont brûlés avec leurs feuilles, & les moiſſons fourniſſent la matière de leur embraſement. Ce ſont-là les maux les moins conſidérables : les Villes entières ſont conſumées ; le feu réduit en poudre & leurs murailles & leurs habitans : les forêts & les montagnes ſont en feu ; le Mont Athos, le Mont Taurus, le Cilix, le Tmole, l'Œta, ſont embraſés ; le Mont Ida, ſi

Aſpicit accenſum, nec tantos ſuſtinet æſtus;
Ferventeſque auras, velut è fornace profundâ,
Ore trahit; curruſque ſuos candeſcere ſentit.
Et neque jam cineres ejectatamque favillam
Ferre poteſt; calidoque involvitur undique fumo.
Quoque eat, aut ubi ſit, piceâ caligine tectus,
Neſcit, & arbitrio volucrum raptatur equorum.
Sanguine tum, credunt, in corpora ſumma vocato,
Æthiopum populos nigrum traxiſſe colorem.
Tum facta eſt Lybie, raptis humoribus æſtu,
Arida; tum Nymphæ paſſis, fonteſque, lacuſque,
Deflevere comis. Quærit Bœotia Dircen,
Argos Amymonen, Ephyre Pirenidas undas.
Nec ſortita loco diſtantes flumina ripas
Tuta manent: mediis Tanaïs fumavit in undis,
Peneuſque ſenex, Teuthrantæuſque Caycus,
Et celer Iſmenos, cum Phocaico Erymantho;
Arſuruſque iterum Xanthus, flavuſque Lycormas,
Quique recurvatis ludit Mæander in undis;
Mygdoniuſque Melas, & Tænareus Eurotas.
Arſit & Euphrates Babylonius, arſit Orontes,
Thermodoonque citus, Gangeſque, & Phaſis, & Iſter.
Æſtuat Alphêus, ripæ Sperchiades ardent:
Quodque ſuo Tagus amne vehit, fluit ignibus, aurum.
Et, quæ Mæonias celebrarant carmine ripas,
Flumineæ volucres medio caluere Cayſtro.
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet, oſtia ſeptem
Pulverulenta vacant, ſeptem ſine flumina valles.
Sors eadem Iſmarios Hebrum cum Strymone ſiccat,
Heſperioſque amnes Rhenum, Rhodanumque, Padumque;
Cuique fuit rerum promiſſa potentia, Tybrim.

célèbre

célèbre par ses fontaines, se trouve pour la première fois desséché; tout est en feu: le chaste Hélicon; l'Hémus, qui n'avoit pas encore vu Orphée; l'Etna, qui redouble alors ses flammes; le Parnasse, avec ses deux sommets; l'Erix, le Cynthe & l'Othrys; le Rhodope, qui vit alors fondre ses neiges; le Didyme, le Mycale, le sacré Cythéron; les glaces de la Scythie ne la garantirent pas de cet incendie général; le Caucase se vit en feu, ainsi que le Mont Ossa; le Pinde; l'Olympe, qui est plus élevé que ces deux montagnes; les Alpes, qui vont jusqu'au Ciel, & l'Apennin, qui soutient les nuages. Phaëton voit de toutes parts l'Univers enflammé; il ne peut plus lui-même supporter la chaleur qui le brûle; l'air qu'il respire semble sortir d'une fournaise ardente; son charriot commence à s'enflammer, il est presque étouffé par la cendre, & par les étincelles qui volent de tous côtés; une noire & épaisse fumée, qui l'enveloppe, l'empêchant de connoître où il est, & où il va, il se laisse emporter au gré des Chevaux. On croit que ce fût dans cette occasion que le sang des Éthiopiens, brûlé par une chaleur si extraordinaire, s'étant répandu sur leur peau, leur donna cette noirceur qu'ils ont encore. Ce fut aussi dans le même temps que la Lybie, ayant perdu tout le suc qui l'humectoit, devint séche & aride, & que les Nymphes virent en pleurant tarir les sources de leurs fontaines & de leurs lacs. La Béotie vit aussi tarir la fontaine Dircé; Argos, celle d'Amymone; Corinthe, celle de Pyrené: les fleuves les plus abondans ne se trouvèrent pas en sûreté dans le lit où ils couloient: le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque, l'Ismène & l'Erymanthe furent enflammés, ainsi que le Xanthe, qui devoit encore brûler une fois. Le Lycormas, dont les eaux sont jaunâtres; le Méandre, qui fait tant de tours différens dans les plaines qu'il arrose; le Mélas, qui coule dans la Mygdonie; l'Eurotas voisin du Ténare; l'Euphrate, qui traverse la Ville

Diſſilit omne ſolum, penetratque in Tartara rimis
Lumen, & infernum terret cum conjuge regem.
Et mare contrahitur, ſiccæque eſt campus arenæ
Quod modo pontus erat, quoſque altum texerat æquor
Exiſtunt montes, & ſparſus Cycladas augent.
Ima petunt Piſces, nec ſe ſuper æquora curvi
Tollere conſuetas audent Delphines in auras.
Corpora phocarum ſummo reſupina profundo
Exanimata jacent: ipſum quoque Nerea fama eſt,
Doridaque, & natas, tepidis latuiſſe ſub undis.
Ter Neptunus aquis cum torvo brachia vultu
Exſerere auſus erat, ter non tulit aëris ignes.
Alma tamen Tellus, ut erat circumdata ponto,
Inter aquas pelagi, contractoſque undique fontes,
Qui ſe condiderant in opacæ viſcera matris,
Suſtulit omniferos collo tenus arida vultus:
Oppoſuitque manum fronti, magnoque tremore
Omnia concutiens, paulum ſubſedit, & infra,
Quam ſolet eſſe, fuit, ſiccâque ita voce locuta eſt.
Si placet hoc, meruique, quid, ô tua fulmina ceſſant
Summe Deûm? liceat, perituræ viribus ignis,
Igne perire tuo, cladem que auctore levare.
Vix equidem fauces hæc ipſa in verba reſolvo:
(Preſſerat ora vapor) toſtos en aſpice crines;
Inque oculis fumum, volitant ſuper ora favillæ.
Hoſne mihi fructus? hunc fertilitatis honorem
Officiique refers? quod adunci vulnera aratri
Raſtrorumque fero, totoque exerceor anno?
Quod pecori frondes, alimentaque mitia fruges
Humano generi, vobis quoque thura, miniſtro?
Sed tamen exitium fac me meruiſſe, quid undæ?
Quid meruit frater? cur illi tradita ſorte
Æquora decreſcunt, & ab æthere longius abſunt?

de Babylone; l'Oronte, le rapide Thermodoon, le Gange, le Phase, le Danube, l'Alphée & le Sperchius, tous virent leurs eaux desséchées par la chaleur: la flamme fit fondre l'or que roule le Tage. Les Cygnes, qui avoient charmé tant de fois la Méonie par la douceur de leur chant, cherchèrent vainement à se rafraîchir dans les eaux du Caystre. Le Nil épouvanté se retira aux extrémités du monde, & cacha sa source, qui n'a pu être découverte depuis ce temps-là. Les sept embouchures, par lesquelles il se jette dans la Mer, ne furent plus alors que des vallées arides & couvertes de cendres. L'Hébre & le Strymon, qui arrosent la Thrace; tous les autres fleuves d'Occident, le Rhin, le Rhône, le Pô & le Tibre, à qui les Destins avoient promis l'Empire du Monde, furent desséchés dans cet embrasement. La Terre s'entr'ouvrit de tous côtés, & la lumière qui pénétra jusques dans le séjour des Ombres, épouvanta Pluton & Proserpine. La Mer s'étant retirée, laisse voir à sec les vastes campagnes de sable qu'elle couvroit auparavant: les montagnes ensevelies sous ses ondes, parurent pour la première fois, & augmentèrent le nombre des Isles. Les Poissons cherchent un asyle dans les lieux les plus profonds: les Dauphins n'osent plus jouer sur la surface de la Mer, ni s'élancer hors de l'eau: les Monstres demeurent étendus & sans mouvement. On assure même que Nérée, Doris, & leurs Filles sentirent la chaleur jusques dans le fond de leurs antres. Neptune en courroux voulut trois fois sortir les bras hors de l'eau, trois fois la chaleur l'obligea de les retirer. La Terre, voyant que les eaux de la Mer, dont elle étoit environnée, s'étoient retirées, & que les fontaines qui servoient à l'arroser s'étoient cachées dans son sein, leva sa tête, qui étoit autrefois si féconde, alors entièrement séche & aride; & s'étant couverte le visage de la main, elle fit entendre un tremblement affreux, & descendit dans un lieu plus bas que celui qu'elle avoit accoutumé d'habiter, d'où elle adressa cette plainte à Jupiter:

Quod ſi nec fratris, nec te mea gratia tangit,
At cœli miſerere tui. Circumſpice, utrinque
Fumat uterque polus, quos ſi violaverit ignis,
Atria veſtra ruent. Atlas en ipſe laborat,
Vixque ſuis humeris candentem ſuſtinet axem.
Si freta, ſi terræ pereunt, ſi regia cœli,
In chaos antiquum confundimur; eripe flammis,
Si quid adhuc ſupereſt, & rerum conſule ſummæ.
Dixerat hæc Tellus, neque enim tolerare vaporem
Ulterius potuit, nec dicere plura, ſuumque
Rettulit os in ſe, propioraque Manibus antra.



» Souverain des Dieux, s'il eſt vrai que vous regardiez avec » plaiſir les maux que j'endure, & que je les aie mérités, que ne » lancez-vous contre moi votre tonnerre? Si je dois périr par » le feu, que ce ſoit par celui qui partira de votre main : ce ſera » pour moi une conſolation d'avoir Jupiter pour auteur de mes » malheurs. Mon goſier deſſéché par la chaleur qui l'étouffe, » a de la peine à prononcer ce peu de paroles; voyez mes che» veux brûlés, mon viſage & mes yeux couverts de feu & de » fumée : eſt-ce là la récompenſe de ma fécondité, & des biens « dont j'ai enrichi l'Univers? Ai-je donc mérité d'être traitée » ainſi, parce que j'ouvre pendant tout le cours de l'année mon » ſein à la charrue qui le déchire, ou parce que j'ai ſoin de » fournir de l'herbe aux animaux, les fruits, & tout ce qui eſt » néceſſaire à la ſubſiſtance des hommes? Eſt-ce enfin parce » que je produis l'encens qui brûle ſur les Autels des Dieux? » Mais je veux que ce ſoit par ma faute que j'aie mérité d'être » réduite en poudre, qu'ont fait les Eaux? Quel forfait a com» mis votre frère, & pourquoi l'Empire de la Mer, qui fut ſon » partage, ſe trouve-t-il ſi fort diminué? Pourquoi l'éloignez» vous encore du Ciel par l'abaiſſement des ondes? Si vous » n'êtes pas touché ni de mes malheurs, ni de ceux de Neptu» ne, vous devez du moins être ſenſible à ceux qui menacent le » Ciel où vous régnez. Voyez comme l'un & l'autre Pôle eſt » embraſé : ſi la flamme les endommage une fois, vous verrez » bientôt votre Palais réduit en cendres. Atlas, le grand Atlas » lui-même ne peut plus qu'à peine ſoutenir le globe enflammé » qu'il porte ſur ſes épaules. Si la Mer, la Terre & les Cieux » périſſent dans cet embraſement, le Monde va retomber dans » le premier Cahos : dérobez aux flammes ce qu'elles ont épar» gné, & ne laiſſez pas entièrement périr l'Univers. « Tel fut le diſcours de la Terre : la chaleur l'ayant empêchée d'en dire davantage, elle alla ſe cacher dans les antres les plus voiſins du ſéjour des Ombres.

FABULA II.

Phaëton fulmine ictus.

At pater omnipotens, Superos testatus, & ipsum
Qui dederat currus, nisi opem ferat, omnia fato
Interitura gravi, summam petit arduus arcem,
Unde solet nubes latis inducere terris;
Unde movet tonitrus, vibrataque fulmina jactat.
Sed neque, quas posset terris inducere, nubes
Tunc habuit, nec quos cœlo demitteret imbres.
Intonat, & dextrâ libratum fulmen ab aure
Misit in aurigam; pariterque, animâque, rotisque
Exuit, & sævis compescuit ignibus ignes.
Consternantur equi: &, saltu in contraria facto,
Colla jugo eripiunt, abruptaque lora relinquunt.
Illic fræna jacent, illic temone revulsus
Axis, in hac radii fractarum parte rotarum,
Sparsaque sunt late laceri vestigia currus.
At Phaëton, rutilos flammâ populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aëra tractu
Fertur, ut interdum de cœlo stella sereno,
Etsi non cecidit, potuit cecidisse videri.
Quem, procul à patriâ, diverso maximus orbe
Excipit Eridanus, spumantiaque abluit ora.





Pour prévenir un Embrasement universel,
Jupiter foudroye Phaéton.

FABLE II.

Phaëton foudroyé.

JUPITER, après avoir pris à témoin les autres Dieux, & le Soleil lui-même, de la néceſſité où il ſe trouvoit de remédier promptement à un danger ſi preſſant, monta au plus haut de l'Olympe, dans le lieu même d'où il fait gronder le tonnerre, lance ſa foudre, & fait tomber les pluies ſur la Terre; mais n'y ayant trouvé ni nuages, ni vapeurs, il fit entendre un coup de tonnerre, & frappa Phaëton d'un coup de foudre qui lui ôta la vie, & le fit tomber de ſon Char. Ainſi fut éteint par le feu même l'embraſement qui menaçoit l'Univers; les Chevaux renverſés, ayant fait un effort pour ſe relever, rompirent leurs rênes & leurs freins, & ſe dégagèrent du charriot. On vit épars de tous côtés les mords, le timon, l'eſſieu, les rayons des roues, & les autres parties du Char que la foudre avoit briſé. Cependant Phaëton, les cheveux en feu, tombe du haut du Ciel, & laiſſe après lui une longue traînée de flammes: telle eſt celle qu'on apperçoit pendant un temps ſerein, dans ces Étoiles qui changent de place, & qui ſemblent tomber ſur la Terre. L'Éridan, qui coule dans des lieux bien éloignés du pays qui avoit vu naître ce Prince infortuné, le reçut dans ſes ondes, & lava ſon viſage qui étoit tout couvert d'écume.



FABULA III.

Sorores Phaëtontis in arbores, & Cycnus in Cycnum.

NAÏDES Hesperiæ trifidâ fumantia flammâ
Corpora dant tumulo, signant quoque carmine saxum.
Hîc situs est Phaëton, currus auriga paterni,
Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.
At pater obductos luctu miserabilis ægro
Condiderat vultus, &, si modo credimus, unum
Isse diem sine Sole ferunt: incendia lumen
Præbebant, aliquisque malo fuit usus in illo.
At Clymene, postquam dixit, quæcunque fuerunt
In tantis dicenda malis, lugubris, & amens;
Et laniata sinus, totum percensuit orbem:
Exanimesque artus primo, mox ossa requirens.
Repperit ossa tamen peregrinâ condita terrâ:
Incubuitque loco, nomenque in marmore lectum
Perfudit lacrymis, & aperto pectore fovit.
Nec minus Heliades lugent, & inania morti
Munera dant lacrymas, & cæsæ pectora palmis,
Non auditurum miseras Phaëtonta querelas
Nocte dieque vocant, asternunturque sepulchro.
Luna quater junctis implerat cornibus orbem;
Illæ more suo (nam morem fecerat usus)
Plangorem dederant: è queis Phaëtusa sororum
Maxima, cum vellet terræ procumbere, questa est
Diriguisse pedes: ad quam conata venire
Candida Lampetie, subitâ radice retenta est.

FABLE



Moreau del. — Massard Sculp 1768

Le Tombeau de Phaëton, auprès du quel ses Sœurs furent changées en Peupliers, et le Roi Cygnus en Cygne.

FABLE III.

Les sœurs de Phaëton métamorphosées en arbres ; & Cycnus en Cygne.

LES Nymphes de l'Hespérie, après avoir rendu les derniers devoirs à Phaëton, mirent cette épitaphe sur son tombeau :

Cy gît Phaëton qui conduisit autrefois le Char du Soleil son père : malheureux dans l'exécution, la beauté d'une entreprise si noble & si hardie le justifie assez du mauvais succès qui la suivit.

Cependant le Soleil, accablé de la douleur que lui causoit le malheur qui venoit d'arriver à son fils, se cacha ; &, s'il en faut croire la Tradition, il y eut un jour entier pendant lequel il n'éclaira point le Monde. L'embrasement servit de lumière, & ce fut le seul avantage que l'Univers tira de cet accident. Après que Clymène eut dit tout ce que la douleur inspire dans des occasions aussi tristes, elle s'arracha les cheveux, & courut de tous cotés pour chercher le corps, ou du moins les cendres de son fils. Enfin, ayant trouvé ses os ensevelis sur un rivage étranger, elle s'arrête près du tombeau qui les tient enfermés, mouille de ses larmes le marbre où son nom étoit gravé, & tâche de l'échauffer en l'embrassant. Les Héliades de leur côté font entendre leurs pleurs, leurs gémissemens, leurs cris, se meurtrissent le sein, & donnent toutes les autres marques de la plus vive douleur, (vaine & inutile consolation pour ceux qui ne sont plus !) Attachées jour & nuit au tombeau de leur frère, elles prononcent sans cesse le triste nom de Phaëton, qui ne peut plus entendre leurs regrets. Quatre mois s'étoient écoulés, & leur douleur, tournée en habitude, étoit encore aussi vive que le premier jour, lorsqu'enfin Phaëtuse, qui étoit l'aînée, voulant s'as-

Tertia cum crinem manibus laniare pararet,
Avellit frondes: hæc ſtipite crura teneri,
Illa dolet fieri longos ſua brachia ramos.
Dumque ea mirantur, complectitur inguina cortex;
Perque gradus uterum, pectuſque, humeroſque, manuſque,
Ambit: & exſtabant tantum ora vocantia matrem.
Quid faciat mater? niſi, quo trahit impetus illam,
Huc eat, atque illuc, & dum licet oſcula jungat?
Non ſatis eſt; truncis avellere corpora tentat,
Et teneros manibus ramos abrumpit: at inde
Sanguineæ manant, tanquam de vulnere, guttæ.
Parce, precor, mater, quæcumque eſt ſaucia, clamat;
Parce, precor; noſtrum laceratur in arbore corpus:
Jamque vale. Cortex in verba noviſſima venit.
Inde fluunt lacrymæ, ſtillataque ſole rigeſcunt
De ramis electra novis, quæ lucidus amnis
Excipit, & nuribus mittit geſtanda Latinis.
Affuit huic monſtro proles Steneleia Cycnus,
Qui, tibi materno quamvis à ſanguine junctus,
Mente tamen Phaëton propior fuit. Ille, relicto
(Nam Ligurum populos, & magnas rexerat urbes)
Imperio, ripas virides amnemque querelis
Eridanum implerat, ſylvamque ſororibus auctam.
Cum vox eſt tenuata viro, canæque capillos
Diſſimulant plumæ, collumque à pectore longe
Porrigitur, digitoſque ligat junctura rubentes;
Penna latus velat, tenet os ſine acumine roſtrum.
Fit nova Cycnus avis, nec ſe cœloque Jovique
Credit, ut injuſte miſſi memor ignis ab illo.
Stagna petit, patuloſque lacus: ignemque peroſus,
Quæ colat, elegit contraria flumina flammis.
Squallidus interea genitor Phaëtontis, & expers
Ipſe ſui decoris, qualis, cum deficit orbi,

ſeoir à terre, ſentit ſes genoux ſe roidir; elle fit un cri, & la belle Lampétie, qui voulut la ſecourir, ne put s'approcher d'elle, ſes pieds ayant déja pris racine. La troiſiéme, déſeſpérée du malheur de ſes ſœurs, voulut s'arracher les cheveux; mais elle n'arracha que des feuilles. L'une ſe plaint que ſes jambes ne ſont plus que le tronc d'un arbre, l'autre que ſes bras en deviennent les branches. Étonnées de ce prodige, elles voyent l'écorce couvrir tout leur corps; elles n'ont déja plus que la bouche qui n'en ſoit pas enveloppée, & elles appellent leur mère. Mais, hélas! quel ſecours peut-elle leur donner? Elle court tantôt à l'une de ſes filles, tantôt à l'autre; elle les embraſſe, tandis qu'il lui eſt permis de les embraſſer. En vain elle s'efforce de les dégager des racines qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres, & elle en voit ſortir des gouttes de ſang. » Épargnez-» nous, ma mère, s'écrient-elles, épargnez-nous; les efforts » que vous faites ſont autant de bleſſures, dont vous nous » déchirez le corps. Adieu, ma chère mère, adieu pour la » dernière fois. « Telles furent leurs dernières paroles; l'écorce qui acheva de les envelopper leur ferma la bouche pour jamais. Les larmes qui coulèrent de ces nouveaux arbres s'endurcirent au Soleil, & devinrent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçut, & c'eſt-là qu'on les prend pour en faire l'ornement des Dames Romaines. Cycnus, fils de Sthénélée, fut témoin de ce prodige. Quoique ce Prince fût uni par le ſang à Phaëton du côté de ſa mère, il l'étoit encore davantage par les liens de l'amitié. Les peuples de Ligurie le reconnoiſſoient pour leur Souverain, & il étoit le maître de pluſieurs Villes. Le malheur arrivé à ſon ami, lui ayant fait abandonner ſes Etats, il vint ſur les bords de l'Eridan; & il les faiſoit retentir de ſes triſtes regrets, ainſi que les forêts voiſines, que les ſœurs de Phaëton, changées en arbres, venoient d'augmenter; lorſque tout d'un coup il ſentit ſa voix s'affoiblir, ſes cheveux

Esse solet: lucemque odit, seque ipse, diemque;
Datque animum in luctus, & luctibus adjicit iram;
Officiumque negat mundo. Satis, inquit, ab ævi
Sors mea principiis fuit irrequieta, pigetque
Actorum sine fine mihi, sine honore, laborum.
Quilibet alter agat portantes lumina currus.
Si nemo est, omnesque Dei non posse fatentur;
Ipse agat: ut saltem, dum nostras tentat habenas,
Orbatura patres aliquando fulmina ponat:
Tunc sciet, ignipedum vires expertus equorum,
Non meruisse necem, qui non bene rexerit illos.
Talia dicentem circumstant omnia Solem
Numina: neve velit tenebras inducere rebus,
Supplice voce rogant. Missos quoque Jupiter ignes
Excusat, precibusque minas regaliter addit.
Colligit amentes, & adhuc terrore paventes,
Phœbus equos: stimuloque, dolens, & verbere sævit;
(Sævit enim) natumque objectat, & imputat illis.



ne ſont plus que des plumes blanches, ſon col s'allonge, ſes doigts s'attachent & s'uniſſent par une peau rougeâtre, les aîles lui couvrent les côtés ; un bec arrondi lui tient lieu de bouche : il devient un Cygne ; & ſe reſſouvenant encore de la foudre de Jupiter, qui avoit ſi injuſtement fait périr ſon ami, il n'oſe prendre ſon eſſor ; il ſe contente de voler près de la terre, & choiſit pour ſa demeure les étangs & les lacs. La haine qu'il conſerve pour le feu l'oblige à habiter dans l'élément qui lui eſt le plus contraire. Cependant le Soleil, que la mort de ſon fils Phaëton rendoit inconſolable, ne ſonge qu'à s'affliger. Pâle & défiguré, tel qu'il paroît lorſqu'il eſt éclipſé, il haït le jour & la lumière, ne peut ſe ſouffrir lui-même, & livré à la douleur & à la colère, il refuſe avec opiniâtreté d'éclairer le Monde. » Ma vie, dit-il, n'a été que trop agitée depuis que » l'Univers ſubſiſte : je me laſſe enfin d'un travail qui ne finit » point, & dont je ſuis ſi mal récompenſé. Qu'un autre que moi » conduiſe déſormais le Char qui porte la lumière ; ſi perſonne » ne veut ſe charger de cet emploi, & ſi tous les Dieux ſont » obligés d'avouer qu'il eſt au-deſſus de leurs forces, que Jupiter » lui-même l'entreprenne : du moins pendant ce temps-là, il » quittera la foudre, dont il ne ſçait ſe ſervir que pour enlever » les enfans à leur père. Quand il ſçaura par lui-même la peine » qu'on a à conduire mes Chevaux, il verra qu'on ne doit pas » être puni pour ne les avoir pas bien gouvernés. « Pendant que le Soleil fait ſes plaintes, tous les Dieux aſſemblés autour de lui, le prient inſtamment de ne pas différer plus long-temps d'éclairer le Monde, & de diſſiper les ténèbres qui le couvrent. Jupiter lui-même, après lui avoir marqué le chagrin qu'il a d'avoir été obligé de ſe ſervir de ſa foudre, joint ſes prières à celles des autres Dieux, & lui ordonne en Maître de lui obéir. Le Soleil raſſemble ſes Chevaux encore épouvantés ; il les preſſe du fouet & de l'aiguillon : il décharge ſur eux ſa colère, & leur reproche la mort de ſon fils.

FABULA IV.

Calisto à Jove astu subacta.

AT Pater omnipotens ingentia mœnia cœli
Circuit : & , ne quid labefactum viribus ignis
Corruat , explorat. Quæ postquam firma , suique
Roboris esse videt ; terras , hominumque labores ,
Perspicit. Arcadiæ tamen est impensior illi
Cura suæ : fontesque , & nondum audentia labi
Flumina restituit. Dat terræ gramina , frondes
Arboribus , læsasque jubet revirescere sylvas.
Dum redit , itque frequens , in virgine Nonacrinâ
Hæsit : & accepti caluere sub ossibus ignes.
Non erat hujus opus lanam mollire trahendo ,
Nec positas variare comas : sed fibula vestem ,
Vitta coërcebat neglectos alba capillos ,
Et modo leve manu jaculum , modo sumpserat arcum.
Miles erat Phœbes : nec Mænalon attigit ulla
Gratior hâc Triviæ : sed nulla potentia longa est.
Ulterius medio spatium Sol altus habebat ,
Cum subit illa nemus , quod nulla ceciderat ætas.
Exuit hîc humero pharetram , lentosque retendit
Arcus : inque solo , quod texerat herba , jacebat ;
Et pictam positâ pharetram cervice premebat.
Juppiter ut vidit fessam , & custode vacantem ;
Hoc certe furtum conjux mea nesciet , inquit ,
Aut si rescierit , sunt , oh ! sunt jurgia tanti ?
Protinus induitur faciem , cultumque Dianæ :
Atque ait , ô ! comitum , virgo , pars una mearum ,



Ch. Eisen inv. J. B. Simonet Sculp.

Jupiter prend la forme de Diane, pour rendre fenfible la Nymphe Califto.

FABLE IV.

Calisto trompée par Jupiter qui en abuse.

CEPENDANT Jupiter, après avoir visité tout le Ciel, pour voir si le feu n'avoit rien endommagé, & s'il n'y avoit point quelque endroit qui menaçât ruine : voyant que tout étoit en bon état, tourna ses regards du côté de la Terre, & y descendit pour réparer les désordres que l'incendie y avoit causés. Il prit un soin tout particulier de l'Arcadie ; d'abord il fit couler les fontaines & les fleuves qui avoient été desséchés. La Terre reprit par son ordre son ancienne verdure ; les arbres dépouillés se virent couverts de leur feuillage, & les forêts désolées par le feu commencèrent à pousser des rameaux & des feuilles. Pendant qu'il porte ainsi ses pas de tous côtés, il apperçoit Calisto, & conçoit pour elle un amour violent. Cette belle Nymphe ne s'appliquoit ni à filer, ni à se parer : un ruban blanc attachoit ses cheveux, qu'elle ne prenoit aucun soin d'arranger, & sa robe étoit retroussée avec une simple agraffe. On la voyoit toujours avec un arc & une fléche à la main. Compagne de Diane, elle étoit la plus chérie des Nymphes de sa suite. Mais est-il quelque bonheur qui soit durable ? Un jour, un peu après midi, elle entra dans un sombre bocage pour s'y reposer ; elle débanda son arc, & appuyant sa tête sur son carquois, elle se coucha sur l'herbe. Jupiter la vit seule & accablée de lassitude : Du moins, dit-il, » Junon ne sçaura point cette nouvelle infidélité ; après tout, » quand elle l'apprendroit, dois-je si fort m'embarrasser de ses » plaintes & de ses reproches ? « Ayant pris sur le champ la figure & l'habit de Diane : » Belle Nymphe, lui dit-il, qui

In quibus es venata jugis? de ceſpite virgo
Se levat: &, ſalve numen, me judice, dixit,
Audiat ipſe licet, majus Jove. Ridet, & audit;
Et ſibi præferri ſe gaudet, & oſcula jungit,
Nec moderata ſatis, nec ſic à virgine danda.
Quâ venata foret ſylvâ narrare parantem
Impedit amplexu, nec ſe ſine crimine prodit.
Illa quidem contra, quantum modo fœmina poſſet;
(Aſpiceres utinam, Saturnia, mitior eſſes)
Illa quidem pugnat, ſed quæ ſuperare puella?
Quiſve Jovem poterat? Superûm petit æthera victor
Juppiter: huic odio nemus eſt, & conſcia ſylva.
Unde pedem referens, pene eſt oblita pharetram
Tollere cum telis, &, quem ſuſpenderat, arcum.



» faites l'ornement de ma Cour, de quel côté avez-vous chaſſé » aujourd'hui ? « Déeſſe, lui répliqua la Nymphe en ſe levant pour la ſaluer, » quand Jupiter même m'entendroit, je ne » ſçaurois m'empêcher de vous préférer à lui. Vous êtes plus » reſpectable que le Maître du monde. « Ce diſcours plut à » Jupiter : il ſe prit à rire de voir que, par cette mépriſe, on le préféroit à lui-même ; il la careſſe, & lui donne des baiſers trop peu chaſtes pour une fille. Comme elle ſe préparoit à lui faire l'hiſtoire de ſa chaſſe, il ſe jetta à ſon cou, & ne ſe fit connoître que par un crime : elle fit toute la réſiſtance dont elle étoit capable. Hélas ! ſi vous l'aviez vu, Junon, vous auriez été moins irritée contr'elle. Ses efforts furent inutiles : eſt-il quelque Mortel, & ſur-tout une fille, qui puiſſe réſiſter à Jupiter ? Après cette aventure, il remonte au Ciel. Caliſto regarde avec indignation le bois qui fût témoin de ſon malheur ; elle en ſort avec précipitation, oubliant preſque ſon carquois, ſes fléches & ſon arc, qu'elle avoit ſuſpendus à un arbre.



FABULA V.

Calisto de cœtu Dianæ expulsa.

ECCE, suo comitata choro Dictynna per altum
Mænalon ingrediens, & cæde superba ferarum,
Aspicit hanc, visamque vocat: clamata refugit,
Et timuit primò, ne Juppiter esset in illâ.
Sed postquam pariter Nymphas incedere vidit,
Sensit abesse dolos, numerumque accessit ad harum.
Heu! quam difficile est crimen non prodere vultu,
Vix oculos attollit humo: nec, ut ante solebat,
Juncta Deæ lateri, nec toto est agmine prima:
Sed silet, & læsi dat signa rubore pudoris.
Et, nisi quod virgo est, poterat sentire Diana
Mille notis culpam. Nymphæ sensisse feruntur:
Orbe resurgebant lunaria cornua nono,
Cum Dea venatrix, fraternis languida flammis,
Nacta nemus gelidum, de quo cum murmure labens
Ibat, & attritas versabat rivus arenas.
Ut loca laudavit, summas pede contigit undas,
His quoque laudatis: procul est, ait, arbiter omnis;
Nuda superfusis tingamus corpora lymphis.
Parrhasis erubuit: cunctæ velamina ponunt:
Una moras quærit: dubitanti vestis adempta est:
Quâ positâ, nudo patuit cum corpore crimen:
Attonitæ, manibusque uterum celare volenti,
I procul hinc, dixit, nec sacros pollue fontes,
Cynthia: deque suo jussit secedere cœtu.



Les Nymphes découvrent à Diane la grossesse de Calisto.

FABLE V.

Calisto chassée de la suite de Diane.

DIANE, accompagnée de toutes ses Nymphes, & fière des dépouilles des bêtes qu'elle venoit de tuer, parut en ce moment sur le Mont Ménale, & ayant vu Calisto, elle l'appella. Au lieu de s'approcher de la Déesse, Calisto, qui craignoit que ce fût encore Jupiter, prit la fuite, & s'éloigna; mais s'étant rassurée en voyant les Nymphes ses compagnes, elle se joignit à elles. Hélas! qu'il est difficile, lorsqu'on a quelque crime à se reprocher, que notre visage ne nous trahisse. A peine Calisto ose-t-elle lever les yeux; elle ne marche plus à côté de la Déesse; elle ne devance pas ses compagnes comme elle faisoit auparavant; elle garde, au contraire, un profond silence: la confusion qui paroissoit sur son visage annonçoit l'outrage qu'elle avoit reçu. Diane, si elle n'eût été vierge, auroit pu le connoître aisément; & ses compagnes, dit-on, s'en apperçurent. Elle étoit déja dans son neuviéme mois, lorsque la Déesse, pour éviter la chaleur, entra dans un bocage frais, où un ruisseau couloit sur le sable avec un doux murmure. Après avoir loué la beauté de cette aimable retraite, Diane mit les pieds dans l'eau: » Puisque nous voilà seules, dit-elle, baignons-nous, l'eau » est bonne. « Toutes les Nymphes commencèrent alors à se deshabiller; & comme Calisto, que le discours de Diane avoit fait rougir, tardoit trop à quitter ses habits, ses compagnes la deshabillèrent, & sa nudité fit paroître son crime. Interdite & confuse, elle tâchoit en vain de se cacher, lorsque la Déesse la chassa de sa compagnie, en lui ordonnant de se retirer, & de ne point profaner le ruisseau où elle se baignoit.

FABULA VI.

Calisto in Ursam à filio pœnè occisa.

SENSERAT hoc olim magni matrona Tonantis,
Distuleratque graves in idonea tempora pœnas.
Causa moræ nulla est, & jam puer Arcas (id ipsum
Indoluit Juno) fuerat de pellice natus.
Quò simul obvertit sævam cum lumine mentem;
Scilicet hoc etiam restabat, adultera, dixit,
Ut fœcunda fores, fieretque injuria partu
Nota, Jovisque mei testatum dedecus esset.
Haud impune feres, adimam tibi namque figuram;
Quâ tibi, quâque places nostro, importuna, marito.
Dixit, &, adversâ prensis à fronte capillis,
Stravit humi pronam. Tendebat brachia supplex:
Brachia cœperunt nigris horrescere villis,
Curvarique manus, & aduncos crescere in ungues;
Officioque pedum fungi; laudataque quondam
Ora Jovi lato fieri deformia rictu.
Neve preces, animos, & verba precantia, flectant;
Posse loqui eripitur: vox iracunda, minaxque,
Plenaque terroris rauco de gutture fertur.
Mens antiqua tamen factâ quoque mansit in Ursâ:
Assiduoque suos gemitu testata dolores,
Qualescumque manus ad cœlum & sidera tollit:
Ingratumque Jovem, nequeat cum dicere, sentit.
Ah! quoties solâ non ausa quiescere sylvâ,
Ante domum, quondamque suis erravit in agris!
Ah! quoties per saxa Canum latratibus acta est,



C. Monnet inv. Née Sculp.

Arcas prêt a tuer sa Mére Calisto, que Junon jalouse avoit changée en Ourse.

FABLE VI.

Calisto métamorphosée en Ourse, pense être tuée par son fils.

IL y avoit déja du temps que Junon avoit découvert l'intrigue de son Mari; mais elle attendoit un temps propre à faire éclater sa vengeance, & elle crut alors qu'il ne falloit pas la différer davantage. La naissance d'Arcas, dont Calisto étoit accouchée, augmentoit le ressentiment de cette Déesse: » Falloit-il encore que ma rivale devînt féconde, dit-elle, (en regardant cet enfant d'un air sombre & farouche); » falloit-il qu'elle rendît par-là si authentique & le crime de » Jupiter, & l'outrage qu'il m'a fait? Mais je serai vengée, » Nymphe: vous perdrez cette beauté, qui vous a rendue si » aimable, & qui plaît tant à mon Epoux. « Elle dit, & ayant pris sa rivale par les cheveux, elle la renverse par terre. Les bras que cette Nymphe infortunée lui tend pour la fléchir, se couvrent d'un poil noir & hérissé; ses mains qui se recourbent deviennent des ongles crochus, & lui servent de pieds: cette bouche, dont Jupiter avoit été si charmé, s'entr'ouvre d'une manière effroyable, & afin qu'elle ne puisse toucher personne par ses plaintes, l'usage de la parole lui est interdit; il ne lui reste qu'une voix menaçante & terrible qui sort d'un gosier enroué. Quoique son corps fût ainsi changé en Ourse, elle conserva néanmoins toute sa raison: ses gémissemens continuels marquoient combien elle étoit encore sensible à son malheur: elle levoit au Ciel ce qui avoit été autrefois ses mains, & ne pouvant pas donner à Jupiter le nom d'ingrat, elle sentoit bien toute son ingratitude. Hélas! combien de fois, n'osant demeurer seule au milieu des forêts, vint-elle

Venatrixque, metu venantûm, territa fugit!
Sæpe feris latuit visis, oblita quid esset;
Ursaque conspectos in montibus horruit Ursos,
Pertimuit Lupos, quamvis pater esset in illis.
Ecce Lycaoniæ proles ignara parentis,
Arcas adest, ter quinque ferens natalibus annos.
Dumque feras sequitur, dum saltus eligit aptos,
Nexilibusque plagis sylvas Erymanthidas ambit,
Incidit in matrem, quæ restitit Arcade viso,
Et cognoscenti similis fuit: ille refugit,
Immotosque oculos in se sine fine tenentem
Nescius extimuit; propiusque accedere aventi,
Vulnifico fuerat fixurus pectora telo:
Arguit Omnipotens, pariterque ipsosque nefasque
Sustulit, & celeri raptos per inania vento
Imposuit cœlo, vicinaque sidera fecit.
Intumuit Juno, postquam inter sidera pellex
Fulsit; & ad canam descendit in æquora Tethym;
Oceanumque senem, quorum reverentia movit
Sæpe Deos; causamque viæ scitantibus, inquit:
Quæritis æthereis quare Regina Deorum
Sedibus hic adsim? pro me tenet altera cœlum.
Mentiar, obscurum nisi nox cum fecerit orbem,
Nuper honoratas summo, mea vulnera, cœlo
Videritis stellas illic, ubi circulus axem
Ultimus extremum, spatioque brevissimus, ambit.
Est verò, cur quis Junonem lædere nolit,
Offensamque tremat! quæ prosum sola nocendo.
O ego quantum egi! quàm vasta potentia nostra est!
Esse hominem vetui, facta est Dea: sic ego pœnas
Sontibus impono; sic est mea magna potestas.
Vindicet antiquam faciem, vultusque ferinos

auprès de ſon Palais, & dans les champs qui lui avoient autrefois appartenu ? Combien de fois fût-elle pourſuivie par les Chiens à travers les rochers ? Combien de fois enfin la crainte des Chaſſeurs l'obligea-t-elle de fuir, elle qui jadis aimoit tant la chaſſe ? Ne ſe reſſouvenant point qu'elle étoit elle-même une bête féroce, elle ſe cachoit lorſqu'elle en rencontroit, & quoiqu'elle fût Ourſe, elle ne fuyoit pas moins quand elle appercevoir des Ours ſur les montagnes : elle étoit même effrayée à la vue des Loups, quoique ſon père fût alors au nombre de ces animaux. Cependant le jeune Arcas, qui ignoroit le triſte ſort de Caliſto ſa mère, avoit atteint l'âge de quinze ans. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, & qu'il faiſoit une enceinte dans la forêt d'Erymanthe, elle ſe rencontra parmi les autres bêtes qu'il pourſuivoit. Dès qu'elle apperçut ſon fils, elle s'arrêta, & donna quelques ſignes qui prouvoient qu'elle le reconnoiſſoit. Arcas épouvanté de voir une Ourſe qui le regardoit fixement, ſe mit à fuir ; & voyant qu'elle le pourſuivoit, il alloit la percer d'un coup de fléche, lorſque Jupiter arrêta la main qui alloit commettre un parricide, &, les enlevant tous deux dans le Ciel, en forma deux Conſtellations, qui ſont voiſines l'une de l'autre. Junon ayant vu ſa rivale briller parmi les Aſtres, entra dans une nouvelle fureur, & alla ſur le champ trouver Thétis & le vieux Océan, ſi reſpectable même aux autres Dieux. Comme ils lui demandoient le ſujet de ſon arrivée : » Vous voulez ſçavoir, leur dit-elle, pourquoi la » Reine des Dieux abandonne le Ciel pour venir dans votre » Empire ; c'eſt qu'une autre regne dans le Ciel en ma place. » N'ajoutez jamais de foi à mes paroles, ſi lorſque la nuit aura » répandu ſes ténèbres, vous ne voyez briller deux nouveaux » Aſtres dans le Cercle qui environne le Pôle. Voilà le ſujet » de ma rage & de mon déſeſpoir. Eh ! qui craindra déſormais » d'offenſer Junon ? Qui pourra redouter ſa colère, puiſqu'elle

Detrahat : Argolicâ quod in ante Phoronide fecit.
Cur non expulsâ ducat Junone , meoque
Collocet in thalamo , ſocerumque Lycaona ſumat ?
At vos ſi læſæ tangit contemptus alumnæ ,
Gurgite cæruleo ſeptem prohibete Triones ;
Sideraque in cœlum , ſtupri mercede , recepta
Pellite , ne puro tingatur in æquore pellex.
Dî maris annuerant : habili Saturnia curru
Ingreditur liquidum pavonibus aëra pictis ;
Tam nuper pictis cæſo pavonibus Argo,
Quàm tu nuper eras , cum candidus ante fuiſſes ;
Corve loquax, ſubitò nigrantes verſus in alas.
Nam fuit hæc quondam niveis argentea pennis
Ales ; ut æquaret totas ſine labe Columbas ,
Nec ſervaturis vigili Capitolia voce
Cederet anſeribus , nec amanti flumina Cygno.
Lingua fuit damno : linguâ faciente loquaci ,
Qui color albus erat , nunc eſt contrarius albo.
Pulchrior in totâ , quàm Lariſſæa Coronis ,
Non fuit Æmoniâ : placuit tibi , Delphice , certe
Vel dum caſta fuit , vel inobſervata. Sed ales
Senſit adulterium Phœbeïus , utque latentem
Detegeret culpam , non exorabilis index,
Ad Dominum tendebat iter ; quem garrula motis
Conſequitur pennis , ſcitetur ut omnia, cornix.
Auditâque viæ causâ ; non utile carpis,
Inquit, iter : ne ſperne meæ præſagia linguæ.



» ne ſert qu'à élever ceux dont elle veut ſe venger ? C'eſt donc » là qu'aboutit toute ma puiſſance ! J'avois voulu dégrader ma » rivale, en lui ôtant même la figure humaine, & j'en ai fait » une Divinité. Eſt-ce ainſi que je punis le crime, & que je » prouve quelle eſt mon autorité ? Que ſon Amant lui faſſe » perdre la figure hideuſe, dont je l'avois revêtue ; qu'il lui » rende toute ſa beauté, comme il la rendit autrefois à la fille » d'Inachus ; qu'il me chaſſe du Ciel pour le faire régner en » ma place, il lui ſiéra bien d'être le gendre de Lycaon. Mais » vous, ſi vous êtes ſenſibles à l'outrage qu'on fait à une Déeſſe » que vous avez pris ſoin de former, ne permettez jamais que » ces nouveaux Aſtres trouvent une retraite dans votre Empi- » re ; éloignez de vos eaux une adultère qui en ſouilleroit la » pureté. « Après que les Dieux de la Mer eurent accordé à Junon ce qu'elle venoit de leur demander, cette Déeſſe remonta dans le Ciel ſur ſon Char traîné par des Paons, dont les plumes avoient été embellies depuis peu par les yeux d'Argus, que Mercure avoit tué. C'eſt ainſi que celles du Corbeau, pour avoir trop parlé, devinrent noires. La blancheur de cet Oiſeau égaloit autrefois celle des Colombes, celle des Oies ſacrées qui devoient un jour ſauver le Capitole, & celle des Cygnes même. Sa langue fut cauſe de ſa diſgrace, & pour avoir trop parlé il devint noir, de blanc qu'il étoit auparavant. Coronis, qui habitoit autrefois la Ville de Lariſſe, étoit la plus belle perſonne de toute la Theſſalie : elle fit vos plus chères délices, Apollon, tandis qu'elle n'eut point un ſurveillant indiſcret. Le Corbeau, qui étoit l'Oiſeau d'Apollon, découvrit ſon intrigue, & comme un confident zélé, il alloit l'apprendre à ſon Maître, lorſqu'il rencontra ſur ſon chemin la Corneille, qui lui demanda le ſujet de ſon voyage. Le Corbeau le lui ayant appris : » Vous vous chargez-là, lui dit-elle, d'un emploi bien délicat ; » ne mépriſez pas l'avis que je vous donne. «

FABULA VII.

Coronis in Cornicam.

QUID fuerim, quid ſimque, vide, meritumque require;
Invenies nocuiſſe fidem: nam tempore quodam
Pallas Erichthonium, prolem ſine matre creatam,
Clauſerat Actæo textâ de vimine ciſtâ.
Virginibuſque tribus gemino de Cecrope natis
Servandam dederat, ſedenim inconfeſſa quid eſſet;
Et legem dederat, ſua ne ſecreta viderent.
Abdita fronde levi, densâ ſpeculabar ab ulmo,
Quid facerent: commiſſa duæ ſine fraude tuentur
Pandroſos atque Herſe: timidas vocat una ſorores
Aglauros, nodoſque manu diducit, & intus
Infantemque vident, apporrectumque draconem.
Acta Deæ refero: pro quo mihi gratia talis
Redditur, ut dicar tutelâ pulſa Minervæ,
Et ponar poſt noctis Avem. Mea pœna volucres
Admonuiſſe poteſt, ne voce pericula quærant.
At, puto, non ultro, nec quicquam tale rogantem
Me petiit; licet hoc ex ipsâ Pallade quæras,
Quamvis irata eſt, non hoc irata negabit.
Nam me Phocaïcâ clarus tellure Coroneus
(Nota loquor) genuit, fueramque ego regia virgo;
Divitibuſque procis (ne me contemne) petebar.
Forma mihi nocuit: nam, cum per littora lentis
Paſſibus, ut ſoleo, ſummâ ſpatiarer arenâ,
Vidit, & incaluit pelagi Deus; utque precando
Tempora cum blandis abſumpſit inania verbis,



J. M. Moreau inv. J. Le Roy Sculp.

Coronis pourſuivie par Neptune, et Métamorphoſée en Corneille par Minerve.

FABLE VII.

Coronis métamorphoſée en Corneille.

CONSIDÉREZ ce que j'étois autrefois, & ce que je ſuis maintenant : voulez-vous ſçavoir le ſujet de mon malheur ? J'ai été punie, pour avoir fait un rapport trop ſincère. Pallas avoit enfermé dans une corbeille d'oſier Erichthonius, qui étoit venu au Monde ſans mère. Elle la donna aux trois filles de Cécrops, en leur défendant d'y regarder. Caché ſous les feuilles d'un Ormeau, j'obſervois la conduite de ces trois Princeſſes. Pandroſe & Herſé ſuivoient exactement les ordres de Pallas ; mais leur ſœur Aglaure, s'étant moquée de leur timidité, ouvrit la corbeille, & elles y trouvèrent un Enfant, qui avoit les pieds d'un Serpent. J'allai ſur le champ apprendre à la Déeſſe l'infidélité de ces trois filles : pour toute récompenſe, je perdis ſa protection, & la Chouette me fut préférée. Cette punition doit apprendre aux autres Oiſeaux à ne pas ſe perdre par leur indiſcrétion. Il eſt vrai que j'avois acquis les bonnes graces de Pallas, ſans les avoir briguées : elle pourra vous l'apprendre elle-même, ſi vous voulez le lui demander. L'indignation qu'elle a conçue contre moi, ne l'empêchera pas de vous le dire. Tout le monde ſçait que j'étois fille du fameux Coronée, qui régnoit dans la Phocide. Ma naiſſance me fit rechercher en mariage par de grands Princes, (vous voyez que je mérite quelque diſtinction ;) mais ma beauté me fut funeſte. Comme je me promenois un jour à pas lents ſur le bord de la Mer, (car c'eſt ma coutume de marcher toujours avec gravité ;) Neptune me vit, & devint amoureux de moi : comme il perdoit également & ſon

Vim parat, & ſequitur: fugio, denſumque relinquo
Littus, & in molli nequicquam laſſor arenâ.
Inde Deos hominesque voco, nec contigit ullum
Vox mea mortalem: mota eſt pro virgine Virgo,
Auxiliumque tulit. Tendebam brachia cœlo:
Brachia cœperunt levibus nigreſcere pennis.
Rejicere ex humeris veſtem molibar: at illa
Pluma erat, inque cutem radices fixerat imas.
Plangere nuda meis conabar pectora palmis,
Sed neque jam palmas, nec pectora nuda gerebam.
Currebam; nec, ut ante, pedes retinebat arena,
Sed ſummâ tollebar humo; mox acta per auras
Evehor, & data ſum comes inculpata Minervæ.
Quid tamen hoc prodeſt, ſi, diro facta volucris
Crimine, Nyctimene noſtro ſucceſſit honori?



temps & toutes les douceurs qu'il me disoit, il résolut de me faire violence, & se mit à me poursuivre. Je pris la fuite; mais ayant trouvé un sable mouvant, je fus bientôt fatiguée: j'eus beau appeller les Hommes & les Dieux, personne ne venoit à mon secours; heureusement une Déesse Vierge fut touchée du malheur d'une fille, dont la pudeur étoit en si grand danger, & elle me secourut. J'avois les bras élevés vers le Ciel, & je les vis se couvrir d'un plumage noir; je m'efforçois d'ôter mes habits, mais je ne trouvai que des plumes, qui avoient pris racine dans ma peau. En vain je voulus me frapper le sein avec mes mains, je n'avois plus de mains pour le frapper, & mon sein même étoit couvert de plumes. Je m'apperçus cependant que le sable ne me retenoit plus; je courois & m'élevois même de terre, & je me vis dans un instant au milieu des airs. Ma chasteté m'attira la protection de Minerve, qui me prit pour sa compagne; mais de quoi m'a servi cet honneur, puisque Nyctimène, changée en Oiseau pour un crime horrible, m'a enlevé la faveur de cette Déesse?



FABULA VIII.

Nyctimene in Noctuam.

AN, quæ per totam res eſt notiſſima Leſbon,
Non audita tibi eſt, patrium temeraſſe cubile
Nyctimenen? Avis illa quidem, ſed conſcia culpæ
Conſpectum lucemque fugit, tenebriſque pudorem
Celat; & à cunctis expellitur æthere toto.
Talia dicenti: Tibi, ait, revocamina, Corvus,
Sint precor iſta malo, nos vanum ſpernimus omen.
Nec cœptum dimittit iter: Dominoque jacentem
Cum juvene Æmonio vidiſſe Coronida narrat.
Laurea delapſa eſt, audito crimine amantis,
Et pariter vultuſque Deo, plectrumque, colorque
Excidit: utque animus tumidâ fervebat ab irâ,
Arma aſſueta capit, flexumque à cornibus arcum
Tendit: & illa ſuo toties cum pectore juncta
Indevitato trajecit pectora telo.
Icta dedit gemitum, tractoque à vulnere ferro
Candida Puniceo perfudit membra cruore.
Et dixit: Potui pœnas tibi, Phœbe, dediſſe,
Sed peperiſſe prius: duo nunc moriemur in unâ.
Hactenus: & pariter vitam cum ſanguine fudit,
Corpus inane animæ frigus lethale ſecutum eſt.
Pœnitet heu! ſerò pœnæ crudelis amantem,
Seque, quod audierit, quod ſic exarſerit, odit:
Odit Avem, per quam crimen cauſamque dolendi
Scire coactus erat, necnon arcumque, manumque
Odit, cumque manu, temeraria tela, ſagittas.



J. M. Moreau del. — Simonet Sculp.

Nyctimene metamorphosée en Hibou, pour punition de sa flamme criminelle avec son Père Nyctée.

FABLE VIII.

Nyctimène métamorphosée en Hibou.

L'HISTOIRE est trop connue dans toute la Ville de Lesbos, pour que vous n'en ayez pas oüi parler. Cette fille conçut un amour criminel pour son père : il est vrai qu'elle fut changée en Oiseau, mais le ressouvenir de son crime l'oblige encore à fuir la lumière, & à se tenir cachée dans les ténèbres de la nuit. Tous les autres Oiseaux lui font la guerre. Tel fut le récit de la Corneille. » Que l'effet de vos » présages, lui dit le Corbeau, retombe sur vous ; je méprise » un vain augure. « Il continua ensuite son chemin pour aller dire à Apollon qu'il avoit vu sa Maîtresse entre les bras d'un jeune Thessalien. Au récit de l'infidélité de son Amante, Apollon laissa tomber sa couronne de Lauriers & sa Lyre : il pâlit, & son indignation parut sur son visage. Enflammé de colère, il prit ses fléches, banda son arc, & perça d'un trait le sein qui lui avoit inspiré tant d'amour. Coronis se sentant blessée, jetta un grand soupir, & ayant arraché la fléche de la plaie, elle fut bientôt couverte du sang qui en couloit. » Vous vous êtes vengé, Apollon, lui dit-elle ; vous auriez » dû attendre, du moins, que j'eusse mis au monde l'enfant » que je porte dans mon sein : mon fils & moi nous mourrons » du même coup. « A peine eut-elle dit ces paroles, qu'un froid mortel se répandit sur tout son corps, & son ame en sortit avec son sang. Apollon se repentit, mais trop tard, de s'être vengé si cruellement. Désespéré d'avoir ajouté foi au rapport du Corbeau, & de s'être porté à cette violence, il ne regarda qu'avec horreur cet Oiseau, qui, en lui révélant

Collapſamque fovet, ſerâque ope vincere fata
Nititur, & medicas exercet inaniter artes.
Quæ poſtquam fruſtra tentata; rogumque parari
Vidit, & arſuros ſupremis ignibus artus,
Tum verò gemitus (neque enim cœleſtia tingi
Ora licet lacrymis) alto de corde petitos
Edidit, haud aliter, quam cum, ſpectante Juvencâ,
Lactentis vituli, dextrâ libratus ab aure,
Tempora diſcuſſit claro cava malleus ictu.
Ut tamen ingratos in pectora fudit odores,
Et dedit amplexus, injuſtaque juſta peregit:
Non tulit in cineres labi ſua Phœbus eoſdem
Semina: ſed natum flammis, uteroque parentis
Eripuit, geminique tulit Chironis in antrum.
Sperantemque ſibi non falſæ præmia linguæ,
Inter Aves albas vetuit conſiſtere Corvum.



l'infidélité

l'infidélité de sa Maîtresse, l'a jetté dans un état si douloureux. Il ne peut plus souffrir ni son arc, ni ses traits : il déteste la main qui s'est servie de ses fatales fléches. En vain il embrasse sa chère Coronis, & cherche à la réchauffer, tous les remédes que son art lui fournit, sont inutiles, & il ne sçauroit vaincre ni la mort ni ses destinées. Après avoir essayé sans succès tous les secrets de la Médecine, voyant qu'on élevoit le bûcher où devoit bruler le corps de sa Maîtresse, il commença à pousser de grands soupirs; car il n'est pas permis aux Dieux de verser des larmes. Tels sont les cris & les gémissemens d'une Vache, qui voit porter le coup fatal au jeune Veau qui n'avoit pas encore quitté la mammelle. Après avoir répandu des parfums sur le corps de son Amante; après l'avoir embrassée, & lui avoir rendu tous les devoirs funèbres; pour empêcher que la flamme ne consumât l'enfant qu'elle avoit dans son sein, il l'en retira, & le porta dans l'antre du Centaure Chiron. Le Corbeau, pour avoir révélé le mystère, fut banni du nombre des Oiseaux dont le plumage est blanc.



FABULA IX.

Ocyroë in Equam.

SEMIFER interea divinæ ſtirpis alumno
Lætus erat, mixtoque oneri gaudebat honore.
Ecce venit, rutilis humeros protecta capillis
Filia Centauri, quam quondam Nympha Chariclo,
Fluminis in rapidi ripis enixa, vocavit
Ocyroën: non hæc artes contenta paternas
Edidiciſſe fuit, fatorum arcana canebat.
Ergo ubi vaticinos concepit mente furores,
Incaluitque Deo, quem clauſum pectore habebat,
Aſpicit infantem. Totique ſalutifer orbi
Creſce, puer, dixit: tibi ſe mortalia ſæpe
Corpora debebunt: animas tibi reddere ademptas
Fas erit: idque ſemel, Dîs indignantibus, auſus,
Poſſe dare hoc iterum flammâ prohibere avitâ.
Eque Deo corpus fies exſangue: Deuſque,
Qui modo corpus eras; & bis tua fata novabis.
Tu quoque, care pater, non jam mortalis, & ævis
Omnibus ut maneas, naſcendi lege creatus;
Poſſe mori cupies tum, cum cruciabere, diræ
Sanguine Serpentis per ſaucia membra recepto.
Teque ex æterno patientem numina mortis
Efficient; tripliceſque Deæ tua fila reſolvent.
Reſtabat fatis aliquid; ſuſpirat ab imis
Pectoribus, lacrymæque genis labuntur obortæ,
Atque ita: prævertunt inquit, me fata, vetorque
Plura loqui, vociſque meæ præcluditur uſus.



Ch. Eisen del. Massard Sculp.

Ocyroé Fille du Centaure Chiron annonce
à son Pere les destinées du jeune Esculape.

FABLE IX.

Ocyroë métamorphosée en Jument.

CEPENDANT le Centaure Chiron étoit charmé d'avoir pour éleve le fils d'Apollon : l'honneur de cet emploi lui en adouciſſoit toutes les peines. Sa fille, avec ſes beaux cheveux blonds, étoit toujours auprès de cet enfant. La Nymphe Chariclo, qui étoit accouchée d'elle ſur les bords d'un fleuve rapide, lui avoit donné le nom d'*Ocyroë*. Cette fille, peu ſatisfaite d'avoir été inſtruite dans tous les ſecrets de ſon père, ſe mêloit auſſi de prédire l'avenir. Dans l'un de ces tranſports qu'inſpire le Dieu dont elle étoit poſſédée, elle dit un jour, en regardant le fils d'Apollon : » Croiſſez, jeu» ne Nourriſſon ; croiſſez pour le bonheur du Monde : vous » ſauverez ſouvent la vie aux Hommes ; vous aurez même le » pouvoir d'arracher leurs ames des bras de la Mort : mais lorſ» que vous aurez une fois opéré ce prodige, dont les Dieux » ſont ſi jaloux, la foudre de Jupiter votre ayeul vous empê» chera d'y réuſſir une ſeconde fois. Privé alors des privilé» ges de la Divinité, dont vous jouiſſiez auparavant, vous » ne ſerez plus qu'un corps inanimé ; mais ce même corps » reprendra dans la ſuite tous ſes avantages, & vous ſerez » remis au rang des Dieux ; ainſi changeront deux fois vos » deſtinées. Pour vous, mon père, continua-t-elle, (en » adreſſant la parole à Chiron,) qui poſſédez maintenant le » privilége de l'immortalité, vous ſouhaiterez la mort, lorſque » le venin d'un Monſtre, coulant dans vos veines, vous fera » ſouffrir de cruelles douleurs. Les Dieux vous ſoumettront » alors à la loi des autres Mortels, & les Parques couperont

Non fuerant artes tanti, quæ numinis iram
Contraxere mihi: mallem nescisse futura.
Jam mihi subduci facies humana videtur,
Jam cibus herba placet, jam latis currere campis
Impetus est: in equam, cognataque pectora, vertor.
Tota tamen quare? pater est mihi nempe biformis.
Talia dicenti pars est extrema querelæ
Intellecta parum: confusaque verba fuerunt.
Mox nec verba quidem, nec equæ sonus ille videtur,
Sed simulantis equam: parvoque in tempore certos
Edidit hinnitus, & brachia movit in herbas.
Tum digiti coëunt, & quinos alligat ungues
Perpetuo cornu levis ungula: crescit & oris,
Et colli spatium: longæ pars maxima pallæ
Cauda fit: utque vagi crines per colla jacebant,
In dextras abiere jubas: pariterque novata est
Et vox, & facies; nomen quoque monstra dederunt.



» le fil de votre vie. « Elle avoit encore plusieurs autres choses à ajouter au sujet des aventures de son père, lorsqu'on la vit tout d'un coup soupirer & répandre des larmes. » Le Destin, dit-elle, m'empêche de prononcer ce qui me restoit » à dire, & je vois que l'usage de la parole m'est interdit. Ma » science étoit-elle donc quelque chose de si important pour » m'attirer la colère céleste? Il me seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais connu l'avenir. Hélas! il me paroît » que je commence à être privée de la figure humaine: » l'herbe semble être la nourriture dont je dois me servir » désormais: un mouvement impétueux me porte à courir » au milieu des champs; je me vois changée en Jument. » C'étoit donc ainsi que je devois ressembler à mon père; » mais pourquoi faut-il que je sois entièrement métamorphosée, puisque Chiron, sous la forme d'un Centaure, conserve du moins la figure d'un homme? « On n'entendit qu'à peine ces dernières paroles, tant elle les prononça confusément. Ce n'étoit plus une voix articulée, ni même des sons qui ressemblassent parfaitement aux hennissemens d'une Jument, quoiqu'ils commençassent à les imiter. Un moment après s'étant mise à hennir, elle alla chercher les pâturages. Une corne, quoiqu'encore fort mince, commence à réunir les doigts de ses mains & de ses pieds: sa bouche s'aggrandit, son col s'allonge; l'extrémité de sa robe prend la forme d'une queue de Cheval; ses cheveux, flottans sur ses épaules, sont changés en crinière: enfin cette métamorphose lui fait perdre sa voix, sa figure & son nom.



FABULA X.

Apollo Paſtor.

FLEBAT, opemque tuam fruſtra Philyreïus heros,
Delphice, poſcebat : ſed nec reſcindere magni
Juſſa Jovis poteras; nec, ſi reſcindere poſſes,
Tunc aderas. Elim, Meſſeniaque arva, colebas.
Illud erat tempus, quò te Paſtoria pellis
Texit, onuſque fuit baculus ſylveſtris olivæ;
Alterius, diſpar ſeptenis fiſtula cannis.
Dumque amor eſt curæ, dum te tua fiſtula mulcet,
Incuſtoditæ Pylios memorantur in agros
Proceſſiſſe Boves : videt has Atlantide Maja
Natus, & arte ſuâ ſilvis occultat abactas.





Apollon gardant les Troupeaux d'Admet, dans les Campagnes de Messene.

FABLE X.

Apollon conduit des Troupeaux.

CHIRON, pleurant le malheur de sa fille, imploroit en vain votre secours, Apollon : il n'étoit pas en votre pouvoir de changer sa destinée, & quand vous l'auriez pu, vous n'étiez pas présent à cette triste aventure. Sous l'habit d'un Berger, la houlette & une flûte à la main, vous gardiez les Troupeaux dans les agréables campagnes de Messene. On raconte que tandis que le son de votre flûte vous charmoit, vos Bœufs s'égarèrent dans les plaines de Pyle. On ajoute que Mercure les ayant rencontrés s'en empara, & qu'il les avoit ensuite cachés dans une forêt voisine.



FABULA XI.

Battus in Lapidem indicem.

SENSERAT hoc furtum nemo, niſi notus in illo
Rure ſenex: Battum viciniá tota vocabat.
Divitis hic ſaltus herboſaque paſcua Nelei,
Nobiliumque greges cuſtos ſervabat equarum.
Hunc timuit, blandâque manu ſeduxit; & illi,
Quiſquis es hoſpes, ait, ſi forte armenta requiret
Hæc aliquis, vidiſſe nega: neu gratia facto
Nulla rependatur, nitidam cape præmia vaccam.
Et dedit. Acceptâ voces has reddidit hoſpes;
Tutus eas: lapis iſte prius tua furta loquetur.
Et lapidem oſtendit. Simulat Jove natus abire:
Mox redit, & versâ pariter cum voce figurâ;
Ruſtice, vidiſti ſi quas hoc limite, dixit,
Ire boves, fer opem, furtoque ſilentia deme:
Juncta ſuo pretium dabitur tibi fœmina tauro.
At ſenior, poſtquam eſt merces geminata, ſub illis
Montibus, inquit, erant; & erant ſub montibus illis.
Riſit Atlantiades, &, me mihi, perfide, prodis?
Me mihi prodis? ait, perjuraque pectora vertit
In durum ſilicem, qui nunc quoque dicitur Index:
Inque nihil merito vetus eſt infamia ſaxo.



FABLE



Ch. Monnet inv. Duclos Sculp.

Mercure Métamorphose en Pierre de Touche le Berger Battus.

FABLE XI.

Battus métamorphosé en Pierre de Touche.

PERSONNE ne s'étoit apperçu du vol fait par Mercure que Battus, vieux Berger, qui gardoit dans ce canton les beaux Haras du riche Nélée. Mercure craignant d'être découvert, se mit à le caresser, & lui dit en le prenant par la main: » Mon ami, si quelqu'un par hasard vient vous demander » des nouvelles de ce Troupeau, dites hardiment que vous » ne l'avez point vu; pour vous récompenser d'avance de » ce petit plaisir, je vous donne cette belle Génisse. » Vous » pouvez être en sûreté, lui dit Battus en la prenant: cette » pierre que vous voyez là, trahira plutôt votre secret que » moi. « Mercure après cela fit semblant de s'éloigner, & étant revenu un moment après sous une autre figure: » Bon » homme, lui dit-il, si vous avez vu passer par-là un Trou- » peau, je vous prie de m'aider à le chercher: ne favorisez » point par votre silence le vol qu'on m'a fait; je vous don- » nerai une Vache & un Taureau. « Le vieillard voyant qu'on lui offroit le double de ce qu'on lui avoit donné: » Je pen- » se, dit-il, que votre Troupeau doit être aux environs de » cette montagne: oui, il y est, si je ne me trompe. « Mercure, que ce discours fit rire, après lui avoir dit: » Ah! vous » me trahissez donc, perfide que vous êtes, vous me trom- » pez, & vous voulez m'en imposer à moi-même, « le changea en cette pierre, qu'on nomme *Pierre de Touche*, & qui porte encore le caractère de duplicité de ce fourbe.

FABULA XII.

Mercurius & Herſe.

HINC ſe ſuſtulerat paribus caducifer alis;
Munychioſque, volans, agros, gratamque Minervæ
Deſpiciebat humum, cultique arbuſta Lycêi.
Illâ forte die, caſtæ de more puellæ,
Vertice ſuppoſito, feſtas in Palladis arces
Pura coronatis portabant ſacra caniſtris.
Indè revertentes Deus aſpicit ales, iterque
Non agit in rectum, ſed in orbem curvat eumdem.
Ut volucris viſis rapidiſſima milvius extis,
Dum timet, & denſi circumſtant ſacra miniſtri,
Flectitur in gyrum, nec longius audet abire,
Spemque ſuam motis avidus circumvolat alis:
Sic ſuper Actæas agilis Cyllenius arces
Inclinat curſus, & eaſdem circinat auras.
Quanto ſplendidior quam cætera ſidera fulget
Lucifer, & quanto quam Lucifer aurea Phœbe;
Tanto virginibus præſtantior omnibus Herſe
Ibat; eratque decus pompæ, comitumque ſuarum.
Obſtupuit formâ Jove natus: &, æthere pendens,
Non ſecus exarſit, quam cum Balearica plumbum
Funda jacit: volat illud, & incandeſcit eundo,
Et, quos non habuit, ſub nubibus invenit ignes.
Vertit iter: cœloque, petit diverſa, relicto:
Nec ſe diſſimulat; tanta eſt fiducia formæ.
Quæ quanquam juſta eſt, curâ tamen adjuvat illam;
Permulcetque comas, chlamydemque, ut pendeat aptè,



Ch. Eisen inv. Le Vau Sculp.

Mercure arretté ſur la Ville d'Athenes, devient amoureux d'Herſé.

FABLE XII.

Mercure & Herſé.

MERCURE, après avoir quitté les campagnes de Meſſene, prit ſon vol au milieu des airs, & s'arrêta ſur la Ville d'Athènes, s'amuſant à conſidérer un pays ſi chéri de Minerve, & ſur-tout les charmantes promenades du Lycée. Ce jour-là des filles Athéniennes, ſelon leur coutume, portoient ſur leurs têtes, dans des paniers couronnés de fleurs, les préſens qu'elles alloient offrir à cette Déeſſe. Mercure, qui les apperçut dans le temps qu'elles revenoient du Temple, ſe mit à voltiger autour d'elles pour les voir plus long-temps, & fit pluſieurs fois le tour de la Citadelle d'Athènes, paſſant & repaſſant continuellement ſur les mêmes lieux : comme le Milan qui voit les entrailles des victimes qu'on vient d'immoler, plane aux environs, & n'oſant s'en approcher de trop près, à cauſe des Sacrificateurs qui les environnent, il ne s'en éloigne pourtant pas, & les dévore des yeux. Autant que l'Etoile de Vénus brille parmi les autres Aſtres, autant que la Lune efface par ſon éclat celui de cette Planette, autant la charmante Herſé effaçoit par ſa beauté celle de toutes ſes compagnes. Seule, elle faiſoit tout l'ornement de cette cérémonie. Le fils de Jupiter, ébloui par l'éclat de cette Princeſſe, demeure ſuſpendu au milieu des airs, & comme la bale de plomb, qu'un habitant des Iſles Baléares lance avec ſa fronde, s'enflamme & ſe fond ; Mercure étonné & ſurpris, ſe ſentant embraſé d'un feu qui le dévore, deſcend à Athènes, & ſe montre ſans ſe déguiſer. Cependant, quoique raſſuré par ſa bonne mine & par ſon mérite, il ne laiſſe pas d'emprunter

Collocat; ut limbus, totumque appareat aurum,
Ut teres in dextrâ, quâ somnos ducit & arcet,
Virga sit; ut tersis niteant talaria plantis.
Pars secreta domus ebore & testudine cultos
Tres habuit thalamos: quorum tu, Pandrose, dextrum;
Aglauros lævum, medium possederat Herse.
Quæ tenuit lævum, venientem prima notavit
Mercurium; nomenque Dei scitarier ausa est,
Et causam adventûs. Cui sic respondit Atlantis
Pleïonesque nepos: Ego sum qui jussa per auras
Verba patris porto, pater est mihi Juppiter ipse.
Nec fingam causas; tu tantum fida sorori
Esse velis, prolisque meæ matertera dici.
Herse causa viæ est. Faveas, oramus, amanti.
Aspicit hunc oculis îsdem, quibus abdita nuper
Viderat Aglauros flavæ secreta Minervæ;
Proque ministerio magni sibi ponderis aurum
Postulat: intereà tectis excedere cogit.
Vertit ad hanc torvi Dea bellica luminis orbes;
Et tanto penitus traxit suspiria motu,
Ut pariter pectus, positamque in pectore forti
Ægida concuteret. Subit, hanc arcana profanâ
Detexisse manu tum, cum, sine matre creatam;
Lemniacam stirpem contra data fœdera vidit;
Et gratamque Deo fore jam, gratamque sorori,
Et ditem sumpto, quod avara poposcerat, auro.



de l'art de noüveaux agrémens : il arrange ſes cheveux ; il fait flotter ſa robe de manière qu'on puiſſe voir l'or dont elle eſt enrichie, & tenant d'un air gracieux & galant ſon caducée, il a ſoin de montrer les aîles qu'il porte aux pieds. Dans le Palais de Cécrops, il y avoit trois appartemens enrichis d'yvoire & d'écaille. Pandroſe occupoit celui qui étoit à droite, Aglaure celui qui étoit à gauche, & Herſé celui du milieu. Aglaure, ayant la première apperçu Mercure, lui demanda ſon nom & le ſujet qui l'amenoit. » Jupiter eſt mon » père, lui répondit ce Dieu, & c'eſt moi qui porte par-tout » ſes ordres. Je veux bien vous apprendre ce qui m'amène ici : » ſoyez ſeulement fidèle à votre ſoeur, & ne refuſez pas une » alliance qui doit vous honorer. C'eſt votre ſoeur Herſé que » je cherche, ſoyez favorable aux voeux d'un Amant. « Aglaure le regardant avec ces yeux avides & curieux, qui l'avoient portée à voir le dépôt que Minerve lui avoit confié, l'obligea à ſortir du Palais, & lui fit entendre qu'il n'y auroit qu'une ſomme conſidérable d'argent, qui pût l'engager à devenir la confidente de cette intrigue. Pallas, qui haïſſoit cette Princeſſe, jetta ſur elle des regards pleins d'indignation, & ſon cœur fut tellement ému des ſoupirs qu'elle pouſſa, que ſon Égide en fut ébranlé. Elle ſe reſſouvint de la ſacrilége curioſité qui avoit porté cette fille à ouvrir, malgré ſes ordres, la corbeille où étoit le fils de Vulcain, & ne put ſouffrir qu'elle fût chérie de Mercure, & de ſa propre ſoeur, ni qu'elle s'enrichît tout d'un coup par cette ſomme d'argent que ſon avarice lui avoit fait demander.



FABULA XIII.

Invidia invadit Aglauron.

PROTINUS Invidiæ nigro ſqualentia tabo
Tecta petit. Domus eſt imis in vallibus antri
Abdita, ſole carens, non ulli pervia vento,
Triſtis, & ignavi pleniſſima frigoris; & quæ
Igne vacet ſemper, caligine ſemper abundet.
Huc ubi pervenit bello metuenda virago:
Conſtitit ante domum, (neque enim ſuccedere tectis
Fas habet) & poſtes extremâ cuſpide pulſat.
Concuſſæ patuere fores: videt intus edentem
Vipereas carnes, vitiorum alimenta ſuorum,
Invidiam, viſâque oculos avertit, at illa
Surgit humo pigre, ſemeſarumque relinquit
Corpora ſerpentum, paſſuque incedit inerti.
Utque Deam vidit formâque armiſque decoram,
Ingemuit, vultumque ima ad ſuſpiria duxit.
Pallor in ore ſedet: macies in corpore toto:
Nuſquam recta acies: livent rubigine dentes;
Pectora felle virent: lingua eſt ſuffuſa veneno.
Riſus abeſt; niſi quem viſi movêre dolores.
Nec fruitur ſomno, vigilantibus excita curis:
Sed videt ingratos, intabeſcitque videndo,
Succeſſus hominum; carpitque, & carpitur unà:
Suppliciumque ſuum eſt. Quamvis tamen oderat illam,
Talibus affata eſt breviter Tritonia dictis.
Inſice tabe tuâ natarum Cecropis unam;
Sic opus eſt: Aglauros ea eſt. Haud plura locuta



Le Prince Pinx. *L. J. Masquelier Sculp.*

Pallas commande à l'Envie de rendre
Aglaure jaloufe de fa foeur Herfé.

FABLE XIII.

L'Envie s'empare d'Aglaure.

PALLAS donc prit le parti d'aller ſur le champ dans le ſéjour de l'Envie. Cetté triſte demeure, toujours ſouillée de ſang & de venin, eſt dans le fond d'un antre, où la lumière du Soleil ne pénétra jamais. Un froid épouvantable y redouble l'horreur des ténèbres, dont ce lieu eſt éternellement couvert. Minerve étant arrivée près de cette caverne, où il n'eſt pas permis aux Dieux d'entrer, s'arrêta près de la porte, & l'ayant frappée d'un coup de lance, elle s'ouvrit ſur le champ. L'Envie, dans le fond de ſon antre, pour entretenir ſa rage & ſa fureur, mangeoit des Vipères, & Minerve détourna ſes regards d'un objet ſi affreux & ſi dégoûtant. L'Envie laiſſa les reſtes de ce triſte repas, ſe leva, & s'étant avancée d'un pas lent & tardif vers la Déeſſe, elle ne put s'empêcher de gémir & de ſoupirer, en voyant l'éclat de ſa beauté & celui de ſes armes. Une triſte pâleur eſt peinte ſur ſon viſage ; elle a le corps entièrement décharné, le regard ſombre & égaré, les dents noires & mal propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue couverte de venin. Toujours livrée à des ſoins inquiets & chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vue de quelques maux ; jamais le ſommeil ne ferma ſes paupières. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde l'afflige & redouble ſa fureur : elle met toute ſa joie à ſe tourmenter, à tourmenter les autres, & elle eſt elle-même ſon propre bourreau. Quelque horreur que Pallas eût de ce Monſtre, elle ne laiſſa pas de lui donner ſes ordres : » Infecte, lui dit-elle, » de ton venin une des filles de Cécrops ; c'eſt Aglaure dont

Fugit, & impreſsâ tellurem reppulit haſtâ.
Illa, Deam obliquo fugientem lumine cernens,
Murmura parva dedit: ſucceſſorumque Minervæ
Indoluit: baculumque capit, quem ſpinea tortum
Vincula cingebant; adopertaque nubibus atris,
Quacumque ingreditur, florentia proterit arva,
Exuritque herbas, & ſumma papavera carpit:
Afflatuque ſuo populos, urbeſque, domoſque
Polluit; & tandem Tritonida conſpicit arcem,
Ingeniis, opibuſque, & feſtâ pace, virentem:
Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit.
Sed, poſtquam thalamos intravit Cecrope natæ,
Juſſa facit: pectuſque manu ferrugine tinctâ
Tangit, & hamatis præcordia ſentibus implet;
Inſpiratque nocens virus, piceumque per oſſa
Diſſipat, & medio ſpargit pulmone, venenum.
Neve mali cauſæ ſpatium per latius errent,
Germanam ante oculos, fortunatumque ſororis
Conjugium, pulchrâque Deum ſub imagine ponit;
Cunctaque magna facit. Quibus irritata, dolore
Cecropis occulto mordetur, & anxia nocte,
Anxia luce gemit; lentâque miſerrima tabe
Liquitur, ut glacies incerto ſaucia ſole:
Feliciſque bonis aliter non uritur Herſes,
Quàm cum ſpinoſis ignis ſupponitur herbis,
Quæ neque dant flammas, lenique tepore cremantur.
Sæpè mori voluit, ne quicquam tale videret;
Sæpè, velut crimen rigido narrare parenti.

» il faut me venger. « D'abord qu'elle eut donné cet ordre, elle frappa la Terre de sa lance, & partit. L'Envie regardant de travers la Déesse qui s'éloignoit, fit entendre un murmure confus, qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de voir que Minerve jouiroit du plaisir d'avoir été bien servie. Prenant ensuite à la main un bâton couvert de noeuds & d'épine, elle partit enveloppée d'un nuage épais & obscur. Par-tout où elle passe, les champs sont infectés : le venin qu'elle répand fait sécher l'herbe ; les fleurs se fanent, tout en est souillé, les hommes, les Villes & les maisons. Arrivée près d'Athènes, cette Ville si florissante où régnoient les Arts, la paix & l'abondance, elle eut bien de la peine à retenir ses larmes, parce qu'elle ne vit par-tout que des sujets de joie. Pour exécuter l'ordre de Minerve, elle entre dans l'appartement de la fille de Cécrops, & ayant porté sa main empoisonnée sur le coeur de cette Princesse, elle le remplit de mille aiguillons perçans, elle lui souffle un venin mortel qui pénétre ses os & ses entrailles, & afin que l'effet en fût plus prompt, elle lui met devant les yeux l'hymen qui va combler de gloire Hersé sa soeur. Elle lui fait un portrait charmant du Dieu qui doit être son époux, & ne lui représente en tout cela rien que de grand & de glorieux pour Hersé. Cette image jette dans le coeur d'Aglaure une jalousie secrette qui la dévore. Consumée par un feu invisible, elle gémit nuit & jour, elle fond peu-à-peu comme la glace qui se trouve exposée aux rayons d'un soleil peu ardent, ou comme l'herbe qui, par un feu lent, est réduite en cendres sans s'enflammer. Elle souhaite de mourir mille fois plutôt que d'être témoin de ce mariage, & prend souvent la résolution d'informer son père de cette intrigue.

FABULA XIV.

Aglauros in Lapidem.

DENIQUE in adverſo venientem limine ſedit
Excluſura Deum, cui blandimenta, preceſque,
Verbaque jactanti mitiſſima, deſine, dixit:
Hinc ego me non ſum niſi te motura repulſo.
Stemus, ait, pacto, velox Cyllenius, iſto:
Cælataſque fores virgâ patefecit. At illi
Surgere conanti partes, quaſcunque ſedendo
Flectimus, ignavâ nequeunt gravitate moveri.
Illa quidem pugnat recto ſe attollere trunco;
Sed genuum junctura riget, friguſque per ungues
Labitur, & pallent amiſſo ſanguine venæ.
Utque malum late ſolet immedicabile cancer
Serpere, & illæſas vitiatis addere partes;
Sic lethalis hyems paulatim in pectora venit,
Vitaleſque vias, & reſpiramina clauſit.
Nec conata loqui eſt; nec, ſi conata fuiſſet,
Vocis habebat iter: ſaxum jam colla tenebat,
Oraque duruerant, ſignumque exſangue ſedebat.
Nec lapis albus erat, ſua mens infecerat illam.





H. Gravelot del. Simonet Sculp.

Mercure entre dans l'apartement d'Herſé, malgré ſa ſœur Aglaure.

FABLE XIV.

Aglaure métamorphosée en Pierre.

ENFIN, Aglaure se met à la porte de l'appartement de sa soeur pour empêcher Mercure d'y entrer. Il eut beau la caresser, la prier, la conjurer, tout fut inutile : » Cessez, lui » dit-elle un jour, de me presser, vous ne m'arracherez ja- » mais d'ici, je n'en sortirai point que vous ne soyez parti. « » Hé bien, lui répondit Mercure, vous serez satisfaite. « En prononçant ces paroles, il ouvrit la porte, en la frappant avec son caducée. Aglaure voulut se lever, mais elle se trouve immobile. Elle s'efforça de se redresser, mais ses genoux n'étoient plus flexibles : déja ses pieds & ses mains étoient glacés ; ses veines, faute de sang, n'avoient plus leur couleur ordinaire : comme la gangrene fait un progrès insensible, & corrompt les parties les plus saines ; ainsi un froid mortel se glissa peu-à-peu dans son sein, & lui ôta enfin la respiration & la vie. Elle ne fit aucun effort pour parler : elle l'auroit tenté vainement ; tous les conduits de la voix étoient fermés : son col & son visage étoient changés en pierre ; & l'infortunée Aglaure n'étoit plus qu'une statue sans vie & sans mouvement, & dont l'éclat & la blancheur avoient été ternis par le venin de la Jalousie, dont cette Princesse avoit été infectée.



FABULA XV.

Europa à Tauro rapta.

HAS ubi verborum pœnas, mentiſque profanæ,
Cepit Atlantiades; dictas à Pallade terras
Linquit, & ingreditur jactatis æthera pennis.
Sevocat hunc genitor, nec cauſam faſſus amoris;
Fide miniſter, ait, juſſorum, nate, meorum,
Pelle moram, ſubitoque celer delabere curſu;
Quæque tuam matrem tellus à parte ſiniſtrâ
Suſpicit, indigenæ Sidonida nomine dicunt,
Hanc pete: quodque procul montano gramine paſci
Armentum regale vides, ad littora verte.
Dixit: & expulſi jam dudum monte Juvenci
Littora juſſa petunt, ubi magni filia Regis
Ludere, virginibus Tyriis comitata, ſolebat.
Non benè conveniunt, nec in unâ ſede morantur
Majeſtas & amor. Sceptri gravitate relictâ,
Ille pater rectorque Deûm, cui dextra triſulcis
Ignibus armata eſt, qui nutu concutit orbem,
Induitur faciem Tauri; mixtuſque Juvencis
Mugit, & in teneris formoſus obambulat herbis.
Quippe color nivis eſt, quem nec veſtigia duri
Calcavere pedis, nec ſolvit aquaticus Auſter.
Colla toris extant; armis palearia pendent;
Cornua parva quidem, ſed quæ contendere poſſes
Facta manu, purâque magis perlucida gemmâ.
Nullæ in fronte minæ, nec formidabile lumen,
Pacem vultus habet. Miratur Agenore nata,



F. Boucher inv. Aug. de St. Aubin Sculp.

Jupiter Métamorphosé en Taureau, enleve Europe jusque dans l'Isle de Créte.

FABLE XV.

Europe enlevée par un Taureau.

MERCURE, après s'être ainsi vengé d'Aglaure, abandonna le séjour d'Athènes, & retourna dans le Ciel. Dès qu'il y fut arrivé, Jupiter lui parla en secret, & lui donna ses ordres, sans toutefois lui découvrir son amour. » Mon fils, » lui dit-il, qui m'avez toujours servi avec tant de zèle & de » fidélité, descendez promptement sur la Terre; allez dans » cette contrée, qui voit à sa gauche les Pléïades, au nom- » bre desquelles est votre mère, & que ceux qui l'habitent » nomment le pays de Sidon; & prenez soin de conduire, » près de la Mer, le troupeau que vous voyez paître sur cette » montagne. « Il dit, & déja les Bœufs s'approchoient du rivage, où la fille du puissant Roi de Tyr jouoit, suivant sa coutume, avec ses compagnes. La majesté & l'amour ne sympathisent guères ensemble. Le Maître & le Souverain des Dieux, dont la main est toujours armée de la foudre, qui d'un seul mouvement de tête ébranle l'Univers, abandonne son sceptre & toute la grandeur qui l'environne, pour prendre la figure d'un Taureau: il se mêle dans le troupeau, & marche en mugissant à travers les pâturages; il ne différoit des autres que par son extrême blancheur, qui ressembloit en effet à celle de la neige: son col paroissoit plein de muscles; son fanon étendu avec grace; ses cornes petites & polies imitoient par leur éclat celui des perles, & on auroit cru qu'un habile Ouvrier avoit pris soin de les former; son front n'avoit rien de menaçant, ni ses yeux rien de farouche: il étoit doux & caressant. La fille d'Agénor admiroit sa beauté

Quod tam formofus, quod prælia nulla minetur.
Sed, quamvis mitem, metuit contingere primo;
Mox adit, & flores ad candida porrigit ora.
Gaudet amans: &, dum veniat fperata voluptas,
Ofcula dat manibus: vix, ah! vix cætera differt.
Et nunc alludit, viridique exultat in herbâ,
Nunc latus in fulvis niveum deponit arenis.
Paulatimque metu dempto, modo pectora præbet
Virgineâ palpanda manu: modo cornua fertis
Impedienda novis. Aufa eft quoque regia virgo,
Nefcia quem premeret, tergo confidere Tauri.
Tum Deus à terrâ, ficcoque à littore, fenfim
Falfa pedum primis veftigia ponit in undis.
Inde abit ulterius, mediique per æquora ponti
Fert prædam. Pavet hæc, littufque ablata relictum
Refpicit: & dextiâ cornu tenet, altera dorfo
Impofita eft: tenues finuantur flamine veftes.

FINIS LIBRI SECUNDI.



& ſa douceur ; cependant elle n'oſoit pas d'abord s'en approcher : elle s'enhardit enfin & lui préſenta des fleurs. L'Amant, en les mangeant, lui baiſe les mains, & a bien de la peine à retenir les tranſports de la paſſion qui l'enflamme : tantôt il ſe joue & bondit ſur l'herbe, quelquefois il ſe couche ſur le ſable. Europe raſſurée, le careſſe avec la main, pare ſes cornes de guirlandes de fleurs, & ne s'imaginant pas que ce fût ſon Amant, elle a la hardieſſe de monter ſur ſon dos. Jupiter s'étant alors avancé doucement du côté du rivage, met d'abord les pieds dans la Mer ; il s'avance enſuite un peu plus avant, & emporte ſa proie. Europe tremblante regarde le rivage qui s'éloigne : elle tient d'une main une corne du Taureau, elle s'appuie de l'autre ſur ſon dos, & ſes habits flottent au gré des vents.

FIN DU SECOND LIVRE.



EXPLICATION
DES FABLES
DU SECOND LIVRE
DES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

ARGUMENT
DE LA PREMIERE FABLE.

PHAËTON insulté par Epaphus monte au Palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Apollon ayant juré par le Styx qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son Char pendant un jour. Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis nécessaires pour le bien conduire, néanmoins il ne put empêcher que ses Chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur étoient inconnus.

Explication de la première Fable.

LES Fables ont plusieurs sens ; on ne sçauroit le nier. Mais il est sûr que l'Histoire en est toujours le fondement. Des événemens arrivés dans les premiers temps, les aventures de ceux qui ont conduit des Colonies & qui ont fondé des Royaumes, conservés par la Tradition, sont passés dans les Ouvrages des Poëtes, qui ont été les premiers Historiens, & ont reçu,

reçu, par les priviléges que donne la Poëſie, tous les ornemens qui les ont ſi fort défigurés. Des traits de Morale tirés de ces faits, des alluſions à la Phyſique & à la Politique, quand elles ont pu y entrer : tout cela a été propoſé de la manière du monde la plus ingénieuſe. Voilà le premier état des Fables, qui, hiſtoriques dans leur origine, ſont devenues dans la ſuite morales, phyſiques, politiques, &c. Les Philoſophes Platoniciens, preſſés par les premiers Pères de l'Egliſe, qui battoient en ruine le ſyſtême de l'Idolâtrie, ont eu recours aux allégories que ces Fables préſentoient, & laiſſant le fonds de l'Hiſtoire, qui en étoit le fondement, ils ont cherché à en tirer une Morale qui en ſauvât les abſurdités. C'eſt ainſi qu'ils ont mis à couvert la plûpart des foibleſſes & des crimes de leurs Dieux ; de-là ce grand nombre d'explications morales qu'on trouve dans leurs Écrits, & que pluſieurs autres Auteurs ont adoptées dans les ſiécles ſuivans.

Quand on ne veut regarder la Fable que ſous ce point de vue, les Explications ne coûtent guères, on a bientôt dit que l'aventure de Phaëton eſt l'entrepriſe d'un jeune téméraire, qui conſulte bien plus ſon courage, que la ſageſſe & la prudence. Mais ce même Phaëton eſt un perſonnage réel. Apollodore (*a*) nous a conſervé ſa généalogie, & Euſebe s'en eſt ſervi (*b*) après Africanus pour fixer l'époque du regne de Cécrops. Ce ſont-là des diſcuſſions trop difficiles pour ceux qui ne veulent donner qu'une teinture légère de la Mythologie. Ne les imitons pas, & tâchons de chercher toujours le premier fondement des Fables. Un trait d'Hiſtoire découvert me paroît plus ſatisfaiſant que toutes les allégories, où il ne faut que de l'imagination. Les Anciens varient beaucoup ſur la généalogie de ce Prince : il y en a qui diſent qu'il étoit fils du Soleil & de Clymène, comme Ovide le raconte après eux : d'autres qui lui donnent pour mère la Nymphe Rhodé. Apollodore (*c*) rapporte, après Héſiode (*d*), que Herſé, fille de Cécrops, Roi d'Athènes, fut mère de Céphale, qui fut enlevé par l'Aurore, c'eſt-à-dire, qui abandonna la Grèce pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette généalogie, Phaëton

(*a*) Liv. III. (b) *In Chron.* (*c*) Liv. III. (*d*) Théogon.

reconnoiſſoit Cécrops pour ſon triſayeul ; ainſi on peut croire qu'il a vêcu environ 150 ans après ce premier Roi d'Athènes, qui régnoit 1582 ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400 ans avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnaſſe (*a*) & par Cenſorin (*b*).

Après avoir fait connoître ce Prince par ſa généalogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la Fable ſingulière qu'on a débité ſur ſon ſujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait alluſion à quelque chaleur exceſſive qui arriva de ſon temps. Ariſtote (*c*) croit, ſur la foi de quelques Anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du Ciel, qui conſumèrent pluſieurs pays, & Euſebe (*d*) place ce Déluge de feu, dans le même ſiécle où arriva celui de Deucalion (*e*). On peut confirmer la penſée d'Ariſtote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot φαέθω, *fulgeo*, peut ſignifier *brûlant*, ou *lumineux*. Ceux qui écrivirent les premiers cet événement, employèrent quelque figure vive & expreſſive, & dirent, ſans doute, qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié ſon Char à quelque jeune étourdi, qui, n'ayant pas ſçu le conduire, avoit embraſé la Terre. On pourroit penſer, ou que l'embraſement des Villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Joſué ou d'Ezéchias, ont donné lieu à cette fiction. Il eſt sûr que les Chaldéens remarquèrent la rétrogradation du Soleil arrivée ſous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyèrent une ambaſſade à ce Prince, ſous prétexte de le féliciter du rétabliſſement de ſa ſanté, mais en effet pour s'inſtruire à fonds de la vérité d'un événement ſi extraordinaire. Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'Antiquité, & de célèbres Auteurs les ont avancées. Saint Jean-Chryſoſtôme en propoſe une autre : ſelon lui, c'eſt le Char du Prophète Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'ἥλιος, que les Grecs donnent au Soleil, qui eſt le véritable fondement de cette Fable. Voſſius (*f*) prétend qu'il s'agit ici

(a) Liv. I. (b) *De die natur. cap. XXVII.* (c) *In Meteor.* (d) *In Chron.*

(e) Ovide inſinue que cet événement eſt arrivé avant la guerre de Troye, par ce mot *arſuruſque iterum Xanthus.*

(f) *De orig. & progr. Idol.*

d'une Hiſtoire Egyptienne ; & ce ſçavant Auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de ſon fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Oſiris ; ainſi que les larmes des Héliades, avec celles que le Prophète Ezéchias vit verſer à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide ſemble donner lieu à une conjecture ſi bien fondée, lorſqu'il parle, dans cette Fable, du différend de Phaëton avec Epaphus Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumière. Les Grecs, qui anciennement connoiſſoient peu les pays étrangers, les ont ſouvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient, ou dans l'Ethiopie, la ſcène de pluſieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte ; ainſi on peut croire qu'ils ſe ſont trompés ſur le pays de Phaëton. Je ſuis perſuadé que c'étoit l'Egypte : c'eſt là où avoit régné Orus, dont le culte, dans la ſuite, fut confondu avec celui du Soleil. Le culte d'Oſiris, qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit auſſi fort célèbre. Peut-être que Phaëton reconnoiſſoit le premier de ces deux Rois parmi ſes ancêtres, comme Epaphus rapportoit ſon origine au ſecond. Ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëton ſe tira mal. La Satyre publia le reſte de la Fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoi qu'il en ſoit, cette Hiſtoite a été fort embellie, & on y a mêlé de la Phyſique & de l'Aſtronomie, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en liſant Ovide. Car, ſans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que, lorſque ce Poëte dit que Phaëton, à la vue du Signe du Scorpion, abandonna ſon Charriot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil entre dans ce Signe.

Enfin, ſi toutes ces Explications ne ſont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (*a*) & de Tzetzès, qui diſent qu'il y a eu véritablement un Phaëton, qui régna ſur les Moloſſes, & qui ſe noya dans le Pô ; que ce Prince s'étoit fort appliqué à l'Aſtronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur, qui arriva de ſon temps, & qui déſola tout ſon Royaume.

Ces deux Auteurs ont, ſans doute, ſuivi le ſentiment de Lucien, qui, après avoir raillé agréablement ſur cette Fable

(a) *In Pyrrhon.*

dans un de ſes Dialogues, ainſi que je le dirai dans l'Explication ſuivante, dit fort ſérieuſement, dans le Traité de l'Aſtronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt que Phaëton s'étoit fort adonné à l'Aſtronomie, & s'étoit appliqué ſurtout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laiſſé ſes Obſervations imparfaites : ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le Char du Soleil juſqu'à la fin de la carrière.

L'Antiquité nous a laiſſé quelques Monumens de cette Fable. Le premier, qui eſt tiré du Cabinet du Chevalier Maffey, repréſente Phaëton mort & étendu, pendant que le Char encore entier eſt au milieu des airs. Ce Monument a deux choſes fort ſingulières; l'une, que le Char n'eſt conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens, au rapport de Tertullien (*a*), diſtinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre Chevaux, & le ſecond par deux ſeulement. L'autre Monument eſt tiré du Cabinet de Meſſieurs de Charlet. Le champ repréſente des flammes, le Char briſé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort, & les Chevaux en grand déſordre. On y voit auſſi, à côté d'un des Chevaux, deux Oiſeaux avec des huppes ſur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes, & on croit que le Sculpteur a voulu peindre en même temps la Métamorphoſe de Cycnus, Roi de Ligurie. Cependant, à dire vrai, ces deux Oiſeaux ne reſſemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien deſſiné le reſte de l'ouvrage pour croire qu'il ſe ſoit ſi groſſièrement mépris en repréſentant des Cygnes. Ce ſont là de ces énigmes qu'on ne trouve que trop ſouvent dans les Antiques, & qu'il eſt fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troiſiéme Monument, qui eſt tiré de Béger, Phaëton eſt encore ſur ſon Char; & les Chevaux en déſordre, qu'il a bien de la peine à gouverner, annoncent une chûte prochaine. Ce Monument a cela de ſingulier, que les Héliades, ſœurs de Phaëton, y paroiſſent ſur le fond d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne, qui eſt auprès, fait voir que le Sculpteur a voulu raſſembler toutes les circonſtances de cette

(*a*) Au Livre des Spectacles, chap. IX.

Fable. Je ne parlerai pas ici du Tableau de Philoſtrate, parce que cet Auteur n'ajoute rien à la belle deſcription qu'Ovide a faite de cette Fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes, dans le quatriéme Livre de ſes Argonautes, raconte ſur ce ſujet trois choſes qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes. La première, que l'eau de l'Eridan fut ſi infectée par l'embraſement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiſeaux qui volent ſur ce fleuve, n'en pouvant ſupporter la puanteur, y tombent morts, & c'eſt ce que Virgile a dit du lac Averne. La ſeconde, que le Soleil prit le temps de ſon deuil pour aller voir ſes chers Hyperboréens. Et la troiſiéme enfin, que ce furent les larmes qu'Apollon verſa à la mort, non pas de Phaëton, mais d'Eſculape, qui formèrent l'ambre qu'on trouvoit dans l'Eridan.

ARGUMENT

DE LA SECONDE FABLE.

POUR prévenir un embraſement univerſel, Jupiter foudroya Phaëton, & précipita ce jeune téméraire dans l'Eridan.

Nota. L'Explication de cette Fable ſe trouve après l'Argument de la Fable III.



ARGUMENT

DE LA TROISIÉME FABLE.

LES Sœurs de Phaëton furent converties en Peupliers, & leurs larmes formèrent l'Ambre qui en découla. Le Roi Cycnus, inconſolable de la mort de ce jeune Prince, fut changé en Cygne.

Explication des Fables II. & III.

OVIDE ſemble s'être ſervi dans ces Fables de la même Tradition, que celle dont ſe ſervit Plutarque dans la ſuite, puiſqu'il place le Tombeau de Phaëton ſur les bords du Pô, ainſi que l'aventure des Héliades ſes ſœurs, & la métamorphoſe de Cycnus, Roi de Ligurie. Ces deux derniers événemens, décrits avec tant d'élégance par Ovide, ſont aiſés à expliquer. Les ſœurs de Phaëton gémiſſent, avec leur mère, auprès de ſon tombeau : abattues par la douleur, elles perdent la vie, & les Poëtes, pour honorer leurs funérailles, publient qu'elles avoient été changées en Peupliers, arbres d'où ils font découler l'Ambre. Quelques Anciens ont cru que ce n'étoit pas en Peupliers, mais en Larices, que les Héliades avoient été changées, & nous avons dans Béger une Médaille de P. Acolcius Lariſcolus, qui repréſente ces trois filles changées en Larices, par une alluſion au nom de celui qui la fit frapper. Quoi qu'il en ſoit, je ſçai que les Auteurs allégoriſtes débitent pluſieurs belles choſes ſur ce ſujet ; mais j'aime mieux y renvoyer les Lecteurs que de les copier. Il ſuffit d'avertir ici qu'Héſiode & Pindare avoient fait mention de cette Fable long-temps avant Ovide.

On peut auſſi expliquer la métamorphoſe de Cycnus, Roi de Ligurie, en diſant que ce Prince, ami de Phaëton, ayant perdu la vie, ou de douleur, ou par quelqu'autre accident, on publia qu'il avoit été changé en Cygne ; & l'on voit bien que c'eſt la reſſemblance des noms qui y a donné lieu. Ovide dit

qu'il étoit frère de Phaëton, au-lieu que Virgile (*a*) ne le regarde que comme son ami :

Namque ferunt luctu Cycnum Phaëtontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, & mœstum Musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,
Linquentem terras, & sidera voce sequentem.

Il ne faut pas confondre ce Cycnus avec deux autres personnes de même nom, dont parle Apollodore (*b*). L'un étoit fils de Mars, & fut tué devant Troye ; l'autre, dont Hésiode (*c*) décrit le combat, fut tué par Hercule. Lucien (*d*) raille agréablement sur toutes ces aventures. Il dit qu'étant allé sur le Pô dans le dessein d'y chercher de l'Ambre, des Peupliers & des Cygnes, on lui répondit qu'il n'y avoit sur ce fleuve ni Cygnes, ni Peupliers, ni Ambre. Cet Auteur ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelques Bateliers la Fable de Phaëton, & de ses sœurs, ils s'étoient moqués de lui, l'assurant qu'ils n'en avoient jamais oüi parler.

(a) *Æneïd. L. X. v.* 189. (*b*) Liv. III. (c) *In scuto.* (d) *De Cycnis.*

ARGUMENT

DE LA QUATRIÈME FABLE.

COMME Jupiter faisoit la revue du Monde, pour éteindre le reste du feu, il devint amoureux de Calisto qu'il vit en passant par l'Arcadie ; & pour se faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane.

Nota. L'Explication de cette Fable se trouve à la suite de l'Argument de la Fable VI.

ARGUMENT

DE LA CINQUIÉME FABLE.

Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Califlo, & cette Déeffe la chaffe de fa compagnie, parce qu'elle avoit perdu fa pudicité.

Nota. L'Explication de cette Fable eft après l'Argument de la fixiéme Fable.

ARGUMENT

DE LA SIXIÉME FABLE.

Junon jaloufe de ce que Califto avoit fçu plaire à Jupiter, la changea en Ourfe. Comme Arcas, fon fils, l'alloit tuer fans la connoître, Jupiter les enleva l'un & l'autre dans le Ciel, où ils forment les Conftellations de la grande & de la petite Ourfe. Le Corbeau, pour avoir trop jafé devint noir, de blanc qu'il étoit autrefois.

Explication des Fables IV. V. & VI.

Lycaon avoit une fille nommée Califto, qui aimoit fort la Chaffe, & qui portoit pour habillement, fuivant l'ufage de ces anciens temps, la dépouille de quelques Animaux. Jupiter fecond du nom, Roi d'Arcadie, ainfi que nous l'apprend Cicéron (*a*), en devint amoureux. Voilà tout le fondement de la Fable. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'elle étoit une des compagnes de Diane; que fon Amant avoit pris la figure de cette Déeffe, & que Junon, jaloufe de cette intrigue, avoit

(a) *De Nat. Deor. Lib. III.*

changé

changé ſa Rivale en Ourſe. On peut ajouter, avec un Auteur moderne (*a*), que Caliſto n'a été ainſi métamorphoſée que parce qu'elle avoit voué ſa virginité à Diane. L'Ours, qui aime les lieux retirés, doit paſſer, ſelon lui, pour le ſymbole d'une Vertu qui ne ſe conſerve pas aiſément au milieu du grand monde. Les Poëtes, qui ont écrit cet événement, ont ajouté que Caliſto avoit été placée dans le Ciel, où elle forme la Conſtellation de l'Ourſe, circonſtance qui eſt peut-être fondée ſur ce que Lycaon fut un des premiers parmi les Grecs qui l'obſerva. Tout le manége de Junon, qui, jalouſe de l'honneur que Jupiter avoit rendu à ſa Maîtreſſe en la plaçant dans le Ciel, va trouver Thétis pour la prier de ne point recevoir dans l'Océan cette nouvelle Conſtellation, n'eſt qu'une circonſtance aſtronomique qui nous apprend que l'Ourſe, ainſi que les autres Etoiles du Cercle Polaire, qui eſt fort élevé par rapport à l'Europe, ne ſe couchent jamais, c'eſt-à-dire, que le Cercle qu'elles décrivent n'eſt point coupé par l'horiſon.

Ce que je viens de dire de Caliſto fait aſſez entendre ce que l'on doit penſer de ſon fils Arcas, qui, étant mort apparemment dans ſa jeuneſſe, fut auſſi placé dans le Ciel, où il forma la Conſtellation de la petite Ourſe : ſur quoi on peut conſulter Hygin dans ſon Ciel Poëtique & Aſtronomique.

(*a*) Caſius, ou Blaeu, *Cœlo Poët. Aſtron. in Urſa.*



ARGUMENT
DE LA SEPTIÉME FABLE.

UNE autre fille du même nom que Coronis, Maîtresse d'Apollon, avoit été changée en Corneille, pour un rapport indiscret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle étoit chérie, sur la corbeille où Erichthonius étoit enfermé.

Explication de la septiéme Fable.

SANS nous arrêter à l'origine infâme & fabuleuse de ce Prince, telle qu'on la trouve dans Ovide, qui l'a copiée de Pindare, on peut dire qu'il n'a passé pour être fils de Minerve, que parce qu'il étoit peut-être fils de la fille de Cranaüs, qui portoit le nom de Minerve, & de quelque Prêtre de Vulcain; ou plutôt, comme le prétend Saint Augustin, parce que ce Prince, mal fait & boiteux, fut trouvé dans un Temple consacré à ces deux Divinités, & comme son nom est composé de deux mots Grecs, qui signifient *contestation* & *terre*, quelques-uns ont cru, après Strabon (*a*), qu'il étoit fils de Vulcain & de la Terre, qui l'avoit conçu dans le temps que Minerve résistoit aux poursuites infâmes de Vulcain; mais ils n'ont pas vu que ce Prince ne fût ainsi appellé que pour avoir disputé la Couronne avec Amphictyon, après la mort de Cranaüs second Roi d'Athènes. Amphictyon l'emporta, & après sa mort Erichthonius monta sur le thrône, régna cinquante ans, & mourut l'an 1501. avant JESUS-CHRIST, ainsi qu'on peut le prouver par l'Epoque X. des Marbres de Paros. Ce Prince, au reste, avoit les jambes extrêmement foibles & mal faites. Pour en couvrir la difformité, on dit qu'il inventa l'usage des Chars, qui étoient inconnus avant son regne.

Primus Erichtonius currus & quatuor ausus
Jungere equos; rapidisque rotis insistere victor.

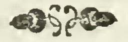
Virg. Georg. Lib. III. 113.

(*a*) Liv. IX.

Mais il n'y a pas d'apparence qu'on n'ait commencé, même dans la Grèce, à se servir de Chars que du temps de ce Prince, sur-tout après tant de Colonies venues d'Egypte, où cet usage étoit connu dès les premiers siécles. Ainsi il vaut mieux dire, sur l'autorité des Marbres que je viens de citer, qu'Erichthonius fut le premier qui employa l'usage des Charriots dans la célébration des Panathénées, dont ce monument le fait l'Inventeur. Les Commentateurs de ces Marbres fixent l'institution de cette fête à l'an 1534. avant Jesus-Christ. Mais quoique le mot de *Panathénées* se trouve dans l'Epoque, je ne sçaurois me persuader que du temps d'Erichthonius cette fête ait pu être célébrée dans toute la Grèce qui n'étoit pas alors assez réunie pour pouvoir participer aux mêmes mystères. Ce Prince n'institua cette fête que pour la Ville d'Athènes, & on la nomma d'abord *la Fête des Athénées*, d'où elle passa ensuite dans toute la Grèce. Si Meursius avoit connu ces Marbres, il auroit parlé avec plus d'exactitude de cette institution. Quoi qu'il en soit, Erichthonius mérita après sa mort d'être placé dans le Ciel, où il forme la Constellation du Chartier, ainsi que nous l'apprenons d'Hygin (*a*); ce qui a donné lieu de dire que ce Prince étoit Serpent par la moitié du corps, c'est cette difformité de jambes, comme le dit le même Auteur : *Alii anguina crura habuisse Erichthonium dixerunt, eumque primo tempore adolescentiæ Ludos Minervæ Panathenæa fecisse, & ipsum quadrigis cucurrisse, pro quibus factis inter sidera dicitur collocatus.*

Apollodore (*b*) nous apprend qu'Erichthonius, né dans l'Attique même, étoit fils de Cranaé, fille d'Attis, & qu'il déthrôna Amphictyon & devint quatriéme Roi d'Athènes. Le reste de la Fable, telle qu'on la lit dans Pindare & dans Ovide, est une fiction, fondée, selon Saint Augustin (*c*), sur ce que ce Prince fut exposé en naissant dans le Temple de Minerve.

(a) *Poët. Astron. Lib. II.* Fab. XIII. au mot *Heniochus.*
(b) *Lib. II.* (c) *De Civit. Dei.*



ARGUMENT
DE LA HUITIÈME FABLE.

NYCTIMENE ayant conçu pour ſon père Nyctée une flamme criminelle, les Dieux, pour punir ſon inceſte, la métamorphoſerent en Hibou; & Apollon perce d'un coup de fléche le ſein de Coronis, ſur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de ſa Maîtreſſe.

Explication de la huitiéme Fable.

PARMI les Métamorphoſes d'Ovide, il ſe trouve ſouvent des Hiſtoires ſuivies, & des événemens liés les uns aux autres, qu'il n'eſt pas difficile de développer; mais on y rencontre quelquefois des faits iſolés, ſur leſquels l'Hiſtoire ne nous a laiſſé aucune lumière. Telle eſt la Fable de Coronis changée en Corneille, pour avoir fait un rapport trop fidèle; celle du Corbeau devenu noir, de blanc qu'il étoit, pour avoir trop parlé. Je ſçai que les Mythologues ont tiré de ces ſujets quelques traits de Morale, qu'il n'eſt pas bien difficile d'y appercevoir; mais comme ce n'eſt pas-là l'objet que je me ſuis propoſé, j'y renvoie les Lecteurs. Je me contente de dire, en premier lieu, que preſque toujours la reſſemblance des noms a donné lieu aux Métamorphoſes; en ſecond lieu, que les aventures arrivées anciennement dans les Cours des Princes étoient le ſujet de quelques Cantiques, où le merveilleux n'étoit pas épargné. La fiction même la plus hardie a toujours été un privilége de la Poëſie. Sur ces principes, on peut penſer que les deux Fables qui ſont le ſujet de cette Explication renferment l'Hiſtoire de deux perſonnes entièrement inconnues, & qu'elle doit être rapportée au temps des filles de Cécrops, avec leſquelles elle paroît avoir quelque liaiſon. Tout ce qu'on ſçait de Coronis, c'eſt qu'ayant eu commerce avec Apollon, ou avec quelque Prêtre de ce Dieu, elle devint mère d'Eſculape, & mourut en accouchant. Comme ſon nom eſt celui d'une Nym-

phe, & en même temps celui de la Corneille, quelques Auteurs publièrent qu'Efculape fon fils étoit né de l'œuf d'une Corneille, & qu'il en étoit forti fous la figure d'un Serpent; ainfi qu'on peut le voir dans les Dialogues de Lucien.

ARGUMENT
DE LA NEUVIÉME FABLE.

Ocyroë, fille du Centaure Chiron, voulant fe mêler de prédire l'avenir, annonçoit à fon père les deftinées du jeune Efculape, lorfque les Dieux la changèrent en Jument.

Explication de la neuviéme Fable.

Esculape, tiré du fein de fa mère, fut confié à Chiron, qui prit foin de fon éducation. C'eft ce qui caufa la perte d'Ocyroë, fille de ce Centaure, J'aurai occafion dans la fuite de parler d'Efculape; il fuffit dans cette Explication de faire connoître Chiron & fa fille.

Les Centaures, ces Monftres dont le corps étoit moitié Homme & moitié Cheval, étoient les premiers Cavaliers de la Theffalie, ainfi que je le prouverai dans l'Hiftoire du combat des Centaures & des Lapithes. Chiron, un de ces Cavaliers, étoit fort renommé par fa prudence & par les connoiffances qu'il avoit acquifes dans un lieu où les Sciences étoient fort négligées. Tous les Anciens le regardent comme l'Inventeur de la Médecine, qu'il apprit enfuite à Efculape fon Difciple. On en fait encore un excellent Muficien & un bon Aftronome, ainfi qu'on peut le voir dans Homère, dans Diodore de Sicile, & dans les autres anciens Auteurs. La plûpart des Héros de ce fiécle, entr'autres Jafon & Hercule, voulurent étudier fous un Maître fi habile. On doit croire qu'un homme fi éclairé ne négligea pas de cultiver l'efprit & les talens de fa fille Ocyroë. Mais comme elle voulut pénétrer dans l'avenir, & prédire les aventures du jeune Efculape, on dit qu'elle fut changée en Jument; Métamorphofe qui, felon moi, n'a d'au-

tre fondement que son habileté à monter à Cheval. Car, puisqu'il est sûr qu'on a regardé les Cavaliers de ce temps-là comme des Monstres moitié Hommes, moitié Chevaux, il n'est pas étonnant qu'on ait changé en Jument la fille d'un Centaure. J'ai dit que Chiron étoit un habile Astronome ; toute l'Antiquité en convient. On croit communément que ce fut lui qui, dans le Voyage des Argonautes, détermina les Constellations, pour leur faciliter la navigation. Il plaça pour cela, conformément à l'état du Ciel, les points des Solstices & des Equinoxes au quinziéme dégré de ces Constellations ; c'est-à-dire, vers le milieu des Signes du Cancer & du Capricorne, d'Ariès & du Scorpion : & l'on peut regarder son Calendrier comme un des plus anciens du Monde. On voit, par ce que je viens de dire, que Chiron vivoit du temps des Argonautes, c'est-à-dire, suivant les supputations les plus exactes, vers l'an 1420. avant Jesus-Christ, plus de 200 ans avant la guerre de Troye. Mais j'aurai lieu de m'étendre sur les preuves de cette Chronologie dans l'Histoire de l'Expédition des Argonautes.

ARGUMENT

DE LA DIXIÉME FABLE.

Apollon, sous l'habit d'un Berger, ayant la houlette & la flûte à la main, garde des Troupeaux de Boeufs dans les campagnes de Messene.



ARGUMENT

DE LA ONZIÉME FABLE.

MERCURE ayant volé les Bœufs d'Apollon, engagea Battus, qui l'avoit vu, à n'en rien dire, & lui fit pour cela un présent. Mais, comme il se défioit de ce vieux Berger, il prit une autre figure, & le tenta par de nouvelles promesses qui l'éblouirent. Pour le punir de son infidélité, Mercure le métamorphosa en Pierre de Touche.

ARGUMENT

DE LA DOUZIÉME FABLE.

MERCURE devenu amoureux de Hérsé, fille de Cécrops, voulut engager Aglaure à lui rendre service auprès de sa sœur, & à lui permettre l'entrée de son appartement : mais elle ne voulut jamais y consentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne somme d'argent.

Explication de la douziéme Fable.

LES Filles de Cécrops, premier Roi d'Athènes, ayant transgressé l'ordre que Minerve leur avoit donné, encoururent l'indignation de cette Déesse, qui, pour se venger de l'indiscrétion de ces jeunes Princesses, rendit Aglaure jalouse de sa sœur Hersé ; & celle-ci ayant voulu empêcher Mercure, qui en étoit amoureux, d'entrer dans sa chambre, ce Dieu la changea en rocher, en la touchant avec son caducée. Voilà la manière dont on écrivoit anciennement l'Histoire des personnes distinguées ou par leur mérite, ou par leur naissance. On

croyoit leur faire honneur en mêlant leurs intérêts avec ceux des Dieux. Quelque Prince, de ceux qui portoient le nom de Mercure, car il y en a eu plusieurs, ainsi qu'on peut le voir dans le troisiéme Livre de la Nature des Dieux, devint amoureux de Hersé, dont sa sœur conçut beaucoup de jalousie. Sur une aventure si ordinaire, Ovide se laisse emporter à son imagination, & écrit cette Histoire avec tout l'agrément & tout le merveilleux que son esprit fécond en fictions a pu lui fournir.

ARGUMENT
DE LA TREIZIÉME FABLE.

PALLAS commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouse de sa sœur Hersé.

Nota. L'Explication de cette Fable se trouve à la suite de l'Argument de la Fable XIV.

ARGUMENT
DE LA QUATORZIÉME FABLE.

AGLAURE, agitée de jalousie, empêche Mercure d'entrer dans l'appartement de sa sœur, & ce Dieu la change en pierre.

Explication des Fables XIII. & XIV.

LA visite que rend Minerve à l'Envie, qu'Ovide décrit avec tant d'art, est toujours la suite de la même Fable. Un Historien auroit dit simplement qu'Aglaure fut jalouse du bonheur de sa sœur. Un Poëte s'éleve, & mêlant, suivant les priviléges de son art, l'intervention des Dieux, dans les choses même les plus communes, leur donne un intérêt vif & animé qui les fait agir.

agir. Paufanias (*a*), dépouillant cette aventure du merveilleux qui l'accompagne, dit que les filles de Cécrops, devenues furieufes, fe précipitèrent du haut d'une tour. J'ajoute que ces Princeffes n'étant pas fort dévotes à Minerve, dont le culte ne venoit que d'être établi à Athènes, on publia, pour lui donner de la réputation, que c'étoit la Déeffe qui avoit puni leur impiété. Ce qui confirme ma conjecture, c'eft que le même Paufanias nous apprend que Pandrofe, troifiéme fille de Cécrops, eut, après fa mort, un Temple bâti à fon honneur auprès de celui de Minerve, parce qu'elle avoit été fidelle à la Déeffe, & ne lui avoit pas défobéi comme fes fœurs. Il faut que, dans la fuite, on ait réhabilité la mémoire de Herfé & d'Aglaure, puifqu'Hérodote nous apprend que ces deux Princeffes eurent auffi leurs Temples. L'époque du temps où vivoient les filles de Cécrops eft affez connue par celle du regne de leur père, qui eft fixée par les Commentateurs des Marbres de Paros vers l'an 1582. avant JESUS-CHRIST, près de 400 ans avant la guerre de Troye.

(a) *In Atticis.*

ARGUMENT

DE LA QUINZIÉME FABLE.

JUPITER fe change en Taureau, enleve Europe, dont il étoit amoureux, & l'emporte fur fon dos au travers de la Mer, jufques dans l'Ifle de Crête.

Explication de la quinziéme Fable.

LA Fable de Jupiter changé en Taureau pour enlever Europe, eft un événement fort célèbre dans l'Hiftoire, ainfi que nous le verrons dans la fuite. Pour le bien entendre, il faut fçavoir qu'il y a eu plufieurs perfonnes qui ont porté le nom de Jupiter; mais la confufion qui régnoit dans l'Hiftoire a répandu une obfcurité impénétrable fur leurs aventures. Voffius (*b*)

(b) *De Idol. Lib. I. cap.* 14.

a aſſez bien réuſſi à les déméler. Selon cet Auteur, l'aventure de Niobé, fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis, Roi d'Argos, qui vivoit 1770 ans avant Jesus-Christ. Celle de Danaé doit être miſe ſur le compte de Jupiter Prétus, qui vivoit environ 1350 ans avant l'Ere Chrétienne. Celui qui enleva Ganymède eſt Jupiter Tantale, qui régnoit environ le même temps. Celui qui fut père d'Hercule, eſt celui qui trompa Léda ſous la figure d'un Cygne. Enfin, celui qui fait le ſujet de cette Fable, eſt Jupiter Aſtérius, Roi de Crête, dont le regne tombe ſur l'année 1400 avant Jesus-Christ, plus de 200 ans avant la guerre de Troye. Ce Prince, ſi nous en croyons Diodore de Sicile, étoit fils de Teutame, qui, ayant épouſé la fille de Crétéus, paſſa avec quelques Pélaſgiens dans l'Iſle de Crête, & en fut le premier Roi. Ce principe ainſi ſuppoſé, il eſt aiſé de dépouiller la Fable, dont il s'agit, des ornemens que le Poëte y a mêlés. Aſtérius, ayant oüi parler de la beauté d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Tyr, équipa un Vaiſſeau pour l'enlever. L'uſage d'enlever de force les perſonnes qu'on ne pouvoit pas obtenir par la voie de la négociation, étoit fort commun dans ces ſiécles groſſiers, ainſi que nous l'apprenons d'Hérodote (*a*). Autre uſage encore fort ordinaire dans ces temps-là; les Vaiſſeaux portoient le nom des animaux qui étoient repréſentés ſur la proue. C'eſt ainſi que Virgile appelle ceux qui compoſoient la flotte d'Enée, le Centaure, la Baleine, &c. & c'eſt ce que veut dire Ovide par ce vers (*b*):

Navis & à pictâ claſſide nomen habet.

Le Vaiſſeau qui conduiſoit Aſtérius, avoit, ſans doute, ſur la proue la figure d'un Taureau; ce qui fit dire à ceux qui écrivirent cet événement, que Jupiter amoureux, oubliant ſa grandeur & ſa majeſté, s'étoit revêtu, pour enlever ſa Maîtreſſe, de la figure de cet animal. Paléphate (*c*), & après lui Tzetzès (*d*), prétendent que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que le Général des Troupes d'Aſtérius ſe nommoit *Taurus;* mais je m'arrête à la première Explication, qui eſt plus ancienne &

(*a*) Liv. I.

(b) *Ep. Heroïd.* On peut voir ce que j'ai dit plus au long ſur le ſujet des Dieux Pataïques dans mon ſecond Tome de l'Explication des Fables.

(*c*) Choſes incroyables. (d) *In Alex.*

mieux fondée. Celle de Bochart (*a*) paroîtroit fort ingénieuſe, ſi l'on pouvoit toujours compter ſur des étymologies tirées des Langues qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui. Ce ſçavant Auteur croit que ce qui a donné lieu à la Fable dont il s'agit, eſt la double ſignification du mot *Alpha*, ou *Ilpha*, qui, dans le Phénicien, veut dire ou un Vaiſſeau, ou un Taureau, & que les Grecs, qui liſoient les Annales de ce Peuple, ont pris dans le dernier ſens.

Quoi qu'il en ſoit, Europe fut conduite dans l'Iſle de Crête, où, ayant épouſé Aſtérius, elle en eut trois fils, Minos premier du nom, Rhadamanthe & Sarpédon, Princes dont les Hiſtoires, mêlées de Fables, ſeront expliquées dans la ſuite. Europe fut fort conſidérée pendant ſon regne, & après ſa mort on l'honora comme une Divinité. On établit en ſa mémoire une fête, qu'Héſéchius nomme *Hellotie*, Ἑλλωτίαν, & comme dans les Apothéoſes on changeoit les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, on appella Europe Ἑλλωτὶς, nom que l'Auteur du grand Etymologicon traduit par celui de *Vierge*. Mais quelle apparence qu'on ait donné cette qualité à la mère de trois Princes ? Ainſi il vaut mieux dire avec Bochart (*b*), que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui, ſelon ce ſçavant Auteur, veut dire *Louange*, *Epithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là qu'on avoit célébré ſon arrivée dans l'Iſle de Crête & ſon mariage, par des Vers & des Chanſons ; ce qui apparemment ſe renouvelloit tous les ans pendant ſa vie, & fut continué après ſa mort dans la fête qu'on inſtitua en ſon honneur, & qui fut nommée *Hellotie*, ou *Epithalame*. Ce nom même, ſi nous en croyons Stéphanus (*c*), fut donné à la Ville de Gortys, où cette fête avoit été inſtituée. Si l'on n'aime mieux dire toutefois que cette fête qu'on célébroit à Corinthe, en l'honneur de Minerve, qui étoit nommée *Parthenos*, la *Vierge*, étant paſſée dans la ſuite en Crête, y fut célébrée en celui d'Europe ; & cette conjecture n'eſt pas ſans fondement, les mêmes fêtes ayant ſouvent changé d'objet, lorſque les Colonies les portèrent dans les pays étrangers.

(a) *Chan. Lib. II. cap. 5.* (b) *Loco cit.* (c) *De Urbibus, verbo* Ἑλλωτὶς.

Fin des Explications des Fables du ſecond Livre.



PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON,

LIBER TERTIUS.

FABULA PRIMA.

Cadmus Europam requirit.

JAMQUE Deus, positâ fallacis imagine Tauri,
Se confessus erat; Dictæaque rura tenebat.
Cum pater ignarus raptam perquirere Cadmo
Imperat; & pœnam, si non invenerit, addit



C. Monnet inv. Binet Sculp.

Agenor ordonne à Cadmus d'aller cher-
cher sa Soeur Europe, enlevée par Jupiter.



LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

LIVRE TROISIÉME.

FABLE PREMIERE.

Cadmus va chercher Europe.

LE grand Jupiter étoit déja arrivé dans l'Isle de Crête ; déja ce Dieu avoit quitté la figure de Taureau, il s'étoit fait connoître à Europe, lorsqu'Agénor, père en même temps tendre & dénaturé, ordonna à Cadmus, son fils, de l'aller

Exilium, facto pius & ſceleratus eodem.
Orbe pererrato (quis enim deprendere poſſet
Furta Jovis?) profugus, patriamque iramque parentis
Vitat Agenorides; Phœbique oracula ſupplex
Conſulit: & quæ ſit tellus habitanda requirit.
Bos tibi, Phœbus ait, ſolis occurret in arvis
Nullum paſſa jugum, curvique immunis aratri.
Hâc duce, carpe vias, &, quâ requieverit herbâ,
Mœnia fac condas, Bœotiaque illa vocato.
Vix bene Caſtalio Cadmus deſcenderat antro:
Incuſtoditam lente videt ire Juvencam,
Nullum ſervitii ſignum cervice gerentem.
Subſequitur, preſſoque legit veſtigia greſſu,
Auctoremque viæ Phœbum taciturnus adorat.
Jam vada Cephiſi, Panopeſque evaſerat arva
Bos, ſtetit; &, tollens ſpatioſam cornibus altis
Ad cœlum frontem, mugitibus impulit auras.
Atque ita, reſpiciens comites ſua terga ſequentes,
Procubuit, tenerâque latus ſubmiſit in herbâ.
Cadmus agit grates, peregrinæque oſcula terræ
Figit: & ignotos montes agroſque ſalutat.
Sacra Jovi facturus erat: jubet ire miniſtros,
Et petere è vivis libandas fontibus undas.



chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir vainement cherché sa sœur, (car qui pourroit découvrir ce que Jupiter prend soin de cacher ?) évita, par un bannissement volontaire, les effets de la colère de son père. Errant dans une terre étrangère, il alla consulter l'Oracle d'Apollon, pour sçavoir dans quel pays il iroit fixer sa demeure : *Vous trouverez*, lui dit l'Oracle, *dans un champ désert une Génisse qui n'a point encore porté le joug, ni traîné la charrue, suivez-la, & bâtissez une Ville dans le pâturage où elle s'arrêtera : vous donnerez à ce pays le nom de Béotie.* A peine Cadmus étoit-il sorti de l'antre d'Apollon, qu'il vit une Vache que personne ne gardoit & qui marchoit fort lentement : il n'apperçut sur son cou aucune marque qui pût faire juger qu'elle eût porté le joug ; il la suivit, &, marchant sur ses traces, il adoroit dans un respectueux silence le Dieu qui lui servoit de guide. Il avoit déja passé le fleuve Céphise & traversé les campagnes de Panope, lorsque la Génisse s'arrêta, & ayant levé la tête, elle remplit l'air de mugissemens : elle regarda ceux qui l'avoient suivie, & se coucha sur l'herbe. Cadmus rendit graces à Apollon de cet heureux présage ; & ayant baisé cette terre étrangère, & adressé ses vœux aux montagnes & aux plaines du pays, il résolut d'offrir un sacrifice à Jupiter, & ordonna à ses compagnons d'aller puiser de l'eau.



FABULA II.

Cadmi ſocii à Dracone conſumpti.

SYLVA vetus ſtabat nullâ violata ſecuri:
Et ſpecus in medio virgis ac vimine denſus,
Efficiens humilem lapidum compagibus arcum;
Uberibus fœcundus aquis. Hoc conditus antro
Martius anguis erat, criſtis præſignis & auro.
Igne micant oculi: corpus tumet omne veneno:
Treſque vibrant linguæ, triplici ſtant ordine dentes.
Quem poſtquàm Tyriâ lucum de gente profecti
Infauſto tetigere gradu, demiſſaque in undas
Urna dedit ſonitum; longum caput extulit antro
Cæruleus Serpens, horrendaque ſibila miſit.
Effluxere urnæ manibus, ſanguiſque reliquit
Corpus, & attonitos ſubitus tremor occupat artus.
Ille volubilibus ſquamoſos nexibus orbes
Torquet, & immenſo ſaltu ſinuatur in arcum.
At mediâ plus parte leves erectus in auras
Deſpicit omne nemus: tantoque eſt corpore, quanto,
Si totum ſpectes, geminas qui ſeparat Arctos.
Nec mora, Phœnicas, (ſive illi tela parabant,
Sive fugam, ſive ipſe timor prohibebat utrumque,)
Occupat hos morſu, longis complexibus illos,
Hos necat afflatos funeſti tabe veneni.
Fecerat exiguas jam Sol altiſſimus umbras.
Quæ mora ſit ſociis miratur Agenore natus,
Veſtigatque viros. Tegimen direpta Leoni
Pellis erat: telum ſplendenti lancea ferro,

FABLE



C. Monnet del. — Née sc.

Cadmus tue le Dragon qui avoit dévoré
ses Compagnons près de la Fontaine.

FABLE II.

Les compagnons de Cadmus dévorés par le Dragon.

IL y avoit dans le voisinage de ce pays-là une antique forêt, que le fer n'avoit jamais entamée, au milieu de laquelle étoit un antre couvert de ronces & d'épines, dont l'entrée faite en arcade étoit fort basse; il en sortoit de l'eau en abondance. Là étoit la retraite du Dragon de Mars; ce Monstre étoit horrible; sa tête étoit couverte d'écailles jaunissantes qui brilloient comme de l'or; le feu sortoit de ses yeux enflammés, & son corps paroissoit enflé du venin qu'il renfermoit. Il avoit dans la gueule trois rangs de dents extrêmement aigues, & trois langues qu'il remuoit avec une rapidité incroyable. Dès que les compagnons de Cadmus furent entrés dans ce sombre séjour, & qu'ils se furent mis en état de puiser de l'eau, le bruit qu'ils firent réveilla ce Dragon, qui, sortant la tête de l'antre, fit entendre des sifflemens horribles. Une subite frayeur se saisit de leur esprit, leur sang se glaça, & ils laisserent tomber les urnes qu'ils avoient à la main. Le Dragon cependant se plioit & se replioit en mille manières effrayantes, & faisoit en bondissant des cercles d'une grandeur énorme; il lançoit quelquefois en l'air la moitié de son corps, & plus élevé alors que les arbres de la forêt; il jettoit ses regards de tous côtés: on auroit cru à le voir que son corps étoit aussi grand que celui du Dragon céleste, qui occupe l'espace qui est entre les Constellations des deux Ourses. Soit que ces infortunés Phéniciens se fussent mis en état de se défendre, ou qu'ils voulussent prendre la fuite, ou qu'enfin la crainte les eût rendus immobiles, il se jette à l'instant sur eux, déchire les uns avec ses dents, étouffe les

Et jaculum : teloque animus præſtantior omni.
Ut nemus intravit, letataque corpora vidit,
Victoremque ſupra, ſpatioſi corporis, hoſtem,
Triſtia ſanguineâ lambentem vulnera linguâ;
Aut ultor veſtræ, fidiſſima corpora, mortis,
Aut comes, inquit, ero. Dixit : dextrâque molarem
Suſtulit, & magnum magno conamine miſit.
Illius impulſu cum turribus ardua celſis
Mœnia mota forent : Serpens ſine vulnere manſit;
Loricæque modo, ſquamis defenſus, & atræ
Duritiâ pellis, validos cute reppulit ictus.
At non duritiâ jaculum quoque vincit eâdem;
Quod medio lentæ ſpinæ curvamine fixum
Conſtitit, & totum deſcendit in ilia ferrum.
Ille, dolore ferox, caput in ſua terga retòrſit;
Vulneraque aſpexit, fixumque haſtile momordit.
Idque, ubi vi multâ partem labefecit in omnem,
Vix tergo eripuit : ferrum tamen oſſibus hæſit.
Tum vero, poſtquam ſolitas acceſſit ad iras
Plaga recens, plenis tumuerunt guttura venis,
Spumaque peſtiferos circumfluit albida rictus;
Terraque raſa ſonat ſquamis : quique halitus exit
Ore niger Stygio, vitiatas inficit auras.
Ipſe modo immenſum ſpiris facientibus orbem
Cingitur; interdum longâ trabe rectior exſtat;
Impete nunc vaſto, ceu concitus imbribus amnis,
Fertur, & obſtantes perturbat pectore ſylvas.
Cedit Agenorides paulum, ſpolioque Leonis
Suſtinet incurſus; inſtantiaque ora retardat
Cuſpide prætentâ. Furit ille, & inania duro
Vulnera dat ferro, figitque in acumine dentes.
Jamque venenifero ſanguis manare palato

autres en s'entortillant autour d'eux, ou les tue de son souffle empoisonné. Le Soleil étoit déja au milieu de sa carrière, lorsque Cadmus, étonné de ne point voir revenir ses compagnons, se mit en devoir de les aller chercher. S'étant couvert de la peau d'un Lion, il prit sa lance & son javelot, qui étoient ses armes ordinaires, mais son courage & sa valeur le rendoient encore plus redoutable que ses armes. Dès qu'il fut entré dans le bois, & qu'il eut vu cet affreux Dragon couché sur les corps de ses fidèles compagnons, suçant leur sang & leurs plaies : » Chers amis, dit-il, ou votre mort sera vengée, ou je périrai comme vous. « Il dit, & ayant pris une pierre d'une grosseur énorme, il la jetta sur ce Monstre avec tant d'impétuosité que les murailles & les tours mêmes les plus fortes en auroient été ébranlées : le Serpent n'en fut cependant point blessé ; ses écailles, ainsi qu'une forte cuirasse, rendirent le coup inutile ; mais quelque dure que fût sa peau, elle ne put résister au javelot qu'il lui lança, & qui étant entré par l'épine du dos pénétra jusques dans le fond de ses entrailles. La douleur rendit ce Dragon furieux ; il replia sa tête sur son dos ; il regarda sa blessure, mordit de rage ce javelot, & s'efforça de l'arracher ; mais il n'en put tirer qu'une partie, & le fer demeura dans son corps. La douleur de sa plaie redoublant alors sa rage, les veines de son cou parurent enflées du venin qui y couloit en abondance ; une écume blanchâtre sortoit de sa gueule empoisonnée ; la terre retentissoit du bruit de ses écailles, & l'air étoit infecté du souffle qu'il exhaloit. Tantôt il se recourbe en mille plis ; tantôt il s'étend, & ressemble à une grande poûtre : quelquefois faisant un nouvel effort, il s'élance avec le même bruit & la même impétuosité qu'un torrent grossi par les pluies, & renverse les arbres qui se trouvent à sa rencontre. Cadmus l'évite avec adresse, soutient ses attaques

Cœperat, & virides aſpergine tinxerat herbas:
Sed leve vulnus erat; quia ſe retrahebat ab ictu,
Læſaque colla dabat retro; plagamque ſedere
Cedendo arcebat, nec longius ire ſinebat.
Donec Agenorides conjectum in gutture ferrum
Uſque ſequens preſſit; dum retro quercus eunti
Obſtitit, & fixa eſt pariter cum robore cervix.
Pondere Serpentis curvata eſt arbor, & imæ
Parte flagellari gemuit ſua robora caudæ.
Dum ſpatium victor victi conſiderat hoſtis,
Vox ſubito audita eſt; neque erat cognoſcere promptum
Unde; ſed audita eſt. Quid, Agenore nate, peremptum
Serpentem ſpectas? & tu ſpectabere Serpens.
Ille diu pavidus, pariter cum mente colorem
Perdiderat; gelidoque comæ terrore rigebant.
Ecce viri fautrix, ſuperas delapſa per auras,
Pallas adeſt: motæque jubet ſupponere terræ
Vipereos dentes, populi incrementa futuri.
Paret; &, ut preſſo ſulcum patefecit aratro,
Spargit humi juſſos, mortalia ſemina, dentes.
Inde (fide majus) glebæ cœpêre moveri;
Primaque de ſulcis acies apparuit haſtæ.
Tegmina mox capitum picto nutantia cono;
Mox humeri, pectuſque, onerataque brachia telis
Exſiſtunt, creſcitque ſeges clypeata virorum.
Sic ubi tolluntur feſtis aulæa theatris,
Surgere ſigna ſolent, primumque oſtendere vultum;
Cætera paulatim; placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.
Territus hoſte novo Cadmus capere arma parabat:
Ne cape, de populo, quem terra creaverat, unus
Exclamat, nec te civilibus inſere bellis.

avec la peau de Lion, & l'empêche de s'approcher, en lui préſentant la pointe de ſa lance. Ce mouvement redouble la rage du Monſtre; il s'efforce vainement de mordre le fer qui l'arrête, & les nouvelles bleſſures qu'il ſe fait lui font vomir un ſang venimeux qui ſouille la terre. Cependant comme il empêchoit en ſe retirant, & en ſe retournant de diverſes manières, que la lance qu'il tenoit avec ſes dents n'entrât plus avant dans ſa gueule, il n'en étoit encore bleſſé que légèrement; mais Cadmus le preſſant toujours de plus en plus, le ſuivit enfin juſqu'à ce qu'il fût arrêté par un gros chêne, & lui enfonça ſa lance ſi avant, qu'il perça le Dragon & l'arbre même. Le Monſtre tombe & fait plier par ſa chûte l'arbre qui l'avoit arrêté; il s'en fallut peu même qu'il ne le renversât avec ſa queue. Pendant que le Héros conſidéroit la grandeur énorme du Serpent qu'il venoit de vaincre, il entendit une voix inconnue qui lui diſoit: *Pourquoi, fils d'Agénor, contemples-tu ainſi ce Serpent? On te verra un jour ſous la même figure.* Cette menace le remplit d'épouvante, il en eſt troublé, il pâlit, un froid mortel le glace, & ſes cheveux ſe hériſſent ſur ſa tête. Alors Pallas, qui le protégeoit, deſcendit du Ciel, & lui ordonna de ſemer les dents de ce Dragon, l'aſſurant qu'il en naîtroit un nouveau peuple. Il obéit, il laboure la terre, & y jette les dents du Monſtre. Quelque temps après, (qui le croiroit!) les mottes de terre commencèrent à ſe mouvoir; il en vit d'abord ſortir des fers de lances, puis des caſques ornés de plumes; enſuite il apperçut les épaules, la poitrine & les bras armés de ces nouveaux hommes: enfin il vit croître inſenſiblement cette étrange moiſſon de combattans. Ainſi ſortent les figures d'une décoration qu'on déploie ſur un Théâtre; on en voit d'abord paroître les têtes, enſuite le reſte du corps, & enfin les pieds qui touchent à terre. A la vue de ces nou-

Atque ita terrigenis rigido de fratribus unum
Cominus enſe ferit ; jaculo cadit eminus ipſe.
Hic quoque, qui dederat leto, non longius illo
Vivit, & expirat, modo quas acceperat, auras.
Exemploque pari furit omnis turba, ſuoque
Marte cadunt ſubiti per mutua vulnera fratres.
Jamque brevis vitæ ſpatium ſortita juventus
Sanguineam trepido plangebat pectore matrem;
Quinque ſuperſtitibus; quorum fuit unus Echion.
Is ſua jecit humi, monitu Tritonidis, arma;
Fraternæque fidem pacis petiitque, deditque.
Hos operis comites habuit Sidonius hoſpes;
Cum poſuit juſſam Phœbêis ſortibus urbem.
Jam ſtabant Thebæ: poteras jam, Cadme, videri
Exilio felix: ſoceri tibi Marſque Venuſque
Contigerant; huc adde genus de conjuge tantâ,
Tot natos nataſque; &, pignora cara, nepotes,
Hos quoque jam juvenes. Sed, ſcilicet, ultima ſemper
Exſpectanda dies homini eſt, dicique beatus
Ante obitum nemo ſupremaque funera debet.



veaux ennemis, Cadmus étonné se disposoit à prendre ses armes, lorsqu'un de ces Enfans de la Terre lui dit de s'arrêter, & de ne point prendre parti dans cette guerre civile. En finissant ces paroles, il perça d'un coup d'épée un de ses frères, & tomba mort lui-même d'un coup de javelot qu'un autre lui lança; celui qui l'avoit tué ne lui survécut pas long-temps; il perdit bientôt une vie qu'il venoit de recevoir. Une égale fureur commença alors à animer toute la Troupe; ces frères infortunés s'entretuèrent les uns les autres, & souillèrent de leur sang la terre qui les avoit formés. Il n'en resta que cinq. Echion, qui étoit du nombre, ayant mis les armes bas, par l'ordre de Pallas, fit la paix avec ses frères, & ils se donnèrent une foi mutuelle. Ils devinrent les compagnons de Cadmus, qui les employa à bâtir la Ville que l'Oracle d'Apollon lui avoit ordonné de fonder. La Ville de Thèbes étoit déja florissante; votre exil, Cadmus, étoit la source de votre bonheur; vous étiez devenu le gendre de Mars & de Vénus. Outre une alliance si illustre, votre épouse vous avoit donné un grand nombre d'enfans, & vos petits-fils croissoient sous vos yeux : mais il faut attendre le dernier jour de la vie de l'homme pour juger de son bonheur, personne avant la mort ne peut se dire parfaitement heureux.



FABULA III.

Diana ad fontem ſe perluit.

PRIMA nepos inter res tot tibi, Cadme, ſecundas
Cauſa fuit luctus, alienaque cornua fronti
Addita, voſque, canes, ſatiati ſanguine herili.
At bene ſi quæras, fortunæ crimen in illo,
Non ſcelus invenies; quod enim ſcelus error habebat?
Mons erat infectus variarum cæde ferarum,
Jamque dies medias rerum contraxerat umbras,
Et Sol ex æquo metâ diſtabat utrâque;
Cum juvenis placido per devia luſtra vagantes
Participes operum compellat Hyantius ore.
Lina madent, comites, ferrumque cruore ferarum;
Fortunamque dies habuit ſatis, altera lucem
Cum croceis invecta rotis Aurora reducet,
Propoſitum repetemus opus: nunc Phœbus utrâque
Diſtat idem terrâ, finditque vaporibus arva.
Siſtite opus præſens, nodoſaque tollite lina.
Juſſa viri faciunt, intermittuntque laborem.
Vallis erat piceis & acutâ denſa cupreſſu,
Nomine Gargaphie, ſuccinctæ ſacra Dianæ:
Cujus in extremo eſt antrum nemorale receſſu;
Arte laboratum nullâ: ſimulaverat artem
Ingenio natura ſuo. Nam, pumice vivo,
Et levibus toffis, nativum duxerat arcum.
Fons ſonat à dextrâ, tenui perlucidus undâ,
Margine gramineo patulos incinctus hiatus.
Hìc Dea ſylvarum venatu feſſa ſolebat

FABLE



F. Boucher del. Aug. de St. Aubin Sculp.

Diane se baignant avec ses Nymphes est apperçue par Actéon, qu'elle Métamorphose aussitot en Cerf.

FABLE III.

Diane au Bain.

DANS le ſein même de la félicité, votre petit-fils fut la première cauſe de vos malheurs ; il fut changé en Cerf & dévoré par ſes propres Chiens. Si l'on veut ſçavoir la cauſe de cette triſte aventure, le haſard fit toute ſa faute ; l'erreur devoit-elle le rendre criminel? Il avoit déja tué pluſieurs bêtes ſauvages ſur le Mont Cythéron, & le Soleil étoit au milieu de ſa courſe, lorſqu'il rappella ſes Compagnons qui couroient encore au travers le bois : » Nos filets & nos javelots, leur dit-il, ſont teints du ſang d'un grand nombre » d'animaux que nous avons pris ; nous devons être contens » de notre Chaſſe : demain, lorſque l'Aurore ramenera le » jour, nous recommencerons la Chaſſe ; la chaleur exceſſive » nous invite au repos ; pliez les toiles, & ne vous fatiguez » pas davantage. « On lui obéit, & l'on ne ſongea qu'à ſe repoſer. Près de-là étoit la Vallée de Gargaphie : ce lieu ombragé de Pins & de Cyprès étoit conſacré à Diane. Dans le fond étoit un antre ſombre & obſcur : quoiqu'il eût été formé par la ſeule Nature, on l'auroit pris aiſément pour un ouvrage de l'Art. L'on y voyoit une voûte de rocailles & de pierres ponces : à la droite de cette arcade couloit avec un doux murmure une fontaine d'eau claire, entre deux rives couvertes d'herbe & de gazon. La Déeſſe des Forêts, quand elle étoit fatiguée de la Chaſſe, venoit ordinairement ſe baigner dans ce charmant ruiſſeau. Ce jour-là, lorſqu'elle y fut arrivée, elle donna à celle des Nymphes qui avoit accoutumé de porter ſes armes, ſon arc, ſes fléches & ſon car-

Virgineos artus liquido perfundere rore.
Quò poſtquam ſubiit : Nympharum tradidit uni
Armigeræ jaculum , pharetramque , arcuſque retentos.
Altera depoſitæ ſubjecit brachia pallæ.
Vincla duæ pedibus demunt : nam doctior illis
Iſmenis Crocale , ſparſos per colla capillos
Colligit in nodum ; quamvis erat ipſa ſolutis.
Excipiunt laticem Nepheleque , Hyaleque , Rhaniſque ,
Et Pſecas , & Phiale , funduntque capacibus urnis.
Dumque ibi perluitur ſolitâ Titania lymphâ ,
Ecce nepos Cadmi , dilatâ parte laborum ,
Per nemus ignotum non certis paſſibus errans ,
Pervenit in lucum : ſic illum fata ferebant.
Qui ſimul intravit rorantia fontibus antra.
Sicut erant nudæ , viſo , ſua pectora Nymphæ
Percuſſere , viro ; ſubitiſque ululatibus omne
Implevere nemus : circumfuſæque Dianam
Corporibus texere ſuis : tamen altior illis
Ipſa Dea eſt , colloque tenus ſupereminet omnes.
Qui color infectis adverſi Solis ab ictu
Nubibus eſſe ſolet , aut purpureæ Auroræ ;
Is fuit in vultu viſæ , ſine veſte , Dianæ.
Quæ , quanquam comitum turbâ ſtipata ſuarum ,
In latus obliquum tamen aſtitit ; oraque retro
Flexit : & , ut vellet promptas habuiſſe ſagittas ,
Quas habuit , ſic hauſit aquas : vultumque virilem
Perfudit : ſpargenſque comas ultricibus undis ,
Addidit hæc cladis prænuncia verba futuræ :
Nunc tibi me poſito viſam velamine narres ,
Si poteris narrare , licet : nec plura minata.



quois : une autre la deshabilla. Il y en eut deux qui lui défirent sa chaussure. Pendant que Crocalé, fille du fleuve Ismène, qui étoit la plus adroite de toutes, lui attachoit ses cheveux qui flottoient sur son sein, Nyphéle, Hyale, Rhanis, Psécas & Phile puisoient de l'eau dans des urnes qu'elles répandoient sur la Déesse. Cependant Actéon qui, après avoir interrompu sa Chasse, se promenoit dans le bois sans tenir de route certaine, fut conduit par son mauvais destin dans le lieu où cette Déesse se baignoit; il ne fut pas plutôt arrivé près de la fontaine, que les Nymphes se voyant exposées nues aux regards d'un homme, frappent leurs poitrines, remplissent la forêt de cris, & se rangent autour de Diane pour la cacher; mais la Déesse plus grande qu'elles, les passoit encore de toute la tête. Telle qu'est la couleur des nuées, lorsque le Soleil leur étant opposé les frappe de ses rayons, ou celle de la naissante Aurore; telle fut la rougeur qui parut alors sur le visage de Diane, lorsqu'elle se vit en l'état où elle étoit, en présence d'un homme. Quoique Diane fût entourée de ses Nymphes, elle ne laissa pas de détourner les yeux & de se cacher le visage. Au défaut de ses fléches, dont elle auroit bien voulu alors pouvoir se servir, elle prit de l'eau avec la main, & l'ayant jettée sur la tête d'Actéon, elle prononça ces paroles, qui étoient le présage de son malheur : *Va maintenant, si tu le peux, te vanter d'avoir vu Diane dans le bain.* Elle n'en dit pas davantage.



FABULA IV.

Actæon in Cervum.

DAT ſparſo capiti vivacis cornua Cervi;
Dat ſpatium collo, ſummaſque cacuminat aures,
Cum pedibuſque manus, cum longis brachia mutat
Cruribus: & velat maculoſo vellere corpus.
Additus & pavor eſt. Fugit Autoneïus heros,
Et ſe tam celerem curſu miratur in ipſo.
Ut vero vultus & cornua vidit in undâ,
Me miſerum! dicturus erat: vox nulla ſecuta eſt.
Ingemuit, vox illa fuit; lacrymæque per ora
Non ſua fluxerunt: mens tantum priſtina manſit.
Quid faciat? repetatne domum & regalia tecta?
An lateat ſylvis? timor hoc, pudor impedit illud.
Dum dubitat, vidêre Canes: primuſque Melampus
Ichnobateſque ſagax latratu ſigna dederunt,
Gnoſius Ichnobates, Spartanâ gente Melampus.
Inde ruunt alii rapidâ velocius aurâ,
Pamphagus, & Dorceus, & Oribaſus, Arcades omnes;
Nebrophonoſque valens, & trux cum Lælape, Theron,
Et pedibus Pterelas, & naribus utilis Agre,
Hylæuſque fero nuper percuſſus ab apro,
Deque Lupo concepta Nape, pecudeſque ſecuta
Pœmenis, & natis comitata Harpyïa duobus,
Et ſubſtricta gerens Sicyonius ilia Ladon;
Et Dromas, & Canace, Sticteque, & Tigris, & Alce;
Et niveis Leucon, & villis Aſbolus atris,
Prævalidusque Lacon, & curſu fortis Aello,
Et Thous, & Cyprio velox cum fratre Lyciſca;



Car. Eisen inv. et del. *le Veau Sculp.*

Actéon Métamorphosé en Cerf, est déchiré par ses Chiens.

FABLE IV.

Actéon métamorphosé en Cerf.

DANS le même moment la tête de ce Prince se couvre d'un bois de Cerf; son cou & ses oreilles s'allongent; ses mains se changent en pieds; ses bras deviennent des jambes longues & menues, & tout son corps est couvert d'un poil tacheté. Une secrette timidité dont son cœur est saisi, l'obligeant de prendre la fuite, il est étonné de voir qu'il court avec tant de vîtesse. Dès qu'il eut apperçu sa tête dans un ruisseau: Ah, malheureux que je suis! auroit-il voulu dire; mais il ne trouva point de paroles pour s'exprimer. Au défaut de la voix, ses soupirs & ses larmes marquèrent toute sa douleur; car il avoit encore conservé toute sa connoissance. Que fera-t-il maintenant? Retournera-t-il dans le Palais de son père, ou se tiendra-t-il caché dans le fond des forêts? Il demeure partagé entre la crainte & la honte. Tandis qu'il délibéroit, ses Chiens l'apperçurent. Mélampe, excellent Chien de Crête, & Ichnobate, qui étoit venu de Sparte, marquèrent en aboyant qu'ils étoient sur les voies; les autres les suivirent avec une vîtesse qui égaloit celle du vent: Pamphague, Dorcée, Oribase, tous Chiens d'Arcadie; le robuste Nébrophon; Théron, aussi furieux que Lélaps; le léger Ptérélas; Agré, qui avoit le nez excellent; Hylée, qu'un Sanglier avoit blessé depuis peu; Napé, engendré d'un Loup; Pœménis, qui gardoit autrefois les troupeaux; Harpye, avec ses deux petits; Ladon, excellent basset de Sycione; Dromas, Canacé, Sticté, Tigris, Alcé, le blanc Leucon, le noir Asbole; Lacon, le plus fort, & Aëllo, le plus vîte de toute la meute; Thoüs, Lycifcas, avec Cyprius; le noir Harpale, qui avoit une marque blanche sur le front; Mélanée, Lachné au poil hérissé; Labros & Agriode, qui venoient d'un

Et nigram medio frontem diſtinctus ab albo
Harpalos, & Melaneus, hirſutaque corpore Lachne,
Et patre Dictæo, ſed matre Laconide nati,
Labros & Agriodos, & acutæ vocis Hylactor;
Quoſque referre mora eſt. Ea turba cupidine prædæ
Per rupes, ſcopuloſque, adituque carentia ſaxa,
Quàque eſt difficilis, quàque eſt via nulla, feruntur.
Ille fugit, per quæ fuerat loca ſæpe ſecutus.
Heu! famulos fugit ille ſuos! Clamare libebat;
Actæon ego ſum: dominum cognoſcite veſtrum.
Verba animo deſunt. Reſonat latratibus æther.
Prima Melanchætes in tergo vulnera fecit;
Proxima Theridamas; Oreſitrophus hæſit in armo,
Tardius exierant, ſed per compendia montis
Anticipata via eſt. Dominum retinentibus illis,
Cætera turba coit, confertque in corpore dentes.
Jam loca vulneribus deſunt: gemit ille, ſonumque,
Et ſi non hominis, quem non tamen edere poſſit
Cervus, habet: mœſtiſque replet juga nota querelis;
Et genibus pronis ſupplex, ſimiliſque roganti,
Circumfert tacitos, tanquam ſua brachia, vultus.
At comites rapidum ſolitis hortatibus agmen
Ignari inſtigant, oculiſque Actæona quærunt,
Et velut abſentem certatim Actæona clamant:
Ad nomen caput ille refert: & abeſſe queruntur,
Nec capere oblatæ ſegnem ſpectacula prædæ.
Vellet abeſſe quidem. Sed adeſt, velletque videre,
Non etiam ſentire Canum fera facta ſuorum.
Undique circumſtant, merſiſque in corpore roſtris,
Dilacerant falſi dominum ſub imagine Cervi.
Nec, niſi finitâ per plurima vulnera vitâ,
Ira pharetratæ fertur ſatiata Dianæ.

Chien de Crête & d'une Chienne de Laconie; Hylactor à la voix perçante, & tous les autres qu'il feroit trop long de nommer, tous animés du défir de prendre la proie, le fuivirent avec ardeur à travers les montagnes & les rochers, & dans les lieux mêmes les plus inacceffibles, & où il n'y avoit nulle voie marquée. Le malheureux Actéon fuit dans les lieux où il avoit chaffé tant de fois. Hélas! il fuit fes gens; il auroit bien voulu leur crier: Je fuis Actéon, reconnoiffez votre Maître, mais il n'a plus l'ufage de la parole pour fe faire entendre. Cependant l'air retentit de tous côtés du bruit des Chiens qui aboyent. Mélanchète lui donna le premier coup de dent; Théridamas le bleffa prefque au même endroit, & Oréfitrophe le mordit à l'épaule: ces trois Chiens étoient partis les derniers; mais comme ils avoient rufé, ils l'avoient coupé à travers la montagne. Dès qu'ils l'eurent arrêté, toute la meute fe jetta fur lui, & il en fut fi maltraité qu'il ne reftoit plus fur tout fon corps de place à de nouvelles bleffures. Actéon gémit, & fait entendre une efpèce de voix moins articulée, à la vérité, que celle d'un Homme, mais plus diftincte cependant que celle d'un Cerf. Les montagnes voifines, où il avoit tant de fois chaffé, retentiffent de fes cris & de fes plaintes; il tombe fur fes genoux, & comme s'il eût voulu demander la vie à fes compagnons, ne pouvant leur tendre les bras, il les regarde triftement. Cependant ils animent les Chiens contre leur Maître qu'ils cherchent en vain, & qu'ils appellent comme s'il étoit éloigné. Il leve la tête en s'entendant nommer. Cependant ils fe plaignent de ce qu'il eft abfent, & qu'il ne fe trouve pas à la mort du Cerf. Il y eft, malheureufement pour lui; il voudroit bien affifter aux abois, mais il ne voudroit pas y être lui-même, ni fe voir ainfi environné de fes Chiens, qui le déchirent impitoyablement fans le connoître. La colère de Diane ne fut enfin affouvie que lorfqu'il eut perdu la vie par une infinité de bleffures.

FABULA V.

Jupiter & Semele.

RUMOR in ambiguo eſt : aliis violentior æquo
Viſa Dea eſt : alii laudant, dignamque ſeverâ
Virginitate vocant. Pars invenit utraque cauſas,
Sola Jovis conjux non tam culpetne probetne
Eloquitur, quam clade domûs ab Agenore ductæ
Gaudet; & à Tyriâ collectum pellice transfert
In generis ſocios odium. Subit ecce priori
Cauſa recens, gravidamque dolet de ſemine magni
Eſſe Jovis Semelen. Tum linguam ad jurgia ſolvit.
Profeci quid enim toties per jurgia? dixit.
Ipſa petenda mihi eſt : ipſam, ſi maxima Juno
Rite vocor, perdam. Si me gemmantia dextrâ
Sceptra tenere decet, ſi ſum Regina, Joviſque
Et ſoror, & conjux : certe ſoror. At, puto, furto eſt
Contenta, & thalami brevis eſt injuria noſtri.
Concipit : id deerat : manifeſtaque crimina pleno
Fert utero : & mater, quod vix mihi contigit uni,
De Jove vult fieri : tanta eſt fiducia formæ!
Fallat eam faxo. Nec ſum Saturnia, ſi non
Ab Jove merſa ſuo Stygias penetrarit ad undas.
Surgit ab his ſolio : fulvâque recondita nube
Limen adit Semeles : nec nubes ante removit,
Quàm ſimulavit anum, poſuitque ad tempora canos,
Sulcavitque cutem rugis, & curva trementi
Membra tulit greſſu : vocem quoque fecit anilem :
Ipſaque fit Beroë, Semeles Epidauria nutrix.

FABLE



J M Moreau Inv. D Née Sculp

Jupiter deſcend avec toute ſa Majeſté
dans le Palais de Sémelé.

FABLE V.

Jupiter & Sémelé.

ON parla beaucoup de cette vengeance : elle parut aux uns trop cruelle ; d'autres la louèrent & la trouvèrent digne d'une Déesse aussi chaste que Diane. Chacun appuyoit son sentiment de bonnes raisons. Junon, sans se mettre en peine ni d'approuver ni de blâmer cette action, fut la seule qui se réjouit du malheur arrivé à la famille de Cadmus. La haine qu'elle avoit conçue contre Europe, lui faisoit haïr toute sa postérité. Un nouveau sujet de jalousie venoit encore d'augmenter son désespoir. Elle voyoit avec chagrin que Sémelé, Maîtresse de Jupiter, étoit enceinte. » Pourquoi me plaindre » tant de fois, dit-elle : à quoi m'ont servi tous mes emportemens ? C'est à ma Rivale qu'il faut m'en prendre ; c'est » elle qui doit périr : oui, elle périra, si je suis Reine, la » Soeur & l'Epouse de Jupiter ; du moins je suis encore sa » Soeur. Mais peut-être que cette Belle s'en est tenue à une » simple galanterie, & qu'elle n'a pas deshonoré mon lit : » Non, elle est enceinte, il ne me manquoit plus que cet » affront, l'état où elle est prouve trop son crime ; & ce qui » jusqu'ici ne m'est arrivé qu'une fois, elle veut donner des » enfans à Jupiter. Puisque c'est sa beauté qui la rend vaine, ce » seront ces mêmes charmes qui la feront périr. Que l'on ne » me regarde plus comme la Fille de Saturne, si la foudre » de son Amant ne la précipite dans le fond du Tartare. « Après ce discours, la Déesse se leve de dessus son thrône, se couvre d'un nuage & descend au Palais de Sémelé. Avant que de sortir du nuage qui la cachoit, elle prit la forme d'une

Ergo ubi, captato ſermone, diuque loquendo,
Ad nomen venere Jovis; ſuſpirat: &, opto
Juppiter ut ſit, ait: metuo tamen omnia: multi
Nomine divorum thalamos ſubiere pudicos.
Nec tamen eſſe Jovem ſatis eſt: det pignus amoris,
Si modo verus is eſt; quantuſque & qualis ab altâ
Junone excipitur, tantus taliſque rogato
Det tibi complexus: ſuaque ante inſignia ſumat.
Talibus ignaram Juno Cadmeida dictis
Formarat: rogat illa Jovem ſine nomine munus.
Cui Deus, elige, ait: nullam patiere repulſam.
Quoque magis credas, Stygii quoque conſcia ſunto
Numina torrentis: timor & Deus ille Deorum eſt.
Læta malo, nimiumque petens, perituraque amantis
Obſequio Semele: Qualem Saturnia, dixit,
Te ſolet amplecti, Veneris cum fœdus initis,
Da mihi te talem. Voluit Deus ora loquentis
Opprimere, exierat jam vox properata ſub auras.
Ingemuit: neque enim non hæc optaſſe, nec ille
Non juraſſe poteſt. Ergo mœſtiſſimus altum
Æthera conſcendit, nutuque ſequentia traxit
Nubila: quîs nimbos, immixtaque fulgura ventis
Addidit, & tonitrus, & inevitabile fulmen.



vieille femme ; elle couvrit ſa tête de cheveux blancs, rendit ſa peau toute ridée, marcha d'un pas chancelant, & emprunta une voix caſſée : on l'auroit priſe en cet état pour Béroé, Nourrice de Sémelé. Après avoir entretenu long-temps cette Princeſſe de choſes indifférentes, elle fit adroitement tomber la converſation ſur Jupiter : » Plût au Ciel, » dit-elle, que ce ſoit Jupiter lui-même qui vous aime ! Mais » je crains tout pour vous : combien de jeunes perſonnes ont » été trompées par de ſimples Mortels, qui avoient emprun- » té le nom de quelque Dieu ! S'il eſt vrai que Jupiter ſoit » votre Amant, qu'il vous en donne des marques certaines ; » qu'il le faſſe connoître ; qu'il vienne vous voir avec la même » majeſté qui l'accompagne lorſqu'il s'approche de Junon ; » qu'il prenne, pour vous raſſurer, tout l'appareil de ſa gran- » deur. « La fille de Cadmus perſuadée par ce diſcours, dont elle ne pénétroit pas la malignité, demanda à Jupiter une grace, ſans la lui ſpécifier. » Vous pouvez demander, lui dit ce » Dieu, tout ce que vous voudrez, vous ne ſerez point refu- » ſée, & afin que vous n'en doutiez pas, j'en jure par le Styx, » ce Dieu ſi redoutable aux autres Dieux, dont il eſt le ſou- » verain. « Sémelé, au comble de ſa joie, ne ſçavoit pas combien ſa demande lui ſeroit fatale. » Quand vous viendrez me » voir, lui dit-elle, paroiſſez avec toute la majeſté dont vous » êtes revêtu, lorſqu'en qualité d'époux vous approchez de » Junon. « Jupiter voulut lui fermer la bouche pour l'empêcher d'achever ſa demande ; mais il n'en étoit plus temps. Tout puiſſant qu'eſt Jupiter, il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire que Sémelé n'eût point ſouhaité cette faveur, ou qu'il n'eût point juré de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Enfin, accablé de douleur & de triſteſſe, & pouſſant un profond ſoupir, il remonta au Ciel, où il raſſembla les nuages, la pluie, le tonnerre, les éclairs & ſa foudre dont les coups ſont toujours aſſurés.

FABULA VI.

Bacchus naſcitur.

QUA tamen uſque poteſt vires ſibi demere tentat;
Nec, quo centimanum dejecerat igne Typhœa,
Nunc armatur eo, nimium feritatis in illo eſt.
Eſt aliud levius fulmen; cui dextra Cyclopum
Sævitiæ, flammæque minus, minus addidit iræ.
Tela ſecunda vocant ſuperi: capit illa, domumque
Intrat Agenoream. Corpus mortale tumultus
Non tulit æthereos, doniſque jugalibus arſit.
Imperfectus adhuc infans genitricis ab alvo
Eripitur, patrioque tener (ſi credere dignum eſt)
Inſuitur femori, maternaque tempora complet.
Furtim illum primis Ino matertera cunis
Educat: inde datum Nymphæ Niſeides antris
Occuluere ſuis, lactiſque alimenta dedêre.
Dumque ea per terras fatali lege geruntur,
Tutaque bis geniti ſunt incunabula Bacchi;
Forte Jovem memorant diffuſum Nectare, curas
Sepoſuiſſe graves, vacuâque agitaſſe remiſſos
Cum Junone jocos; &, Major veſtra profecto eſt,
Quam quæ contingit maribus, dixiſſe, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ ſit ſententia docti,
Quærere, Tireſiæ. Venus huic erat utraque nota,
Nam duo magnorum viridi coeuntia ſylvâ
Corpora ſerpentum baculi violaverat ictu,
Deque viro factus, mirabile! fœmina, ſeptem
Egerat Autumnos. Octavo rurſus eoſdem



F. Boucher inv. — J. J. le Veau sculp.

Jupiter met au monde Bachus, Ino l'eleve en ſecret, et le confie aux Nymphes de Niſa

FABLE VI.

Naissance de Bacchus.

JUPITER tâcha, autant qu'il put, de diminuer la force de cette redoutable foudre : il n'eut garde de prendre celle dont il avoit foudroyé Typhée ; elle lui parut trop terrible : il en est d'une autre espèce, auxquelles les Cyclopes qui les forgent donnent moins d'ardeur, moins de feu, moins de vivacité : ce sont celles que les Dieux nomment *Foudres de la seconde espèce.* Il en prit une de celles-ci, & descendit avec toute sa majesté dans le Palais de Sémelé. Une simple Mortelle pouvoit-elle résister à tout cet éclat ? Aussi Sémelé fut-elle réduite en cendres. Jupiter eut cependant le temps de retirer l'enfant dont elle étoit enceinte ; &, si on doit le croire, il l'enferma dans sa cuisse, pour l'y laisser le temps qu'il auroit dû être dans le sein de sa mère. Lorsque cet enfant fut né, pour la seconde fois, Ino sa tante l'éleva en secret ; puis elle le donna aux Nymphes de Nisa, qui le cachèrent dans leur antre, & prirent soin de son éducation. Pendant que les affaires de la terre étoient ainsi ménagées par cette fatale Destinée qui en régle tous les événemens, & que les jours du jeune Bacchus étoient en sûreté : on raconte que Jupiter ayant un jour noyé dans le Nectar les soins qui l'occupoient, & que Junon étant aussi de bonne humeur, il lia avec elle une conversation badine & agréable. » Oui, lui dit-il, je sou- » tiens que les femmes ont plus de plaisir que les hommes » dans le commerce de l'amour. « Junon lui répondit, qu'elle n'étoit point de son sentiment ; il fallut prendre un Juge, & ils convinrent de s'en rapporter à Tirésias qui avoit goûté les plaisirs de l'amour sous les deux sexes ; car ayant un jour trouvé dans un bois deux Serpens accouplés, & les ayant frappés

Vidit; &, eſt veſtræ ſi tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris ſortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam: percuſſis anguibus iſdem,
Forma prior redit, genitivaque rurſus imago.
Arbiter hic igitur ſumptus de lite jocosâ
Dicta Jovis firmat. Gravius Saturnia juſto,
Nec pro materiâ, fertur doluiſſe: ſuique
Judicis æternâ damnavit lumina nocte.
At Pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta Dei feciſſe Deo, pro lumine adempto
Scire futura dedit; pœnamque levavit honore.
Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehenſa dabat populo reſponſa petenti.
Prima fide vociſque ratæ tentamina ſumpſit
Cærula Liriope: quam quondam flumine curvo
Implicuit, clauſæque ſuis Cephiſus in undis
Vim tulit. Enixa eſt utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jam nunc qui poſſet amari;
Narciſſumque vocat. De quo conſultus, an eſſet
Tempora maturæ viſurus longa ſenectæ,
Fatidicus vates, ſi ſe non noverit, inquit.
Vana diu viſa eſt vox auguris: exitus illam;
Reſque probat, letique genus, novitaſque furoris.
Jamque ter ad quinos unum Cephiſius annos
Addiderat: poteratque puer, juveniſque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupiere puellæ;
Sed fuit in tenerâ tam dura ſuperbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigere puellæ.



avec ſon bâton, choſe admirable ! il fut ſur le champ métamorphoſé en femme. Ayant trouvé, au bout de ſept ans, les deux mêmes Serpens : » Il faut que j'éprouve, leur dit-il, ſi » les bleſſures qu'on vous fait ont le pouvoir de faire changer » de ſexe. « Il les toucha encore de ſon bâton, & reprit ſa première figure. Telle eſt l'hiſtoire de ce Tiréſias, qui fut pris pour Juge dans une affaire auſſi peu ſérieuſe : il fut de l'avis de Jupiter. Junon piquée de cette déciſion, au-delà de ce qu'on peut dire, & de ce que la choſe méritoit, punit ſon Juge, en le privant de l'uſage des yeux ; mais Jupiter, pour le dédommager de cette perte, (car un Dieu ne peut détruire l'ouvrage d'un autre Dieu,) lui donna le pouvoir de pénétrer dans l'avenir, réparant ainſi, par cet avantage, le mal que Junon lui avoit fait. Tiréſias s'étoit déja rendu célèbre dans toute la Béotie par les Oracles qu'il rendoit aux Peuples qui venoient le conſulter. La belle Liriope fut la première qui éprouva la certitude de ſes réponſes. Le fleuve Céphiſe, qui en avoit été amoureux, l'ayant enfermé un jour dans une eſpèce de labyrinthe que forment ſes eaux, lui fit violence, & la rendit mère d'un fils qui étoit ſi beau, qu'il devint même, dès ſa plus tendre enfance, l'objet de l'amour de toutes les Nymphes qui le virent. Il fut nommé *Narciſſe.* Sa mère étant allée conſulter Tiréſias ſur la deſtinée de cet enfant, lui demanda s'il parviendroit à une longue vieilleſſe ; & elle apprit qu'il vivroit fort long-temps, s'il ne ſe voyoit pas lui-même. Cette réponſe parut frivole, & on la crut telle pendant long-temps ; mais enfin l'événement, la manière dont Narciſſe perdit la vie, & la ſingularité de ſa paſſion, n'en firent que trop connoître la vérité. Narciſſe avoit déja atteint l'âge de ſeize ans : à la beauté d'un enfant, il joignoit les graces d'un jeune homme, & l'on ne pouvoit le voir ſans l'aimer ; mais ſa beauté le rendoit ſi fier, & lui inſpiroit tant d'orgueil, qu'il mépriſoit également & les Nymphes & les jeunes gens qui cherchoient à lui plaire.

FABULA VII.

Echo in Vocem.

ASPICIT hunc trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe : quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipſa loqui didicit, reſonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat ; & tamen uſum
Garrula non alium, quam nunc habet, oris habebat;
Reddere de multis ut verba noviſſima poſſet.
Fecerat hoc Juno : quia, cum deprendere poſſet
Sub Jove ſæpe ſuo Nymphas in monte jacentes,
Illa Deam longo prudens ſermone tenebat,
Dum fugerent Nymphæ. Poſtquam Saturnia ſenſit;
Hujus, ait, iinguæ, quâ ſum deluſa, poteſtas
Parva tibi dabitur, vociſque breviſſimus uſus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.
Ergo ubi Narciſſum per devia rura vagantem
Vidit, & incaluit, ſequitur veſtigia furtim.
Quoque magis ſequitur, flammâ propiore caleſcit.
Non aliter, quam cum ſummis circumlita tædis
Admotas rapiunt vivacia ſulfura flammas.
O quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces ! natura repugnat,
Nec ſinit incipiat : ſed, quod ſinit, illa parata eſt
Exſpectare ſonos, ad quos ſua verba remittat.
Forte puer comitum ſeductus ab agmine fido
Dixerat, ecquis adeſt ? &, adeſt, reſponderat Echo :
Hic ſtupet, atque aciem partes dimiſit in omnes,

FABLE



La Nymphe Echo cherchant à amuser Junon pour la tromper, est changée en voix.

FABLE VII.

Echo changée en Voix.

CETTE Nymphe, qui aime tant à parler, & qui ne ſçauroit jamais parler la première, ni ſe taire quand les autres parlent, Echo l'apperçut un jour à la chaſſe. Semblable aux autres Nymphes, elle n'étoit pas une ſimple voix, comme elle l'eſt aujourd'hui ; elle étoit cependant dès-lors également cauſeuſe, & avoit le défaut de ne répéter que les dernières paroles qu'elle entendoit. C'étoit ainſi que Junon l'avoit punie. Lorſque cette Déeſſe cherchoit à ſurprendre Jupiter avec quelqu'une de ſes Maîtreſſes, Echo l'amuſoit à deſſein par de longs diſcours, afin de leur donner le temps de s'évader. Junon s'étant apperçue de cet artifice : » Je ferai » enſorte, lui dit-elle, que cette langue, dont vous abuſez » pour me tromper, vous ſera d'un très-petit uſage. « L'effet ſuivit de près la menace, & Echo depuis ce temps-là ne répéte plus que les dernières paroles qu'elle entend. Ayant rencontré un jour Narciſſe à la chaſſe, elle en devint éperduement amoureuſe, & ſe mit à le ſuivre, ſans cependant ſe laiſſer voir. Tel que le ſoufre qui s'enflamme à l'approche d'une torche allumée, ſon cœur s'embraſe à meſure qu'elle ſuit les pas de ſon Amant. Combien de fois forma-t-elle la réſolution de lui découvrir ſon amour, & d'employer les larmes & les paroles les plus touchantes pour le rendre ſenſible ! Mais la ſituation où la colère de Junon l'a miſe ne lui permet pas de commencer : tout ce qu'elle peut faire, c'eſt de lui répondre, s'il commence lui-même. Narciſſe s'étant égaré, & ne voyant aucun de ſes gens, ſe mit à crier : Y a-t-il quelqu'un près de

Voce, veni, magnâ clamat: vocat illa vocantem.
Respicit; &, rursus nullo veniente, quid, inquit,
Me fugis? & totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; & alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coeamus, ait: nullique libentius unquam
Responsura sono, coeamus, rettulit Echo:
Et verbis favet ipsa suis: egressaque sylvâ
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque manus complexibus aufert;
Ante, ait, emoriar, quam sit tibi copia nostri.
Rettulit illa nihil, nisi, sit tibi copia nostri.
Spreta latet sylvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit; & solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ,
Adducitque cutem macies, & in aëra succus
Corporis omnis abit: vox tantum atque ossa supersunt.
Vox manet: ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Inde latet sylvis, nulloque in monte videtur:
Omnibus auditur: sonus est qui vivit in illâ.
Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Luserat hic Nymphas, sic cœtus ante viriles.
Inde manus aliquis despectus ad æthera tollens,
Sic amet ipse, licet, sic non potiatur amato,
Dixerat. Assensit precibus Rhamnusia justis.
Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque Pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus: quem nulla volucris,
Nec fera turbarat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat,
Sylvaque, sole lacum passura tepescere nullo.

moi ? Echo répondit, *moi.* Cette voix l'étonne ; il jette les yeux de tous côtés sans rien appercevoir : Approchez donc, dit-il d'un ton élevé. Echo répéte les mêmes paroles, *approchez donc.* Il regarde encore avec plus d'attention, & comme personne ne venoit : Pourquoi me fuyez-vous donc, dit-il ? *me fuyez-vous donc*, lui répondit Echo. Comme cette voix continuoit à l'entretenir dans la même erreur : Joignons-nous, dit-il. Echo qui ne pouvoit répondre à rien de plus touchant pour elle, dit, *joignons-nous.* Sur cela elle se mit à le suivre hors du bois dont il étoit sorti, espérant enfin de se jetter à son cou. Narcisse cherchant à se débarrasser d'elle : Ne croyez pas, lui dit-il, que je vous aime. La Nymphe répéta ces derniers mots, *je vous aime.* Honteuse & confuse des refus de son Amant, Echo se retira dans le fond des bois, & alla se cacher dans les lieux les plus épais. Depuis ce temps-là, elle n'habite plus que les antres & les rochers. Là, consumée par le feu de son amour, & dévorée par le chagrin que les refus de Narcisse lui avoient causé, elle tomba dans une langueur mortelle, & devint si maigre & si défaite, qu'il ne lui resta que les os & la voix : ses os même furent changés en rochers, & elle n'a plus que cette voix qu'on entend dans le fond des forêts & des cavernes où elle se tient cachée. Toutes les autres Nymphes, qui avoient voulu plaire à Narcisse, avoient essuyé les mêmes mépris que la belle Echo. » Puisse-t-il, lui dit un jour une aimable personne qui ne pouvoit plus supporter ses dédains, » puisse-t-il lui-même éprouver toutes les rigueurs de l'amour, & ne posséder jamais » l'objet de sa tendresse ! « La Déesse Némésis écouta une prière si juste, & l'exauça. Dans une vallée charmante étoit une fontaine dont l'eau extrêmement claire n'avoit jamais été troublée ni par les Bergers, ni par les troupeaux : environnée d'un gazon toujours verd, l'ombre des arbres la défendoit contre l'ardeur du Soleil.

FABULA VIII.

Narcissus in Florem.

HIC puer, & studio venandi lassus & æstu;
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit.
Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ;
Rem sine corpore amat: corpus putat esse, quod umbra est.
Ac stupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut è Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sydus;
Et dignos Baccho, dignos & Apolline crines,
Impubesque genas, & eburnea colla, decusque
Oris, & in niveo mixtum candore ruborem.
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis; ipse
Se cupit imprudens, &, qui probat, ipse probatur.
Dumque petit, petitur: pariterque accendit; & ardet.
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!
In medias quoties, visum captantia collum;
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit; sed, quod videt, uritur illo;
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustra simulacra fugacia captas?
Quid petis est nusquam. Quod amas, avertere, perdes.
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui, tecumque venitque, manetque.
Tecum discedet, si tu discedere possis.
Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere inde potest: sed opacâ fusus in herbâ



Narciſſe ſe voit dans une Fontaine et devient amoureux de lui même.

FABLE VIII.

Narciſſe changé en Fleur.

INVITÉ par la beauté d'un lieu ſi charmant, Narciſſe, que la chaſſe & la chaleur avoient extrêmement fatigué, vint un jour s'y repoſer. Comme il vouloit y éteindre ſa ſoif, il fut attaqué tout d'un coup d'une autre eſpèce de ſoif bien plus dangereuſe. Narciſſe frappé de ſon image, qu'il vit dans le fond de l'eau, en fut enchanté & en devint amoureux. Inſenſé, il s'imagine que l'objet de ſa paſſion eſt quelque choſe de réel; & ce n'eſt qu'une vaine repréſentation de lui-même. Il s'admire & demeure attaché ſur cette image. Panché ſur cette fontaine, il regarde ſes yeux, qui paroiſſent brillans comme deux Aſtres; ſes cheveux, auſſi beaux que ceux de Bacchus & d'Apollon; ſes joues, où étoit peinte toute la fleur de la jeuneſſe; ſon cou plus blanc que l'yvoire; ſa bouche & ſon teint, où les lys ſe confondoient avec les roſes: il admire enfin tout ce qui eſt admirable en lui. Amant, il eſt lui-même l'objet aimé; c'eſt lui-même qu'il loue, & qu'il déſire de poſſéder, & il eſt conſumé d'un feu qu'il allume. Ah! combien de vains & d'inutiles baiſers donna-t-il à l'eau de cette ſéduiſante fontaine! combien de fois s'y plongea-t-il les bras pour ſe jetter à ſon cou, qu'il ne retrouve plus lorſqu'il croit l'embraſſer! Infortuné, il ne connoît point l'objet charmant qu'il contemple, & cependant il l'aime avec une paſſion extrême, & chérit l'erreur qui l'enchante. Inſenſé, pourquoi courez-vous après un vain fantôme qui vous fuit? Votre paſſion eſt une chimère. Éloignez-vous de cette fatale fontaine, & cette image que vous regardez avec tant

Spectat inexpleto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ille ſuos : paulumque levatus,
Ad circumſtantes tendens ſua brachia ſylvas,
Ecquis, Io ſylvæ, crudelius, inquit, amavit ?
Scitis enim, & multis latebra opportuna fuiſtis.
Ecquem, cum veſtræ tot agantur ſæcula vitæ,
Qui ſic tabuerit, longo meminiſtis in ævo ?
Et placet, & video ; ſed quod videoque, placetque,
Non tamen invenio. Tantus tenet error amantem !
Quoque magis doleam : non nos mare ſeparat ingens,
Nec via, nec montes, nec clauſis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ. Cupit ipſe teneri :
Nam quoties liquidis porreximus oſcula lymphis,
Hic toties ad me reſupino nititur ore.
Poſſe putes tangi : minimum eſt, quod amantibus obſtat.
Quiſquis es, huc exi : quid me, puer unice, fallis ?
Quove petitus abis ? certe nec forma, nec ætas
Eſt mea, quam fugias, & amarunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi neſcio quam vultu promittis amico ;
Cumque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultro ;
Cum riſi, arrides : lacrymas quoque ſæpe notavi,
Me lacrymante, tuas : nutu quoque ſigna remittis ;
Et, quantum motu formoſi ſuſpicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia noſtras.
Iſte ego ſum, ſenſi : nec me mea fallit imago.
Uror amore mei, flammas moveoque, feroque.
Quid faciam ? roger, an ne rogem ? quid deinde negabo ?
Quod cupio, mecum eſt : inopem me copia fecit.
O utinam à noſtro ſecedere corpore poſſem !
Votum in amante novum. Vellem, quod amamus, abeſſet.
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ ſuperant, primoque extinguor in ævo.

de complaiſance diſparoîtra; ce que vous voyez eſt une ombre qui n'a rien de réel , qui paroît lorſque vous vous préſentez, & qui ne ſeroit plus, ſi vous pouviez vous éloigner de cette fontaine. Mais rien ne peut l'en arracher, ni le ſoin de prendre quelque nourriture , ni les charmes du ſommeil : couché ſur l'herbe, il voit ſans ſe laſſer cette trompeuſe beauté qui l'a ſéduit, & il ternit l'éclat de ſes yeux, à force de les contempler; ſeulement il ſe leve quelquefois pour un moment, & les bras étendus, il parle ainſi aux arbres d'alentour : » Vous qui avez été tant de fois témoins des ardeurs les » plus vives, & qui avez ſi ſouvent ſervi d'aſyle aux Amans, » en avez-vous vu d'auſſi malheureux que moi, & l'Amour » en traita-t-il jamais quelqu'un avec autant de cruauté? Vous » avez vu pluſieurs ſiécles s'écouler; mais vous n'avez jamais » vu d'Amant ſouffrir des peines plus rudes. L'objet de ma » tendreſſe me charme ; je le vois , & cependant je ne puis » point le trouver, tant eſt grande l'erreur qui me ſéduit. Ce » qui met le comble à ma douleur, c'eſt que ſans être ſéparé » par de vaſtes mers, par des chemins inacceſſibles, ou par des » montagnes, ou par des forêts, l'eau d'une fontaine, qui » ſeule m'éloigne de lui, s'oppoſe à mon bonheur; & ce qui » me jette dans le dernier déſeſpoir, c'eſt qu'il me paroît que » celui que j'aime répond à ma paſſion. En effet, toutes les » fois que j'ai approché ma bouche de cette fontaine, il s'eſt » avancé pour me baiſer; mais, hélas! les moindres obſtacles » ſont funeſtes aux Amans? Qui que vous ſoyez, ſortez du » fond de l'eau, puiſque vous êtes tendrement aimé? Pourquoi vous jouez-vous ainſi de moi, en vous éloignant lorſ» que je m'approche de vous? Ma jeuneſſe & ma beauté ne » doivent pas vous engager à me fuir. J'ai inſpiré de la ten» dreſſe à un grand nombre de belles Nymphes. Mais il y a de » l'ingratitude à me plaindre; l'air gracieux dont vous me re» gardez me donne de l'eſpérance, & je vois que lorſque je

Nec mihi mors gravis eſt, poſituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior eſſet;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.
Dixit, & ad faciem rediit male ſanus eamdem;
Et lacrymis turbavit aquas; obſcuraque moto
Reddita forma lacu eſt. Quam cum vidiſſet abire:
Quo fugis? ô! remane, nec me, crudelis, amantem
Deſere, clamavit: liceat, quod tangere non eſt,
Aſpicere; & miſero præbere alimenta furori.
Dumque dolet, ſummâ veſtem diduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percuſſit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percuſſa ruborem.
Non aliter quam poma ſolent, quæ candida parte;
Parte rubent; aut ut variis ſolet uva racemis
Ducere purpureum, nondum matura, colorem:
Quæ ſimul aſpexit liquefactâ rurſus in undâ,
Non tulit ulterius: ſed, ut intabeſcere flavæ
Igne levi ceræ, matutinæque pruinæ
Sole tepente ſolent, ſic attenuatus amore
Liquitur, & cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color eſt mixto candore rubori;
Nec vigor, & vires, & quæ modo viſa placebant.
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo.
Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit: quotieſque puer miſerabilis, eheu!
Dixerat; hæc reſonis iterabat vocibus, eheu!
Cumque ſuos manibus percuſſerat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat ſonitum plangoris eumdem.
Ultima vox ſolitam fuit hæc ſpectantis in undam,
Heu! fruſtra dilecte puer! totidemque remiſit
Verba locus: dictoque vale, vale inquit & Echo.
Ille caput viridi feſſum ſummiſit in herbâ:

» vous tends les bras, vous me tendez les vôtres. J'ai ſouvent » remarqué que mes larmes ont été ſuivies de celles que vous » avez répandues; vous me rendez toujours careſſe pour ca- » reſſe : lorſque je ris, vous riez; & autant que j'en puis ju- » ger par le mouvement de vos lévres, lorſque je vous parle, » vous me répondez, quoique je n'entende pas vos paroles. » Mais pourquoi demeurer plus long-temps dans mon er- » reur? c'eſt mon image que je vois; je ne ſçaurois y être » trompé; c'eſt moi-même que j'aime. J'allume le feu qui me » dévore, quel parti faut-il que je prenne? Dois-je prier, ou » attendre qu'on me prie? Mais enfin qu'ai-je à demander? » Je poſſede tout ce que je déſire, & malgré tout cela, je ſens » qu'il me manque quelque choſe pour être heureux. Que ne » ſuis-je ſéparé de moi-même! Je ſouhaiterois l'être, quelque » étrange que paroiſſe ce ſouhait à un Amant. Mais la dou- » leur commence à m'abbattre; je ſens mes forces diminuer, » & je vois que je vais périr à la fleur de mon âge : la mort » cependant n'a rien d'affreux pour moi, puiſqu'elle doit ter- » miner mes tourmens; je ſouhaiterois ſeulement que l'objet » de ma paſſion pût me ſurvivre; mais je vois bien qu'un » même coup va nous frapper tous les deux, & qu'en mourant » nous ne perdrons qu'une ſeule vie. « Toujours ſéduit de la même erreur, Narciſſe ſe retourna une fois vers ſon ombre; il répandit des pleurs, & ſes larmes en troublant l'eau ternirent ſon image. Comme il crut la voir s'éloigner : » Pourquoi me » fuyez-vous, dit-il, demeurez, je vous en conjure; n'aban- » donnez pas ainſi une perſonne qui vous adore : s'il ne m'eſt » pas permis de vous approcher, ne vous dérobez pas du moins » à mes regards; le plaiſir de vous voir eſt le ſeul qui reſte à un » Amant infortuné. « Pendant qu'il ſe plaignoit ainſi, il déchira ſa robe, & ſe frappa la poitrine. Elle parut alors de la couleur de ces belles pommes qui ſont rouges d'un côté pen-

Lumina mors clausit domini mirantia formam.
Tum quoque se, postquam est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxere sorores
Naïdes, & sectos fratri imposuere capillos.
Planxerunt Dryades: plangentibus assonat Echo.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant;
Nusquam corpus erat. Croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.



dant que l'autre eſt d'une blancheur éclatante, ou de celle des raiſins qui ne ſont pas encore entièrement mûrs. Un moment après, lorſque l'eau s'étant éclaircie il vit les marques des coups qu'il venoit de ſe donner, il ne lui fut pas poſſible de ſupporter l'excès de ſa douleur, l'ardeur de ſon amour le conſume peu-à-peu, ainſi qu'on voit la cire ſe fondre lorſqu'on l'approche du feu, où la roſée ſe diſſiper aux premiers rayons du Soleil. On ne voit plus ſur ſon viſage les lys & les roſes qu'on y voyoit auparavant; il n'a plus ni cette vigueur, ni cet air de jeuneſſe & de beauté qui l'avoient tant charmé; en un mot, ce n'eſt plus le beau Narciſſe qui avoit donné tant d'amour à Echo. Cependant cette Nymphe l'ayant vu dans un état ſi déplorable, oublia tous ſes mépris, & parut ſenſible à ſon malheur: toutes les fois qu'elle l'entendoit ſoupirer, elle répétoit fidellement tous ſes ſoupirs; ſi les coups, dont il ſe meurtriſſoit le ſein, retentiſſoient dans l'air, elle faiſoit entendre le même bruit. Enfin, regardant ſon image pour la dernière fois, Narciſſe lui dit: Hélas! objet vainement aimé! Echo répéta, *objet vainement aimé*: Adieu, lui dit-il: *Adieu*, répondit la Nymphe. En même temps il laiſſa pancher ſa tête ſur l'herbe, & la mort lui ferma pour jamais les yeux, qui étoient encore épris de ſa beauté. Cette étrange folie l'accompagna juſques dans les Enfers, où il ſe regardoit encore dans les eaux du Styx. Les Naïades, ſes ſœurs, le pleurèrent amèrement, & s'étant coupées les cheveux, elles les conſacrèrent ſur ſon tombeau. Les Dryades firent retentir l'air de leurs triſtes gémiſſemens, & Echo répondit à leurs plaintes. Déja on préparoit le bûcher, déja les torches étoient allumées, & l'on portoit le lit funébre ſur lequel on devoit le faire brûler: mais on cherchoit vainement ſon corps; il n'étoit plus, & l'on ne trouva à ſa place qu'une fleur jaune dont le milieu étoit entouré de feuilles blanches.

FABULA IX.

Bacchanalia.

COGNITA res vati meritam per Achaïdas urbes
Attulerat famam, nomenque erat auguris ingens.
Spernit Echionides tamen hunc, ex omnibus unus
Contemptor ſuperum, Pentheus: præſagaque ridet
Verba ſenis; tenebraſque, & cladem lucis ademptæ
Objicit. Ille movens albentia tempora canis:
Quam felix eſſes, ſi tu quoque luminis hujus,
Orbus, ait, fieres, ne Bacchica ſacra videres!
Namque dies aderit, quam non procul auguror eſſe;
Quâ novus huc veniet, proles Semeleïa, Liber.
Quem niſi templorum fueris dignatus honore,
Mille lacer ſpargêre locis, & ſanguine ſylvas
Fœdabis, matremque tuam, matriſque ſorores.
Evenient: neque enim dignabere numen honore.
Meque ſub his tenebris nimium vidiſſe querêris.
Talia dicentem perturbat Echione natus.
Dicta fides ſequitur, reſponſaque vatis aguntur.
Liber adeſt, feſtiſque fremunt ululatibus agri.
Turba ruit, mixtæque viris, matreſque, nuruſque;
Vulguſque, & proceres, ignota ad ſacra feruntur.
Quis furor, Anguigenæ, proles Mavortia, veſtras
Attollit mentes? Pentheus ait. Æra ne tantum
Ære repulſa valent? & adunco tibia cornu?
Et magicæ fraudes? ut quos non belliger enſis,
Non tuba terruerit, non ſtrictis agmina telis;
Fœmineæ voces, & mota inſania vino,



Bachus arrive en triomphe dans la Gréce et les champs retentiſsent du bruit de ſes Fêtes.

FABLE IX.

Les Fêtes de Bacchus.

CETTE hiſtoire, qui devint bientôt publique, rendit le nom de Tiréſias célèbre dans toute la Grèce, & lui donna une grande réputation : il n'y eut que l'impie Penthée qui continua de mépriſer les prédictions de ce Devin ; il lui reprochoit même ſon aveuglement, & le ſujet qui lui avoit attiré cette punition. » Vous ſeriez trop heureux, lui dit Tiréſias, ſi vous aviez comme moi perdu l'uſage de vos yeux, » & que vous ne fuſſiez pas en état de voir les fêtes de Bacchus. Un jour viendra, & ce jour n'eſt pas éloigné, que ce » Dieu paroîtra dans ces lieux. Si vous lui refuſez le culte qui » lui eſt dû, vous ſerez mis en piéces, & vos membres épars » de tous côtés ſouilleront de leur ſang, les forêts, votre mère » même & vos tantes ; l'effet ſera un sûr garant de ma prédiction ; vous ſerez puni pour n'avoir pas honoré Bacchus, » & vous trouverez alors que, malgré cet aveuglement que » vous me reprochez, je n'ai vu que trop clairement dans » l'avenir. « Penthée, outré de ces paroles, chaſſa Tiréſias de ſa préſence : l'événement confirma bientôt la prédiction. Bacchus arrive, & les champs retentiſſent du bruit & des hurlemens qui accompagnent la célébration de ſes fêtes. Tout le monde y court en foule, les hommes & les femmes, le Peuple & les Grands ; tous s'empreſſent de voir des myſtères juſqu'alors inconnus. » Généreux enfans de Mars, leur crie » Penthée, quelle fureur vous poſſede ? Le tumulte confus » des inſtrumens d'airain & des flûtes, de vains enchantemens, doivent-ils donc vous faire perdre la raiſon ? Jamais

Obſcœnique greges, & inania tympana vincant?
Vos ne, ſenes, mirer? qui, longa per æquora vecti,
Hac Tyron, hac profugos poſuiſtis ſede Penates,
Nunc ſinitis ſine Marte capi? vos ne acrior ætas,
O juvenes, propiorque meæ; quos arma tenere
Non thyrſos, galeâque tegi, non fronde, decebat?
Eſte, precor, memores, quâ ſitis ſtirpe creati.
Illiuſque animos, qui multos perdidit unus,
Sumite ſerpentis. Pro fontibus ille lacuque
Interiit: at vos pro famâ vincite veſtrâ.
Ille dedit leto fortes. Vos pellite molles:
Et patrium retinete decus. Si fata vetabant
Stare diu Thebas, utinam tormenta, virique
Mœnia diruerent, ignis ferrumque ſonarent!
Eſſemus miſeri ſine crimine: ſorſque querenda,
Non celanda foret, lacrymæque pudore carerent.
At nunc à puero Thebæ capientur inermi;
Quem neque bella juvant, nec tela, nec uſus equorum;
Sed madidus myrrhâ crinis, molleſque coronæ,
Purpuraque, & pictis intextum veſtibus aurum.
Quem quidem ego actutum, modo vos abſiſtite, cogam
Aſſumptumque patrem, commentaque ſacra fateri.
An ſatis Acriſio eſt animi, contemnere vanum
Numen, & Argolicas venienti claudere portas;
Penthea terrebit cum totis advena Thebis?
Ite citi (famulis hoc imperat) ite, ducemque
Attrahite huc vinctum: juſſis mora ſegnis abeſto.
Hunc avus, hunc Athamas, hunc cætera turba ſuorum
Corripiunt dictis, fruſtraque inhibere laborant.
Acrior admonitu eſt, irritaturque retenta,
Et creſcit, rabies, remoraminaque ipſa nocebant.
Sic ego torrentem, quà nil obſtabat eunti,

» ni le bruit des armes, ni la vue des dards & des fléches ne » vous ont effrayés; les bataillons armés vous ont toujours » trouvés invincibles; vous laisserez-vous vaincre par des » femmes, par une troupe d'hommes efféminés, que l'yvresse » rend insensés, & qui font retentir l'air du son de leurs tam-» bours? Etes-vous ces sages Vieillards, qui avez traversé tant » de mers pour venir avec vos Dieux Pénates vous établir » dans cette contrée & y bâtir une nouvelle Tyr? Aujour-» d'hui vous vous laissez vaincre sans combattre. Et vous, » florissante Jeunesse, qui êtes comme moi dans la vigueur de » votre âge; vous, à qui les armes siéroient mieux que les » thyrses & les couronnes, souvenez-vous du sang dont vous » sortez; armez-vous du courage de cet affreux Dragon, qui » fit périr tant de monde, & qui périt lui-même en com-» battant pour garder l'antre & la fontaine de Mars; com-» battez, du moins, pour votre propre gloire. Ce Monstre » donna la mort à de généreux Soldats, vous n'avez aujour-» d'hui que des lâches à vaincre; encore un coup, ne ternissez » pas la gloire de vos ancêtres. Que si les Destins ont résolu » la ruine de Thébes, qu'elle tombe sous l'effort de ses enne-» mis; que pour la détruire on emploie les machines de » guerre, le fer & le feu; du moins, s'il nous arrive d'être » vaincus, nous serons malheureux sans être coupables, & » nos larmes pourront couler sans honte. Mais aujourd'hui » cette Ville va devenir la conquête d'un enfant foible & » désarmé, d'un jeune efféminé qui n'aime ni la guerre ni les » combats, ni à manier des Chevaux, & qu'on ne voit ja-» mais que parfumé, couronné de lierre, & vêtu d'une robe » d'or & de pourpre. Pourvu que vous ne vous opposiez pas » à mon dessein, je le forcerai bien d'avouer l'imposture de » son origine & de ses mystères. Acrise n'a-t-il pas eu assez » de courage pour mépriser ce Dieu imaginaire, & pour lui

Lenius, & modico ſtrepitu decurrere vidi;
At quàcumque trabes, obſtructaque ſaxa tenebant,
Spumeus, & fervens, & ab objice ſævior ibat.
Ecce cruentati redeunt, &, Bacchus ubi eſſet,
Quærenti domino, Bacchum vidiſſe negarunt.
Hunc, dixere, tamen comitem, famulumque ſacrorum
Cepimus, & tradunt, manibus poſt terga ligatis,
Sacra Dei quondam Tyrrhenâ gente ſecutum.
Aſpicit hunc Pentheus oculis, quos ira tremendos
Fecerat; &, quanquam vix pœnæ tempora differt,
O! periture, tuâque aliis documenta dature
Morte, ait, ede tuum nomen, nomenque parentum,
Et patriam; moriſque novi cur ſacra frequentes.
Ille metu vacuus, nomen mihi, dixit, Acœtes;
Patria Mæonia eſt: humili de plebe parentes.
Non mihi quæ duri colerent, pater, arva juvenci,
Lanigeroſque greges, non ulla armenta reliquit.
Pauper & ipſe fuit: linoque ſolebat & hamis
Decipere, & calamo ſalientes ducere piſces:
Ars illi ſua cenſus erat. Cum traderet artem,
Accipe, quas habeo, ſtudii ſucceſſor & hæres,
Dixit, opes; morienſque mihi nil ille reliquit,
Præter aquas: unum hoc poſſum appellare paternum.
Mox ego, ne ſcopulis hærerem ſemper in iſdem,
Addidici regimen, dextrâ moderante, carinæ
Flectere; & Oleniæ ſidus pluviale capellæ,
Taygetenque, Hyadaſque, oculis, Arctonque notavi,
Ventorumque domos & portus puppibus aptos.
Forte petens Delon, Diæ telluris ad oras
Applicor, & dextris adducor littora remis;
Doque leves ſaltus, udæque immittor arenæ.
Nox ubi conſumpta eſt, Aurora rubeſcere primo

» refuſer

» refuser l'entrée d'Argos? Faut-il donc que cet étranger fasse » trembler aujourd'hui Penthée & toute la Ville de Thébes? » Allez, dit-il à ses Officiers, allez, que rien ne vous arrête; » qu'on le saisisse, & qu'on me l'amene ici chargé de fers. « Son grand-père Cadmus, son oncle Athamas, & toute sa Cour, tentèrent en vain de le détourner de cette entreprise. Toutes leurs remontrances ne servirent qu'à l'aigrir; sa rage redouble à mesure qu'on veut en arrêter les effets, & les moindres obstacles le rendent plus furieux: semblable à un torrent qui coule avec moins de rapidité, lorsque rien ne l'arrête, s'il trouve quelque obstacle à son cours, il s'enfle, se couvre d'écume, & entraîne tout ce qu'il rencontre avec un bruit & une rapidité épouvantables. Sur ces entrefaites, ceux que Penthée avoit envoyés reviennent tout couverts de sang: il leur demande, où est Bacchus? Nous ne l'avons point vu, lui répondent-ils; mais voici un de ses compagnons que nous vous amenons; c'est un étranger qui a quitté la Toscane sa patrie, pour suivre ce Dieu, dont il est le ministre. Penthée le regarde d'un œil rempli de rage & de courroux, & ne differe sa vengeance qu'avec peine. » Tu périras, lui dit-il, malheureux, & ta mort servira d'exemple à » tes complices. Apprends-moi quel est ton nom & celui de » tes parens; quel est ton pays, & les raisons qui t'ont engagé à devenir le ministre de cette nouvelle Divinité.? « » Acétès est mon nom, lui répondit hardiment le captif: je » suis Méonien d'origine, & mes parens sont peu illustres; » mon père ne m'a laissé ni héritages ni troupeaux; pauvre » lui-même comme moi, il gagnoit sa vie à la pêche. Voilà, me dit-il, en m'apprenant le métier qu'il avoit exercé toute sa vie, » voilà toutes mes richesses; c'est tout le bien que je » possede: ainsi il ne me laissa rien que l'eau pour mon partage; c'est le seul bien que j'ai hérité de lui. Pour ne pas

Cœperat, exſurgo, laticeſque inferre recentes
Admoneo, monſtroque viam, quæ ducit ad undas.
Ipſe, quid aura mihi tumulo promittat ab alto,
Proſpicio; comiteſque voco, repetoque carinam.
Adſumus en, inquit, ſociorum primus Opheltes;
Utque putat, prædam deſerto nactus in agro,
Virgineâ puerum ducit per littora formâ.
Ille, mero ſomnoque gravis, titubare videtur;
Vixque ſequi: ſpecto cultum, faciemque, gradumque;
Nil ibi, quod credi poſſet mortale, videbam.
Et ſenſi, & dixi ſociis: Quod numen in iſto
Corpore ſit, dubito: ſed corpore numen in iſto eſt.
Quiſquis es, ô! faveas, noſtriſque laboribus adſis;
His quoque des veniam. Pro nobis mitte precari,
Dictys ait, quo non alius conſcendere ſummas
Ocyor antennas, prenſoque rudente relabi.
Hoc Libys, hoc flavus, proræ tutela, Melanthus,
Hoc probat Alcimedon, &, qui requiemque modumque
Voce dabat remis, animorum hortator Epopeus;
Hoc omnes alii: prædæ tam cœca cupido eſt!
Non tamen hanc ſacro violari pondere pinum
Perpetiar, dixi: pars hîc mihi maxima juris.
Inque aditu obſiſto. Furit audaciſſimus omni
De numero Lycabas, qui, Tuſcâ pulſus ab urbe,
Exſilium dirâ pœnam pro cæde luebat.
Is mihi, dum reſto, juvenili guttura pugno
Rupit; & excuſſum miſiſſet in æquora, ſi non
Hæſiſſem, quamvis amens, in fune retentus.
Impia turba probat factum. Tum denique Bacchus,
(Bacchus enim fuerat) veluti clamore ſolutus
Sit ſopor, àque mero redeant in pectora ſenſus.
Quid facitis? quis clamor? ait; quâ, dicite nautæ,

» demeurer éternellement attaché à des rochers, j'appris à
» conduire un vaisseau, & devenu Pilote, je sçus observer les
» Constellations de la Chévre Amalthée, les Pléïades, les
» Hyades & la grande Ourse. Je me rendis habile dans la
» connoissance des vents & des Ports où les vaisseaux peu-
» vent être en sûreté. Comme j'allois un jour à Délos, je re-
» lâchai à l'Isle de Naxe, où je pris heureusement terre. Le
» lendemain, dès que l'Aurore commença à paroître, je me
» levai, & ayant ordonné aux Matelots d'aller faire de l'eau,
» je leur montrai le lieu où il y en avoit. Pendant ce temps-
» là je montai sur une éminence pour observer le vent, &
» j'appellai mes compagnons pour revenir à bord. Nous voi-
» ci, dit Opheltes, en me présentant un enfant d'une beauté
» charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu désert;
» ce jeune enfant encore assoupi, & presque yvre, ne mar-
» choit qu'en chancelant, & avoit bien de la peine à les sui-
» vre. J'examinai avec attention son air, sa demarche, sa
» beauté, & il ne me parut rien en tout cela que de divin; je
» dis à mes compagnons que je ne sçavois pas, à la vérité,
» quelle Divinité étoit cachée sous cet extérieur, mais que
» j'étois persuadé que c'étoit un Dieu. Qui que vous soyez,
» lui dis-je, en lui adressant la parole, soyez nous favorable;
» aidez-nous à supporter les travaux de la navigation, & dai-
» gnez pardonner à ceux qui vous ont ôté la liberté. Dictys,
» le plus adroit de mes Matelots, soit pour monter sur le
» haut des mâts, soit pour en descendre, me dit qu'il me dis-
» pensoit de faire des vœux pour lui: Libys, le blond Mélan-
» the qui gouvernoit la proue, Alcimédon, & Epopée qui
» veilloit sur les rameurs; en un mot, tous les autres me tin-
» rent le même discours, tant la prise qu'ils venoient de faire
» les aveugloit. Vous avez beau faire, leur dis-je, je ne souffri-
» rai jamais que notre vaisseau soit souillé par un sacrilége;
» j'ai ici plus de droit qu'aucun de vous. Sur cela je me mis

Huc ope perveni? quo me deferre paratis?
Pone metum Proreus, & quos contingere portus
Ede velis, dixit, terrâ ſiſtêre petitâ.
Naxon, ait Liber, curſus advertite veſtros.
Illa mihi domus eſt: vobis erit hoſpita tellus.
Per mare, fallaces, perque omnia numina jurant,
Sic fore, meque jubent pictæ dare vela carinæ.
Dextera Naxos erat: dextrâ mihi lintea danti,
Quid facis? ô demens! quis te furor, inquit, Acœte,
Pro ſe quiſque, tenet? lævam pete. Maxima nutu
Pars mihi ſignificat; pars, quid velit, aure ſuſurrat.
Obſtupui: capiatque alius moderamina, dixi:
Meque miniſterio ſceleriſque artiſque removi.
Increpor à cunctis; totumque immurmurat agmen.
E quibus Ethalion: Te ſcilicet omnis in uno
Noſtra ſalus poſita eſt! ait; & ſubit ipſe, meumque
Explet opus; Naxoque, petit diverſa, relictâ.



» en état d'empêcher qu'on ne fit entrer de force cet enfant
» dans le Navire. Le plus insolent & le plus emporté de tou-
» te la troupe, Lycabas qui avoit été banni de la Toscane
» pour un assassinat, me donna un si grand coup à la gorge,
» que j'en fus tout étourdi, & je serois immanquablement
» tombé dans la mer, si je ne me fusse retenu à un cable.
» Tout l'équipage approuva l'insolence de Lycabas; mais
» Bacchus, (car c'étoit lui-même qu'on avoit amené,) s'étant
» réveillé au bruit que faisoient les Matelots, leur dit, en se
» tournant de leur côté, que faites-vous-là? quelle est la cau-
» se de votre emportement? Apprenez-moi, je vous prie,
» par quelle aventure j'ai été conduit dans ce vaisseau; où
» prétendez-vous me mener? Ne craignez rien, lui dit celui
» qui étoit à la proue, apprenez-nous seulement dans quel
» lieu vous voulez débarquer; nous vous y conduirons. A
» Naxe, répondit Bacchus, prenez votre route de ce côté-là;
» c'est le lieu de ma demeure, & vous y serez bien reçus. Les
» perfides jurèrent par la Mer, & par toutes les Divinités
» qu'elle renferme, qu'ils l'y conduiroient, & me presserent
» de mettre les voiles au vent pour cingler du côté de cette
» Isle. Elle étoit à droite du chemin que nous tenions, &
» comme je voulus y tourner la proue du Navire : Que faites-
» vous, Acétès, me dirent tous mes compagnons? quelle fu-
» reur vous aveugle? Tournez à gauche. Les uns me faisoient
» signe de la main, les autres me disoient à l'oreille le dessein
» qu'ils avoient formé. Effrayé de leur résolution, j'offris le
» gouvernail à qui voudroit le prendre, & je résolus de n'être
» point le complice de leur crime, ni de leur perfidie. Tout
» le monde se mit alors à murmurer contre moi & me faire
» des reproches. Hé quoi, me dit Ethalion, vous croyez,
» sans doute, que notre salut dépend de vous seul? En me te-
» nant ce discours il se mit à ma place, & ayant pris le gouver-
» nail il laissa l'Isle de Naxe & tint une autre route. «

FABULA X.

Pentheus à matre discerptus.

TUM Deus illudens, tanquam modo denique fraudem
Senserit, è puppi pontum prospectat aduncâ.
Et flenti similis, non hæc mihi littora, nautæ,
Promisistis, ait, non hæc mihi terra rogata est.
Quo merui pœnam facto? quæ gloria vestra est,
Si puerum juvenes, si multi fallitis unum?
Jamdudum flebam. Lacrymas manus impia nostras
Ridet, & impellit properantibus æquora remis.
Per tibi nunc ipsum (neque enim præsentior illo
Est Deus) adjuro, tam me tibi vera referre
Quam veri majora fide. Stetit æquore puppis
Haud aliter, quam si siccum navale teneret.
Illi admirantes remorum in verbere perstant,
Velaque deducunt, geminâque ope currere tentant.
Impediunt hederæ remos, nexuque recurvo
Serpunt, & gravidis distringuunt vela corymbis.
Ipse, racemiferis frontem circumdatus uvis,
Pampineis agitat velatam frondibus hastam.
Quem circa Tigres, simulacraque inania Lyncum,
Pictarumque jacent fera corpora Pantherarum.
Exsiluere viri: sive hoc insania fecit,
Sive timor; primusque Medon nigrescere pinnis,
Corpore depresso, & spinæ curvamine flecti
Incipit. Huic Lycabas, in quæ miracula, dixit,
Verteris? & lati rictus, & panda loquenti
Naris erat, squamamque cutis durata trahebat.



Ch. Eisen Inv. N. de Launay Sculp. 176-

Penthée déchiré par sa Mere et les autres Bacchantes.

FABLE X.

Penthée déchiré par ſa mère.

ALORS Bacchus, pour mieux inſulter les Matelots, & comme ſi en effet il ne venoit que de s'appercevoir de leur infidélité, monta ſur la poupe, & regardant la mer, laiſſa couler quelques larmes : » Ce n'eſt point là, leur dit-il, ce que » vous m'avez promis ; ce n'eſt point de ce côté-là que vous » deviez me mener ; par quel endroit ai-je donc mérité que » vous me manquiez de parole ? Il vous eſt en vérité bien glo» rieux de tromper un enfant qui ſe trouve ſeul en votre pou» voir. « Pour moi, je ne ceſſois de pleurer, pendant que ces ſcélérats rioient de mes larmes, & continuoient toujours leur route. Je vous jure par Bacchus lui-même, (car je ne connois point de Divinité plus favorable,) que ce que je vais vous raconter eſt très-véritable, quoiqu'il paroiſſe au-deſſus de toute croyance. Le vaiſſeau s'arrêta en pleine mer, comme s'il eût été ſur la terre. Les Matelots étonnés ramèrent avec plus d'ardeur & tendirent toutes les voiles, eſpérant qu'ils obligeroient par-là le vaiſſeau de marcher ; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'inſtant les rames, & s'étant étendues auſſi ſur les voiles, les empêchèrent de jouer. Bacchus lui-même parut en ce moment couronné de raiſins, tenant à la main ſon thyrſe, & environné de Tigres, de Lynx & de Panthères. Soit trouble, ſoit frayeur, une partie des Matelots ſaute à la mer, où un nouveau ſpectacle nous étonne bien davantage : nous vîmes le corps de Médon, un de nos compagnons, ſe retrécir, diminuer, & ſon dos couvert de nageoires noirâtres, nous préſenter la figure d'un poiſſon. Quel eſt donc ce prodige, lui cria Lycabas ? Mais à peine avoit-il achevé ce peu de paroles, que ſa peau ſe cou-

At Libys, obſtantes dum vult obvertere remos,
In ſpatium reſilire manus breve vidit; & illas
Jam non eſſe manus, jam pinnas poſſe vocari.
Alter ad intortos cupiens dare brachia funes,
Brachia non habuit, truncoque repandus in undas
Corpore deſiluit, falcata noviſſima cauda eſt;
Qualia dimidiæ ſinuantur cornua Lunæ.
Undique dant ſaltus, multâque aſpergine rorant;
Emerguntque iterum, redeuntque ſub æquora rurſus;
Inque chori ludunt ſpeciem, laſcivaque jactant
Corpora, & acceptum patulis mare naribus efflant.
De modo viginti (tot enim ratis illa ferebat)
Reſtabam ſolus, pavidus, gelidusque trementi
Corpore; vixque animum firmat Deus; excute, dicens;
Corde metum, Diamque tene. Delatus in illam
Acceſſi ſacris, Baccheiaque ſacra frequento.
Præbuimus longis Pentheus ambagibus aures,
Inquit; ut ira morâ vires abſumere poſſet.
Præcipitem famuli rapite hunc, cruciataque duris
Corpora tormentis Stygiæ demittite nocti.
Protinus abſtractus ſolidis Tyrrhenus Acœtes
Clauditur in tectis; & dum crudelia juſſæ
Inſtrumenta necis, ferrumque, igneſque parantur;
Sponte ſuâ patuiſſe fores, lapſaſque lacertis
Sponte ſuâ, fama eſt, nullo ſolvente, catenas.
Perſtat Echionides; nec jam jubet ire, ſed ipſe
Vadit, ubi, electus facienda ad ſacra, Cithæron
Cantibus & clarâ Bacchantum voce ſonabat.
Ut fremit acer equus, cum bellicus ære canoro
Signa dedit tubicen, pugnæque adſumit amorem:
Penthea ſic ictus longis ululatibus æther
Movit: & audito clangore recanduit ira.

vrit

vrit d'écailles. Libys, voulant alors pouſſer les rames qui étoient comme immobiles, s'apperçut que ſes mains ſe racourciſſoient, ou plutôt qu'elles n'étoient déja plus que de petites nageoires. Un autre s'efforçant de débarraſſer les cordages, ſe trouva ſans bras, & tomba dans l'eau avec une queue ſendue en forme d'un croiſſant, ſemblable à celui que préſente la Lune. On vit alors ces infortunés Matelots bondir de tous côtés, & faire rejaillir l'eau, quelquefois s'enfoncer, puis revenir, & s'élever en ſautant ſur la ſurface de la Mer, quelquefois jouer tous enſemble, ſe replier en cent manières différentes, & ſouffler avec leurs narines l'onde qu'ils avoient avalée. En un mot, de vingt que nous étions, (car il y en avoit autant dans le vaiſſeau,) j'étois reſté ſeul dans ma forme ordinaire, mais ſi tremblant & ſi interdit qu'à peine Bacchus put-il me raſſurer. » Ne craignez » rien, me dit-il, prenez la route de Naxe. « Dès que j'y fus arrivé, j'allumai du feu ſur les Autels de ce Dieu, & j'y célébrai ſes myſtères. » J'ai écouté, lui dit alors Penthée, le long » récit de tes aventures, pour voir ſi le temps diminueroit ma » colère. Qu'on ſe ſaiſiſſe de cet impoſteur, qu'on l'ôte de » devant mes yeux, & qu'on le faſſe expirer dans les tourmens. « Acétès fut ſur le champ mis dans les cachots; mais pendant qu'on préparoit les inſtrumens de ſon ſupplice, on raconte que les portes de la priſon s'ouvrirent d'elles-mêmes, & que les chaînes, dont il étoit chargé, tombèrent ſans que perſonne les eût briſées. La fureur de Penthée s'augmente encore par ce nouveau prodige; il ne veut plus donner ſes ordres à ſes Officiers, il veut les exécuter lui-même, & il part ſur le champ pour aller ſur le Mont Cithéron, qui retentiſſoit de tous côtés du bruit confus des Bacchantes. Tel qu'on voit un Cheval qui entend le ſon des Trompettes, s'animer au combat, Penthée frémit de rage & de déſeſpoir en entendant les hurlemens des Ménades: leurs cris allument de plus en plus le feu de ſa colère. Au milieu de cette montagne eſt une plaine environnée

Monte fere medio eſt, cingentibus ultima ſylvis,
Purus ab arboribus, ſpectabilis undique, campus.
Hîc oculis illum cernentem ſacra profanis
Prima videt, prima eſt inſano concita motu,
Prima ſuum miſſo violavit Penthea thyrſo
Mater: Io, geminæ, clamavit, adeſte ſorores,
Ille aper, in noſtris errat qui maximus agris,
Ille mihi feriendus aper. Ruit omnis in unum
Turba furens, cunctæ coeunt, cunctæque ſequuntur,
Jam trepidum, jam verba minus violenta loquentem,
Jam ſe damnantem, jam ſe peccaſſe fatentem.
Saucius ille tamen, fer opem, matertera, dixit,
Autonoë, moveant animos Actæonis umbræ.
Illa quid Actæon neſcit: dextramque precantis
Abſtulit: Inoo lacerata eſt altera raptu.
Non habet infelix, quæ matri brachia tendat;
Trunca ſed oſtendens disjectis corpora membris,
Aſpice, mater, ait. Viſis ululavit Agave,
Collaque jactavit, crinemque per aëra movit.
Avulſumque caput digitis complexa cruentis
Clamat, Io comites! opus hæc victoria noſtrum eſt.
Non citius frondes Autumni frigore tactas,
Jamque male hærentes, altâ rapit arbore ventus;
Quam ſunt membra viri manibus direpta nefandis.
Talibus exemplis monitæ nova ſacra frequentant,
Thuraque dant, ſanctaſque colunt Iſmenides aras.

FINIS LIBRI TERTII.

d'arbres. Penthée s'arrêta en cet endroit, & pendant qu'il regardoit avec indignation & avec mépris, les cérémonies de la fête, sa mère l'apperçut la première, & lui lança son thyrse, criant à ses sœurs, venez promptement à mon secours; voici l'affreux Sanglier qui ravage nos campagnes, il faut le massacrer. Dans ce moment, toute la troupe des Bacchantes se jette avec fureur sur ce Prince infortuné, qui n'a plus alors cet air orgueilleux & menaçant qu'on lui voyoit auparavant. Saisi de crainte & de frayeur, il avoue sa faute, & se condamne lui-même. » Ma tante, ma chère tante, dit-il à Autonoé, en lui » tendant les bras, ayez compassion d'un malheureux que l'on » traite avec tant d'inhumanité : il vous en conjure par les Mâ» nes d'Actéon. « Autonoé qui, dans la fureur dont elle est transportée, a oublié le nom de son fils, lui arrache un bras, pendant que sa mère lui arrache l'autre. Alors ce Prince infortuné adresse ainsi la parole à sa mère Agavé, en lui montrant son corps sanglant & mutilé : » Voyez, ma mère, le triste état » où je suis; ne serez-vous point touchée du malheur de votre » fils ? « Agavé, que ce spectacle ne fait qu'irriter, se mit à faire des hurlemens épouvantables, à branler sa tête d'une manière effrayante, & prenant son fils à la gorge, elle lui arrache la tête qu'elle montre aux autres Bacchantes, en criant de toute sa force : » Courage, mes Compagnes, cette victoire est mon ou» vrage. « Alors toutes les Ménades se jettent sur ce malheureux, & le déchirent en mille piéces. On voyoit tomber ses membres l'un après l'autre, avec la même rapidité que les feuilles des arbres, lorsque frappées par les premiers froids de l'Automne, elles sont emportées par le vent. Les Dames de Thébes, qu'un événement si tragique avoit rempli de crainte & de frayeur, redoublèrent leur zèle pour Bacchus, & on vit alors plus que jamais fumer ses Autels de l'encens qu'on y brûloit.

FIN DU TROISIÉME LIVRE.

EXPLICATION *DES FABLES* DU TROISIÉME LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

ARGUMENT
DE LA PREMIERE FABLE.

JUPITER ayant enlevé Europe, Agénor son pere ordonna à son fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après après avoir parcouru une partie de la Grèce, alla consulter l'Oracle, qui lui apprit qu'il devoit fonder une Ville dans l'endroit où il verroit une Génisse s'arrêter, & nommer ce pays-là *Béotie.*

Explication de la première Fable.

LA Fable, qui représente Jupiter traversant la Mer sous la figure d'un Taureau, & se découvrant ensuite à Europe, vient d'être suffisamment expliquée. Mais comme il y a dans l'Histoire des traits particuliers qui conviennent à cette circonstance de la Fable, il est bon de les rapporter ici. Solin nous apprend qu'Europe arriva dans l'Isle de Crète par l'embouchure de la rivière qui passoit à Gortys, *Gortynam Lethæus amnis*

præterfluit, quo Europam Tauri dorso Gortynii ferunt vectitatam. Les Grecs, qui aimoient extrêmement les Fables, ayant remarqué sur cette rivière des Platanes toujours verds, publièrent que ce fut sous un de ces arbres que Jupiter consomma son mariage avec Europe; ce qui donna lieu dans la suite aux Habitans de Gortys de frapper une Médaille que l'on trouve aujourd'hui dans le Cabinet du Roi, où l'on voit d'un côté Europe assise tristement sous un arbre, moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne le dos: & pour qu'on ne puisse pas douter que c'est cet événement qui fait le sujet de cette Médaille, la meme Princesse y est représentée de l'autre côté, assise sur un Taureau, avec une bordure de feuilles de Laurier & la légende ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.

Apollodore nous a conservé la généalogie d'Europe (*a*). Lybie, selon cet Auteur, eut deux enfans de Neptune, Bélus & Agénor. Ce dernier épousa Théléпassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix & Cilix, & une fille nommée *Europe*. Cependant il y a des Historiens, selon le même Auteur, qui assurent que cette Princesse étoit fille de Phénix, & petite-fille d'Agénor.

N'oublions pas de dire ici que plusieurs Auteurs ont cru que cette Princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais le sçavant Bochart croit, avec plus de raison, que cette partie du Monde fut ainsi appellée à cause de la blancheur de ses Habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette partie du Monde dont les Habitans sont blancs. Il faut bien, au reste, que cette Princesse ait été extrêmement blanche, quoique née dans un climat fort chaud, puisque les Poëtes inventèrent à ce sujet la Fable qui dit, que la jeune Angelo, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le fard de sa mère pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scoliaste de Théocrite.

(*a*) Liv. III.

ARGUMENT
DE LA SECONDE FABLE.

CADMUS, pour rendre graces aux Dieux de l'accompliſſement de l'Oracle, envoya ſes Compagnons puiſer de l'eau à la fontaine de Mars, où ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit. Y étant allé lui-même il tua le Dragon; ſema ſes dents par le conſeil de Minerve, & il en ſortit des hommes armés qui s'entretuèrent tous, à l'exception de cinq, qui ſervirent à peupler la Ville de Thébes.

Explication de la ſeconde Fable.

AGÉNOR ayant perdu ſa fille, la fit chercher de tous côtés, & ordonna à ſes enfans de s'embarquer & de ne point revenir ſans l'avoir trouvée. Ces Princes, ou n'ayant pu apprendre ce qu'elle étoit devenue, ou n'ayant pu la retirer des mains du Roi de Crête, n'oſerent retourner en Phénicie, & s'établirent en différens pays : Cadmus fixa ſon ſéjour dans la Béotie; Cilix dans la Cilicie, à laquelle il donna ſon nom, & Phénix dans l'Afrique, ainſi que nous l'apprend Hygin (*a*). Si nous voulons nous en rapporter à ce que dit Conon dans Photius (*b*), le véritable ſujet du voyage de Cadmus étoit l'eſpérance qu'il avoit de conquérir quelques Etats en Europe, & d'y établir ſa Colonie; l'enlévement de ſa ſœur n'étant que le prétexte de ſon éloignement. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince ayant parcouru une partie de la Grèce, s'établit enfin dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuſe Ville de Thébes, ſur le modèle de celle d'Egypte, dont il étoit originaire, ou, pour parler plus juſte, il fit bâtir une Citadelle qui fut appellée de ſon nom Cadmée, & jetta les fondemens de la Ville de Thébes, bâtie par ſes ſucceſſeurs, & environnée de murailles par Amphyon. L'Epoque VII. des Marbres de Paros nous apprend ce que je viens de dire: on y

(*a*) Fab. 178. (*b*) Nar. 37.

lit que Cadmus, fils d'Agénor, ayant consulté l'Oracle, alla s'établir dans la Béotie, où il bâtit la Citadelle nommée Cadmée, pendant qu'Amphictyon régnoit à Athènes. *Cadmus Agenoris filius, Thebas advenit secundùm Oraculum, & Cadmeam condidit .... regnante Athenis Amphictyone.* Sur quoi on peut consulter les Commentateurs de ces Marbres.

La Fable dit qu'ayant envoyé ses compagnons pour puiser de l'eau à la fontaine de Mars, ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit; que Cadmus, après l'avoir tué, sema ses dents, d'où sortirent des Hommes armés; qu'il jetta une pierre parmi eux, ce qui les troubla si fort qu'ils s'entretuèrent tous, à la réserve de cinq, qui, ayant fait alliance avec ce Héros, l'aidèrent à bâtir la Citadelle dont je viens de parler.

Ceux qui ne veulent pas approfondir ces sortes de matières se contentent de dire après Paléphate (*a*), & quelques autres, que ce Dragon étoit un Roi du pays, nommé Draco, fils de Mars; que ses dents mystérieuses étoient ses Sujets, qui se rallièrent après sa défaite; que Cadmus les fit tous périr, excepté Ectonius, Edéus, Hypérénor, Pélore & Echion, qui se rangèrent de son parti: ou bien avec Héraclite, que Cadmus tua en effet un Serpent qui causoit beaucoup de désordres dans la Béotie; ce qui étoit assez ordinaire dans les pays où l'on alloit établir quelque Colonie: mais le fameux Bochart (*b*), & après lui M. le Clerc dans ses Remarques sur Hésiode, croyent que la Fable vient de ce qu'un même mot Phénicien signifie *les dents d'un Serpent*, ou bien *des javelots garnis d'airain*; & celui qui signifie le nombre de *cinq*, signifie aussi *armé*. Ainsi les Grecs qui écrivoient l'histoire de leur Fondateur sur les Annales Phéniciennes, au lieu de dire que Cadmus, arrivant dans le pays, avoit armé ses Soldats de javelots garnis d'airain, de casques & de cuirasses, (ce qui étoit alors tout-à-fait nouveau dans la Grèce,) ils aimèrent mieux dire, à l'aide de l'équivoque, & cela étoit bien plus de leur goût, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un Serpent; car le savant Auteur que j'ai cité prétend que la même phrase Phénicienne pouvoit signifier également *une troupe d'hommes armés de javelots d'airain*, & *une troupe d'hommes nés des dents d'un Serpent*. Certainement cette explication est très-ingénieuse, & l'on peut la confirmer par

(a) *Loco cit.* (b) *Chan. Lib. I. cap. 19.*

un trait d'hiſtoire qui lui reſſemble fort. Pſammitichus, dit Hérodote (*a*), ayant été relégué dans des marais, fit conſulter l'Oracle de Latone, où il apprit qu'il ſeroit rétabli par des hommes d'airain ſortis de la Mer, ce qui lui parut d'abord une chimère. Cependant, quelques années après, des Soldats Ioniens qui avoient été obligés de relâcher en Egypte, parurent ſur le rivage avec leurs armes & leurs cuiraſſes d'airain. Ceux qui les apperçurent rapportèrent au Roi que des hommes armés de cuiraſſes pilloient la campagne. Ce Prince comprit alors le ſens de l'Oracle, & ayant fait alliance avec eux, il remonta ſur le thrône. Ces hommes d'airain ſortis de la Mer, & ces autres ſortis de la Terre, ne ſont autres que des Soldats qui aidèrent Cadmus & Pſammitichus à rétablir leurs affaires ; & ce qui confirme la conjecture de Bochart, c'eſt que ce fut Cadmus qui porta en Grèce, ou qui inventa l'uſage des cuiraſſes & des javelots. Cependant je crois que, ſans un ſi grand rafinement, on peut penſer que ces hommes ſortis de la Terre & des dents d'un Dragon, étoient des gens du pays, que Cadmus trouva le moyen de mettre dans ſes intérêts, & qui l'ayant aidé à ſe défaire de ſes ennemis, lui ſervirent, dans la ſuite, à bâtir la Citadelle qui le mit à couvert des inſultes de ſes ennemis. Ainſi lorſqu'Apollodore dit que, pour expier le meurtre du Dragon, Cadmus fut obligé de ſervir Mars pendant un an, & que l'année d'alors en avoit huit ; c'eſt qu'apparemment ce Héros rendit des ſervices importans à ſes nouveaux Alliés, avant que d'en recevoir de leur part (*b*).

On eſt accoutumé en liſant les Poëtes de trouver des Dragons pour gardiens des choſes les plus précieuſes ; telles que la Toiſon d'Or, les Pommes des Heſpérides, la Fontaine de Mars, &c. La plûpart des Mythologues prétendent que c'étoit des hommes de ce nom qui avoient gardé ces précieux tréſors ; mais cette idée eſt une nouvelle Fable qu'on a ajoutée aux anciennes. Il vaut mieux penſer que le Dragon étant un animal auſſi redoutable que clairvoyant, dont le nom même ſemble être dérivé de celui de δρακεῖν, *perſpicere*, il n'eſt pas étonnant qu'on l'ait prépoſé à la garde des choſes les plus précieuſes.

(*a*) Lib. II. (*b*) Apollod. Lib. III.

ARGUMENT

ARGUMENT

DE LA TROISIÉME FABLE.

DIANE, fatiguée de la Chaſſe, ſe baigne avec ſes Nymphes dans la Vallée de Gargaphie, où Actéon la voit par haſard.

Explication de la troiſiéme Fable.

L'INTERVENTION des Dieux a fait dans tous les temps le ſublime & le merveilleux de la Poëſie ; & il faut avouer que le merveilleux & le ſublime y ont été peu ménagés. Il y a peu d'événemens dans les Ouvrages des Poëtes, qui ne ſoient conduits par quelque Divinité. S'ils avoient penſé ſur ce ſujet auſſi ſagement qu'Horace, *nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus* (a), ils auroient ſouvent moins dégradé leurs Dieux qu'ils n'ont fait. Il eſt vrai que les Mythologues prétendent prouver par le mélange des Dieux & des Hommes, que les Poëtes ont voulu nous marquer la Providence de ces mêmes Dieux, qui veilloient ſur toutes nos actions. Mais quelle Providence ? Une Providence inquiette, chagrine & vindicative. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples qui rendroient cette propoſition entièrement évidente ; mais ſans ſortir de la Fable qui fait le ſujet de cette Explication, Ovide ne nous repréſente-t-il pas Diane ſe vengeant de la manière du monde la plus cruelle de l'indiſcrétion d'un jeune Prince, qui l'avoit vue dans le bain ? Je parlerai de cet événement dans l'article ſuivant. Il faut dans celui-ci dire quelque choſe de cette Diane qui en fait le ſujet.

Cicéron (*b*) nomme pluſieurs Déeſſes qui ont porté ce nom. La première étoit fille de Jupiter & de Proſerpine : la ſeconde, de Jupiter troiſiéme & de Latone : la troiſiéme étoit fille d'Upis & de Glauce ; & celle-ci porte ſouvent, parmi les Grecs, le nom de ſon père.

(a) *Art. Poët. v.* 191. (b) *De Nat. Deorum, Lib. III.*

Strabon (*a*) parle d'une autre Diane, nommée *Britomartis*; qui étoit fille d'Eubalus, & qui aimoit fort la chasse. Cet Auteur ajoute que comme elle fuyoit Minos, qui en étoit amoureux, elle se jetta dans la mer, & fut prise dans les filets de quelque Pêcheur; ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dictynna;* mais j'aime mieux croire qu'elle prit ce nom du Mont Dicté, ou, comme le prétend Solin, parce qu'il signifie une Vierge douce & humaine (*b*).

Ces Auteurs n'ont apparemment entendu parler que des Dianes de la Grèce. L'Egypte en reconnoissoit de plus anciennes, & si l'on veut remonter à l'origine de cette Divinité, c'étoit la Lune elle-même qui étoit honorée sous le symbole de Diane. Ainsi l'Isis des Egyptiens est la première de toutes les Divinités, qui ont représenté cette Planette. Je n'entrerai pas plus avant dans cette Mythologie, qui a été traitée à fond par Vossius (*c*), & dont on trouve toutes les images dans le P. Montfaucon (*d*); mais je dois ajouter ici que l'aventure qui fait le sujet de notre Fable peut être mise sur le compte de la Diane Britomartis qui aimoit fort la chasse, ou plutôt, c'est elle qu'Ovide a eu en vue dans l'épisode qu'il mêle à l'histoire d'Actéon.

(*a*) Lib. X. (*b*) Voyez Casaubon sur Solin. (c) *De Orig. Idolol.* (d) *Ant. expl.* Tome I. pag. 147. & suiv.



ARGUMENT
DE LA QUATRIÉME FABLE.

ACTÉON, petit-fils de Cadmus, eſt métamorphoſé en Cerf, & déchiré par ſes Chiens, pour avoir vu Diane lorſqu'elle ſe baignoit avec ſes Nymphes.

Explication de la quatriéme Fable.

LA famille de Cadmus, établie dans la Grèce, fut extrêmement malheureuſe, & comme en écrivant l'Hiſtoire des Princes, on y mêloit toujours les Dieux, on publia que Junon, jalouſe d'Europe, avoit porté ſa vengeance ſur ſon frère Cadmus & ſur ſes enfans. Ovide nous fournira pluſieurs exemples de cette vengeance; mais nous devons nous arrêter ici à ce qui regarde Actéon. Ce Prince étoit fils d'Autonoé, fille de Cadmus, & de ce fameux Ariſtée, qui, pour avoir enſeigné aux hommes la culture des Oliviers & pluſieurs autres Arts utiles, mérita d'être mis au rang des Dieux.

Pauſanias (*a*) dit qu'Actéon étant à la chaſſe dans le territoire de Mégare, trouva Diane qui ſe baignoit avec ſes Nymphes. La nouveauté du ſpectacle le fit approcher. Pour punir ſa témérité, la Déeſſe le métamorphoſa en Cerf, & il fut dévoré par ſes propres Chiens. Cet événement eſt parfaitement bien repréſenté dans une Antique du Cabinet Maffey. Diane y eſt diſtinguée par le Croiſſant qu'elle porte ſur la tête. On la voit jetter de l'eau ſur le malheureux Actéon, dont la tête paroît déja celle d'un Cerf, conformément à Ovide qui fait ainſi commencer la métamorphoſe. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'Actéon paroît habillé en Guerrier, & non pas en Chaſſeur: mais il eſt repréſenté de même dans une autre Antique du Cabinet de Brandebourg; & il y a bien de l'apparence que dans les temps héroïques l'habillement de chaſſe n'étoit pas différent de celui de guerre.

(a) *In Atticis.*

Pour ce qui regarde le fond de cette Fable, il y a des Auteurs qui prétendent qu'Actéon fut véritablement dévoré par ses Chiens, qui étoient devenus enragés : d'autres disent seulement que ce Prince s'étant ruiné par les dépenses qu'il fit pour avoir des Chiens, on publia qu'il en avoit été dévoré. Diodore de Sicile (*a*), après Euripide (*b*), semble avoir plus approché de la vérité, lorsqu'il dit qu'Actéon avoit marqué quelque mépris pour Diane, & avoit voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en sacrifice. La punition qu'en prend la Déesse est une épisode assez ordinaire aux Poëtes dans ces sortes d'occasions. L'orgueil & l'impiété attirèrent tous les malheurs de la famille de Cadmus, & le Prince lui-même ne fut chassé de ses Etats, comme je le dirai dans la suite, que pour s'être opposé aux cérémonies que les Grecs avoient mêlées dans le culte de Bacchus, qui s'étoit introduit de son temps dans la Grèce.

Apollodore nous apprend qu'Actéon avoit été l'éléve de Chiron, & qu'il mourut sur le Mont Cythéron pour avoir vu Diane dans le bain, quoiqu'Acusilaüs prétende que c'est pour avoir eu trop de tendresse pour Sémelé. Cet Auteur ajoute que les Chiens qui l'avoient dévoré moururent de tristesse. Il nous a même conservé les noms de ces Chiens ; mais ils sont extrémement corrompus. Il est vrai cependant qu'Ovide a tiré ces noms des Auteurs Grecs. L'un s'appelle le Gourmand, l'autre la Tempête, l'Abboyeur, le Loup, le Noir, le Tigre, ainsi des autres, dont on peut voir la signification dans les Commentateurs.

(*a*) Lib. IV. (*b*) *In Bacchis.*



ARGUMENT
DE LA CINQUIÉME FABLE.

JUNON jalouſe de Sémelé, va la trouver ſous la figure de Béroé, & lui inſpirant de la défiance contre Jupiter, l'oblige de demander à ce Dieu qu'il vienne la viſiter avec tout l'appareil de grandeur & de majeſté avec lequel il s'approche de ſon épouſe. Jupiter étant venu la voir avec la foudre à la main, met le Palais en feu, & Sémelé périt dans cet embraſement.

Explication de la cinquiéme Fable.

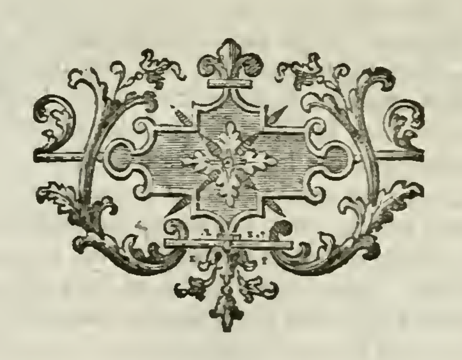
EURIPIDE (*a*), Orphée (*b*), & Ovide après eux, racontent que Jupiter étant amoureux de Sémelé, fille de Cadmus, Junon, qui en fut jalouſe, prit la figure de Béroé, Nourrice de ſa rivale, pour lui inſpirer cette défiance qui la perdit; Jupiter, qui la vint voir avec ſes foudres, l'ayant réduite en cendres. Quelque galanterie qu'eut cette Princeſſe avec un Prince nommé Jupiter, & qui eut une fin tragique, donna lieu à cette Fable, ſans qu'on puiſſe en rien dire de plus particulier. Pauſanias nous apprend ſeulement dans ſes Laconiques, que Cadmus irrité contre ſa fille, l'expoſa ſur la Mer avec ſon fils, & qu'ils s'arrêtèrent ſur les rivages d'Oréate, ancienne Ville de Laconie, où l'on trouva Sémelé morte dans une eſpèce de coffre, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Quoi qu'il en ſoit, l'Enfant dont elle accoucha, & que Jupiter retira de ſon ſein, pour le porter dans ſa cuiſſe, fut nommé *Bacchus;* mais il faut bien diſtinguer le petit-fils de Cadmus de l'ancien Bacchus d'Egypte, dont nous parlerons dans une autre occaſion.

Sémelé fut miſe après ſa mort au rang des Dieux, ſous le nom de Thyoné, ainſi que le dit Apollodore (*c*), qui nous

(a) *In Bacchis.* (b) *Hymn. in Dionyſ.* (*c*) Lib. III.

apprend que Bacchus, ſon fils, étant deſcendu aux Enfers, l'en avoit retirée, & étoit monté avec elle dans le Ciel, où, ſelon Nonnus, elle converſoit avec Diane & Minerve, & mangeoit avec Jupiter, Mercure, Mars & Venus. L'Auteur que nous avons ſous le nom d'Orphée, donne à Semelé le nom de Déeſſe, & de Reine de tout le Monde, Παμβασίλειαν. Cependant il ne paroît pas que ſon culte ait été fort en vogue, & nous n'en voyons aucune trace dans l'Antiquité, ſi ce n'eſt peut-être dans une pierre gravée & publiée par Béger (*a*), où on lit cette Inſcription, dont le ſens eſt, *les Démons tremblent au nom de Sémelé.* Je ne ſçai, au reſte, ce que veut dire Philoſtrate, lorſqu'il avance que Sémelé ayant été brûlée à l'arrivée de Jupiter, ſon image étoit montée au Ciel, mais qu'elle étoit fort obſcure. J'ai dit que Sémélé avoit été nommée Thyoné, lorſqu'elle fut miſe au rang des Dieux ; ſur quoi il eſt bon de remarquer en paſſant, que lorſque quelqu'un étoit ainſi déifié, on changeoit ordinairement ſon nom : Ino, devenue Déeſſe de la Mer, fut nommée Leucothée ; Mélicerte prit le nom de Palémon, Circé celui de Marica, Romulus celui de Quiris, ainſi des autres.

(a) *Spicileg.* 48.



ARGUMENT
DE LA SIXIÉME FABLE.

SÉMELÉ visitée par Jupiter, comme il le lui avoit promis, brûle, pour ainsi dire, entre ses bras, & ne pouvant supporter des feux si violens, elle meurt. Naissance de Bacchus, son éducation & sa nourriture. La dispute de Jupiter & de Junon est décidée par Tirésias, qui avoit été homme & femme.

Explication de la sixiéme Fable.

CETTE Fable ne demande point d'autre Explication, après ce que nous venons de dire. Car, quoique tous les Anciens soient d'accord que Jupiter, ayant visité Sémelé avec ses foudres, l'avoit réduite en cendres, elle & son Palais, nous ne trouvons aucun monument ancien qui nous représente cet événement. On voit seulement sur un vase, publié par M. Spon, Mercure qui présente le petit Bacchus nouveau né à une Nymphe, que cet Auteur croit être Leucothée.



ARGUMENT
DE LA SEPTIÉME FABLE.

La Nymphe Echo, cherchant à amuser Junon par ses discours, pour donner le temps aux Maîtresses de Jupiter de s'évader, cette Déesse l'en punit, en la condamnant à ne pouvoir proférer d'autres paroles que les dernières de ceux qui parlent. Dans la suite, elle souffrit tous les mépris de Narcisse, dont elle étoit amoureuse.

Explication de la septiéme Fable.

Pour expliquer la Fable d'Echo, je ne sçai si je n'aurois pas plutôt fait de recourir à la Physique qu'à l'Histoire. Car, quand il seroit vrai, comme le dit Ovide, que cette Nymphe étoit la Confidente de Jupiter, & qu'elle amusoit Junon pendant qu'il faisoit l'amour; quand nous sçaurions encore que cette Nymphe devint amoureuse de Narcisse dont les mépris la réduisirent enfin à se retirer dans le fond des antres & des rochers, où, desséchée entièrement par l'ardeur de sa passion, elle ne conserve plus que la voix; on n'en seroit guère plus avancé. Ainsi il vaut mieux dire que les Poëtes qui animoient tout, avoient inventé cette Fable, pour expliquer ce phénomène d'une manière ingénieuse. Car dans les Poëtes, comme le remarque fort bien M. Despréaux,

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
Chaque Vertu devient une Divinité;
Minerve est la Prudence & Venus la Beauté.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse, &c.

Pour soutenir l'Explication physique, on dit qu'Echo étoit fille de l'Air & de la Langue; & si l'on a ajouté que le Dieu Pan

Pan en avoit été amoureux, c'eſt qu'apparemment il avoit recherché la cauſe de ce phénomène.

Si toutefois on veut que l'Hiſtoire entre pour quelque choſe dans cette Fable, on peut dire que ce qui y a donné lieu, c'eſt que quelque Nymphe s'étant égarée dans les bois, ceux qui la cherchoient, n'ayant entendu que la voix de l'Echo qui répondoit à leurs demandes, publièrent que la Nymphe avoit été changée en voix.

ARGUMENT

DE LA HUITIÈME FABLE.

NARCISSE devenu amoureux de ſa propre image, qu'il avoit vue dans une fontaine, & s'étant laiſſé mourir de langueur, les Dieux le changèrent en une fleur, qui porte encore ſon nom.

Explication de la huitiéme Fable.

L'HISTOIRE de Narciſſe, ſi bien écrite par notre Poëte, eſt un de ces faits ſinguliers, qui ne nous apprennent rien d'important. Ovide dit qu'il étoit fils du fleuve Céphiſe & de la Nymphe Liriope, & Pauſanias rapporte qu'il étoit Theſpien d'origine. Voilà tout ce qu'on en peut ſçavoir ; car la conſultation de Tiréſias ſur les aventures de Narciſſe, n'eſt qu'une épiſode de l'invention du Poëte. Le meilleur eſt de regarder cette Fable comme une leçon utile qui nous développe les funeſtes effets de l'amour-propre. Mais qui eſt-ce qui n'eſt pas capable de faire les réflexions qui en naiſſent ſi naturellement ? Chacun peut penſer, ſans que je le diſe, qu'il ne faut pas ſe regarder avec trop de complaiſance ; que nos bonnes qualités doivent nous être cachées, & qu'il ne faut pas être le premier à admirer, encore moins à publier ſes perfections. Peut-être qu'on penſera même que le peu de réalité qu'on trouve dans les plaiſirs, que nous cherchons avec tant d'empreſſement, reſſemble à ce vain fantôme dont ce jeune inſenſé étoit amou-

reux, & qui le jetta enfin dans cette trifte largeur qui lui caufa la mort. Je fçai que la plûpart de ceux qui penfent avantageufement d'eux-mêmes ne voudront pas fe reconnoître dans la folle ardeur que Narciffe eut pour lui-même ; mais quand la métaphore feroit un peu forte, la leçon n'en feroit pas moins inftructive.

On ne fçait rien, au refte, de ce jeune Homme, ainfi que je viens de le dire, que ce qu'en rapporte Paufanias (*a*), qui dit que Narciffe, ayant perdu fa fœur qu'il aimoit tendrement, qui lui reffembloit beaucoup, & qui alloit toujours à la Chaffe avec lui, crut, en fe voyant un jour dans une fontaine, que c'étoit l'ombre de cette chère fœur, & qu'il en mourut de regret. Cette fontaine, au refte, étoit, felon le même Auteur, dans le pays des Thefpiens, près d'un Village nommé Donacon. Narciffe, felon le Poëte, fut changé en cette fleur, qui depuis ce temps-là a toujours porté fon nom ; ce que Paufanias regarde comme une vaine fiction, puifque, felon le témoignage de Pamphus, Proferpine qui fut enlevée long-temps avant que Narciffe vînt au monde, cueilloit le Narciffe parmi les autres fleurs qui fe trouvoient dans les campagnes d'Enna, & cette fleur lui fut toujours confacrée. On peut ajouter encore, pour confirmer ce que dit Paufanias, que le Narciffe, felon Sophocle, étoit une fleur deftinée pour faire des guirlandes aux Euménides, dont le culte eft, fans doute, plus ancien que celui qui fait le fujet de cette Fable. Anciennement ceux qui facrifioient à ces Déeffes étoient couronnés de Narciffe, parce que cette fleur vient ordinairement autour des fépulchres. Comme le nom de Narciffe vient d'un mot Grec qui veut dire *être engourdi, ftupide, fans fentiment*, on a imaginé que ce jeune homme, à force de fe regarder dans une fontaine, étoit devenu comme immobile, avoit perdu tout fentiment, s'étoit defféché, & étoit mort enfin : de-là cette langueur, cette diminution fenfible d'embonpoint, cette foibleffe, & toutes les circonftances de cette Fable, fi bien décrite par Ovide. Peut-être même qu'on ne lui a donné qu'après fa mort le nom de Narciffe. On peut lire, au refte, dans Diofcoride (*b*) la defcription de la fleur de Narciffe, qui ne reffemble pas mal à ce que nous appellons *Œillets Notre-Dame*.

(a) *In Beot.* (*b*) Liv. IV. chap. 160.

Comme Ovide, en rapportant que c'étoit Tiréſias qui avoit prédit les aventures de Narciſſe, raconte une Fable ſur le ſujet de ce fameux Devin, il eſt bon de le faire connoître un peu plus particulièrement. Tiréſias, ſi nous en croyons Apollodore, étoit fils d'Evère & de Chariclo. Adonné, dès ſa jeuneſſe, à la ſcience des Augures, il y réuſſit ſi bien, qu'il s'acquit la réputation d'être le plus grand Devin de ſon temps. On le conſultoit de toutes parts, & on ajoutoit beaucoup de foi à ſes prédictions. Il fut ſur-tout très-célèbre dans la ſeconde guerre de Thébes, qu'on nomme ordinairement *la guerre des Epigones*. Après la priſe de cette Ville, il conſeilla aux Thébains de ſe retirer dans un coin de la Béotie ; ce qu'ils firent : mais il ne ſçut pas prévoir que cette retraite lui ſeroit fatale. En paſſant près de la fontaine de Tilphouſe, il voulut s'y déſaltérer, & ſoit qu'il fût échauffé, ou que l'eau eût quelque mauvaiſe qualité, il mourut peu de jours après. Comme ce Devin avoit vêcu fort long-temps, & que ſur la fin de ſes jours il étoit devenu aveugle, on publia ſur ſon ſujet deux Fables fort ſingulières : l'une, qu'il avoit perdu l'uſage de la vue, ou pour avoir vu Minerve dans le bain, ainſi que le rapporte Phérécyde, ou pour avoir jugé le différend dont parle Ovide, d'une manière qui piqua ſi fort Junon, qu'elle le rendit aveugle. On ajouta que Jupiter, pour le dédommager de la perte de ſes yeux, lui avoit révélé l'avenir. La ſeconde Fable, que notre Poëte a tirée d'Héſiode (*a*), étoit que Tiréſias avoit changé deux fois de ſexe en frappant de ſa baguette deux Serpens qui frayoient. Ces deux fictions n'ont, ſans doute, d'autre fondement qu'un Traité que Tiréſias avoit peut-être compoſé ſur les prérogatives des deux ſexes ; ou plutôt parce que ce Devin, qui ſe piquoit d'être grand Aſtrologue, enſeignoit non-ſeulement que les Aſtres étoient animés, opinion aſſez commune en ce temps-là, mais auſſi qu'ils étoient de différens ſexes. On ſçait au juſte le temps auquel vivoit Tiréſias, puiſqu'il étoit à Thébes pendant la guerre des Epigones, qui arriva environ 1200 ans avant l'Ere Chrétienne, dix ou quinze ans avant le ſiége de Troye.

(*a*) Théogonie.



ARGUMENT

DE LA NEUVIÉME FABLE.

PENTHÉE se moque de toutes les prédictions de Tirésias, & défend à ses gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Grèce, & leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, sous la forme d'Acétès, l'un de ses compagnons, souffre cette indignité, & lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne sert qu'à enflammer la colère de Penthée, qui va sur le Mont Cythéron pour troubler les Orgies qu'on y célébroit.

Nota. L'Explication de cette Fable se trouve à la suite de l'Argument de la Fable X.

ARGUMENT

DE LA DIXIÉME FABLE.

PENTHÉE voulant s'opposer au culte que l'on rendoit au Dieu Bacchus est déchiré par sa propre mère, & par les autres Bacchantes.

Explication des Fables IX. & X.

OVIDE, dans cette Fable, a étrangement défiguré l'histoire de Bacchus. Les Auteurs Grecs, qu'il a suivis, avoient accoutumé de publier que les Dieux étoient originaires de leur pays, mais ils se contredisent si grossièrement qu'il ne faut faire que la plus légère attention pour s'en appercevoir. Car, si Bacchus est fils de Sémelé, & né à Thébes dans la Béotie, par quelle aventure est-il nourri & élevé sur le Mont Nisa dans l'Arabie? Si Cadmus est son grand-père, comment a-t-il pu

voir ſon culte établi de ſon vivant ? Pourquoi s'y eſt-il oppoſé, & a mieux aimé perdre ſes Etats que de voir rendre à ſon petit-fils des honneurs qui devoient tant le flatter ? Ce qui a trompé les Poëtes Grecs, & Ovide après eux, c'eſt que ce fut Cadmus lui-même qui porta dans la Grèce les myſtères de ce Dieu, & voyant que le Peuple y avoit ajouté des cérémonies infâmes, dont l'uſage n'étoit pas connu dans les pays où ils avoient pris leur origine, employa tout ce qui dépendoit de lui pour les abolir, & fut enfin obligé de céder à la force & de ſe retirer dans l'Illyrie.

Diſons quelque choſe de plus raiſonnable ſur cette Divinité & ſur ſes Myſtères. Cicéron (*a*) compte cinq Bacchus. Le premier étoit fils de Jupiter & de Proſerpine : le ſecond, fils du Nil, eſt celui qu'on dit avoir bâti la Ville de Niſa : le troiſiéme eut pour pere Caprius ; on dit que celui-ci fut Roi de l'Aſie, & que ce fut en ſon honneur qu'on inſtitua la fête nommée *Sabazie* : le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune, à qui l'on croit que ce ſont les cérémonies ſacrées, qu'on appelle *Orphiques* : le cinquiéme, fils de Niſus & de Thyone, fut l'Inſtituteur des Triétérides. Diodore de Sicile (*b*) ne reconnoît que trois Bacchus ; l'Indien, ſurnommé le Barbu, qui fit la conquête des Indes ; le ſecond, fils de Jupiter & de Cérès, qu'on repréſentoit avec des cornes ; le troiſiéme, fils de Jupiter & de Sémelé, étoit nommé le Thébain. Mais l'opinion la plus raiſonnable ſur ce ſujet eſt celle d'Hérodote (*c*), de Diodore (*d*), & de Plutarque (*e*), qui nous apprend que le véritable Bacchus, & le plus ancien de tous, étoit né en Egypte, & ſe nommoit Oſiris. Le culte de cette Divinité, établi anciennement parmi les Egyptiens, paſſa dans la Grèce, & y fut fort altéré. Si nous en croyons Diodore, c'eſt Orphée qui le fit connoître dans ce pays, & qui y ajouta pluſieurs cérémonies de ſa façon. Il tâcha même de le rendre méconnoiſſable, dans le deſſein qu'il avoit d'honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu. Ainſi il mit ſur le compte du petit-fils de Cadmus des myſtères qui avoient été inſtitués en l'honneur d'Oſiris, peu connu alors dans la Grèce.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de cette ancienne Divinité d'Egypte, ni de rechercher quel a été cet Oſiris. Je ſçai que

(a) *De Nat. Deor. Lib. III.* (*b*) Lib. I. (*c*) Lib. II. (*d*) Lib. I. (*e*) Traité d'Oſiris.

plusieurs Sçavans des deux derniers siécles ont eu sur ce sujet des sentimens fort singuliers. Vossius (*a*) prouve fort au long que l'ancien Bacchus ou Osiris, est le même que Moïse, & il fait sur ce sujet un parallèle fort ingénieux, auquel le P. Thomassin & M. Huet (*b*) ont ajouté plusieurs preuves qui le rendent très-vrai-semblable. Le sçavant Bochart (*c*) prétend que le premier de tous les Bacchus est Assyrien d'origine, & ce qu'il dit sur ce sujet mérite d'être consulté. Pour moi, je suis persuadé que l'histoire d'Osiris, chargée des aventures & des conquêtes de Moïse, est le véritable fonds de celle de Bacchus; que les cérémonies de cette ancienne Divinité d'Egypte sont passées dans la Grèce long-temps avant qu'on y eût entendu parler de leur Héros; mais que Sémelé ayant eu un fils qui fut appellé ou du moins surnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions semblables à l'ancien, on les a confondus dans la suite, & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des demi-Dieux: on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus; & l'on a chargé son histoire des aventures d'Osiris & des autres Bacchus. En effet, ceux qui connoissent le génie des Grecs sçavent bien qu'ils chargeoient tous leurs Héros des dépouilles de ceux des Nations Orientales, dont ils avoient reçu la connoissance par les Colonies qui en étoient venues: ils ajoutèrent même à l'histoire de ce Dieu plusieurs Fables de leur invention. Diodore dit que comme Sémelé étoit accouchée à sept mois du jeune Bacchus, on avoit publié que Jupiter l'avoit enfermé dans sa cuisse, pour l'y porter jusqu'à son terme. Mais n'en déplaise à Diodore, c'est une équivoque qui a donné lieu à cette Fable. Le même mot Grec Μηρός, signifie également *la cuisse*, ou *l'antre d'une Montagne*; ainsi, au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le Mont Nisa, comme les Egyptiens le racontoient, on publia qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter. Le sçavant Bochart prétend même avoir trouvé l'origine de cette Fable, dans cette expression si ordinaire dans l'Ecriture Sainte, où, pour nous apprendre qu'une personne est née d'une autre, les Auteurs sacrés se servent de cette phrase, *natus ex femore*.

Je voudrois pouvoir traiter plus au long une matière sur laquelle il y a tant de choses à dire; mais il faudroit pour cela

(a) *De Idolol.* (b) *Demonstr. Evangel.* (c) *Chan. Lib. I.*

entrer dans des discussions, qu'on ne s'attend pas de trouver dans un Ouvrage qui doit être à la portée de tout le monde. Ceux qui voudront en apprendre davantage pourront consulter les Auteurs que j'ai cités, & voir dans le premier Volume de l'Antiquité expliquée par le P. Montfaucon, toutes les figures qui représentent cette Divinité, & découvrir par-là plusieurs circonstances remarquables sur son histoire & sur son culte. Ils trouveront, dans le Recueil de ce sçavant Bénédictin, des triomphes antiques, où ce même Dieu est représenté sur un char tiré par deux Tigres ou deux Panthères. Il y en a même un, où deux Centaures conduisent le char de Bacchus, & plusieurs autres dont il est inutile de parler.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé, qu'il s'étoit appliqué à cultiver la vigne, & qu'il avoit appris à ses Sujets plusieurs Arts ou utiles ou nécessaires, il fut honoré comme une grande Divinité, & son culte s'étendit fort loin. On institua plusieurs fêtes à son honneur, dont on peut voir les cérémonies dans Meursius, dans Fasoldus, dans Castellanus, & dans les autres Auteurs qui ont traité ce sujet. La plus grande de ces fêtes, & qui est celle qui donne lieu à l'histoire tragique de Penthée, dont je vais expliquer la Fable, étoit célébrée tous les trois ans, & on la nommoit *Trieterica*. Dans cette fête tumultueuse, les Bacchantes faisoient porter sur un char traîné par des Tigres ou des Panthères, la figure de Bacchus, avec la représentation obscène du Phallus. Ces femmes couronnées de pampre, avec leurs thyrses à la main, couroient autour de ce char, ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs figures antiques, & dans plusieurs bas-reliefs, où les mystères de Bacchus sont représentés. Ces Ménades faisoient retentir l'air du bruit de plusieurs Tambours & d'autres instrumens d'airain, criant *Evohe Bacche?* & nommant ce Dieu *Bromius, Lyæus, Evan, Leneus, Sabazius*, &c. Les Grecs ayant reçu cette fête, si connue dans les Indes & dans l'Egypte, y ajoutèrent des cérémonies particulières, & plusieurs infamies qui révoltèrent toujours ceux qui avoient conservé quelque ombre de modestie & de pudeur. Ces fêtes furent souvent proscrites, mais la licence trouva toujours le moyen de les rétablir. Les Dames les plus distinguées, les Princesses & les Reines même se faisoient initier dans ces mystères, d'où la pudeur étoit entièrement bannie. On ne sçauroit lire, sans en convenir, ce que les premiers Apologistes de la Religion Chré-

tienne ont reproché ſur ce ſujet aux Payens, qui, malgré les allégories que les Philoſophes Platoniciens avoient imaginées pour en diminuer l'horreur, étoient obligés d'avouer que la licence avoit introduit dans ces myſtères bien des choſes qu'il falloit retrancher. Car ces myſtères qui étoient les mêmes que ceux d'Iſis, que les Colonies avoient apporté dans la Grèce, comme tous les Sçavans en conviennent, n'étoient pas dans leur origine auſſi licencieux qu'ils le furent dans la ſuite.

Nous voyons que dans ces temps de barbarie on ſe ſervoit du prétexte de ces fêtes pour commettre les plus grands crimes. Les Dames de Thrace, voulant ſe venger des mépris d'Orphée, choiſirent le jour qu'elles célébroient ces myſtères, pour aller ſur le Mont Cythéron, où elles le déchirèrent impitoyablement. Progné, voulant délivrer ſa ſœur des mains de Térée, alla avec les autres Bacchantes rompre les portes de ſa priſon, & la conduiſit au Palais, où elles maſſacrèrent le jeune Itis, & le firent manger au Roi; & dans la Fable qui fait le ſujet de cette Explication, nous voyons les Bacchantes de Thébes monter ſur le Mont Cythéron pour mettre en piéces l'infortuné Penthée.

Cette hiſtoire, de la manière que la raconte Ovide, eſt exactement vraie, & toute l'Antiquité en convient. Ce jeune Prince, fils d'Echion, & d'Agavé, fille de Cadmus, ayant ſuccédé aux Etats de ſon grand-père, voulut, comme lui, s'oppoſer aux abus qui s'étoient gliſſés dans les myſtères de Bacchus, & alla lui-même ſur le Mont Cythéron pour châtier les Bacchantes qui y célébroient les Orgies. Ces femmes inſenſées, parmi leſquelles étoient ſa mère & ſes tantes, le mirent en piéces (*a*). Pauſanias (*b*) cependant dit que ce Prince étoit un impie; mais c'eſt qu'on regardoit comme tels tous ceux qui entreprenoient de faire quelque changement dans les Myſtères de la Religion. Le même Auteur raconte (*c*) que ce Prince étant monté ſur un arbre, pour voir les cérémonies ſecrettes des Orgies, fut découvert par les Bacchantes, qui punirent ſa curioſité de la manière que je viens de le dire. L'Oracle, continue-t-il, ordonna aux Corinthiens d'aller chercher un arbre & de lui rendre les honneurs divins. On voyoit encore de ſon temps à Athènes (*d*) la figure de Penthée qui étoit déchiré par les Bacchantes.

(a) *Apolog. Lib. III.* (b) *In Beot.* (c) *In Corinth.* (d) *In Athen.*

Fin des Explications des Fables du troiſiéme Livre.

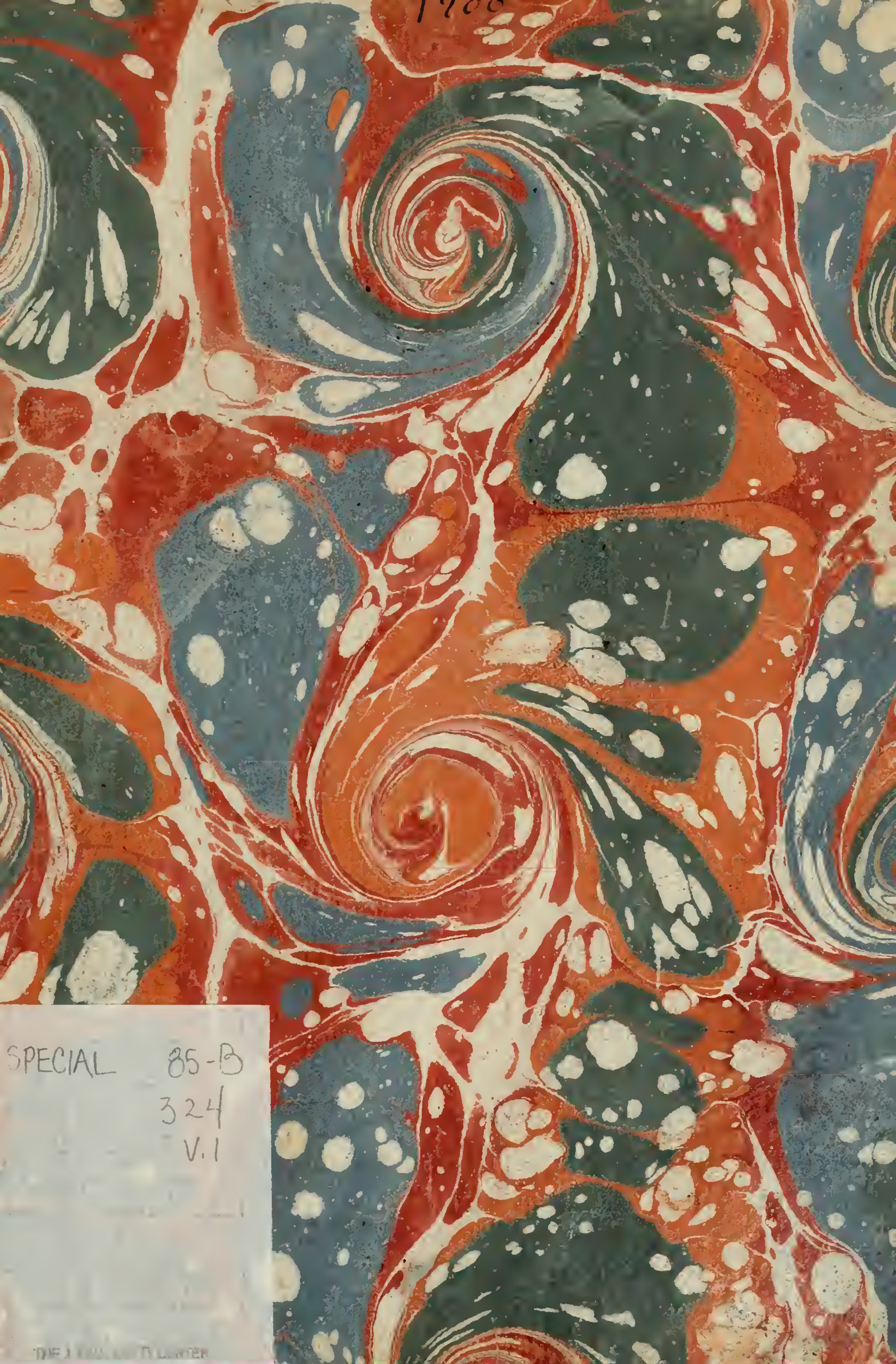
4 vols

Collated and complete

B. Quaritch.

TC




SPECIAL 85-B
324
V.1

